

Sexy

H HARLEQUIN

SÉRIE HELL'S EIGHT

SARAH McCARTY

AFFOLANTE
OBSESSION

SARAH McCARTY

Affolante obsession

Sexy

 HARLEQUIN

À propos de l'auteur

Aventurière dans l'âme, Sarah McCarty s'est découvert un goût pour l'écriture lors de ses nombreux voyages : sur une île du bout du monde, dans un palais romain ou au cœur d'une forêt tropicale, les merveilles qui l'entouraient ont éveillé son imagination et lui ont donné envie d'inventer ses propres histoires. Ce qu'elle fait avec talent, d'une écriture sensuelle et romanesque récompensée par le Prix du meilleur auteur 2009 de la RT Book Reviews.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

*Pour Mark, l'homme qui sait guider mes pas dans l'obscurité et me porter dans la lumière.
Puissiez-vous trouver vous aussi celui qui saura vous inspirer une confiance aveugle.*

Chapitre 1

Stirple, Texas
Novembre 1860

Elle allait finir en enfer, à coup sûr ! Petunia Wayfield descendit du trottoir pour traverser la rue, enjambant une montagne de crottin. Un nuage de poussière tourbillonna autour de ses jupes. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas plu. Encore un mois de sécheresse, et Noël serait couleur ocre. Elle devrait avoir honte ! Elle venait à peine d'écouter le sermon à l'église sur les sept péchés capitaux et voilà qu'elle s'apprêtait à en commettre deux parmi les pires : le péché de gourmandise et... Elle releva le bas de ses jupes pour monter sur le trottoir opposé. Et celui de luxure. La faute aux délicieux petits pains à la cannelle de Maddie Miller.

Si, quelques mois plus tôt, alléchée par l'odeur exquise qui s'échappait de la boulangerie, elle n'avait pas poussé la porte à l'instant précis où Ace Parker en sortait, elle ne l'aurait pas télescopé... Et elle n'aurait pas associé irrémédiablement l'odeur des petits délices à la cannelle de Maddie à la sienne ! C'était l'explication à laquelle elle voulait croire, la seule acceptable pour une femme rationnelle et sensée comme elle. Même si elle savait, au fond d'elle, qu'elle se racontait un beau petit mensonge.

Elle poursuivit son chemin, poussant un soupir. A presque trente ans, elle avait passé l'âge des folies. Elle n'avait aucun besoin de succomber à la tentation de l'un de ces petits pains tendres et briochés délicatement parfumés à la cannelle et recouverts d'une fine pellicule de sucre glace. Pas besoin, non... mais envie. Pas plus qu'elle n'avait besoin dans sa vie d'un joueur de saloon d'un mètre quatre-vingt-dix, large d'épaules, étroit de hanches, trop beau pour être honnête et charmeur en diable, songea-t-elle en poussant la porte de la boulangerie faisant tinter la petite clochette. Pas besoin, non... mais envie.

Elle avait toujours su que son refus de se plier aux conventions finirait par lui jouer des tours. Son père mettait son tempérament rebelle sur le compte de l'éducation imparfaite qu'elle avait reçue après la mort prématurée de sa mère. Pour sa part, elle préférait se voir comme un esprit progressiste. Vaste débat autour duquel ils n'avaient jamais réussi à se mettre d'accord et qui l'avait décidée à partir vers l'Ouest, sans chaperon et par ses propres moyens. Son père était convaincu qu'elle courait au désastre, mais elle était certaine du contraire et comptait bien le lui prouver... dès que la chance lui sourirait de nouveau.

Parce que, depuis son départ, le sort n'avait cessé de s'acharner sur elle. D'abord, un essieu de

la diligence s'était brisé à leur arrivée à Stirple. Rien de bien grave, a priori, juste un peu d'attente sur place, le temps de réparer. Hélas ! elle s'était fait voler son argent pendant l'unique nuit qu'elle était censée passer dans ce lieu miteux qui osait porter le nom d'hôtel, à la sortie de la ville ! On lui avait tout pris, excepté les quelques pièces cousues dans son jupon... Un désastre ! Seul un petit miracle, le poste d'institutrice — miraculeusement laissé vacant par la maîtresse d'école qui venait de se marier — l'avait sauvée du naufrage absolu, ou pis encore, lui avait évité de devoir appeler son père à la rescousse. Plutôt mourir ! Elle n'était pas femme à rentrer à la maison tête basse !

Une odeur de brioche toute chaude lui mit l'eau à la bouche à l'instant où elle referma la porte de la boulangerie derrière elle. Elle ferma les yeux, inspira longuement. Voilà exactement ce dont elle avait besoin : une petite douceur. Pas un défi permanent comme Ace Parker.

Menteuse ! lui chuchota sa conscience.

Pour la première fois de sa vie, elle désirait vraiment un homme. Elle aurait pu tomber sur quelqu'un de respectable et d'honnête, mais non. Fidèle à cet esprit de contradiction qui faisait le désespoir de son père, elle avait jeté son dévolu sur le pire spécimen qui soit. Un flambeur dont le mode de vie heurtait toutes ses convictions. Un séducteur pour qui elle ne serait qu'un jouet, si par malheur elle venait à lui céder. Mais elle était une femme moderne, indépendante, une femme déterminée à obtenir un jour le droit de vote. Jamais elle ne serait le jouet d'un homme, jamais !

— Mon âme de boulangère se réjouit de te voir humer l'air comme si tu avais trouvé le paradis.

Petunia rouvrit les yeux et sourit en voyant Maddie sortir de sa cuisine, sa robe verte protégée par un grand tablier blanc, un voile de farine poudrant ses taches de rousseur. Des boucles rousses s'échappaient de son chignon, et elle tenait dans ses mains sa plaque à pâtisserie tout juste sortie du four.

— C'est exactement ça.

Une latte du plancher grinça quand elle traversa la boutique.

— Tes petits pains à la cannelle sont ma seule faiblesse, je l'avoue.

Menteuse ! lui souffla de nouveau la petite voix.

— Je ne sais pas pourquoi les gens s'imaginent qu'une faiblesse est forcément une mauvaise chose, commenta Maddie, comme si elle avait entendu.

Parce que seuls les plus forts survivent.

Petunia se mordit la langue pour retenir la réponse qui lui brûlait les lèvres.

— Comment peut-on être heureux, si on ne ressent jamais d'envies ? continua Maddie, faisant glisser sa fournée d'un geste habile sur le comptoir.

— Tu as raison.

Maddie posa le torchon dont elle s'était servi pour sortir la plaque du four, puis, les mains sur les hanches, elle sourit d'un air malicieux.

— Sans compter qu'il y a des petites faiblesses très agréables !

— Si tu le dis.

— Oh ! tu peux me croire sur parole !

Maddie était la preuve vivante qu'il ne fallait jamais se fier aux apparences. A son arrivée, Petunia l'avait jugée un peu... simple. Mais très vite, elle avait découvert que sous ses dehors réservés se cachait une âme courageuse et pugnace. Une femme hardie qui avait réussi à monter toute seule un commerce... et à conquérir le cœur de l'intimidant Caden Miller. Deux hauts faits d'armes qui méritaient le respect.

— Tu as vu Ace, cet après-midi ? demanda Maddie avec une désinvolture que Petunia lui envia.

— Non. J'aurais dû ?

— J'ai entendu dire qu'il avait eu une altercation avec Brian Winter au saloon, la nuit dernière. Petunia lui tendit le bol de glaçage.

— Et en quoi est-ce que ça me concerne ?

Maddie le lui prit des mains.

— Je sais que tu n'apprécies pas la façon dont Winter traite son fils.

Petunia lécha une goutte de glaçage qui avait coulé sur son doigt. Brian Winter était une brute qui s'en prenait aux plus faibles. Mais Ace Parker n'entraît pas dans cette catégorie. Winter avait dû s'en rendre compte à ses dépens.

— Je suppose qu'il est allé au saloon pour jouer et qu'ils se sont battus pour une histoire d'argent.

— Peut-être.

Elle ignora le scepticisme dans la voix de Maddie.

— Parker n'est pas un exemple de civisme, insista-t-elle.

— C'est ce que tu as envie de croire.

— J'ai envie de le croire parce que c'est vrai.

— Il ne peut pas être aussi mauvais que tu le dis, il est vérificateur. Il enregistre les concessions d'or.

Maddie lui lança un regard en coin tout en remuant son glaçage, et ajouta :

— C'est un travail respectable.

— Qu'il a probablement décroché au poker !

— De quoi le prêtre a-t-il parlé, ce matin ? demanda Maddie, tout en badigeonnant ses petits pains. Il avait l'air très remonté. Sa voix portait jusqu'ici.

Petunia nota qu'elle avait habilement changé de conversation. Elle esquissa un sourire en songeant au thème du sermon.

— Il a fustigé l'égoïsme d'une société tournée uniquement sur elle-même.

— Ah oui ?

Elle était certaine qu'il avait pensé à ses efforts pour venir en aide aux enfants les plus défavorisés de Stirple et à l'absence de soutien des habitants de la ville.

— Il trouve que les gens sont devenus indifférents aux autres et mesquins.

Maddie reposa en souriant son bol de glaçage.

— Une théorie chère à ton cœur.

Petunia hocha la tête.

— Tu aurais dû l'entendre ! Il était vraiment très bien.

Le visage de Maddie se ferma. Elle se montrait curieuse des sermons, mais ne mettait jamais les pieds à l'église.

— Tu devrais venir l'écouter, un dimanche.

Maddie s'appliqua à disposer ses petits pains sur le présentoir.

— Et qui préparera le pain et les gâteaux pour la sortie de la messe ?

La seule idée d'aller à l'église la rendait nerveuse, et Petunia aurait bien aimé savoir pourquoi.

— Je suis sûre que le prêtre préférerait se passer de pain et te voir parmi les paroissiens.

Maddie secoua la tête.

— Pas si sûr. Il raffole des pâtisseries. Il serait capable de perdre le fil de son sermon en découvrant que je ne suis pas à mes fourneaux.

Le rideau derrière le comptoir s'ouvrit, et Caden Miller apparut. Il passa un bras autour de la taille de sa femme. Il y avait tout l'amour du monde dans ce geste, mais les reflets d'acier dans le

regard qu'il posa sur Petunia lui rappelèrent qu'il appartenait au groupe des Hell's Eight. Des hommes renommés pour leur courage, leur loyauté... et leur dangerosité. La petite boutique lui parut minuscule tout à coup.

— Le prêtre peut garder ses sermons. Il n'y a pas sur terre d'ange plus adorable que ma Maddie !

Il fixa Petunia dans les yeux, la mettant au défi de protester.

Elle n'était pas si folle.

— Bonjour, Caden, dit-elle de sa voix la plus douce.

Il lui répondit d'un signe de tête à peine poli.

— Ceux qui en doutent n'ont qu'à goûter ses pâtisseries, dit-il, en prenant un petit pain des mains de Maddie. Seul un ange peut créer de tels délices.

Il le posa sur une serviette en papier et le poussa vers le comptoir.

Une mèche de cheveux blonds lui tomba sur le front. Maddie la repoussa tendrement, laissant ses doigts s'attarder sur sa joue. Le visage dur de Caden s'adoucit, et il tourna la tête pour lui embrasser la paume. Un petit geste qui fit naître dans le cœur de Petunia un pincement de jalousie.

— Je sais, acquiesça-t-elle. Ils illuminent mes dimanches.

Maddie se tourna vers elle et lui décocha ce sourire adorable dont elle avait le secret.

— Entre Caden et toi, je vais finir par prendre la grosse tête et je ne pourrai plus passer la porte de ma boutique !

— Pas de problème...

Caden vola un deuxième petit pain pour lui.

— ... je sais où tu ranges tes épingles à chapeau. Si ta tête se met à enfler, je saurai la faire dégonfler.

Maddie se mit à rire.

— Merci !

— De rien... Il est de mon devoir d'époux de veiller à ce que tu gardes...

Il caressa du regard sa silhouette épanouie.

— Des proportions parfaites.

— Caden !

La protestation de Maddie le fit rire. Il lui présenta son petit pain pour qu'elle y goûte. Elle rit à son tour et mordit dans la pâtisserie. Ils étaient magnifiques, tous les deux. Tellement complémentaires. Si on interrogeait à son sujet les habitants de la ville, la moitié au moins affirmeraient que Caden Miller était un être dur et sans cœur. Et pourtant il en avait un, énorme, et il l'avait donné tout entier à une jeune boulangère aux cheveux roux et aux yeux verts.

L'odeur du petit pain à la cannelle sur le comptoir était irrésistible. Il n'y avait encore pas si longtemps, Petunia aurait soutenu mordicus qu'entre un homme et cette pâtisserie, elle n'hésiterait pas une seconde, mais en voyant Maddie se blottir dans les bras de Caden comme s'ils ne faisaient qu'un, elle commençait à se demander si elle n'avait pas commis une petite erreur d'appréciation.

Elle posa son argent sur le comptoir et prit le petit pain en essayant chasser un sentiment de regret aussi inopportun qu'inutile.

— Merci.

Elle avait une réunion importante avec le maire deux jours plus tard, ce n'était pas le moment de se laisser distraire. Il se passait des choses inacceptables dans cette ville, que trop de gens refusaient de voir par commodité ou par indifférence. Des enfants étaient livrés à eux-mêmes, mal nourris, maltraités. Certains, même, ne recevaient pas d'instruction parce que leur mère était forcée de se

prostituer au premier étage du saloon ! Une telle situation était scandaleuse, et elle était décidée à faire évoluer les mentalités, quitte à se rendre impopulaire y compris auprès de Caden Miller. Il avait tort de s'inquiéter, cependant. Le soutien discret que Maddie apportait à sa cause ne la mettait pas en danger.

— Je me sauve avant que le prêtre ne me voie et ne me réprimande pour avoir quitté l'église avant la fin de l'office !

Caden sourit avec ironie.

— Vous craignez la damnation éternelle ?

Elle pivota vers la porte, impatiente de déguster son petit pain.

— Pas cette semaine.

Maddie s'esclaffa.

— Passe une bonne journée, Petunia.

Elle se retourna en souriant. Caden la tenait toujours par la taille. Il était impressionnant, tout en épaules et en muscles. A côté de lui, Maddie semblait minuscule et... heureuse, tout simplement.

— Merci, Maddie. Bonne journée aussi à vous deux.

Une fois dehors, elle s'accorda enfin cette bouchée de petit pain tant attendue. La pâtisserie fondit sur sa langue. Une merveille ! Fermant les yeux, elle savoura l'instant.

— Si vous aviez cette expression plus souvent, vous auriez un parterre de soupirants à vos pieds.

Elle aurait reconnu entre toutes cette voix ironique et légèrement traînante. Ace Parker ! Son démon tentateur — et le meilleur ami de Caden et Maddie. Elle ne parvenait pas à comprendre comment deux personnes aussi positives pouvaient supporter un homme aussi méprisable. Elle croisa son regard amusé, et ses sens se mirent instantanément en alerte. Il avait des yeux magnifiques. Bleu ciel parsemés de petits éclats gris. Des yeux qui lisaient trop facilement en elle et lui donnaient envie de... de le défier, de le provoquer, de se mesurer à lui.

Des yeux qui lui donnaient envie de capituler. Malédiction !

Elle comprenait pourquoi il gagnait toujours aux cartes. Son visage impassible ne livrait rien. Ses adversaires s'y laissaient prendre, mais elle n'était pas un de ces cow-boys bagarreurs et imbibés de whisky. Elle était une femme intelligente et rebelle. Elle s'obligea donc à lui sourire avec indifférence, alors que le désir tendait douloureusement la pointe de ses seins et qu'elle semblait avoir subitement oublié comment on respirait normalement.

— Je n'ai aucune envie d'avoir des soupirants. Mais je doute qu'un homme comme vous puisse comprendre.

— Je suppose que vous avez vos raisons de vouloir rester vieille fille. Cela dit, votre cas n'est pas complètement désespéré. Vous avez encore le temps de trouver chaussure à votre pied.

Il n'était pas le premier à lui rappeler que le rôle d'une femme était de trouver un mari et de se consacrer à son foyer. Elle continua à sourire, un exercice d'autant plus difficile qu'elle rêvait de lui caresser la joue, de sentir sous ses doigts le contact rude de sa barbe naissante. Il ne s'était probablement pas couché de la nuit.

— Merci du conseil. J'y réfléchirai quand j'aurai réglé certaines priorités.

Il s'adossa au chambranle et la toisa avec amusement. Il semblait prendre un malin plaisir à se moquer de tout en permanence, et en particulier de tout ce qui lui tenait à cœur.

— Ah oui ! Vous voulez accueillir tous les enfants illégitimes dans votre école. C'est bien ça ?

Elle enferma son petit pain dans la serviette en papier et se redressa. Elle ne pourrait pas le savourer tant qu'il serait là.

— Entre autres, oui.

— Et vous pensez que les gens accepteront que des bâtards côtoient leurs petits chéris ?

— Ils n'auront pas le choix.

Il soupira.

— Vous ne pouvez pas leur imposer de force vos décisions.

— Priver des innocents d'instruction, de soins et d'amour est un scandale qui me donne le droit de recourir à la force si nécessaire !

Une lueur d'amusement pétilla dans ses yeux bleus.

— Vous allez agiter vos petits poings ?

— Nul besoin de muscles. Je fais confiance à l'esprit de Noël et à la charité chrétienne pour attendrir les cœurs les plus endurcis.

— Vous êtes une optimiste.

— Résolument !

— Vous ne craignez pas de vous mettre tout le monde à dos ?

— Si, bien sûr.

C'était déjà le cas, d'ailleurs. Son combat suscitait beaucoup de colère.

— Mais vous allez passer outre ?

Elle lui sourit.

— Résolument, répéta-t-elle d'un ton suave.

Il secoua la tête et se redressa, ouvrant la porte à Caden qui sortait des chaises pour les installer devant la boulangerie.

— Vous aurez beau vous démener et multiplier les bonnes actions, ils ne vous éliront pas maire pour autant.

Elle serra les dents, exaspérée par son ton ironique.

— La ville a déjà un maire, je ne brigue pas sa place.

— Un maire que vous n'appréciez guère...

Il était très observateur. Le maire était un paresseux, et les hommes comme lui avaient tendance à éviter une femme comme elle. Mais elle ne s'en plaignait pas, au contraire. Qu'il continue à dormir devant son bureau, ça ne la dérangeait pas.

— J'espère qu'il soutiendra ma démarche.

Ne serait-ce que par son indifférence.

— C'est une bonne cause ! lança Maddie depuis le comptoir de sa boutique.

Ace la regarda.

— Possible. Mais c'est aussi le meilleur moyen de se faire des ennemis.

— Et pourquoi ?

Petunia recula d'un pas afin de permettre à Caden de poser une chaise contre la porte pour la maintenir ouverte.

— Pourquoi venir en aide à des enfants m'attirerait-il des ennemis ?

Caden la dévisagea.

— Parce que les pères de ces enfants préfèrent qu'ils restent invisibles.

— Comme c'est commode ! Ils feraient mieux de subvenir à leurs besoins !

Ace haussa les épaules.

— Ils le font, d'une certaine façon.

— En leur donnant l'aumône ?

— C'est toujours mieux que rien, conclut Caden, croisant les bras sur sa poitrine.

— Et ça vous suffit ? Pas à moi !

Les fidèles commençaient à sortir de l'église. Si elle ne partait pas maintenant, elle serait forcée de se montrer gracieuse avec des gens qui lui lanceraient des remarques fielleuses avec le sourire. Son projet n'était vraiment pas populaire.

— Aucun être vivant ne devrait souffrir sous prétexte que d'autres êtres vivants sont trop paresseux ou trop lâches pour leur tendre la main !

Elle entendit Ace jurer entre ses dents. Elle frissonna, mais pas de peur. Chaque fibre de son corps réagissait à la présence de cet homme. Pourquoi lui ? Qu'avait-il pour la troubler à ce point ?

Caden les dévisagea tour à tour, puis poussa un soupir.

— Si vous passiez un peu moins de temps à vous disputer et un peu plus à vous parler, vous vous rendriez compte que vous défendez exactement les mêmes idées.

Elle redressa le menton.

— Je doute de partager quoi que ce soit avec M. Parker.

A en croire la façon dont il descendit son chapeau d'un cran, la remarque ne lui avait pas plu non plus.

— A moins de me planter un balai dans le cul, je ne vois pas comment je pourrais avoir l'air aussi coincé !

— Ace ! cria Maddie, indignée, depuis sa boutique.

Petunia haussa les sourcils. Pensait-il la choquer avec ses grossièretés ?

— Voulez-vous que nous essayions, pour voir ?

— Qui oserait ?

— Je suis sûre que vos compagnons de beuverie seraient enchantés de me prêter main-forte.

Caden secoua la tête.

— Et c'est reparti ! Je n'ai jamais vu deux personnes sensées se chamailler autant et sans aucune raison.

— J'en ai une, riposta Ace.

Oh ? Laquelle ? Petunia mourait d'envie de la connaître, mais avant qu'elle ait pu poser la question, Maddie intervint.

— S'il vous plaît, arrêtez de vous disputer. Nous vous aimons tous les deux.

Caden regarda Ace, glacial.

— On se fiche de tes raisons, Ace. Petunia est l'amie de ma femme. A ce titre, elle sera toujours la bienvenue chez nous, et sous ma protection, ajouta-t-il un ton plus bas.

Ace se redressa. Le mouvement était imperceptible, mais l'atmosphère devint instantanément électrique.

— Je voudrais bien voir ça, murmura-t-il d'une voix sourde.

Maddie se figea, et Petunia retint son souffle. Caden, lui, ne broncha pas.

— Tiens-le-toi pour dit.

Si Caden s'était adressé à elle sur ce ton, Petunia aurait fui sans demander son reste. Ace, lui, ne bougea pas un cil.

— Je m'en vais, dit-elle pour clore la discussion avant qu'elle ne s'envenime. Merci pour le petit pain, Maddie.

Elle se força à en manger une bouchée. La pâtisserie était comme du plomb dans sa bouche.

— Il est délicieux, comme toujours.

Elle adressa un signe de tête à Caden, mais ignora volontairement Ace.

— Et moi ? Je n'ai pas droit à un au revoir ? demanda-t-il comme elle se détournait.

Non. Ni à un au revoir ni même à un regard. Rien qui puisse entretenir cette faiblesse ridicule qu'elle ressentait pour lui. Relevant d'une main le bas de sa jupe, elle s'éloigna, résistant à l'envie de se retourner pour voir s'il la suivait des yeux, s'il souriait, s'il y avait de l'admiration sur son visage. Elle s'obligea à marcher jusque chez elle sans se retourner. Elle n'avait pas accompli un acte aussi héroïque depuis bien longtemps !

* * *

Ace regarda Petunia s'éloigner de ce pas décidé qui reflétait si bien son caractère et secoua la tête. Il avait l'impression de ne pas avoir cessé de la regarder depuis le jour où elle était descendue de la diligence — blonde, pâle, sublime, l'image même de la tentation. Elle n'était pourtant pas du tout son genre. Les femmes collet monté étaient ennuyeuses à mourir au lit et hors du lit. Mais il y avait chez Petunia Wayfield une flamme que sa robe boutonnée jusqu'au cou ne parvenait pas à dissimuler. Une fougue qui ne demandait qu'à s'exprimer. Comme le jour où elle avait tenu tête à Simon Laramie, furieux qu'elle donne à manger à ses enfants affamés. Laramie pesait cinquante kilos de plus qu'elle, mais elle lui avait fait face sans broncher, et c'était finalement cette grosse brute qui avait battu en retraite. Elle avait du cran. Une vraie passion qu'il fallait préserver, entretenir... Bon sang ! Il se retint de balancer un coup de poing dans un mur. Il mourait d'envie de la jeter en travers de son épaule, de fesser son adorable postérieur et de l'emporter dans sa tanière ! Il la voulait dans ses bras. Dans son lit. Dans sa maison. D'un juron silencieux, il stoppa net le fil de ses pensées.

Cette femme était dangereuse. Elle faisait naître en lui des idées auxquelles il avait renoncé depuis longtemps. Une épouse. Un foyer. Une famille. Un avenir. Toutes ces choses interdites pour un homme comme lui. Un mois auparavant, il avait fini par admettre que Petunia incarnait ce rêve impossible. Il y avait quelque chose en elle qui l'attirait, le fascinait, l'excitait. Elle était devenue une telle obsession qu'il ne cessait de l'imaginer attachée sur son lit, sa peau portant les marques de sa passion, sa féminité délicieusement offerte à ses regards affamés. Son sang se mit à bouillonner dans ses veines à cette vision, et il serra les dents. Elle était aussi toxique que le sumac vénéneux — irritante, exaspérante, impossible à oublier...

— Pourquoi est-ce que tu la provoques constamment ? lui demanda Maddie, quand Petunia fut hors de portée d'oreille.

Pour une raison invouable le jour du Seigneur.

— Trop d'amidon dans ses manières. Ça m'agace.

Il sourit tout en regardant Petunia traverser la rue pour passer sur le trottoir d'en face. Il aperçut fugitivement le dessin de sa cheville sous ses épaisseurs de jupons et de jupes. Son sexe, déjà douloureusement tendu, menaçait de devenir un vrai sujet d'embarras. Il détourna les yeux.

— Et puis, c'est tellement facile ! Elle part au quart de tour.

— Raconte tes histoires à qui tu veux mais pas à moi, intervint Caden en s'asseyant sur la chaise qu'il venait d'installer. Tu veux coucher avec elle, c'est tout.

Ace lâcha un rire grinçant.

— Tu plaisantes ? Elle n'est pas du tout mon genre !

Maddie fronça les sourcils, mains sur les hanches.

— Petunia est belle, intelligente, généreuse et passionnée. Tu pourrais trouver pire.

Moi oui, mais pas elle.

— Vous êtes faits de la même étoffe. Toi aussi, tu passes ton temps à voler au secours des canards boiteux.

— Je ne m'en vante pas.

— C'est vrai, monsieur aime cultiver son personnage sombre, ironisa Caden, étendant ses longues jambes devant lui.

Ignorant le regard noir que lui lançait Ace, il prit la main de Maddie et l'attira à lui. La spontanéité avec laquelle elle se blottit dans ses bras éveilla en Ace un sentiment de nostalgie.

— Pourquoi ? demanda Maddie.

Ace lui tira les cheveux d'un geste taquin, défiant Caden avec ce geste d'une familiarité désinvolte.

— Peut-être parce que je ne suis pas un modèle pour la communauté.

Caden repoussa sa main d'une tape, pendant que Maddie poussait un soupir chargé de reproche.

— Ne te fatigue pas à jouer les méchants avec moi. Je te connais, tu sais.

Allons bon ! Il ne manquerait plus que Maddie se mette dans l'idée de changer sa façon de vivre. Il aimait l'aventure, les défis. Il ne détestait pas se bagarrer à l'occasion et adorait jouer aux cartes. Ça le changeait de son travail de vérificateur. Un boulot sans autre intérêt que de lui donner les moyens de filtrer les mauvaises nouvelles qui arrivaient en ville. De temps à autre, il mettait son nez dans des affaires qui ne le regardaient pas, mais contrairement à Petunia, il n'en faisait pas le fil conducteur de sa vie.

— Cette ville compte suffisamment d'âmes charitables, dit-il à Maddie. Pas besoin d'en ajouter une de plus.

Elle le dévisagea.

— Petunia a besoin d'aide.

— Inutile de me regarder comme ça. Ses problèmes ne sont pas les miens.

— Ils le deviendront.

Il n'aimait pas le sous-entendu de son regard. Maddie était beaucoup trop perspicace.

— Pas question.

— Tu n'auras peut-être pas le choix, intervint Caden. Sa dernière lubie risque de faire des vagues. Je connais quelqu'un qui n'acceptera jamais que ses deux gamins sortent au grand jour. Et tu sais de qui je veux parler.

— Il n'avait qu'à pas les mettre au monde, rétorqua sèchement Ace.

— Je ne pense pas que c'était prémédité.

— Comme c'est commode !

Et merde. Voilà qu'il se mettait à parler comme Petunia !

— Il aurait mieux valu pour ces gosses que leur mère quitte la ville.

— Et qu'elle perde son gagne-pain ?

Ace secoua la tête.

— Non. Grâce à eux, Hester a un moyen de pression.

— Mais ils n'ont pas d'existence, murmura Maddie. Ils n'ont pas le droit de sortir de cet horrible lieu. La petite fille a presque huit ans maintenant et...

La voix de Maddie se brisa. Caden lui caressa tendrement le bras. Elle plus que toute autre savait ce que risquait une petite fille qui grandissait dans ce genre d'endroit. Ça le rendait malade de penser à ce qu'elle avait subi, avant d'être recueillie par le Hell's Eight. Petunia avait raison sur un point : aucun enfant ne méritait ça.

Ace garda le silence pour lui laisser le temps de se ressaisir et le regretta en la voyant lever vers lui un regard plein d'espoir.

— Il faut que tu aides Hester.

— Ah oui ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu te trompes à son sujet.

L'important n'était pas qu'il se trompe ou non au sujet de Hester. La seule chose à prendre en ligne de compte, c'était les enfants. Et ce qu'ils vivaient était intolérable. Hester devait quitter la ville et les emmener avec elle. Ou bien leur père, Dougall, devait les prendre en charge. Mais ils ne pouvaient pas continuer à vivre dans un bordel. Il songea à la petite. Elle était mignonne, une jolie frimousse, des cheveux tout bouclés... et le fait qu'elle soit une enfant était pour certains, hélas ! une tentation. Elle n'avait que sa mère et deux prostituées au grand cœur pour la protéger. Mais cela ne suffisait pas. Si on décidait qu'elle devait travailler pour payer son hébergement, elle n'aurait pas le choix.

— Leur situation est tragique, et Petunia l'aggrave en s'en mêlant.

— Elle croit bien faire, intervint Caden.

— Elle croit toujours bien faire, grommela Ace. Elle croyait déjà bien faire quand elle a décidé que tous les enfants scolarisés devraient avoir un déjeuner décent.

— Et elle avait raison ! affirma Maddie avec force.

— Sauf que ceux qui n'en avaient pas les moyens ont été montrés du doigt. Simon Laramie est fou de rage parce que maintenant tout le monde sait qu'il ne peut pas nourrir correctement ses enfants.

— Ce n'est pas la faute de Petunia s'il a choisi de faire un esclandre en public.

Simon était nouveau dans la région, sa ferme n'était pas encore rentable, et la sécheresse n'avait rien arrangé. Il n'était pas le seul à souffrir du manque d'eau, mais il était le premier à hurler sa colère de voir ses problèmes financiers étalés au grand jour.

— Il a été blessé dans son orgueil.

— Ses enfants avaient faim ! rétorqua Maddie.

— Il n'empêche. Elle aurait pu s'y prendre différemment.

— Ne sois pas injuste, Ace, renchérit Caden. Tu sais bien que chez Laramie, c'est de la fierté mal placée. Il préférerait laisser ses enfants mourir de faim plutôt que d'admettre qu'il a besoin d'aide.

— Eh bien, au moins maintenant le problème est réglé.

Et c'était lui qui avait dû faire le ménage. Il se remémora avec satisfaction le moment très agréable où son poing droit était entré violemment en collision avec la mâchoire de Laramie. Petunia était insupportable, exaspérante, mais elle n'était pas une « sale pute » — pour reprendre les termes utilisés par Laramie.

— Et maintenant, c'est toi son ennemi. Pas elle, dit Maddie d'un ton satisfait.

— Oh ! elle est son ennemie aussi ! Ne t'y trompe pas.

— Mais il devra te passer sur le corps pour l'atteindre.

— Bon sang, Ace, tu n'as qu'à déclarer officiellement que Petunia est sous ta protection, et le problème sera réglé une fois pour toutes !

— Ce n'est pas le cas.

Caden lui lança un regard presque aussi apitoyé que celui de Maddie.

— Mais bien sûr...

Leur mine entendue était presque aussi irritante que l'entêtement avec lequel Petunia semait des ennemis sur son passage. Plus elle resterait en ville, plus ses problèmes deviendraient les siens : Caden avait raison, qu'il le veuille ou non, elle était sous sa protection. Il ne laisserait ce rôle à

personne d'autre. Voilà pourquoi il fallait qu'elle remonte dans la diligence le plus vite possible et qu'elle parte pour ne plus revenir. Ils s'en porteraient beaucoup mieux l'un comme l'autre.

— Il va falloir que quelqu'un la mette au pas, grommela-t-il.

— Je vote pour toi ! s'écria Maddie.

Ce fut à son tour d'esquisser un sourire.

— Pas pour toujours. Dès qu'elle aura l'argent pour son voyage, elle partira.

— Elle met de l'argent de côté depuis un bon moment, rappela Caden. Elle a dû réunir la somme.

En effet. Et pourtant elle n'était toujours pas partie. Il dévisagea Maddie.

— Tu es *sûre* qu'elle a l'intention de partir ?

Elle fit mine de s'affairer avec une soudaineté suspecte.

— Les clients vont arriver. Il faut que je me remette au travail.

Ace l'examina entre ses yeux plissés. Elle savait quelque chose qu'il ignorait. Il interrogea Caden du regard, mais celui-ci haussa les épaules en signe d'ignorance.

— On t'écoute, Maddie, dit-il.

Elle céda avec un soupir.

— Ce n'est pas qu'elle ne veut pas partir...

Ace sentit son ventre se nouer.

— Mais... ?

— Mais elle veut terminer certaines choses avant.

— Quelles choses ?

Dans quelle histoire s'était-elle encore embarquée ?

— Tu te souviens de Pénélope ?

— La veuve de Clyde Peyton ?

— Oui. Elle s'est cassé la jambe.

— Je m'en souviens. Le doc lui a mis une attelle et il a dit que l'os se ressoudait parfaitement.

— Elle n'a pas pu travailler à cause de sa fracture...

— Et ?

Il y avait toujours un « et » avec Petunia.

— Elle n'avait rien à donner à manger à ses enfants parce que Michael Orvis ne voulait plus lui faire crédit à l'épicerie. Elle avait déjà une ardoise conséquente, et...

Ace soupira.

— Ça va, j'ai compris.

Maddie poursuivit, néanmoins :

— Petunia a utilisé ses économies pour régler la facture. Comme ça, M. Orvis a accepté de faire de nouveau crédit à Pénélope.

— Et elle n'a plus un sou pour acheter son billet.

— Tu pourrais le lui payer, suggéra Caden.

— S'il y avait une chance qu'elle ne me l'envoie pas à la figure, je n'hésiterais pas.

Il mentait. En réalité, il était déchiré entre l'envie de la voir partir et celle de la voir rester. Et contre toute raison, la deuxième option l'emportait largement sur la première. Quel idiot !

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? demanda Maddie.

— Pourquoi ne pas la laisser assumer les conséquences de ses actes, pour une fois ?

Maddie eut l'air horrifiée.

— Mais elle ne se rend absolument pas compte des risques qu'elle prend ! Elle est habituée aux

manières de l'Est.

Elle se tourna vers Caden.

— Fais quelque chose !

— Ne me mêle pas à ça, chérie.

— Ace, s'il te plaît...

Elle jeta un coup d'œil en direction de la rue. Sa clientèle du dimanche se dirigeait vers sa boutique. Avec un petit cri de détresse elle se précipita à l'intérieur de la boulangerie.

— Tu as entendu ma femme ?

Ace serra les mâchoires tout en s'exhortant à la patience.

— J'en ai marre de réparer les dégâts de Petunia. Je ne suis ni son père, ni son frère, ni son mari.

— Mais tu la désires, dit Caden en portant le fer là où ça faisait mal.

— Franchement, il n'y a rien à désirer chez cette fille. Elle est raide comme la justice, et chacun de ses mots est mariné dans le vinaigre.

Caden éclata de rire et fit un signe de la main aux clients qui approchaient.

— Trempe-la dans le miel !

— Un tonneau ne suffirait pas à la rendre douce !

— Tu ne t'y prends peut-être pas comme il faut, lança Maddie, tout en s'activant autour de son plateau de petits pains.

— Je vois qu'ici les murs ont des oreilles, commenta sèchement Ace.

— C'est parce que je m'intéresse à toi.

Il leva les yeux au ciel.

— Elle n'a même pas honte !

Maddie réapparut sur le seuil, les mains sur les hanches.

— Au lieu de passer ton temps à la sauver, Ace Parker, tu ferais mieux de la courtiser.

Pour la première fois depuis très longtemps, il sursauta.

— C'est à moi que tu parles ? Je te rappelle que je suis un joueur et un bon à rien.

— menteur ! Tu es un type bien, sincère et généreux. Il est temps que tu cesses de te fuir toi-même et que tu t'autorises à être heureux.

Il n'avait vraiment pas besoin qu'on lui fasse miroiter des rêves impossibles !

— Ça suffit, Maddie.

— Non, ça ne suffit pas. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Il y a des crépitements dans l'air dès que vous êtes ensemble. Et vous passez votre temps à voler au secours des gens en détresse. La seule différence, c'est que Petunia agit au grand jour, contrairement à toi.

— La seule chose qui m'intéresse, c'est de jouer aux cartes.

Elle secoua la tête.

— Tu es exaspérant !

— Laisse-le, Maddie, dit Caden.

Elle releva le menton.

— Pour qu'il puisse continuer à être malheureux ?

— Il a le droit d'être malheureux si c'est ce qu'il veut.

— C'est lamentable ! Le bonheur est à sa portée, mais il va passer à côté parce qu'il a peur de tendre la main pour le saisir !

Ace sentit la colère l'envahir. Elle ne comprenait rien, sacré bon sang ! Ce n'était pas pour lui qu'il avait peur ! Aucune femme n'avait besoin d'un type comme lui, surtout pas une femme avec la

classe de Petunia. La seule idée de la toucher lui faisait bouillir le sang.

— Salut, fit-il, tournant les talons avant de prononcer des paroles regrettables.

Il s'éloigna à grandes enjambées, le visage fermé. Il était poursuivi par la vision de Petunia nue sur son lit, impuissante à dégager ses poignets de l'étau de ses mains. Il l'embrassait encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ne parvienne plus à réfléchir, que son corps devienne docile, sa volonté soumise à la sienne... Il serra les poings.

— Et merde !

Derrière lui, il entendit Caden murmurer :

— Tu y es allée un peu fort, Maddie.

Et la réponse de Maddie, inhabituellement sèche :

— Je ne crois pas, non. Il est temps que quelqu'un lui dise ses quatre vérités !

Chapitre 2

Le silence régnait encore dans la petite école mais d'ici quelques minutes, Petunia agiterait la cloche, et la journée commencerait dans un brouhaha excité. Vingt élèves âgés de cinq à treize ans s'engouffreraient dans la salle de classe et s'installeraient à leur place, certains avec un air d'ennui profond, d'autres les yeux brillants. Instruire de jeunes esprits en devenir était un travail épuisant mais passionnant. Pourtant, dès qu'elle aurait assez d'argent pour payer son billet, elle monterait dans la diligence à destination de San Francisco et, avec un peu de chance, réaliserait enfin son rêve : créer une grande école pour tous.

La perspective de son départ suffit à faire apparaître le visage d'Ace Parker dans son esprit. Et à raviver sa colère tout autant que son désarroi. Pour qui se prenait-il, pour critiquer sa façon de vivre ? Un joueur impénitent qui se trouvait mêlé à chaque bagarre, à chaque mauvais coup...

A chaque sauvetage aussi, lui chuchota la petite voix de sa conscience.

Zut ! Elle effaça du tableau noir le mot qu'elle venait de mal orthographier et recommença. Elle aurait voulu qu'il commette un acte vil, un acte si noir et si immonde que son attirance pour lui disparaîtrait instantanément dans un spasme de dégoût. Mais voilà, chaque fois qu'elle l'avait vu se bagarrer, c'était pour défendre un faible, et même si elle n'appréciait pas qu'on joue à des jeux d'argent, il ne flambait pas. Certes, il buvait plus que la moyenne ; pourtant, quand il était ivre, il ne s'en prenait à personne. Il devenait simplement plus silencieux, plus mystérieux encore.

Elle reposa son morceau de craie avec un soupir et s'épousseta les mains. Elle n'avait pas besoin qu'Ace Parker devienne encore plus mystérieux. Il était déjà bien trop attirant à ses yeux.

Passant derrière le bureau, elle rangea ses feuilles dans l'ordre de son cours. Elle commençait toujours par des notions simples, puis montait le niveau pour les élèves les plus âgés. Elle allait bientôt perdre Analisa. Sa mère voulait qu'elle reste désormais à la maison pour s'occuper des jumeaux et l'aider aux travaux de leur petite ferme. La fillette était intelligente et avide d'apprendre. Elle lui avait demandé d'intercéder auprès de ses parents pour qu'ils ne la retirent pas de la classe, mais Petunia n'avait malheureusement pas réussi à les convaincre. Analisa savait lire, écrire et compter, pour eux c'était suffisant.

Petunia posa son livre de calcul sur le côté avec un soupir. Si seulement ils ouvraient leurs yeux et leurs oreilles ! Ils verraient que le monde était en train de changer, et qu'il ne tenait qu'à eux de changer de destin. Mais non, ils préféraient vivre repliés sur eux-mêmes dans un monde sans avenir. Elle secoua la tête. Elle ne parvenait pas à les comprendre.

Les enfants jouaient dans la cour. Elle leur accordait toujours un petit moment de répit avant le début de la classe. Ils avaient si peu de temps pour profiter de leur enfance !

Elle posa le manuel d'écriture sur le dessus de la pile. Elle ne serait pas longtemps leur professeur, juste le temps pour elle de réunir l'argent de son voyage. Mais d'ici là, elle était bien décidée à semer en eux les graines de la curiosité. Qui sait ? L'une de ces graines germerait peut-être chez l'un d'eux, et il partirait découvrir le monde hors des frontières de cette petite ville. C'était son vœu le plus cher.

De la cour monta soudain une comptine goguenarde, par trop familière. Fronçant les sourcils, Petunia regarda par la fenêtre et découvrit sans surprise un petit garçon maigre, les vêtements râpés jusqu'à la corde, acculé contre le mur par un garçon plus grand et plus costaud que lui. Chaque cour d'école comptait son lot de bourreaux et de victimes. Ici, le souffre-douleur s'appelait Terrance Winter. Son allure dépenaillée et ses yeux affamés criaient qu'il était livré à lui-même, sans personne pour le défendre. Une aubaine pour une petite brute comme Buster Hayworth.

Petunia ouvrit la porte juste à temps pour entendre Buster chanter à tue-tête :

— Hou la tête ! Hou la tête ! Terry Winter a une tête de monstre !

Dents serrées, elle sonna la cloche. Violamment. Le silence se fit instantanément, et les enfants coururent se mettre en rang en bas des marches. Tous, excepté Terrance et son tourmenteur.

— Buster Hayworth ! appela-t-elle sèchement. En rang comme tout le monde.

Il obéit d'un pas traînant, sa tignasse blonde en bataille, une expression innocente sur son visage d'ange. Il avait fourré une grenouille dans le tiroir de son bureau dès le premier jour, et elle avait appris à ne pas se laisser duper par ses grands yeux bleus candides.

— Tu es puni. Tu resteras après la classe, demain.

— Mais, mademoiselle Wayfield, je n'ai rien...

— Tu harcelais un élève dans l'enceinte de l'école. Tu sais que c'est interdit.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais elle l'interrompit de nouveau :

— Je ne veux rien entendre ! Tu informeras tes parents ce soir que tu es consigné demain.

— Mon père va me botter les fesses !

Tant mieux. Ça lui ferait le plus grand bien.

— J'espère que la leçon te sera profitable et que tu y réfléchiras à deux fois, désormais, avant de t'en prendre lâchement à un camarade de classe.

Il serra les lèvres.

— Il n'est pas mon camarade !

— C'est un élève comme toi. Il appartient à la grande famille de l'école. Tu devrais l'aider au lieu de l'enfoncer. Le monde serait plus paisible, si tout le monde agissait ainsi.

Il la toisa avec insolence, les mains dans les poches.

— Vous connaissez le monde, vous ?

Elle soutint son regard.

— Je le connais bien, oui. Et je n'accepte pas l'injustice, quelle qu'elle soit.

Elle lui montra la file d'élèves, qu'il rejoignit sans plus renâcler.

— Maintenant, allez vous asseoir, sortez vos ardoises et commencez à travailler votre alphabet jusqu'à ce que je revienne. Les grands aident les petits. Et toi, Buster...

Elle l'arrêta avant qu'il ne franchisse la porte.

— Applique-toi. Tes lettres étaient mal formées, vendredi dernier.

Elle attendit que le dernier élève entre, puis partit à la recherche de Terrance.

Il était debout près des marches, derrière le bâtiment, la tête basse. Il était trop jeune pour être aussi triste. Petunia avança lentement. D'un doigt, elle lui souleva le menton et retint un cri. Sa lèvre était fendue et gonflée, l'un de ses yeux mi-clos, cerclé de noir. L'hématome descendait jusqu'à sa

mâchoire.

Comment pouvait-on frapper un enfant et avec une telle violence ! C'était une chance que son père ne l'ait pas tué.

Elle lui toucha délicatement la joue.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il haussa les épaules.

— Vous savez bien.

— Fais comme si je ne savais pas. Dis-moi.

— Papa a joué la nuit dernière.

Elle le prit par la main et l'emmena jusqu'à la pompe.

— Je suppose qu'il n'a pas gagné.

Il secoua la tête.

— Il a tout perdu.

Elle sentit son ventre se nouer.

— Tout ?

— Tout.

Elle n'avait jamais vu une expression aussi désespérée sur le visage d'un enfant. Elle sortit un mouchoir propre de sa poche, le trempa dans le seau d'eau fraîche et le pressa doucement sur son œil. Il grimaça, la fixant de son œil valide. Ses yeux marron n'avaient pas la fausseté douceuse de ceux de Buster mais l'attrait de la sincérité.

— Je suis désolée, Terrance.

Il déglutit péniblement.

— Je vais peut-être devoir partir.

Elle était probablement la seule à comprendre à quel cette éventualité devait être dévastatrice pour un garçon né pour étudier, pas pour travailler dans une ferme.

— Mais nous n'avons pas fini l'histoire d'Ulysse.

C'était une remarque stupide, seulement, elle ne savait pas quoi dire d'autre. Elle avait la gorge serrée.

Il la regarda avec espoir.

— Vous pourriez peut-être me la raconter très vite.

— Oui, peut-être.

Elle mouilla de nouveau le mouchoir et l'appliqua sur sa lèvre. Il tressaillit encore une fois.

— Ou alors nous pourrions essayer de trouver une solution.

Terrance secoua la tête.

— Il n'y a rien à faire. Papa a perdu l'argent de l'hypothèque en jouant contre Ace Parker.

Et en rentrant chez lui, il avait passé sa frustration sur son fils.

— Je vois.

— Tout le monde sait que ce qui est à Ace Parker reste à Ace Parker.

— Tu penses qu'il a triché ?

Il eut l'air horrifié.

— Ace ? Non !

Elle ne parvenait pas à comprendre comment Terrance pouvait prendre la défense d'un homme qui venait de faire son malheur.

Il détourna les yeux.

— Mais mon père, ce n'est pas impossible. Il était drôlement amoché quand il est rentré à la

maison.

La justice des tripots. Petunia secoua la tête. Les hommes... Jeter une famille à la rue ne leur posait aucun problème. Mais qu'un joueur triche, quel scandale !

— Je vois, répéta-t-elle. Eh bien, Terrance, je suis heureuse que tu sois venu malgré tout à l'école aujourd'hui. Tu es très courageux.

— Je voulais entendre l'histoire d'Ulysse.

Elle avait commencé à leur lire *L'Odyssee* en changeant certains mots pour qu'ils puissent comprendre tout en se divertissant.

— Je suppose que tu as très mal.

— J'ai connu pire.

Hélas ! elle n'en doutait pas. Mais si son projet voyait le jour, ce genre de situation ne se reproduirait pas. Terrance justifiait à lui seul son idée d'ouvrir un internat.

— A la fin de la classe, si tu veux, nous réfléchissons ensemble à une solution.

Il secoua la tête et recula.

— Papa est comme il est.

— Mais tu l'aimes.

Il était normal qu'un enfant aime son père. Encore fallait-il que le père se montre digne de cet amour.

Il baissa les yeux.

— Il n'était pas comme ça avant. C'est depuis que maman est partie.

Elle n'avait jamais pu savoir si sa mère avait quitté la ville ou si elle était décédée.

— Tu sais, parfois tout semble noir et puis, au moment où on s'y attend le moins, le soleil se remet à briller.

Il ne leva même pas la tête. Comment lui en vouloir ? La vie s'était montrée terriblement cruelle avec lui. Elle prit une décision.

— Ecoute, je ne te promets rien, mais après l'école, ce soir, j'irai parler à M. Parker.

Une lueur d'espoir insensé s'alluma dans les yeux de l'enfant. Pour lui, la maîtresse d'école était quelqu'un de tout-puissant, capable d'accomplir des miracles. Oh mon Dieu... qu'avait-elle fait ? Elle n'avait plus le choix, maintenant. Elle devait réussir ou vivre avec la culpabilité jusqu'à la fin de ses jours.

— Oh merci ! Merci !

— Je ne te garantis rien. Comme tu l'as dit, Ace Parker n'est pas du genre à faire machine arrière.

— Mais vous non plus !

Là, il marquait un point.

— Non, tu as raison. Je ferai de mon mieux pour obtenir un compromis. D'accord ?

Il hocha la tête.

— Maintenant, tu veux rejoindre tes camarades ou tu préfères être excusé pour la journée ?

Il ramassa ses livres et se dirigea vers la salle de classe. Elle avait sa réponse. Elle le suivit lentement. A huit ans seulement, il montrait une vraie soif d'apprendre, et si elle avait son mot à dire, rien ni personne n'éteindrait cette flamme en lui. Ni son père ni la vie, encore moins un joueur de saloon sans états d'âme ! Ace Parker n'avait pas besoin du morceau de terre aride que Brian Winter appelait sa propriété. Mais Terrance, si. La conclusion s'imposait d'elle-même : Ace allait devoir rendre ce qu'il avait gagné.

Petunia s'arrêta devant l'entrée du saloon et tira sur la veste bleu sombre de son ensemble préféré, tout en regrettant qu'il fasse aussi chaud pour la saison. Ce n'était pas son seul regret. Elle aurait voulu ne pas être obligée d'aller traquer Ace Parker dans son antre pour honorer la promesse faite à Terrance. Elle aurait voulu être à des lieues d'ici !

Elle fixa la porte du saloon et déglutit.

La seule fois où elle était entrée dans ce genre d'endroit, c'était avec un groupe de militantes pour le droit de vote des femmes ; et encore, elles avaient fait en sorte de manifester à une heure où il n'y avait quasiment pas de clients. L'aventure s'était terminée en prison, et elle avait dû attendre pendant vingt minutes dans une cellule malodorante que son père vienne la chercher.

Pour être honnête, l'expérience l'avait déçue. En dehors d'une affiche montrant une femme en tenue légère, elle avait trouvé le saloon terriblement banal, à la limite de l'ennuyeux, même, et elle n'y avait vu que des gens qu'elle croisait tous les jours dans la rue. Rien de sulfureux ni d'excitant. Alors pourquoi hésitait-elle à entrer, aujourd'hui ?

Une petite silhouette sur le trottoir d'en face capta son attention. Terrance l'observait de loin, les poings serrés, manifestement prêt à s'enfuir à toutes jambes. A l'évidence, il pensait qu'elle allait se dégonfler.

Mais c'était mal la connaître. Elle était une Wayfield, et il n'y avait pas de dégonflés dans sa famille ! Redressant le menton, elle poussa résolument la porte à double battant.

Sa première impression fut plutôt rassurante. Finalement, elle s'était fait tout un monde pour rien. Puis elle prit une longue inspiration et elle commença à changer d'avis. Une odeur âcre de sueur forte et de bière aigre flottait dans l'air. Ce n'était pas son monde. Tout était déprimant ici, à commencer par la blonde, au bar, vêtue d'un peignoir à moitié dénoué, qui mangeait une omelette d'un air apathique.

— Vous vous êtes perdue, madame ?

La voix la fit sursauter. Elle se tourna vers le barman. Elle ne se rappelait pas son nom, mais l'avait aperçu en ville. Impossible de l'oublier avec ses cheveux noirs gominés plaqués en arrière et sa grosse moustache amidonnée.

— Non.

— Elle cherche peut-être du travail, dit la femme d'une voix traînante. On ne peut pas survivre dans cette ville avec ce qu'on donne comme salaire à une maîtresse d'école.

Elle était jolie mais pas très accueillante. Petunia redressa les épaules et releva plus encore le menton.

— Je ne cherche pas du travail.

La femme la regarda dans les yeux, prit une bouchée d'omelette, et demanda, avant de l'avoir avalée :

— Tu veux t'encanailler, c'est ça ?

Petunia avança d'un pas. Un ivrogne qu'elle n'avait pas remarqué sur sa gauche la reluqua en ricanant.

— Je suis prêt à te faire le grand show, mignonne !

Elle le dévisagea froidement.

— Dans votre état, j'en doute. Vous feriez mieux de poser votre bouteille et d'aller prendre un bain au lieu de penser à forniquer.

— Hé ? Qu'est-ce qu'elle raconte ? bredouilla-t-il.

La blonde éclata de rire et se redressa. Son peignoir s'ouvrit, dévoilant une poitrine blanche d'un volume impressionnant.

— Je crois qu'elle te soupçonne de ne pas être capable de tenir ta bistouquette droite, Jimmy.

Ledit Jimmy se leva de sa chaise, l'air outragé.

— Depuis que je suis né, elle m'a jamais trahi ! Bon Dieu, je vais le prouver tout de suite !

Il baissa ses bretelles, puis commença à dégrafer sa ceinture. Petunia se détourna.

— Je vous prie de m'excuser de perturber votre déjeuner, mais je cherche Ace Parker.

— Hé ! Acey ! cria alors une fille penchée par-dessus la rambarde, en haut de l'escalier. Y a de la compagnie pour toi, en bas !

Elle avait l'air aussi fatiguée que la blonde, mais possédait une voix de stentor. Ace ne pouvait pas ne pas avoir entendu. Joignant sagement les mains, Petunia attendit. Patiemment. Pendant trois minutes. Plus elle attendait, au centre de tous les regards, plus elle prenait conscience des mèches de cheveux rebelles qui tentaient de s'échapper de son chignon serré, de la crispation de son sourire faussement détaché et du mutisme d'Ace.

La blonde agita sa fourchette chargée d'omelette.

— On dirait bien qu'il ne va pas descendre.

— Ça lui arrive fréquemment d'ignorer une visite ?

Le barman continua à essuyer ses verres. La blonde avala sa bouchée.

— Ace fait ce qu'il veut et apparemment, il n'a pas envie de vous voir.

La patience de Petunia commençait sérieusement à s'effriter.

L'ivrogne avança vers elle. Par chance, il portait toujours son pantalon.

— Je peux te distraire si tu t'ennuies, poulette.

Elle s'éventa avec sa main gantée quand il se rapprocha. Il puait l'alcool et quelque chose d'autre qu'elle ne tenait pas à identifier.

— Pouvez-vous l'appeler de nouveau, je vous prie ? demanda-t-elle à la fille toujours postée en haut de l'escalier.

— Ace, grouille-toi ! La dame en a marre de poireauter !

Toujours pas de réponse. Elle se pencha par-dessus la rambarde, ses seins menaçant de jaillir de son décolleté.

— Désolée, ma jolie. On dirait que ce n'est pas votre jour de chance.

— Non, en effet...

Avec un soupir, Petunia releva le bas de ses jupes.

— ... mais parfois, il faut savoir forcer le destin.

Elle s'engagea dans l'escalier. La fille au bar poussa un cri.

— Chérie, tu ne peux pas faire ça !

— Mais si.

Elle continua à gravir les marches.

— Ace, tu ferais mieux de sortir ! s'égosilla la fille sur le palier.

C'était peut-être à cause de l'urgence qui avait fait monter sa voix dans les aigus, mais cette fois, il y eut une réponse.

— Arrête de hurler comme un chat qu'on écorche, Bess. Je n'attends personne.

Petunia atteignit le palier. Bess lui bloqua le passage. Elle était plus âgée qu'elle ne l'avait pensé, dans les trente-cinq ans, mais jolie dans un style un peu négligé.

— Voulez-vous me laisser passer, je vous prie ?

La formule de politesse était de pure courtoisie. Elle était bien décidée à passer.

Au lieu de bouger, Bess lui saisit le bras.

— Quelle que soit votre motivation, ça ne mérite pas de ruiner votre réputation. Si vous ne partez pas maintenant, aucun homme correct ne voudra plus poser la main sur vous.

L'inquiétude sincère qui perçait dans sa voix empêcha Petunia d'éclater de rire.

— J'ai vingt-neuf ans. Si un homme, correct ou non, avait dû poser la main sur moi, il l'aurait déjà fait !

Bess ouvrit la bouche, soupira et secoua la tête.

— J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Oh oui !

Bess lui saisit de nouveau le bras.

— Il a beaucoup bu.

— C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

— Franchement ? Les deux.

Petunia redressa le menton.

— Eh bien, je m'accommoderai des deux.

La femme la lâcha avec un soupir.

— Il est dans la troisième chambre.

— Merci.

Petunia avança. La porte était entrouverte. Elle frappa.

— Va au diable, Bess !

Elle poussa le battant. Ace était affalé à plat ventre sur les draps, dans une pose totalement décadente. Les muscles de son dos, ses larges épaules, ses hanches étroites et ses jambes puissantes offraient un spectacle magnifique.

— Je ne suis pas Bess, mais si c'était le cas, je n'apprécierais pas votre façon de me parler.

Il se statufia. Ses doigts se crispèrent sur l'oreiller.

— Nom de...

Il se retourna, agrippant le drap pour le rabattre sur sa taille. De face, il était aussi séduisant que de dos. La légère toison dorée sur son torse lui donna l'envie irrésistible d'y glisser les doigts et de suivre le relief dur de ses muscles jusqu'à son ventre et plus bas...

— Je le répète : votre langage laisse à désirer.

Il secoua la tête pour chasser les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

— Qu'est-ce que vous fichez là ?

— Il faut que je vous parle.

— Vous ne pouvez pas venir ici !

Son embarras l'amusait.

— Et pourtant, j'y suis.

— Tournez-vous.

Elle obéit, l'oreille aux aguets, et l'entendit se lever du lit et enfiler son pantalon.

— De toutes les idioties que vous avez faites, c'est la pire, Pet.

— Je m'appelle Petunia, et pour vous, ce sera Mlle Wayfield.

— Dans la mesure où vous êtes dans ma chambre, au premier étage d'un saloon, c'est-à-dire techniquement un bordel, je vous appellerai comme ça me chante.

— J'apprécierais que vous surveilliez votre langage.

— J'aurais apprécié que vous m'ayez laissé dormir.

— Est-ce que je peux me retourner, maintenant ?

— Oui.

Elle fut déçue de le voir enfiler sa chemise.

— Nous devons parler affaires.

— Parce que nous faisons des affaires ensemble ? La dernière conversation que nous avons eue s'est limitée à des insultes devant un petit pain à la cannelle. Et ce n'est même pas moi qui l'avais acheté.

— Peu importe. Nous avons à parler.

Il commença à boutonner sa chemise.

— Fichez-moi le camp d'ici.

— Pas avant de vous avoir parlé.

Empoignant son chapeau, il traversa la pièce et la saisit par le coude. Elle sentit son pouls s'accélérer brutalement. Des petits frissons remontèrent jusqu'à son épaule, couvrant sa peau de chair de poule. Sous sa veste, la pointe de ses seins se dressa. Qu'y avait-il donc chez cet homme qui la troublait ainsi ?

— Veuillez me lâcher.

— Sortez de ma chambre. Tout de suite !

— J'ai essayé de vous rencontrer au salon.

— Ce n'est pas un salon. C'est un *saloon* avec deux *o*.

Il l'entraîna vers la porte.

— Vous avez conscience du tort irréparable que vous venez de faire à votre réputation ?

— Vous avez conscience que je m'en moque ?

La sécheresse de sa voix lui valut enfin un regard.

— Comme vous me l'avez fait remarquer si élégamment, je suis une vieille fille incasable.

— Vous êtes dans un bordel.

— Au beau milieu de la journée ?

— C'est un bor-del !

Il la poussa dans le couloir. Bess était toujours sur le palier. Ace la fusilla du regard.

— Qu'est-ce qui t'a pris de la laisser monter ?

— Et comment j'étais censée l'arrêter ?

— Tu n'avais qu'à lui faire un croche-pied ou l'assommer d'un coup de poing.

— Ce n'est pas moi qui l'intéressais.

— Bon Dieu, gronda-t-il entre ses dents. Les bonnes femmes !

Petunia aurait voulu répliquer : « Bon Dieu, les bonshommes ! », mais elle avait beau être une femme libérée, il y avait des mots qu'elle se refusait à prononcer.

Il l'entraîna dans l'escalier. Sa jupe se prit dans son talon, la faisant trébucher. Il la hissa par le bras.

— Bougez-vous !

— Ce serait plus facile si vous ralentissiez.

— Je vous évacue d'ici avant que quelqu'un ne vous voie et ne commence à penser qu'on devrait se marier.

— Je n'ai aucune intention de me marier.

Il grogna.

— Une multitude d'hommes peuvent louer le ciel à genoux de cette bonne nouvelle !

Elle planta les pieds dans le sol.

— Vous venez de m'insulter, là ?

Il la propulsa en avant.

— Je n'ai même pas encore commencé !

— Tu aurais dû me choisir moi, beauté.

Jimmy avança vers eux d'un pas titubant.

— Visiblement, il n'a pas envie de te culbuter.

Ace jura. Petunia regarda l'ivrogne par-dessus son épaule et lui adressa un charmant sourire.

— Mais si. J'ai juste insisté pour avoir des draps propres.

Ace l'entraîna vers la porte de derrière.

— J'espère que personne ne vous a vue entrer.

— Seulement tous les gens qui passaient dans la rue.

— Nom de Dieu !

— Du calme, monsieur Parker. Même sous la menace d'un fusil, je ne vous épouserai pas.

Cette fois, ce fut lui qui s'arrêta net.

— Je peux savoir pourquoi ?

— Vous n'avez rien d'un mari.

Il la poussa de l'autre côté de la porte, dans la ruelle.

— Exact ! fit-il en ricanant.

Lui lâchant enfin le bras, il lui fit face. Il était beaucoup trop près pour qu'elle puisse respirer normalement. Et avec sa chemise encore à moitié ouverte, il représentait une trop grande tentation pour que son cerveau puisse se concentrer. Elle voulait glisser ses doigts dans la fine toison de son torse pour découvrir si elle était douce ou rêche au toucher. Et elle ressentait une envie irrésistible d'enfoncer ses dents dans son pectoral droit. D'imprimer sa marque sur lui.

Serrant les poings dans les plis de sa jupe, elle essaya de se recentrer sur sa mission. Impossible. La petite cicatrice ronde, à gauche de sa clavicule, la fascinait. Comment était-ce arrivé ? Quelle texture aurait-elle sous ses doigts ? Douce ? Rugueuse ? Sa peau hâlée était-elle chaude au toucher ? Froide ? Quelle saveur aurait-elle sous ses lèvres ?

Ace acheva de boutonner sa chemise dans un juron étouffé.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si important pour que vous fassiez irruption dans ma chambre comme une furie ?

— Je n'ai pas fait irruption comme une furie.

Il soupira.

— Je reformule ma question. Qu'est-ce qu'il y a donc de si important pour que vous soyez entrée dans ma chambre pendant que je dormais, au risque de nous faire traîner devant un prêtre, un pistolet sur la tempe ?

Elle eut envie de taper du pied.

— Allez-vous cesser de faire une fixation ridicule sur le mariage ?

Les muscles de sa mâchoire saillirent.

— Alors ? insista-t-il d'une voix contenue.

— Vous avez joué aux cartes la nuit dernière avec le père de l'un de mes élèves, Terrance.

— J'ai joué aux cartes la nuit dernière avec un bon nombre de pères de famille.

— Celui-là s'appelle Brian Winter.

— Ah ! Lui...

— Que signifie ce « ah » ?

— Il boit trop, parle trop et perd plus que ce qu'il possède.

— C'est justement l'objet de ma visite. Je veux que vous lui rendiez vos gains.

Il cilla.

— Vous voulez que je fasse *quoi* ?

— Je veux que vous lui rendiez vos gains, répéta-t-elle doucement.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'il a perdu plus que ce qu'il possède, justement.

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

— Il a passé sa rage sur son fils, si vous voyez ce que je veux dire. Et s'ils n'ont plus de maison, ils devront partir.

L'expression d'Ace ne changea pas.

— Terrance est un bon élève, avide d'apprendre. Il mérite de cultiver cette intelligence pour devenir plus tard un adulte respecté.

— Personne n'a dit que la vie était juste.

Maintenant, elle avait vraiment envie de le mordre !

— La vie n'est peut-être pas juste, mais les gens, eux, peuvent l'être.

— Vous trouvez juste de me demander de rendre ce que j'ai gagné ?

— Oui.

— Vous vous rendez compte que c'est en grande partie de cette façon que je gagne ma vie ?

— Oui, je me rends compte que vous gagnez de l'argent de cette façon, et que vous en gagnez beaucoup. Suffisamment pour pouvoir en restituer une partie.

Il s'adossa au mur et croisa les bras sur la poitrine. Une attitude virile qui mettait en évidence sa confiance en lui et son autorité. Elle sentit ses genoux vaciller.

— Et qu'est-ce que j'y gagnerai ?

— La satisfaction de savoir que vous avez acheté du temps pour un petit garçon.

— Parce que vous croyez que si je lui rends cet argent, Winter ne reviendra pas s'asseoir à ma table ?

— Non, bien sûr. C'est pour ça que rendre l'argent n'est pas suffisant.

— Pas suffisant ?

Elle secoua la tête.

— Vous ne devez plus jouer contre lui.

— Je ne dois plus jouer contre lui, répéta-t-il lentement, battant des cils.

— Non.

— Chérie, je suis un adulte, Winter aussi, et votre nez, aussi charmant soit-il, est en train de se fourrer là où ça ne le regarde pas.

C'en était trop !

— Ce matin, Terrance, *mon* élève, reprit-elle très calmement, choisissant bien ses mots, est venu dans *ma* classe avec un coquard et la lèvre fendue, et il *m'a* demandé de lui venir en aide, parce que *vous* avez dépouillé son père de tout ce qu'il possédait et qu'il n'a plus de maison. S'il subsiste en vous une once de décence et d'humanité, vous allez rendre son argent à cet horrible bonhomme pour que ce petit garçon ait encore un toit au-dessus de sa tête demain.

Elle reprit son souffle et le regarda dans les yeux.

Il repoussa son chapeau en arrière et se frotta le front. Dans la lumière de la fin d'après-midi, elle voyait sa pâleur, la tension de son visage. Les manifestations de la gueule de bois.

Il soupira.

— Ça fait beaucoup de mots pour un homme qui n'a même pas encore bu son café.

— J'en ai un million d'autres en stock.

— Gardez-les.

— Dites-moi que vous allez lui rendre ce que vous lui avez pris cette nuit, et je vous laisserai boire votre café tranquille.

— C'est grotesque !

— Vous êtes un Hell's Eight et un Texas Ranger. Vous devez bien avoir un sens de l'honneur caché quelque part !

Il ôta son chapeau et se passa la main dans les cheveux.

— Il a frappé le gosse ? demanda-t-il.

— Il frappe Terrance chaque fois que vous lui prenez son argent.

— Je ne lui *prends* pas son argent. Il le perd.

— C'est la même chose.

— Pas du tout.

— Très bien, je vais reformuler ma phrase : chaque fois qu'il perd en jouant contre vous, il se venge sur son fils. Un petit garçon de huit ans, insista-t-elle, pour bien marquer le point.

— Merde !

Il fallait qu'elle apprenne à utiliser ce mot, elle aussi. On pouvait exprimer tellement de choses en seulement deux petites syllabes !

— Je vous serais reconnaissante de ne pas être grossier en ma présence.

Cette fois, le regard qu'il lui lança n'était pas malveillant. Elle attendit en silence. Au bout d'une minute, il hocha la tête.

— D'accord. Mais à une condition.

Elle n'était pas assez sotte pour répondre : « Accordée d'avance ».

— Laquelle ?

— Je veux un baiser.

— Quoi ?

Il se détacha du mur et avança d'un pas. Elle recula d'autant.

— Juste un baiser, Petunia.

Elle sentit le mur contre son épaule. Elle s'y appuya, son regard se fixant de lui-même sur ses lèvres, comme aimanté.

Juste...

Le petit mot joua dans son esprit, déroulant toutes ses implications. Juste la caresse de son souffle sur sa peau. Juste le contact de ses lèvres sur les siennes. Juste cette pression légère, ineffable. Cette exigence douce...

Il tendit la main vers elle, et elle frémit. Il sourit, un sourire diabolique qui promettait tant de choses tandis qu'il lui effleurait la tempe d'un doigt aussi légèrement que s'il l'avait frôlée avec une plume.

Dans un souffle rauque, il murmura :

— Non.

Un ordre si doux, si séduisant... Un frisson lui parcourut le dos. Au moment où elle allait reculer, il secoua la tête.

— Restez.

Elle resta pour la seule et unique raison que l'ordre venait de lui. Il accentua la pression très légèrement, laissant glisser ses doigts le long de sa joue puis de sa mâchoire. Elle poussa un cri étouffé tandis que la sensation se répandait le long de son cou, dans une onde brûlante. Ses bras se couvrirent de chair de poule. Elle ne bougea pas et, l'espace d'un instant, lui non plus. Ils restèrent

immobiles dans la lumière du soleil, leurs regards soudés l'un à l'autre.

— Qu'est-ce que vous en dites, prof ? Marché conclu ?

— C'est beaucoup exiger.

Il haussa les épaules.

— Vous demandez beaucoup.

Elle posa la main à plat sur son torse, savourant le contact de ses muscles durs sous sa paume, et se dressa sur la pointe des pieds dans l'intention de l'embrasser sur la joue. Il secoua la tête en souriant, et son doigt — son doigt terriblement tentateur ! — glissa vers le coin de sa bouche, lui arrachant un autre cri étouffé.

— Je veux un vrai baiser.

Le timbre de sa voix, grave, délicieusement rauque, se fondit dans la chaleur de son contact, se fondit en elle. Elle posa son regard sur la beauté sculptée de sa bouche. Cette bouche aux lèvres pleines que dans ses fantasmes elle avait imaginées glissant sur les siennes, forçant les siennes. Oh oui ! un vrai baiser. Elle en mourait d'envie !

D'une pression subtile, il lui releva le visage. Elle ne résista pas. Pourquoi l'aurait-elle fait ?

— Un baiser avec des sentiments, ajouta-t-il.

Cette petite phrase attira son regard vers le sien, et elle décela dans son expression quelque chose qui défia tout ce qu'il y avait de féminin en elle. Du doute. Il ne l'en croyait pas capable. Il pensait sans doute qu'elle était trop guindée, trop convenable, trop « vieille fille » pour embrasser un homme. Ou qu'elle ne savait pas comment s'y prendre. Ou qu'il lui faisait peur. Secouant la tête, elle sourit avec audace.

Le moment était venu de lui montrer à qui il avait affaire.

Chapitre 3

Il était trop vieux et trop expérimenté pour trembler au seul contact d'une femme. Pourtant, quand Petunia se blottit contre lui, un frisson l'agita tout entier. Le désir se lova dans son ventre et déroula ses tentacules tandis qu'elle faisait glisser ses doigts le long son torse, brisant sa résistance, lui retournant comme une claque le défi qu'il lui avait lancé. Mais ce n'était pas un jeu, c'était terriblement réel. Et il ne voulait pas de ce désir, de cette fièvre. Mais avait-il le pouvoir de résister ?

Il la désirait. Depuis la minute où il l'avait vue descendre de la diligence, si racée, si élégante, quelques mois auparavant. Une lady. Le genre de femme qu'il ne pourrait jamais avoir.

— Vous allez devoir vous pencher.

Le doux murmure se mêla à la foudre et au tonnerre qui résonnaient en lui. Elle noua les mains derrière sa nuque, et les éclairs transpercèrent son âme. Elle exerça une petite pression pour amener son visage vers le sien, mais il ne céda pas. Ce n'était pas dans son tempérament.

Il fit descendre ses mains le long de la ligne délicate de son dos.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Il voulait l'entendre prononcer les mots, voir ses lèvres les former.

Elle cilla, la confusion et le désir assombrissant le bleu de ses yeux.

— Pour que je puisse vous donner le baiser que vous avez demandé.

Qui croyait-elle tromper ? Ce marché stupide était un jeu de dupes. Ils étaient tous les deux dépassés par un désir dont ils ne voulaient ni l'un ni l'autre. Il posa une main au creux de ses reins, l'autre sur son épaule, dans un geste naturel. Elle était grande, parfaite pour ses bras. Comme créée uniquement pour lui.

— Demandez-le-moi gentiment, dit-il d'une voix âpre, plus rocailleuse que séductrice.

Il perçut le frisson qui la secoua de la tête aux pieds, mais ce n'était pas de la peur qui dilatait ses pupilles. Elle s'humecta les lèvres, et il sentit son sexe se tendre douloureusement à la vue de son petit bout de langue rose.

— S'il vous plaît...

Elle s'éclaircit la voix.

— S'il vous plaît, penchez-vous.

La lame du désir déchira soudain en deux la barrière qu'il maintenait entre eux. Il saisit son poignet délicat entre ses doigts, tout en l'attirant plus près de lui. Sa supplique résonna dans sa tête comme le chant d'une sirène, le forçant à montrer cette face secrète qu'il ne montrait à personne. Il pressa sa main sur son cœur. Il voulait capter toute son attention, sentir que son univers se réduisait à

lui exclusivement. Elle posa spontanément son autre main sur lui.

— Oui, chuchota-t-il. Touchez-moi. Lisez mes désirs.

— Vous voulez un baiser.

— Oui.

Il voulait un baiser. Un baiser était une porte ouverte sur l'infini.

Il se pencha, mais pas assez pour la dispenser de se hisser contre lui. Le barrage de ses mains l'empêchait de sentir la pression de ses seins, mais il imaginait leur douceur dans ses paumes, leur pointe durcie et délicate, comme elle. Mêlant ses doigts aux siens, il appuya sa main contre son torse, résistant à l'envie de la plaquer contre le mur et de l'embrasser jusqu'à ce que les défenses qu'elle avait érigées autour d'elle s'écroulent, qu'il n'y ait plus que lui et elle, leur désir nu. Jusqu'à ce qu'elle lui donne ce qu'il voulait.

Qu'elle se rende à lui tout entière.

Il se força à prendre plusieurs inspirations pour contrôler sa pulsion et desserra son étreinte.

Pet était une lady, pas une prostituée. Elle avait accepté de l'embrasser pour payer une dette qui n'était même pas la sienne, parce qu'elle pensait que c'était la seule façon de sauver un enfant. Et lui, il était un salaud. Merde... Il recula d'un pas. Elle avança aussitôt, épousant d'instinct son mouvement, et ses bonnes intentions vacillèrent. Avant qu'il ait pu se ressaisir, elle effleura ses lèvres des siennes, et toute notion de bien ou de mal se noya sous une vague de désir si violente qu'il en perdit le souffle.

Pourquoi ? Pourquoi cette femme ? Pourquoi maintenant ?

La réponse lui parvint dans le soupir qu'elle laissa échapper. Parce qu'elle le désirait, voilà pourquoi. Et le désir n'avait pas besoin d'autre explication que l'attirance de deux corps complémentaires. Elle butina ses lèvres avec une application un peu maladroite, mais avec cette détermination qui la caractérisait. Toujours à l'assaut des causes perdues, prête à pourfendre des moulins à vent, trop naïve pour comprendre que malgré ses bonnes résolutions, rien ne changeait jamais vraiment. Excepté... ça. Ce baiser changeait tout. Et elle ne le savait même pas.

Son baiser était incroyablement doux, incroyablement tendre. C'était le baiser qu'il avait demandé, mais pas celui qu'il voulait. Et dût-il en mourir, il allait obtenir satisfaction ! Il posa la main sur sa nuque pour anticiper son recul. Il s'attendait à rencontrer une résistance, mais elle resta immobile, les yeux levés vers lui. Elle avait de longs cils dorés, et une question brillait au fond de ses yeux bleus. L'incarnation d'une femme troublée. Tout son être en frémit. Il dut prendre sur lui pour s'exprimer calmement.

— Le marché était un vrai baiser. Un baiser avec des sentiments.

Elle cilla.

— C'est ainsi que j'embrasse, quand j'ai des sentiments.

Non, elle ne pouvait pas être aussi naïve, pas à son âge, pas avec son tempérament ! Et si c'était vrai, les moitiés d'hommes qu'elle avait rencontrés avant lui devraient se cacher de honte ! Une femme passionnée ne devrait pas pouvoir penser qu'un baiser ressemblait à cette eau tiède. Pas avec lui, en tout cas. Si le lendemain, elle racontait partout qu'elle avait fait fléchir Ace Parker en l'embrassant, il fallait que ce soit un putain de baiser dont ils se souviendraient tous les deux.

— Désolé, Pet. Vous n'y êtes pas.

— Je m'appelle Petunia.

Comment diable parvenait-elle à conserver cet air aristocratique, alors qu'elle était dans ses bras ? C'était une seconde nature chez elle. Il sourit.

— Je préfère Pet.

Elle s'humecta les lèvres et recula.

— On dirait que vous parlez à un chien¹.

— Vous avez beaucoup plus de valeur qu'un chien à mes yeux.

— Trop aimable.

Son ton grinçant le fit rire. Tout comme sa façon de gigoter pour se libérer. Il la laissa lisser ses jupes et tirer sur cette veste ajustée qui mettait ses formes en valeur, avant de lui caresser la joue. Elle frissonna, et son souffle s'accéléra. Elle réagissait décidément au moindre de ses contacts.

Il avança d'un pas. Elle recula d'autant, selon une chorégraphie désormais familière. Il pivota légèrement, l'obligeant à tourner le dos au mur. Dans un éclair, il eut une vision d'elle, les mains immobilisées au-dessus de la tête, pendant qu'il lui dévorait la bouche de baisers.

Elle posa de nouveau la main sur son torse, mais cette fois pour le repousser. Il haussa un sourcil amusé.

— Si vous voulez que je rende mes gains à un homme qui ne le mérite pas, il va me falloir davantage qu'une petite bise polie.

— Ce n'est pas pour un homme que vous le faites, mais pour un petit garçon.

— Ça représente beaucoup d'argent. Vous êtes tombée sur la tête si vous croyez que je vais m'en priver pour un baiser de grand-mère.

Elle enfonça ses ongles dans le tissu de sa chemise. Il sentit aussitôt son sexe pulser douloureusement. Dieu qu'il la désirait !

— Je ne suis pas idiote, grommela-t-elle.

Oh non ! elle ne l'était pas. Elle faisait ce qu'elle pouvait, parce qu'elle pensait que personne d'autre ne se souciait du sort de cet enfant. Et elle avait probablement raison. On oublie aisément ceux qui vivent à la lisière de la société respectable. Il en savait quelque chose, lui qu'on avait oublié presque toute sa vie. L'avantage de ce genre de situation, c'était qu'on en ressortait blindé, armé pour toutes les batailles.

— Vous ne vous êtes pas dit que Terrance pourrait devenir plus fort dans l'épreuve ?

Elle secoua la tête.

— C'est un intellectuel, pas un bagarreur.

— Je croyais qu'il avait huit ans.

— On sent ces choses-là.

Il soupira.

— Et vous voulez le sauver.

Elle n'essaya même pas de nier.

— C'est un garçon brillant, il mérite d'avoir sa chance.

Une bonne fée.

— Vous ne pouvez pas sauver le monde, Pet.

— Non mais je peux le sauver, *lui* !

Il la fit reculer d'un autre pas, contrôlant ses mouvements avec son corps et sa main sur sa nuque. Elle se plia à sa volonté, comme si elle sentait instinctivement ce dont il avait besoin. Il enregistra cette information, même s'il savait que ce n'était pas bien. Pet était une femme honnête, trop pure pour lui. Il ne devait pas jouer à ses petits jeux avec elle. Il ne devait pas profiter de la situation. Mais c'était plus fort que lui.

Elle tressaillit en sentant le mur contre son dos.

— Qu'est-ce que vous faites ?

La question le fit sourire.

— Je prends mon baiser.

Quand elle ouvrit la bouche pour protester, il secoua la tête.

— Vous ne le pensez pas vraiment, dit-il.

— Vous ne savez même pas ce que j'allais dire !

Il aimait cette flamme indignée dans ses yeux. Il aimait attiser ce feu qui couvait en elle et penser qu'il pouvait la faire brûler, alors que les autres la laissaient froide.

Pressant ses lèvres sur son front, il ajouta tranquillement :

— Si, je le sais. Venez là.

Elle obéit. Il l'emprisonna entre ses jambes et se pressa contre elle jusqu'à ce qu'il sente la pointe durcie de ses seins contre lui. Elle le désirait autant qu'il la désirait. Il s'inclina un peu plus, testant sa résistance, taquinant son désir. Elle était coincée entre le mur et lui, impuissante, et la façon dont son souffle s'accéléra quand il inclina la tête décupla son désir. Son sexe se tendit jusqu'à la souffrance, les battements de son cœur s'accéléchèrent.

Quand sa bouche ne fut plus qu'à un cheveu de la sienne, il murmura :

— Cette fois, embrassez-moi comme si vous saviez ce que vous faites.

Il ne fut pas surpris de l'entendre riposter :

— Je sais embrasser !

Une vraie guerrière.

Il sourit.

— Prouvez-le, la défia-t-il.

* * *

Il voulait qu'elle le prouve ? Elle plongea son regard dans ses yeux bleu ciel et sombra dans un abîme de tentation. Impossible de résister à ce vertige, c'était trop bon. Ecrasée contre son torse, enveloppée par sa force, sa présence, sa chaleur, il était dangereusement facile de céder à ses instincts les plus primaires, de s'enivrer de la pression de son corps contre le sien, d'essayer de le séduire comme une femme séduit un homme. Passionnément.

Elle n'était pas la première femme qu'il désirait, ses conquêtes étaient légion en ville. Mais il était le premier qui la désirait, elle, et pas à cause de son nom ou de la fortune de son père. Il la désirait parce qu'il la trouvait attirante. Elle referma les doigts sur sa chemise pour l'attirer plus près encore. L'altération de sa respiration lui donna confiance. Elle avait ce pouvoir sur lui.

« Prouvez-le. »

L'espace d'un battement de cœur, elle se demanda avec angoisse si elle en serait capable. Elle était une vieille fille. Une suffragette. Une intellectuelle. Savait-elle embrasser un homme ? Comme s'il sentait sa panique — ce qui était impossible puisqu'elle n'avait rien laissé paraître de son désarroi —, il lui toucha la cuisse avec son genou.

— Vous voulez que je me penche ?

Sa voix, plus profonde que d'ordinaire, lui caressa les sens comme du velours. Séduire Ace Parker était un jeu dangereux, mais elle avait une bonne raison : le marché qu'elle avait passé avec lui, et un Wayfield ne reprenait jamais une parole donnée. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était l'embrasser en y mettant des sentiments. Soudain, ça ne lui parut plus si difficile. Il y avait tant de choses qu'elle avait envie de faire avec cet homme. Il avait beau être un joueur, un dépravé, avec lui elle oubliait son éducation rigide. Elle redevenait une écolière. Elle avait la chance unique de connaître enfin ce que les autres femmes obtenaient si aisément. De découvrir qui elle était — ou qui

elle aurait pu être.

Mais elle n'était pas prête pour autant à se jeter à ses pieds. Quand il essaya de l'attirer plus près, elle secoua la tête.

— Non. Nous avons passé un marché. C'est mon baiser.

Il relâcha imperceptiblement la pression de ses doigts sur sa nuque.

— Exact.

Elle posa alors ses lèvres sur les siennes, bougeant doucement jusqu'à ce qu'elle trouve l'endroit parfait qui déclenchait en elle des petits frissons, regrettant de ne pas être plus expérimentée pour faire de ce baiser un moment qu'il n'oublierait jamais, souhaitant, contre toute raison, être elle-même inoubliable.

Elle sentit de nouveau cette caresse apaisante sur sa nuque. Il ouvrit les lèvres, la guida.

— Merci, chuchota-t-elle.

Il accrut sa gratitude d'une caresse de la langue. Les frissons devinrent des ondes électriques. Elle lui rendit la caresse et s'enivra de l'entendre gémir. Elle recommença encore, et encore, s'enhardissant, cherchant sa langue avec la sienne.

— Oui, chuchota-t-il, glissant sa cuisse entre les siennes.

Elle l'avait remarqué le jour de son arrivée en ville, et il n'avait rien fait pour apaiser ce béguin, la défiant jour après jour, titillant sa patience, l'irritant par sa seule présence. Maintenant, c'était à son tour de le titiller. Il avait des lèvres pleines, plus pleines qu'elle ne l'avait pensé, plus douces aussi, incroyablement voluptueuses. Laissant parler la sauvagerie qui couvait en elle, elle mordilla cette bouche, cherchant à obtenir quelque chose qu'elle ne parvenait pas à définir.

Il gronda. Elle se dressa sur la pointe des pieds, frottant ses seins contre son torse, essayant de se rapprocher davantage encore, sans y parvenir. Cela ne lui suffisait pas. Le baiser non plus ne lui suffisait pas, mais elle ne savait pas quoi faire d'autre. Elle enfonça les ongles dans sa nuque en une demande silencieuse. De nouveau, elle obtint ce regard qui exigeait qu'elle formule sa pensée avec des mots. Elle rougit, mais avait-elle le choix ?

Elle essaya de parler, ne laissant fuser qu'un filet de voix ridicule.

— Aidez-moi.

Lui n'avait pas le même problème. Sa voix était contrôlée, posée, sensuelle.

— Vous n'avez toujours pas tenu votre part du marché.

Elle gronda de frustration.

— Je ne parle pas de ça.

Elle lui mordilla la lèvre, et murmura :

— Je parle de ça.

Lui saisissant le menton, il l'immobilisa, sa bouche à un millimètre de la sienne. Elle ne pouvait ni respirer ni détourner les yeux. Il la rendait folle de désir !

— Vous voulez que je vous donne ma bouche, Pet ?

Elle hochait la tête.

D'une petite secousse sur son menton, il l'obligea à le regarder.

— Je n'ai pas entendu.

Pourquoi fallait-il qu'il soit aussi insupportable ? Elle n'arrivait pas à comprendre comment il parvenait à résister au désir qu'elle sentait brûler en lui. Il aurait suffi de si peu de choses pour que l'étincelle les embrase tous les deux !

Il pressa doucement le coin de ses lèvres avec son pouce, les forçant à s'entrouvrir. Elle le toucha avec la langue. Elle vit ses narines frémir, mais il ne céda pas.

— Si vous la voulez, il va falloir la demander.

— Embrassez-moi.

Elle aurait dû se douter qu'elle ne s'en tirerait pas aussi facilement.

— Demandez-le-moi *gentiment*.

Elle résista à l'envie de lui écraser le pied.

— Taisez-vous et embrassez-moi, bon sang !

Une petite tape sur la joue lui fit lever les yeux encore une fois. Il y avait du désir dans les lignes dures de son visage et dans la douceur de sa bouche, mais dans ses yeux... ses yeux reflétaient l'inflexibilité d'un homme qui entend être obéi. Un frisson dont elle ne comprit pas la raison coula le long de son dos. Une boule de chaleur se logea dans son entrejambe.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé.

Il voulait qu'elle supplie. Elle n'était pas femme à supplier un homme, mais les mots échappèrent à son contrôle, remplissant le silence.

— S'il vous plaît.

Alors, avec un juron qui résonna à ses oreilles impatientes comme la plus douce des musiques, il la plaqua contre lui, cuisses contre cuisses, hanches contre hanches, torse contre torse, bouche contre bouche. Oh Dieu ! bouche contre bouche ! Enroulant les bras autour de son cou, elle l'attira plus près. Il écrasa sa bouche sur la sienne. Elle sentit son sexe bandé se presser contre son entrejambe. Dur, épais, intimidant. Le plaisir succéda à la surprise. Elle aurait voulu écarter les jambes, se coller à lui, mais elle était prisonnière, et c'était une source supplémentaire d'excitation. La caresse de sa langue sur le sillon de ses lèvres la fit sursauter.

— Ouvrez-les.

Cette fois, l'ordre, murmuré contre bouche, ne l'irrita pas — au contraire. Elle obéit avec joie, tandis que son cœur cognait à toute volée dans ses oreilles. Il tira immédiatement avantage de sa reddition, réclamant son baiser avec une habile autorité. Leurs deux souffles n'en firent plus qu'un. Leurs gémissements se répondirent. C'était une fusion. Une union. Une... Elle ne parvenait pas à trouver le mot juste mais la sensation... Oh ! la sensation ! C'était comme si son âme s'envolait, enfin libre. Elle allait mettre un nom sur ces instants magiques, quand Ace referma brutalement la main sur son chignon et lui tira la tête en arrière, mettant brusquement fin à cette sensation divine. Elle vacilla, perdue, tandis qu'il reculait.

Sans le mur derrière elle et la main d'Ace sur son bras, elle serait tombée. Que s'était-il passé ?

— Ça va. Vous avez rempli votre part du marché.

Elle n'aurait pas été plus choquée s'il l'avait giflée. Le soleil de la fin d'après-midi s'était caché derrière les toits, et elle eut l'impression que le froid la pénétrait soudain jusqu'à l'os. Pour lui, cela n'avait été qu'un baiser comme un autre mais pour elle... Ce baiser venait de chambouler tout son univers, et il lui faudrait probablement plusieurs jours pour analyser tout ce qu'il venait de changer dans sa vie. Elle se mouilla les lèvres, goûtant sa saveur. Ses seins étaient gonflés et sensibles, et en baissant les yeux, elle vit que leur pointe se dessinait à travers ses vêtements. Elle les couvrit de ses mains par réflexe et comprit son erreur en l'entendant rire.

Elle sentit son chignon céder, et ses cheveux cascadèrent sur ses épaules. Il avait seulement voulu s'amuser avec elle, et elle était tombée dans le panneau.

— Vous n'êtes qu'un sale bâtard !

Il eut l'audace de sourire.

— Je vous assure que mes parents étaient mariés.

Elle ne supportait pas qu'il soit aussi calme, alors qu'elle devait batailler pour pouvoir

simplement articuler deux mots.

— Notre affaire est conclue ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, remettant de l'ordre sans sa tenue.

Ace récupéra son chapeau, accroché à la poignée de la porte, et acquiesça.

— Chose promise, chose due.

— Vous allez lui rendre l'argent ?

— Je viens de vous le dire.

Elle tâtonna derrière elle. Elle voulait partir, vite. Il l'arrêta avant qu'elle trouve la poignée de la porte.

— Pas par là.

Son premier réflexe fut de lui dire d'aller au diable, mais il avait raison. Elle ne pouvait pas repasser par le saloon. Elle ne voulait pas non plus emprunter la ruelle, mais elle n'avait guère le choix. Il lui prit le bras, la voyant hésiter.

— Pas par là non plus. Vous risquez une mauvaise rencontre.

Il avait raison, une fois encore. A la tombée de la nuit, les rues se peuplaient de gens très peu recommandables, et elle serait une proie facile pour les vauriens qui affluaient en ville, dès qu'ils avaient un peu de poudre d'or dans les poches.

— Venez.

— Il faut vraiment que vous donniez des ordres en permanence ?

— Oui.

Elle rassembla ses cheveux et les tordit pour les enrouler en chignon, tout en le suivant d'un pas pressé.

— Je n'aime pas ça.

— Vous vous y habituerez.

Elle en doutait.

Il la pilota en direction de l'épicerie et ouvrit la porte. Elle aurait dû y penser.

— Passez par là.

— Merci, dit-elle d'une voix crispée.

— Il n'y a pas de quoi.

Elle aurait pu penser, à la tension de sa voix, que leur baiser l'avait ébranlé autant qu'elle, mais elle n'était pas assez sotte pour y croire. Il avait la réputation de passer beaucoup de temps au lit avec des femmes. Ce qu'il y faisait suscitait beaucoup de chuchotements, et les jeunes femmes célibataires rougissaient rien qu'en en parlant. Cet homme était un séducteur, et elle refusait d'allonger la liste de ses conquêtes.

— Merci pour le baiser.

Il leva les sourcils. Elle sourit, sans lui laisser d'autre option que de répéter :

— Il n'y a pas de quoi.

Elle devait partir, mais elle n'en avait pas envie. Ace avait beaucoup de défauts. Il était cependant un homme de parole. Pour gagner quelques secondes, elle demanda une fois encore :

— Vous allez rendre son argent à Brian Winter ?

A cause de l'ombre de son chapeau, elle ne pouvait pas voir ses yeux, mais la détermination qui perça dans sa voix était sans équivoque.

— C'est comme si c'était fait.

[1.](#) . En anglais, pet signifie « animal de compagnie ».

Chapitre 4

Le lendemain, Ace prit son petit déjeuner de bonne heure, sous le regard ébahi des filles peu habituées à le voir se lever avant le milieu de l'après-midi. Puis il quitta le saloon, son chapeau sur la tête. Son meilleur ami, Luke Bellen, se détacha du mur où il s'était adossé pour l'attendre et le suivit, son long cache-poussière gris sombre claquant contre ses bottes cirées.

— Salut.

Ace lui lança un regard en coin.

— Tu t'es levé de bonne heure.

Luke haussa les épaules.

— Je ne me suis pas encore couché, en fait.

— Elle valait le coup ?

Luke sourit.

— Plutôt, oui !

Une bourrasque souleva un nuage de poussière ocre comme ils traversaient la rue.

— Et merde, dit Luke en regardant ses bottes noires étincelantes. Je viens de les nettoyer.

— Ce sont des bottes. Elles sont faites pour marcher dans la boue pas pour aller au bal.

Luke jeta un coup d'œil aux bottes usées et poussiéreuses d'Ace et secoua la tête.

— Si tu veux continuer à gagner ta vie en flambant, tu vas devoir renouveler ta garde-robe.

Ace haussa les épaules. Le jeu était juste un dérivatif qui l'empêchait de penser à autre chose. Un défi qu'il se lançait à lui-même quand il était d'humeur sombre, l'occasion de faire mentir le destin. Et il aimait faire mentir le destin.

— Je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire.

— Qu'importe. Si tu veux le rôle, il faut avoir la tête de l'emploi.

— Ma tête est très bien comme elle est.

— Moi, je lui trouve un petit air dépité, ce matin.

— Ah oui ?

Il chercha son tabac dans sa poche.

— Et à quoi tu vois ça ?

— Ton chapeau est baissé sur tes yeux.

Ace s'arrêta pour faire tomber un peu de tabac dans une feuille de cigarette.

— J'ai peut-être envie de me protéger de la poussière, dit-il, léchant le papier pour le coller.

Luke tendit la main pour qu'il lui passe le sachet de tabac.

— Peut-être. Ou alors tu es dépité.

— Je vais changer l'inclinaison de mon chapeau, si ça te chagrine tant.

Luke haussa les épaules et se roula une cigarette.

— Trop tard. Je te connais trop bien. Après tout, nous avons partagé le même berceau.

Ace gratta une allumette sur le talon de sa botte et souffla un nuage de fumée vers le ciel.

— Uniquement parce que ta mère ne supportait plus de t'entendre brailler.

— Je ne voulais pas être seul.

— Tu ne peux pas t'en souvenir : tu avais deux mois.

— Mais je peux l'imaginer.

Ace secoua l'allumette pour l'éteindre. La mère de Luke était une femme douce et réservée, incapable de se mettre en colère, même contre son garnement de fils. Il en avait profité pour faire les quatre cents coups et obtenir tout ce qu'il voulait en usant d'un joli baratin. Un talent qu'il avait conservé à l'âge adulte.

Il tira une longue bouffée de cigarette. La fumée lui brûla la langue.

— Tu as une raison particulière d'être là ?

— Oui : tu cherches des ennuis.

— C'est à mon chapeau que tu vois ça ?

— Non. A la cigarette. Tu fumes uniquement quand tu t'apprêtes à tuer quelqu'un.

— Faux !

Il aimait aussi fumer une cigarette après l'amour.

— Il est de notoriété publique que la maîtresse d'école a un faible pour Terrance Winter. Et elle a été vue hier, alors qu'elle entrait dans le saloon pour te voir. Ensuite, tu es sorti de la ruelle les lèvres tuméfiées par ses baisers...

— Tu m'espionnes ?

— Je m'ennuyais.

Ace toucha sa lèvre d'un geste inconscient, se remémorant le moment fabuleux où Pet avait perdu le contrôle et l'avait mordu.

— Les lèvres tuméfiées par ses baisers ? répéta-t-il. Tu as de la chance que personne ne t'entende, ton image de tueur serait grillée !

— Ce n'est pas ma faute s'il y a un poète qui sommeille en moi.

Luke écrivait des romans d'amour dont l'action se déroulait au Far West. Tout avait commencé par un défi que lui avait lancé l'une de ses bonnes amies. Il y avait pris goût, et c'était devenu une véritable passion. Ses livres étaient publiés dans les villes élégantes de l'Est, où il était de bon ton de fantasmer sur la vie des cow-boys.

— Quand vas-tu te décider à écrire autre chose que ces romans à deux sous ?

— Quand vas-tu accepter d'être toi-même, au lieu de te cacher ? riposta Luke.

— Je ne me cache pas. Je suis vérificateur.

— Tu travailles une heure par jour, et le reste du temps, tu mènes une vie de patachon.

— Détrompe-toi, le poker est une activité très sérieuse.

— Mais tout se paye tôt ou tard. Ce n'est pas ce que la prof t'expliquait dans la ruelle ?

— C'est une intellectuelle. Elle parle beaucoup trop.

— C'est ce que vous faisiez dans la ruelle ? Vous parliez ?

— Ha ha !

— Je pourrais envisager de me ranger, si une femme comme elle s'intéressait à moi.

Ace ne fut pas dupe de ce ton faussement désinvolte. Avait-il des vues sur Petunia ?

— Tu as tenté ta chance ? demanda-t-il, tout aussi faussement désinvolte.

— Inutile. La dame ne fait pas plus de cas de moi que si j'étais un poteau indicateur. Tu peux me dire où nous allons ?

Ace désigna d'un geste vague la sortie de la ville.

— Je vais aux écuries.

— Et ensuite ?

— Faire un tour.

— Est-ce que par hasard ce tour passerait du côté de chez Brian Winter ?

— Ça se pourrait.

Luke tira une bouffée de cigarette.

— Tu vas avoir une discussion musclée avec lui ?

— Ça se pourrait.

— Tu sais que ça ne servira à rien ? Ce type est accro au jeu comme d'autres le sont au gin.

— Il en boit aussi.

— Pas de whisky ?

— Il boit tout ce qui lui tombe sous la main.

— Il a encore frappé le gosse ?

Ace hocha la tête. Ce n'était pas la première fois qu'ils évoquaient tous les deux le problème.

— Tu vas le tuer ?

— Ça se pourrait.

— Ce sera un meurtre.

— Pas s'il tire le premier.

— Tu vas le provoquer ?

Ace haussa les épaules. Il n'avait pas encore de plan arrêté.

— Si la situation l'exige.

Ils atteignirent les écuries. Ace adressa un signe à l'employé et se dirigea vers le box qui abritait son alezan.

— Crusher a grossi, observa Luke, en se dirigeant vers la stalle suivante, où se tenait son grand rouan.

— Buddy a toujours été plus affûté.

— Parce que je l'emmène en promenade tous les jours.

— J'emmène Crusher aussi, mais ce n'est pas la même chose que les longs raids d'autrefois.

Ils étaient tous en train de s'empâter, en fait. Ace secoua la tête. Putain de respectabilité !

— C'est vrai.

Luke caressa l'encolure de Buddy avant de se détourner pour prendre la selle.

— Ça te manque ?

— Quoi ?

— Le bon vieux temps. Quand on chevauchait d'un mauvais lieu à un autre, toujours à l'affût d'une bagarre, et qu'on dormait à la belle étoile.

— C'était il y a longtemps, répondit-il, tout en sanglant la selle de Crusher.

— C'est vrai...

Ils gardèrent le silence un long moment, pendant que les anciens souvenirs et les vieilles batailles revenaient les hanter.

Luke brisa le silence le premier, comme à son habitude. Ace se demandait souvent si son ami ne détestait pas autant le silence que la solitude. Sa cigarette au coin des lèvres, il fixa son étui à fusil sur la selle tout en marmonnant :

— Tu arrives à croire que Caine, Shadow et Tracker soient devenus des hommes d'affaires ?

Bon Dieu, même Sam !

Il descendit les étriers et tapota le flanc de Buddy.

— Ce sont des types respectables, maintenant.

Encore ce mot. Ace sourit avec amertume, vérifia ses armes et conduisit Crusher hors de l'écurie. Respectables, oui. Jamais ils n'auraient cru une telle chose possible quand l'armée mexicaine avait massacré tous les habitants de leur petite ville et qu'ils s'étaient retrouvés seuls au monde. Huit gamins orphelins qui avaient enterré eux-mêmes leurs morts et juré de suivre Caine Allen dans sa quête de vengeance. Ils avaient failli mourir de faim, cette année-là, mais ils avaient rencontré Tia, et elle les avait arrachés à la mort et au désespoir. Avec le temps, ils avaient payé leur dette à la société en devenant Texas Rangers. Et aujourd'hui, ils étaient devenus des hommes respectables.

Ace écrasa son mégot sous la semelle de sa botte et secoua la tête.

— Je suis l'exception qui confirme la règle.

— Ouaiip.

Luke se pencha pour écraser sa cigarette dans la terre, puis s'essuya les doigts sur sa couverture de selle.

— Qu'est-ce qu'on fait, si Winter nous accueille à coups de fusil ?

— Ce qu'on veut.

Luke esquissa ce sourire qu'il affichait toujours au cœur du danger.

— Ça me fera un bon chapitre pour mon prochain roman !

Luke était un paradoxe vivant. Il aimait les formules ciselées et les vêtements élégants, mais au combat, il se battait avec l'âpreté d'un loup enragé sans jamais rien lâcher. Il était le meilleur.

— Que se passerait-il, si tes lectrices savaient que tout ce que tu racontes dans tes fichus bouquins est vrai ?

Luke haussa les épaules.

— Des hordes de femmes chapeautées et gantées se précipiteraient ici, ombrelle au vent, et nous traqueraient jusqu'au dernier.

— Diable ! Je te les laisse.

— A moi ? Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

Ace ne put s'empêcher de sourire. Luke aimait les vraies femmes, pas les poupées de salon.

Il montra d'un geste amusé la veste élégante et le long manteau dont Luke ne se séparait jamais.

— Tu es paré pour les accueillir.

— L'habit ne fait pas le moine. Et sous mon plumage, je suis toujours le même desperado qu'autrefois.

Il monta sur Buddy et rassembla les rênes.

— Aucune femme ne me mettra en laisse.

Ace fit pivoter Crusher vers le nord.

— Ne parle pas trop fort. Tu sais que le destin a un curieux sens de l'humour.

Luke haussa les épaules et fit avancer Buddy.

— Il ne serait pas aussi cruel.

Ils passèrent devant la petite maison où logeait Pet, à côté de l'école. Il n'y avait pas classe le vendredi. Elle était probablement à l'intérieur, en train de préparer son prochain cours. Ou de dormir. La seule image d'elle dans son lit, à quelques mètres de lui, chaude et offerte, suffit à le faire bander. Merde.

Haussant les épaules, il marmonna :
— A ta place, je ne parierais pas là-dessus.

* * *

La maison de Winter était un immonde taudis fait de planches et de rondins. Le lopin de terrain autour ressemblait à un dépotoir. Le choc irrégulier d'une hache coupant du bois résonnait dans le silence.

Luke arrêta son cheval.

— Pas étonnant que Terrance ne soit jamais propre.

Ace regarda autour de lui avec le même dégoût.

— Il n'y a rien à en tirer.

Il ne parlait pas seulement de la maison mais de son propriétaire. Brian Winter n'avait visiblement aucune volonté de s'en sortir, ni pour son fils ni pour lui-même.

— C'est peut-être pour ça qu'il va jouer toutes les nuits. Il attend un miracle.

— Et tous les matins, il passe sa colère sur son fils. Un porc ne vivrait pas ici, commenta Luke, en envoyant balader d'un coup de pied une planche hérissée de clous.

— On ne peut pas laisser ce gosse vivre là-dedans.

— Ce n'est pas de notre responsabilité.

Les mots lui parurent indécents, tandis qu'il regardait autour de lui. Pet n'aurait pas dû avoir besoin d'attirer son attention sur ce scandale. Il passait vraiment trop de temps enfermé au saloon.

— Il faut pourtant que quelqu'un fasse quelque chose, insista Luke.

— On n'était pas beaucoup plus âgés, quand on s'est retrouvés livrés à nous-mêmes.

— Tu oublies qu'on était à moitié morts de faim, lorsque Tia nous a recueillis.

Non, il n'avait rien oublié. Ni la faim, ni la douleur de savoir que ses parents étaient morts et qu'il n'avait plus personne au monde excepté les sept autres survivants du massacre. Tia avait joué pour eux le rôle de mère, de guide, d'éducatrice. Elle avait sauvé leur âme, dompté leur colère ; elle leur avait donné une raison de vivre.

— Nous nous épaulions les uns les autres.

— Mais Terrance, lui, n'a personne, souligna Luke.

Personne ? Erreur, il avait bien mieux : il avait Pet.

— Eh bien, il nous a nous, maintenant.

Luke hocha la tête.

— Amen !

Ils firent avancer les chevaux et aperçurent Terrance qui coupait du bois derrière la baraque. Sa hache trop lourde pour lui l'entraînait en avant. Trop petit, trop chétif pour son âge. La vue de sa chemise flottant sur ses épaules malingres aggravait chez Ace le sentiment de culpabilité.

— Il va se sectionner un pied, marmonna Luke.

Non. Quelque chose, dans l'obstination qu'il mettait à soulever sa hache à deux mains, laissait penser qu'il y avait une volonté farouche chez ce petit bout d'homme.

— Je ne crois pas.

Au même instant, Terrance leva les yeux. Une expression terrifiée se peignit sur son visage à leur vue.

— On ne va pas te faire de mal, petit ! s'empressa de crier Luke.

— C'est ta vilaine tête qui lui fait peur, Luke.

— Ha ha !

Ace fixa le large hématome sur la joue du petit garçon. C'était difficile à regarder. Et encore plus difficile de penser qu'un homme puisse frapper son propre enfant.

— Vous n'auriez pas dû venir, dit Terrance, lançant des regards affolés en direction de la maison.

— Moi, je crois plutôt que c'est son père qui lui fait peur, murmura Luke avant de reprendre, tout haut :

— C'est Mlle Wayfield qui nous envoie.

Il eut l'air encore plus terrifié.

— Elle n'a pas dit qu'elle vous demanderait de venir.

Il jeta de nouveau un regard anxieux vers la maison.

— Ton père est là, petit ? demanda Ace, essayant d'imaginer comment on parlait à un enfant.

Il n'était pas sûr que ça lui soit déjà arrivé.

Terrance hocha la tête.

— Il est en état de marcher ?

Il n'y avait pas de nouvelle marque de coups sur le visage du gosse, le père devait donc être en train de cuver sa bouteille de la veille.

Terrance montra la ridicule pile de bois qu'il avait coupée.

— Je dois finir.

— Ça ne répond pas à sa question, dit Luke.

— Inutile, j'ai compris, répondit Ace. Finis et ensuite nous parlerons à ton père.

— Je préférerais pas.

Ace descendit de cheval et avança vers l'enfant.

— Et moi, j'aurais préféré ne pas avoir à venir ici, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie.

— Pourquoi vous êtes là ? demanda Terrance, du ressentiment dans les yeux.

— Parce que j'ai perdu un pari.

Le petit cilla.

— Vous ne perdez jamais.

— Je sais. C'est pourquoi ce n'est pas une expérience plaisante pour moi.

Une voix hurla depuis l'intérieur de la maison :

— Terrance !

Le garçon sursauta et lâcha la hache, le visage tout blanc.

Ace posa la main sur son épaule. Il ne sentit que de l'os. Ce gosse n'avait pas de quoi nourrir ses muscles. Ils n'étaient pas beaucoup plus âgés quand ils s'étaient retrouvés seuls au monde, et ils avaient vécu le pire jusqu'à ce que Tia mette son propre deuil de côté pour s'occuper d'eux. Elle les avait nourris, logés, élevés. Ne serait-ce qu'en son honneur, ils se devaient d'aider ce petit garçon perdu.

— Quoi qu'il arrive, ne bouge pas d'ici, d'accord ? N'entre pas dans la maison.

— Vous n'allez pas faire du mal à mon papa ?

Il ne pouvait pas le lui promettre.

— Je veux juste lui parler.

— De quoi ?

Il lui serra l'épaule, retenant son geste en sentant la fragilité des os sous ses doigts. A son âge, il aurait dû faire deux fois son poids. Il était bâti pour devenir un homme vigoureux, mais il était

beaucoup trop maigre.

— Il a quelque chose que je veux.

— Quoi ?

— Finis ton travail.

— Mais il faut que je lui apporte de l'eau.

— Oublie.

— Mais...

Ace regarda Luke.

— Veille à ce qu'il ne bouge pas d'ici.

— Compris.

Luke retira son manteau et le posa soigneusement sur sa selle avant de sourire à Terrance.

— Je vais te donner un coup de main pour le bois.

Ace se dirigea vers la maison. Derrière lui, il entendit Terrance dire :

— Vous feriez mieux de l'accompagner.

— Pourquoi ?

— Parce que mon papa peut être méchant.

— Ace peut être encore plus méchant.

Ace sourit et baissa son chapeau d'un cran. Exact. Et Winter allait très vite s'en rendre compte !

L'intérieur de la maison était aussi déprimant que l'extérieur. Non, en fait, c'était pire : une odeur de crasse et de moisi se mélangeait à des relents de vomi et de tabac froid.

Il resta sur le seuil le temps que ses yeux s'accoutument à la pénombre et aperçut Winter vautré sur l'unique lit de la pièce. Une couverture était roulée à même le sol près de la porte. Bon sang, il traitait son gamin comme un chien !

— C'est maintenant que tu arrives ? gronda l'homme, en tâtonnant autour du lit. Où est mon eau ?

Ace entra dans la pièce, saisit la bouteille de whisky qu'il cherchait et versa tout son contenu sur sa tête d'ivrogne.

— Nom de Dieu !

Winter jaillit du lit comme un diable, les pans de chemise sortis de son pantalon, et tituba sur place, les cheveux en bataille.

— Qui êtes-vous ?

Ace prit le seau posé par terre et lui jeta ce qui restait d'eau à la figure.

— Dessoûle. Il faut qu'on parle.

Winter se passa les mains sur le visage, et Ace vit dans son regard qu'il le reconnaissait enfin.

— J'ai rien à vous dire !

— Tu me dois de l'argent.

— Vous l'aurez.

Ace regarda autour de lui, tandis que Winter se rasseyait lourdement sur le lit, attrapait un bout de drap crasseux, et se frottait le visage avec. Des fibres de tissu restèrent accrochées à sa barbe. Ce type était vraiment une loque. Comment pouvait-on tomber aussi bas ?

— Je vous ai dit que j'aurai l'argent.

Ace tira une chaise. Elle bascula en arrière quand il s'assit. Il eut juste le temps de se rattraper avant de tomber.

— Il manque un pied, grogna Winter.

— Je vois ça. Si tu continues à chercher ton colt sous le matelas, je vais être obligé de te tirer

dans l'épaule.

L'autre se figea et posa son regard sur son revolver, toujours dans son étui.

— On raconte que vous êtes rapide.

— Et on raconte que tu es un crétin. Essaie encore une fois d'attraper ton colt, et on saura l'un et l'autre que tout le monde disait vrai.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer chez moi.

— Exact. Mais je suis là quand même.

Une expression rusée passa sur le visage de Winter.

— Vous devez vouloir quelque chose.

— Je te l'ai dit, il faut qu'on parle.

Winter se leva. La puanteur et la saleté de ce pauvre type donnèrent à Ace envie de vomir. Luke avait raison. Ils ne pouvaient pas laisser le gamin ici.

Winter prit une cafetière en métal cabossée posée à côté du feu bien entretenu. L'œuvre de Terrance, à n'en pas douter. Il la secoua, jura et beugla :

— Terrance ! Je t'ai dit de m'apporter de l'eau !

— Il ne viendra pas.

Winter se retourna. Les traces de sueur sur son caleçon long se voyaient même dans la pénombre.

— Comment ça, il ne viendra pas ?

— Il aide Luke.

— A quoi ?

— Peu importe.

Ace poussa une chaise vers lui du bout du pied. Elle buta sur le sol inégal et se renversa.

— Assieds-toi.

Winter releva la chaise, les yeux rivés sur le sol.

— Je veux mon café.

— Ce que tu veux, c'est du whisky. Et tu n'auras ni l'un ni l'autre avant qu'on ait terminé. Alors, plus vite tu t'assiéras, plus vite tu pourras reprendre le cours de ta vie passionnante.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Terrance.

Un silence de plomb se fit dans la pièce.

— Pourquoi ?

— Ça ne te regarde pas.

— Je vois...

La même expression rusée se dessina sur son visage.

— Ça va vous coûter un paquet de fric.

D'un coup de pied, Ace fit basculer la chaise en arrière. Winter dégringola par terre.

— Encore une réflexion de ce genre et je t'explose la tête ! C'est clair ?

— Ouais, grogna Winter, en se relevant péniblement. Mais ça va quand même vous coûter un paquet de fric.

Ace résista à l'envie de lui faire avaler ses dents pourries.

— Je sais.

— Combien vous êtes prêt à me donner pour le gosse ? demanda Winter en se rasseyant.

— J'efface ta dette de cette nuit.

Une lueur maligne traversa les yeux de Winter.

— Ce n'est pas assez.

« Vous n'allez pas faire du mal à mon papa ? »

Ça ne payait jamais d'être le gentil de l'histoire.

— Tu as accumulé combien de dettes en ville ?

Winter donna un chiffre qui le fit ciller. Par chance, la plus grosse partie le concernait lui ou des gens qui lui devaient de l'argent. Il devrait pouvoir éponger le tout sans trop de douleur.

— Supposons que j'efface toutes tes ardoises, y compris la mienne.

— Toutes ?

— Toutes.

— Ce serait un bon début. Mais il faut des fonds pour prendre un nouveau départ, entretenir la maison...

L'ordure !

— Tu auras deux cents dollars.

Winter écarquilla les yeux.

— Vous les avez ?

— Je les aurai.

— Vous n'aurez pas le gosse tant que je n'aurai pas l'argent.

Ça, il pouvait toujours courir.

— J'emmène le petit en partant d'ici.

— Et pourquoi je vous ferais confiance ?

— C'est ça ou une balle entre les deux yeux. Choisis.

Winter cilla. Ace attendit que son cerveau imbibé d'alcool absorbe l'information.

— Dépêche-toi, je suis pressé.

En fait, peu lui importait que Winter soit d'accord ou pas. Terrance partirait avec lui. Mais la situation serait plus franche, si les liens étaient tranchés net.

Winter lui tendit la main.

— Marché conclu. On boit un coup pour fêter ça ?

Son sourire fut la goutte qui fit déborder le vase.

Ace lui écrasa son poing dans la figure avec une telle violence que Winter tomba en arrière, sonné. Ace le fit bouger du bout du pied. Il était K-O. Dissimulant sa colère et son dégoût, il quitta l'infâme taudis. Quelle pourriture ! Il ne méritait pas l'angoisse qu'il lut dans les yeux de Terrance quand il le rejoignit.

D'un signe de tête, il répondit à la question silencieuse de Luke. Avec Terrance, il fut un peu plus explicite.

— Nous avons discuté, ton père et moi.

Le petit garçon hocha la tête, les poings serrés.

— Il n'est pas en forme en ce moment, dit-il. D'habitude, il n'est pas... Il n'est pas comme ça.

— Ah non ?

Pauvre gosse qui mentait pour couvrir son salaud de père.

— Il a besoin de son café, le matin. Il ne se sent pas bien tant qu'il ne l'a pas bu.

— Je vais aller chercher le médecin. Il l'examinera.

— D'accord. Je reste avec lui.

Ace le prit par le bras. Leurs regards se croisèrent, et il se retint de lui dire froidement que rien ne pourrait aider son père. Il était tellement enfoncé dans son vice et son alcoolisme qu'il en avait perdu tout sens moral.

— Non, tu vas venir avec moi.

— Pour aller où ?

— Chez Mlle Wayfield.

— La maîtresse d'école ?

Il avait l'air horrifié.

Ace le comprenait. Il n'imaginait pas pire destin pour un gamin de huit ans que d'être confié à une maîtresse d'école. D'un autre côté, il n'imaginait pas pire destin pour une maîtresse d'école que d'avoir la responsabilité d'un gamin de huit ans. Il réprima un sourire.

— Elle saura s'occuper de toi.

Le petit garçon recula d'un pas.

— Pourquoi je devrais aller chez elle ?

Luke, derrière lui, stoppa son mouvement de recul.

— Parce que tu as huit ans, parce que tu ne peux pas te prendre en charge tout seul, mais surtout parce qu'il y a des gens qui s'inquiètent pour toi.

— Je suis assez grand pour me débrouiller.

— Ce n'est pas parce que tu le dis que c'est vrai, fils.

— Si !

Luke lui lança un regard apaisant.

— Tu te souviens du pari qu'Ace t'a dit avoir perdu ?

L'enfant hochait la tête.

— Eh bien, il l'a perdu contre Mlle Wayfield.

Terrance fronça les sourcils.

— Mlle Wayfield joue aux cartes ?

Elle joue sa vie à chaque minute, songea Ace. Il y avait en elle une audace, une folie que personne, à part lui, ne semblait voir.

— Elle s'inquiète pour toi. Elle m'a demandé de venir ici pour m'assurer que tu allais bien et elle m'a dit que s'il y avait un problème, si ton père avait besoin de voir le médecin...

Luke leva les yeux au ciel dans le dos du petit garçon. Ace le fusilla du regard.

— ... je devrais te ramener en ville.

— Mais qu'est-ce que je vais faire en ville ?

— Eh bien, répondit Luke, on pourrait commencer par aller manger un bon gros steak, tous les trois. Qu'est-ce que tu en penses ?

Le gosse déglutit. Il mourait de faim, mais secoua la tête d'un air têtue.

— Je n'ai pas d'argent.

— Tu n'as pas besoin d'argent, le rassura Ace. J'ai perdu mon pari, tu te rappelles ? C'est moi qui régale.

— Vous avez parié quoi ?

— Aucune importance. C'est le prix à payer qui compte.

— Et c'était quoi ?

— Tournée de steaks générale, glissa Luke avec un sourire.

— Pour moi aussi ?

Surtout pour lui, mais pour ménager la fierté du petit, il lâcha d'un ton exagérément indifférent :

— Pour toi aussi.

— Et mon papa est d'accord ?

— Il m'a dit de t'emmener.

Ce n'était pas vraiment un mensonge.

— Vous lui enverrez le médecin ?

Ace entendit le ventre du petit gargouiller. Le sens de l'honneur de ce gamin était admirable ! Il ne voulait pas partir sans s'assurer qu'on allait s'occuper de son père.

— Promis. Il y a quelque chose que tu veux emporter ?

L'enfant hésita.

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est... spécial.

Ace sentait sa patience s'amenuiser.

— Eh bien, va le chercher !

Luke le fusilla du regard.

— Si c'est dans la maison, dis-moi où, j'irai à ta place.

— Ce n'est pas dans la maison.

Ils le suivirent jusqu'à une cabane à moitié écroulée derrière la maison. Le gamin regarda autour de lui avant de glisser la main entre les pierres et d'en sortir une boîte percée de trous, dont il souleva très précautionneusement le couvercle. Ace s'attendait à le voir en sortir des billes ou des cailloux, le genre de trésors que collectionne un petit garçon. Au lieu de ça, il vit apparaître deux oreilles duveteuses. Un lapin ?

— Il s'appelle Lancelot.

Luke s'esclaffa.

— C'est un nom bien glorieux pour une aussi petite créature.

Terrance caressa le lapereau. Il n'avait pas l'air effarouché du tout.

— C'est le personnage d'une histoire que nous raconte Mlle Wayfield.

Glissant le lapin à l'intérieur de sa chemise, il redressa le menton. A son expression, Ace comprit qu'il était prêt à se battre pour emmener son lapin.

— Il n'a pas de maison et pas de maman. Il est tout seul ! Il a besoin de moi.

Ace ne trouva rien à répondre à ça.

— Bon, d'accord. On l'emmène.

Il n'allait pas se battre avec un gamin pour un lapin !

— Autre chose ?

Terrance secoua la tête.

— Alors, allons-y. J'ai une partie de cartes qui m'attend.

Ils regagnèrent l'endroit où ils avaient laissé les chevaux. Le petit garçon ne jeta pas un regard en direction de la maison, mais il se raidit quand ils passèrent devant, comme s'il s'attendait que son père en surgisse et le prive de son steak.

Ace posa la main sur son épaule. Il ne savait pas ce que Pet allait faire ce gosse, mais ça ne pouvait pas être pire que ce qu'il avait enduré ici.

— Ça va aller, fils. Ne t'inquiète pas.

Terrance leva vers lui un regard plein de doute.

— Je sais que tu as du mal à le croire pour le moment, mais tu verras.

— Rien de tel qu'un bon steak pour vous remonter le moral, ajouta Luke.

A l'idée de manger, le petit parut retrouver un peu de son entrain. Luke monta sur Buddy, et Ace installa Terrance sur Crusher.

— Fais attention à ton lapin. Il ne faut pas l'écraser.

Terrance hocha la tête. Bon sang, songea Ace, à quoi s'était-il engagé ? Il retournait en ville avec un enfant et un lapin !

Secouant la tête, il se hissa en selle.

— En route !

Plus vite il confierait le gosse et le lapin à Pet, mieux ce serait.

Chapitre 5

— Vous n’êtes pas sérieux ?

Petunia observa Terrance à travers la fenêtre du restaurant. Il regardait son assiette comme si le paradis venait d’y être déposé sous la forme d’un gros steak saignant. Luisa lui coupait un morceau de pain, tout en l’encourageant à manger. Avec sa silhouette rebondie, ses yeux rieurs et sa bonne humeur permanente, cette femme avait le don de mettre tout le monde à l’aise. Terrance était visiblement sous le charme.

— Vous m’avez demandé de régler le problème, j’ai réglé le problème, répondit Ace avec un calme exaspérant.

— Mais je ne peux pas m’occuper d’un enfant !

Il posa sur elle ce regard qui lui donnait l’impression que tous les boutons de son chemisier s’étaient ouverts d’un seul coup.

— Vous vous occupez d’une dizaine de gamins tous les jours.

— C’est provisoire ! Vous savez bien que je mets de l’argent de côté pour pouvoir acheter mon billet de diligence et partir loin d’ici !

Il lui adressa un sourire narquois qui lui donna envie de le gifler.

— Moi oui, mais ce serait embêtant que les autres l’apprennent.

Elle n’avait jamais fait mystère de ses intentions. Mais sous prétexte qu’elle était une femme et qu’elle savait s’y prendre avec les enfants, ils avaient tous fini par se persuader qu’elle allait finir sa vie dans ce trou.

— Si vous leur dites, ils chercheront quelqu’un pour me remplacer.

— Je sais, oui.

— Et s’ils trouvent quelqu’un d’autre, je perdrai mon travail.

— Je sais, oui.

Il la rendait folle ! Elle tenta une autre approche. Plongeant son regard dans le sien, elle dit tout doucement :

— Je serai malheureuse.

Pas un muscle de son visage ne bougea.

— Et pourquoi devrais-je m’en soucier ?

Elle n’avait jamais joué aux cartes, mais elle savait que quand on commençait une partie, on devait aller jusqu’au bout. Alors elle bluffa.

— Parce que vous n’êtes pas un homme cruel.

Une ombre passa sur son visage.

— Vous ne savez rien de moi.

Non, en effet. Excepté qu'il lui mettait les sens en émoi, qu'elle avait constamment envie de le toucher, de l'embrasser, de faire avec lui toutes sortes de choses scandaleuses auxquelles elle n'était même pas capable de donner un nom.

— Vous n'allez pas le leur dire ?

— Non.

Elle n'aima pas son sourire.

— Parce que vous êtes quelqu'un de bien sous vos allures de mauvais garçon ?

— Dieu, non !

Son visage affichait cette confiance insolente dont elle manquait si cruellement.

— Parce que vous allez accepter de prendre Terrance avec vous.

— Je ne *peux pas* m'occuper de cet enfant !

— Quelqu'un doit le faire, pourtant.

Elle essaya une autre approche encore.

— Et que deviendra-t-il, le jour où je partirai ?

— Il a besoin d'un toit *ce soir*.

— L'internat n'existe pas encore. Je ne peux pas l'héberger.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas mon problème. J'ai tenu ma promesse, à vous de vous débrouiller maintenant...

— Je vous ai juste demandé de rendre son argent à Brian Winter, pas davantage !

— Vous savez bien que ça n'aurait rien réglé du tout. Winter aurait recommencé à cogner sur son fils, et j'aurais dû retourner chez lui encore et encore. Vous m'avez suffisamment reproché d'être un fainéant pour savoir que recommencer les mêmes choses n'est pas du tout ma tasse de thé.

— Vous ne buvez pas de thé.

Il esquissa ce sourire insolent qui lui donnait envie de l'étrangler ou de l'embrasser.

— En fait si. Dans certaines circonstances.

Quand il allait voir des femmes, devina-t-elle. Ses espoirs s'évanouirent une fois de plus.

— Ce sera bientôt Noël, ajouta-t-il, comme si elle avait besoin d'un autre coup de poignard en plein cœur. Et vous voulez certainement que Terrance vive assez longtemps pour le fêter...

— Vous cherchez à me faire peur.

— Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu chez Winter.

— Que dois-je comprendre ?

— Seulement qu'il a de la chance d'avoir attiré votre attention.

Il secoua la tête et ajouta :

— Et nous devons tous avoir honte qu'il n'ait pas attiré la nôtre.

— Seriez-vous en train de dire qu'il y a de la place pour les défenseurs des causes perdues en ce bas monde, monsieur Parker ?

Il laissa passer un instant de silence avant d'acquiescer.

— En tout cas, vous avez mérité la vôtre.

Son sourire narquois était tout aussi irritant que sa posture. Il était adossé au pilier du porche, les bras croisés, comme si l'endroit lui appartenait. Et sa façon de la déshabiller du regard semblait revendiquer la même chose. Mais il se trompait. Elle n'était la propriété de personne.

— Alors, Pet, qu'est-ce que vous décidez ? Vous prenez le gosse avec vous, ou je vais devoir ajouter le colportage de ragots à la longue liste de mes péchés ?

— Je réfléchis, marmonna-t-elle pour gagner du temps.

— Est-ce bien nécessaire ?

Non. Elle avait déjà calculé. Il lui fallait économiser encore un mois pour pouvoir acheter son billet. Si Ace vendait la mèche, elle perdrait son travail, son salaire et elle ne pourrait pas partir en Californie.

La seule solution, c'était d'ouvrir l'internat dès maintenant. Terrance y serait en sécurité, et si elle parvenait à trouver quelqu'un de confiance pour diriger l'établissement après son départ, elle aurait tout gagné. C'était un pari fou de réussir à tout mettre en place en un mois, mais elle aimait battre le fer quand il était chaud, et ce ne serait pas la première fois qu'elle ferait face à une situation d'urgence.

— Je dois avoir la certitude que la maison de Tyson Haylen sera libre pour nous accueillir.

La bâtisse se trouvait juste à la sortie de la ville. Elle était un peu délabrée, mais comportait six chambres et une cour spacieuse. Avec beaucoup de travail et de volonté, elle ferait un foyer d'accueil idéal pour des enfants.

— Je m'en occupe.

— Vous pensez pouvoir convaincre Tyson de vendre ?

Elle avait essayé pendant un mois, en vain. Chaque fois qu'elle revenait à la charge, il augmentait son prix.

Il la dévisagea tranquillement.

— Je vous ai dit que je m'en occupais.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Très bien. Si j'ai l'assurance que la maison sera disponible dès demain, je veux bien que Terrance passe la nuit sur mon canapé. Ce ne sera pas très confortable, mais...

— Il a connu bien pire, croyez-moi !

Sa réflexion la ramena à une question qui la titillait depuis qu'Ace et Luke étaient rentrés en ville avec le petit garçon.

— Son père vous a laissés l'emmener sans rien dire ?

Winter était un ivrogne et un bon à rien, mais Terrance était son fils. Ça lui avait forcément fait quelque chose.

— Pas exactement. Mais nous avons fini par trouver un accord.

Elle posa les yeux sur ses mains qu'il avait glissées sous ses bras croisés. C'était inconvenant, surtout en pleine rue, mais elle lui saisit le poignet pour examiner sa main. Elle était chaude, sa paume étonnamment rugueuse pour un joueur. Mais il n'avait pas toujours été un pilier de saloon, se rappela-t-elle. Les Hell's Eight étaient des justiciers presque mythiques. Fiers. Intrépides.

Elle essaya de la tourner, mais se heurta à un haussement de sourcils sarcastique.

— Vous voulez quelque chose ?

— Je veux voir vos doigts.

— Pourquoi ? Pour y glisser une alliance ?

Elle secoua la tête avec agacement.

— Je ne suis pas ce genre de femme. Et vous n'êtes pas ce genre d'homme.

— La deuxième partie de votre phrase est parfaitement exacte, susurra-t-il.

Cette fois, il lui abandonna sa main. A sa grande surprise, elle ne vit aucune meurtrissure.

— Satisfaite ? demanda-t-il, glissant de nouveau sa main sous son bras.

— Non.

Elle nota que la crosse de son revolver, sur sa hanche gauche, était un peu moins brillante, et se rappela subitement qu'il était gaucher.

— Montrez-moi l'autre main.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis contrariante.

Il ne bougea pas.

— J'en conclus que c'est celle dont vous vous êtes servi pour frapper Winter.

— Concluez ce que vous voulez.

— Vous lui avez fait mal ?

— Vous vous inquiétez pour ce minable ?

— Non. J'espère même que vous lui avez flanqué une bonne raclée. C'est une brute, et il était temps que quelqu'un lui donne la punition qu'il mérite.

— Je ne suis pas allé jusque-là. Mais il aura un solide mal de crâne pendant plusieurs jours.

La nouvelle calma un peu sa colère.

— Il va essayer de reprendre Terrance, vous pensez ?

— Un jour, probablement, il se rappellera qu'il a un fils. Mais je doute que ce soit dans un avenir proche.

— Comment a réagi Terrance ?

— Je ne suis pas sûr qu'il ait ressenti quelque chose. Il semble vivre dans l'instant présent.

— C'est un petit garçon. Il se protège comme il peut.

— Mmm.

Le vent rabattit une mèche de cheveux sur son visage. Elle la repoussa, mais la mèche revint lui chatouiller la tempe.

— Vous n'aimez pas les enfants ? demanda-t-elle.

— Je n'ai rien contre. Même si je n'ai pas l'intention d'en avoir.

— Pourquoi ?

— Vous me voyez en père de famille ?

Etonnamment, oui. Elle était persuadée qu'il se montrerait un père protecteur et attentif. Et ses enfants ne manqueraient jamais de rien.

Il tendit la main et repoussa sa mèche vagabonde.

— Vous avez peur de répondre ?

— Non. Je pense que vous seriez un excellent père, mais que vos filles auraient du souci à se faire.

Ses traits se durcirent, et la main qu'il venait de glisser tendrement dans ses cheveux se crispa. L'avait-elle blessé ?

— Vous croyez que je pourrais leur faire du mal ?

Cette idée saugrenue ne l'avait même pas effleurée.

— Bien sûr que non ! Je voulais simplement dire qu'elles risquaient de finir vieilles filles à force d'attendre qu'un amoureux ait le courage de vous affronter pour venir leur faire la cour.

Son visage passa de la colère à la perplexité en l'espace d'une seconde.

— Vous vous êtes penchée sur mon cas ?

Il lui en coûtait de l'avouer, mais elle ne voulait pas mentir non plus.

— Il n'y a pas grand-chose à faire dans cette ville. Et vous êtes une curiosité locale.

— Vous répondez toujours avec cette franchise ?

— J'essaie d'être honnête, oui.

— Quand ça vous arrange !

Elle soupira. La vie serait tellement plus simple si elle pouvait mentir.

— Même quand ça ne m'arrange pas.

— Pourquoi ? Il est plus facile de mentir.

Elle haussa les épaules.

— C'est parce que trop de gens choisissent la facilité que des enfants comme Terrance n'ont aucune chance de s'en sortir, que des femmes meurent sous les coups de leur mari et que certains hommes doivent courber la tête pour survivre.

— La fin de votre phrase n'a pas de sens. Si on est un homme, on ne courbe pas la tête.

— Tous les hommes ne sont pas capables de se défendre.

Il la dévisagea pendant un long moment.

— Vous êtes une femme étrange, Petunia Wayfield.

Elle s'obligea à ne pas broncher.

— On me l'a déjà dit.

— Comme une critique, je parie ?

— Tout comme vous, non ?

— Non.

Il lui caressa la joue.

— Moi, ça me plaît.

Elle sentit son cœur se mettre à battre à coups redoublés.

— Mais vous n'êtes pas pour moi, ajouta-t-il doucement.

— Pourquoi pas ?

Sa réponse vint tout naturellement.

— Parce que sous ce tempérament frondeur et têtu, se cache une jeune femme douce et fragile qui a besoin d'un homme solide sur qui elle pourra compter.

Glissant la main sous son menton, il l'obligea à le regarder.

— Et cet homme ne peut pas être moi.

Il s'éloigna avant qu'elle ait retrouvé ses esprits.

Il était presque devant le saloon quand elle se ressaisit.

— Qu'est-ce qui vous permet de croire que je voudrais de vous ? marmonna-t-elle.

Il n'y avait aucune chance qu'il ait entendu. Absolument aucune. Pourtant, son rire flotta jusqu'à elle, la mettant en rage. Il était impossible ! Beau à en mourir mais impossible ! Elle le suivit des yeux, admirant la largeur de ses épaules et ses hanches étroites, incapable de détourner son regard jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'intérieur du saloon. Son entrée fut saluée par des acclamations et le rire léger d'une femme.

Petunia s'empourpra de colère. Elle ne supportait pas l'idée qu'une autre le touche. Et elle ne supportait pas qu'il la trouve douce et tendre et qu'il voie ces qualités comme des défauts.

Elle soupira, découragée. L'image fade qu'il avait d'elle n'était qu'un élément de plus sur une longue liste de désillusions. La vérité, c'était qu'elle était frustrée et fatiguée de vivre à Stirple. Une fois en Californie, tout irait mieux. Là-bas au moins, on ne jugeait pas les gens en fonction de leur sexe.

Un rire de femme résonna de nouveau, suivi d'un commentaire inaudible d'Ace. Elle se mordit la lèvre, la gorge serrée. Elle aurait voulu avoir le courage d'entrer et de lui dire en face qu'il se trompait, que ce n'était pas parce qu'elle était gentille qu'elle était stupide, et qu'on pouvait être à la fois tendre et passionnée. Elle en avait assez de ces clichés qui lui collaient à la peau ! Elle les avait entendus si souvent à son sujet qu'elle ne les supportait plus.

D'un mouvement résolu, elle tourna le dos au saloon. Jetant un coup d'œil par la fenêtre du

restaurant, elle constata que Terrance avait entamé son repas. Inutile d'attendre plus longtemps. Il n'y avait qu'un seul client, qui ne lui adressa pas même un regard quand elle franchit la porte. Il mangeait à toute vitesse, des miettes de pain accrochées sa barbe. A l'évidence, il avait hâte de se rendre au saloon pour jouer et voir les filles.

Elle plaignait celle qu'il choisirait. Il était urgent que la société change. Personne ne devrait avoir à vendre son corps pour vivre. Une femme devrait avoir le droit de se séparer d'un mari violent sans se retrouver sans le sou, de divorcer sans être traitée comme une paria. Elle devrait avoir le droit de garder ses enfants. De voter. Et surtout, surtout, elle devrait avoir un statut reconnu par la loi.

Sa colère devait se lire sur son visage car à l'instant où elle arriva près de la table, Terrance se figea, sa fourchette à un centimètre de sa bouche. Petunia prit une inspiration et se força à sourire.

— Hello, Terrance.

Il la salua d'un hochement de tête. Luisa lui tendit une serviette. Il la prit et s'essuya la bouche. Quelqu'un avait dû lui apprendre les bases du savoir-vivre, et il les mettait en application pour elle — sa façon de lui dire merci. Un cadeau enveloppé du ruban de velours rouge de l'espoir.

— Bonjour, mademoiselle Wayfield.

— Ton steak a l'air bon, dis-moi...

— Je n'en ai jamais mangé de meilleur !

Luisa sourit du compliment et lui ébouriffa les cheveux.

— Il est adorable.

Il avait dévoré la moitié de son énorme steak. Petunia aurait eu du mal à en avaler seulement le quart. En regardant ses bras maigres et les os saillants de ses épaules, elle devina qu'il l'aurait probablement mangé en entier, si son estomac avait été plus gros. Mais Terrance avait été privé de nourriture et de soins pendant trop longtemps.

Une partie d'elle-même aurait voulu rester pour l'aider lui et tous les enfants en souffrance de cette ville. Mais c'était impossible. Ni la loi ni les habitants ne la soutiendraient. Non, elle devait s'en tenir à ses plans. Son avenir était en Californie. Une fois là-bas, elle serait indépendante, libre de mener sa vie comme elle l'entendait. Mais elle pouvait aider Terrance à se reconstruire, quitte à retarder un peu son départ. Elle le lui devait.

Se forçant à lui sourire, elle lança d'un ton léger :

— Tu as mangé comme un vrai cow-boy !

— Il a un solide appétit, acquiesça Luisa. Il va finir et ensuite, il aura droit à un dessert.

— Tu as encore de la place pour un dessert ?

Où allait-il mettre tout ça ?

Terrance hocha vigoureusement la tête.

— C'est de la tarte aux pommes, expliqua-t-il, les yeux brillants.

— Je réussis la tarte aux pommes comme personne, expliqua fièrement Luisa.

— C'est vrai, confirma Petunia. Je peux en témoigner.

Elle mangeait assez peu quand elle était chez elle, parce qu'elle détestait cuisiner. Mais elle se rattrapait quand elle allait chez Luisa ou dans l'un des deux autres restaurants de la ville. Elle y laissait une partie de son salaire de maîtresse d'école, mais c'était un choix.

Terrance piqua une pomme de terre avec sa fourchette et fronça les sourcils.

— M. Parker a dit que j'allais dormir chez vous, ce soir.

— C'est vrai.

Son visage se détendit un peu.

— Et demain, je pourrai rentrer chez moi ?

— M. Parker m'a dit que ton père avait un... euh quelque chose à faire. Un... travail à finir d'abord...

Elle ne savait vraiment pas mentir ! Mais elle se força à aller au bout, parce qu'on ne pouvait pas dire à un enfant de huit ans que son père était un ivrogne et un bon à rien.

Elle s'éclaircit la voix.

— Ton père a des choses à faire avant que tu puisses rentrer à la maison. Ce soir, tu vas passer la nuit chez moi, et demain, nous irons dans un endroit spécial. Une sorte d'hôtel pour les enfants.

Son regard s'éclaira.

— Je ne suis jamais allé à l'hôtel. Papa dit que c'est vraiment chouette.

— Eh bien, cet hôtel-là ne sera peut-être pas vraiment chouette, mais...

— Il n'y a pas de lit ?

Elle cilla, désarçonnée par la question.

— Si, bien sûr. Un lit très confortable, avec des draps propres, une couverture et un oreiller tout doux.

Luisa lui tapota le dos, cillant soudain.

— Et un très joli édredon !

Petunia lui lança un regard surpris. Elle ne savait pas s'il y aurait des édredons.

— Je vais t'en donner un qui appartenait à mon fils. Ce sera un cadeau de bienvenue.

Le fils de Luisa était décédé à l'âge de dix ans.

— Il est chaud et douillet. Il y a beaucoup de rêves heureux enfermés à l'intérieur.

— Un édredon avec des rêves à l'intérieur ? demanda Terrance, sceptique.

Luisa le fixa, sérieuse.

— Tu mets ma parole en doute ?

— Non.

Il coupa un morceau de son steak, puis demanda :

— Il est où, ton fils ?

— Il est mort.

Avec l'innocence de la jeunesse, Terrance insista :

— Comment ?

Luisa essuya une larme.

— Il est allé se baigner dans le ruisseau, alors que l'eau était agitée.

— Il s'est noyé ?

Elle hocha la tête.

Terrance planta sa fourchette dans une autre pomme de terre.

— Il te manque ?

Luisa déglutit.

— Beaucoup. Mais je remercie Dieu pour les jours que nous avons passé ensemble. Et je sais que lorsque mon heure viendra, je le retrouverai au ciel.

— Tu crois qu'il est allé au ciel ?

— Tous les enfants vont au ciel.

— Papa dit que maman est au ciel.

A l'évidence, il voulait une confirmation.

— Je suis sûre qu'elle y est.

Il continua à manger tout en les observant du coin de l'œil. Il avait des cils très épais pour un

garçon, mais ses joues étaient trop creuses, son menton trop pointu et ses yeux trop tristes pour qu'il ait l'air d'un angelot. Petunia aurait tellement voulu lui donner de l'espoir.

— Je n'ai pas connu ta maman, mais je la vois en toi.

Il fronça les sourcils.

— Comment c'est possible ?

Ce fut Luisa qui lui répondit.

— Nous connaissons ton papa. Certains traits de ton visage ressemblent aux siens et d'autres non. Il faut donc que tu les tiennes de ta maman. On m'a dit qu'elle était très jolie, très douce. Je suis sûre qu'elle est au ciel, comme mon Marcos, et qu'elle veille sur toi de là-haut.

Il reposa sa fourchette d'un geste brusque.

— Ça m'étonnerait !

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ? demanda Petunia.

— Parce qu'elle m'a abandonné.

Une fois encore, ce fut Luisa qui répondit.

— Elle ne t'a pas abandonné, mon chéri. Elle t'a envoyé M. Parker et Mlle Wayfield.

— Elle aurait pu les envoyer plus tôt !

Luisa se mordit la lèvre.

— Le temps ne fonctionne peut-être pas de la même façon au ciel. Ou alors, ta maman a dû attendre son tour pour faire un vœu. Mais elle les a envoyés vers toi, c'est à ça que tu dois penser.

— Je ne suis pas obligé de retourner avec mon père ?

La question s'adressait à Petunia. Si elle n'avait pas promis à Ace d'accueillir Terrance, elle l'aurait fait à cet instant.

— Non, tu n'es pas obligé.

Il coupa agressivement un morceau de viande. Puis un autre. Et un autre. Jusqu'à ce que son steak soit éparpillé dans son assiette en infimes morceaux.

— Mon père ne sera pas d'accord. Il m'aime.

— J'en suis certaine.

— Il va venir me chercher.

Elle l'imaginait aussi.

— S'il vient, nous lui parlerons et nous trouverons une solution.

— Il ne parle pas beaucoup.

Elle lui ébouriffa les cheveux en souriant.

— Pas de problème Je parlerai pour deux.

— C'est ce que dit M. Parker. Il dit que vous êtes bavarde comme trois femmes au moins.

— Oh vraiment ?

Son sourire retomba. Se livrer à ce genre de réflexion devant un enfant ! Elle lui dirait deux mots la prochaine fois qu'elle le verrait.

— Ce n'était pas méchant. Il vous aime bien.

La vérité sort de la bouche des enfants, dit-on. L'espoir gonfla de nouveau son cœur.

Le mari de Luisa, Antonio, sortit de la cuisine à cet instant, s'essuyant les mains sur son tablier. C'était un homme massif et jovial au tour de taille imposant. Il avait des yeux sombres, des joues ombrées de barbe mais un sourire comme un soleil. Il passa un bras autour des épaules de sa femme.

— Dis-moi, petit, elles s'occupent bien de toi, au moins ?

Terrance se recroquevilla sur sa chaise, intimidé par la stature d'Antonio et sa voix tonitruante. Il acquiesça d'un signe de tête à peine perceptible.

— Bien, bien. Si tu as fini ton steak, j'ai un dessert pour toi. Un dessert spécial.

Le petit garçon leva les yeux.

— Je devais avoir de la tarte aux pommes.

— Tu peux avoir les deux, répondit Antonio avec un grand sourire. Mais ce dessert-là, je l'ai fait uniquement pour toi.

— Je n'avais encore jamais vu un homme qui cuisine, commenta Terrance.

— Tu aimes manger ?

Il hocha la tête.

— Alors il faut que tu apprennes à cuisiner. Il n'est pas bon qu'un homme se repose constamment sur sa femme. Et il faut qu'il puisse la régaler de temps à autre.

Terrance le dévisagea, visiblement perplexe. Antonio débarrassa son assiette. L'expression consternée du petit garçon le trahit. Antonio le rassura en riant.

— Ne t'inquiète pas. Tu pourras finir plus tard. On va envelopper tout ça dans un joli panier pour que tu puisses l'emporter. Mais maintenant, c'est l'heure du dessert. Après un bon repas, le palais a droit à une petite douceur.

Il regagna la cuisine. Quand il en ressortit, il portait deux assiettes. L'une avec la tarte aux pommes nappée de crème fouettée. L'autre servait de plateau à un bol transparent à travers lequel on voyait des couches successives de gâteau, de gelée de fruits et de baies.

— C'est un dessert que ma mère préparait pour les occasions spéciales, quand on avait quelque chose à fêter.

Il posa les deux assiettes devant Terrance.

— C'est délicieux.

Le petit garçon toucha d'un geste hésitant la crème fouettée avec son doigt.

— Qu'est-ce qu'on fête ?

Antonio croisa les mains sur son ample estomac.

— L'amitié, la bonne nourriture et un nouveau départ. Que des choses positives. Allez, *mangia*, dit-il, en lui tendant sa cuillère.

Terrance porta son doigt à la bouche. Ses yeux s'écarquillèrent. Visiblement, il n'avait jamais goûté de crème fouettée. Il saisit la cuillère et s'attaqua au dessert avec un bel enthousiasme. Antonio se mit à rire en le voyant faire, mais Petunia secoua la tête, consternée. Comment un petit garçon pouvait-il ne pas connaître le goût de la crème fouettée ?

Quand Terrance commença à caler, Luisa enleva le bol et la tarte.

— On va les envelopper aussi, dit-elle, comme il protestait. Si tu manges tout d'un coup, tu vas avoir mal au ventre.

Petunia avait peur qu'il ne soit déjà trop tard.

— Je peux aussi emporter les carottes ?

— Bien sûr.

Luisa tendit les assiettes à Antonio, qui disparut avec dans la cuisine.

— Lancelot doit manger pour devenir grand et fort comme toi. Mais ne lui donne pas de dessert. Ce n'est pas bon pour lui.

— Lancelot ? demanda Petunia, craignant malheureusement d'avoir déjà compris.

Terrance la regarda avec une lueur de défi. Il se leva et elle vit la boîte posée sur la chaise à côté de lui. Il en souleva le couvercle. Blotti dans un confortable petit nid de foin, un bébé lapin remuait le nez, la tête levée vers eux. Terrance referma soigneusement le couvercle et la fixa de nouveau.

— C'est mon ami.

— Je suis sûre que c'est un excellent ami.

Elle ne savait que dire d'autre.

Il redressa les épaules.

— Je n'irai nulle part sans lui.

C'était la première fois que Petunia le voyait faire preuve d'une telle détermination.

— Je ne suis pas sûre qu'il y ait de la place pour lui à la maison. Il serait plus heureux dehors. Il pourrait aller faire ses besoins quand il en a envie, manger de l'herbe...

Terrance serra les poings. Apparemment, ce lapin comptait beaucoup pour lui.

— Il fait ses besoins sur du papier.

Petunia s'était préparée à ce qu'il pleure à l'idée de quitter sa maison. Elle s'était préparée à lui expliquer longuement en quoi sa vie allait changer en mieux. Mais elle ne s'était pas préparée à avoir un lapin pour locataire.

Terrance se détendit quand elle sourit et lui ébouriffa les cheveux.

— Alors il n'y a aucun problème pour qu'il s'installe avec nous.

Luisa sourit.

— J'ai toujours des restes de légumes. Je vous les ferai parvenir tous les jours.

— Oui. Il va falloir qu'il mange pour faire honneur à son nom ! ajouta Antonio, qui revenait avec le panier contenant les restes emballés.

Il n'avait pas l'air de trouver anormal qu'un lapin emménage dans une maison. Elle lui prit le panier des mains avec un soupir.

— Bien. Je pense qu'il est temps de rentrer. Le petit doit être fatigué avec toutes ces émotions.

Luisa les arrêta.

— Attendez ! Je vais chercher l'édredon !

Petunia passa le panier à Terrance. Il en serra l'anse comme si sa vie en dépendait.

Au bout de quelques minutes, Luisa réapparut avec un duvet bleu et blanc soigneusement plié. Elle le caressa du bout des doigts avant de le tendre à Petunia.

— C'est pour le petit, dit-elle à son mari. Pour qu'il fasse de beaux rêves.

Antonio lui entoura les épaules de son bras et l'attira tout contre lui. Luisa s'essuya les yeux avec son tablier. Antonio lui effleura les cheveux d'un baiser.

— C'est bien ainsi, *carina*. C'est bien.

— Dis merci, Terrance, demanda Petunia.

Il obéit, la boîte de Lancelot dans une main, le panier dans l'autre. Seigneur, dans quelle situation s'était-elle encore fourrée ? Rien ne se passait comme prévu. Elle aurait voulu avoir le temps de convaincre la ville de s'impliquer dans son projet, de glaner des soutiens... Tout allait beaucoup trop vite. Mais quand elle voyait des larmes dans les yeux de Luisa et d'Antonio, de l'espoir dans ceux de Terrance...

Prenant une longue inspiration, elle se rappela à elle-même qu'elle n'était qu'un maillon de la chaîne. Aussitôt qu'elle aurait trouvé quelqu'un pour la remplacer à l'école et que le principe de l'internat serait sur les rails, elle pourrait partir. En attendant ce moment, elle pouvait bien héberger un petit garçon et son lapin.

Chapitre 6

Ace obtint la maison de Tyson Haylen en deux jours. Comment ? Mystère. Petunia ne chercha pas à le savoir, mais accueillit la nouvelle avec soulagement. Son deux-pièces n'était pas conçu pour accueillir un petit garçon exubérant et un lapin espiègle.

Elle s'était donné trois jours pour trouver la future directrice de La Providence, le nom que porterait l'internat. Mais c'était faire preuve de trop d'optimisme... La première postulante était une vieille dame incapable de monter seule les deux marches de l'entrée. La deuxième sentait le gin à plein nez, la troisième ne pouvait s'occuper des enfants qu'entre midi et le coucher du soleil. Quant à la quatrième, c'était l'homme dont les motivations ne lui avaient pas inspiré pleinement confiance.

Et si elle ne trouvait personne ? Cette idée déprimante chemina dans son esprit tandis qu'elle préparait le goûter de Terrance. Peut-être devrait-elle se rendre dans une ville plus importante, à San Antonio par exemple, pour tenter de trouver la perle rare. Mais en ce cas, il lui faudrait repousser la date de son départ d'un mois ou deux — ce qui était impossible : les routes devenaient impraticables en hiver et se transformaient en torrents de boue au printemps. Elle était dans une impasse.

Quelqu'un frappa à la porte d'entrée. Avant même qu'elle ait eu le temps de repousser sa chaise, on tapa de nouveau, plus vigoureusement.

— Reste ici, dit-elle à Terrance.

Il la regarda, Lancelot blotti sur ses genoux, et hocha la tête. Petunia prit le fusil qu'Ace avait appuyé contre le mur près de la porte de derrière.

C'était peut-être Brian Winter, furieux, qui venait récupérer son fils.

Non, Winter n'aurait pas pris la peine de frapper. Il se serait imposé avec l'agressivité malpolie d'un ivrogne. Elle reposa le fusil, prit une longue inspiration, puis, lissant sa jupe, traversa la maison en s'obligeant à marcher calmement. Inutile d'effrayer Terrance. Jetant un coup d'œil par la vitre en verre dépolie, elle aperçut la forme brouillée mais reconnaissable d'une jupe. Elle ouvrit, rassurée.

Une femme se tenait sur le seuil avec deux enfants — les siens, présuma Petunia. Le petit garçon devait avoir l'âge de Terrance. Ses cheveux, peignés en arrière, étaient humides et mouillaient le col de sa chemise fraîchement repassée. Elle avait dû être bleue à une époque, mais les lavages successifs l'avaient fait virer au gris. Son pantalon était trop large et trop court. Il fixait sur elle un regard plein d'appréhension et de défi.

La fillette devait avoir six ou sept ans. Ses cheveux blonds bouclés étaient tirés en arrière. Elle avait l'air pétrifiée de peur.

Petunia dévisagea sa visiteuse avec stupeur. Difficile de lui donner un âge : il y avait trop de poudre sur son visage. Ses yeux bleus étaient lourdement fardés, ses cheveux relevés dans un fouillis

de boucles, et sa poitrine généreuse débordait un peu de son chemisier largement décolleté.

Une expression qui ressemblait à de la honte passa fugitivement sur son visage quand Petunia demanda :

— En quoi puis-je vous aider ?

Puis elle releva le menton, et son regard devint aussi hardi que son accoutrement.

— Je n'ai pas eu le temps de me changer, désolée.

Elle poussa les enfants dans la maison. Avant que Petunia ait pu protester, elle se dirigea avec eux vers le salon. Un parfum lourd flottait dans son sillage. Petunia toussa et agita la main devant son visage.

— J'ai besoin de mon salaire du mois et si je ne vais pas travailler ce soir — elle montra sa tenue d'un geste explicite —, on ne me le donnera pas.

Nul besoin d'être un génie pour deviner où elle travaillait.

— Il faudra faire avec.

— Faire avec quoi ?

Elle poussa les enfants vers une chaise.

— Asseyez-vous, leur ordonna-t-elle, avant de se tourner vers Petunia. Je m'appelle Hester.

— Hester ?

Elle répétait chaque phrase comme un perroquet, mais elle ne parvenait pas à comprendre ce qu'une fille du saloon faisait dans son salon avec deux enfants. Elle regarda le porche. Il n'y avait pas de valise.

— Vous avez l'intention de placer vos enfants ici ?

La femme se raidit.

— Je n'ai pas abandonné mes enfants jusqu'à ce jour, et ce n'est pas pour commencer maintenant, alors que ma situation va enfin s'arranger.

Petunia prit une grande inspiration, compta jusqu'à cinq et souffla lentement.

— Excusez-moi, mais pourriez-vous me dire ce que vous faites chez moi ?

Hester chercha dans son corsage et en sortit une feuille de papier. Petunia reconnut son annonce. Celle qu'elle avait affichée dans l'épicerie.

— Je viens pour le poste.

Oh mon Dieu !

Petunia faillit prononcer ces mots tout haut, mais se retint à temps.

— Je crois qu'il y a méprise.

— Vous cherchez bien quelqu'un pour s'occuper d'enfants, non ?

— Si, mais...

— Eh bien, j'en ai deux et j'étais l'aînée d'une fratrie de douze. S'il y a un domaine où je m'y connais, ce sont les enfants.

— Pour ce poste, il me faut une personne qui...

Comment ne pas la froisser ?

— Une personne dont le parcours inspirera confiance à nos donateurs.

— Pas une prostituée, c'est ce que vous voulez dire ?

— Pour être franche, oui.

Hester serra les dents.

— Je n'ai pas toujours été prostituée. Avant, j'étais une épouse et une mère de famille exemplaire.

A la voir aujourd'hui, on avait peine à le croire.

— Mais un jour, leur père est parti dans l'Ouest chercher de l'or et il a cessé de m'envoyer de l'argent, poursuivit-elle.

— Je vois.

Une histoire tristement banale...

— Je suis venue ici dans l'espoir de le retrouver, mais à mon arrivée, j'ai découvert qu'il avait divorcé.

— Comment cela a-t-il été possible, sans votre consentement ?

— C'est ce que j'ai demandé. Apparemment ce n'est pas très compliqué, il suffit d'un mensonge par-ci, d'un peu de poudre d'or par-là...

Elle haussa les épaules.

— Il s'est remarié avec une très jeune femme, a fondé une autre famille et il ne s'intéresse plus du tout à nous.

Petunia regarda les enfants, le cœur serré. Pauvres petits ! Leur visage avait quelque chose de familier. Elle ne parvenait pas à situer d'où lui venait cette impression de déjà-vu, mais...

— J'ai donc repris mon nom de jeune fille, Mansfield, et j'ai fait ce que je devais pour nourrir mes gosses.

Petunia ne lui demanda pas si elle avait envisagé toutes les solutions avant d'en arriver là. Hester n'avait pas l'air d'une femme à céder au désespoir sans se battre.

— Je me prostitue depuis trois ans. Mais j'ai été une femme respectable pendant trente ans et je veux le redevenir.

— Je vois.

Que dire d'autre ? Petunia s'assit dans son fauteuil à oreillettes. Puisque Hester était là, autant lui accorder un entretien. Ne serait-ce que par correction.

— Quelles sont vos qualifications ?

Hester promena son regard dans la pièce vétuste et poussiéreuse.

— Eh bien, pour commencer, mon intérieur est bien mieux tenu que ça.

Petunia eut instantanément envie de prendre un chiffon pour frotter les meubles. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Hester redressa une pile de papiers, dans un coin.

— La maison demande beaucoup de travail, admit Petunia.

— Je n'ai pas peur de travailler dur.

Elle n'en doutait pas. Hester n'était pas très grande ni très vigoureuse, mais on la sentait pragmatique et efficace. En d'autres circonstances, Petunia lui aurait donné sa chance, mais elle avait déjà tellement de mal à convaincre les gens « honnêtes » d'ouvrir leur porte-monnaie pour aider les plus démunis. Elle imaginait d'ici le scandale, si elle confiait les rênes de l'internat à Hester... Elle secoua la tête.

— Je suis désolée. Je ne peux pas vous engager.

Hester la regarda dans les yeux.

— Quand on veut, on peut !

Elle croisa les bras et poursuivit :

— J'ai entendu dire que vous vous étiez retrouvée coincée ici malgré vous.

— C'est exact.

— Et, grâce au ciel, vous avez trouvé un emploi de maîtresse d'école.

— Oui.

— Dans le cas contraire, qu'auriez-vous fait ?

J'aurais télégraphié à mon père pour qu'il m'envoie de l'argent.

Elle ne put se résoudre à avouer la vérité et répondit :

— Je ne sais pas.

— Moi, je le sais, parce que c'est la seule option qu'ont les femmes. Mariées ou pas, c'est du pareil au même.

Et c'était justement ce que Petunia voulait changer. Protéger les femmes seules, obtenir qu'elles ne soient plus contraintes de se prostituer pour vivre, en cas de divorce.

— Si ça ne tenait qu'à moi, je vous prendrais à l'essai. Mais je me dois de penser d'abord aux enfants et m'assurer qu'ils aient un toit au-dessus de la tête.

— D'après la rumeur, le seul protégé que vous abritez pour l'instant, c'est Terrance Winter.

— Il loge ici, oui.

En entendant son nom, Terrance se montra, Lancelot dans les bras.

— Voici mon fils, Philip, et ma fille, Brenda. Ce sont de bons gamins. Je leur fais réviser leurs leçons le matin avant d'aller dormir. Ils sont bien élevés.

Petunia soupira. Hester n'allait pas se laisser congédier aisément.

— Vous savez que la ville est petite.

Hester hocha la tête.

— Petite et étroite d'esprit.

Impossible de le nier.

— Terrance, emmène Brenda et Philip à la cuisine et donne-leur des biscuits et un verre de lait.

Tu veux bien ?

Le petit garçon hocha la tête. Brenda le suivit aussitôt, fascinée par Lancelot. Philip semblait plus réticent.

Hester lui adressa un signe du menton comme il s'arrêtait sur le seuil pour la regarder.

— Va.

Dès qu'ils furent dans la cuisine, Hester se tordit les mains, trahissant pour la première fois sa nervosité.

— Je vous remercie de les avoir éloignés. A cause de notre mode de vie, ils ne peuvent pas ne pas avoir compris ce qui se passe.

Ce fut au tour de Petunia de soupirer.

— J'aimerais vous aider. Sincèrement.

Hester posa les mains sur ses hanches. Sa poitrine saillit, et l'espace d'un instant, Petunia eut peur que ses seins ne s'échappent du corsage.

— Si vous avez peur que certains notables de la ville fassent des histoires, je vous assure que ce ne sera pas le cas.

Intéressant... Petunia la dévisagea avec curiosité.

— Qu'est-ce qui vous permet de le croire ?

— J'y veillerai.

— Vous avez ce pouvoir ?

— J'ai quelques petits moyens de pression.

Le regard qu'elle dirigea vers la porte était explicite, et la sensation de déjà-vu que Petunia avait ressentie en voyant les petits la titilla de nouveau.

— Pourquoi le visage de vos enfants m'est-il familier ?

Hester répondit sans l'ombre d'une hésitation.

— Parce que vous avez probablement rencontré leur père.

— Qui est... ?

— Dougall MacFarlane.

Petunia ne put retenir un cri.

— Le maire ?

— Oui, le grand manitou en personne. Comme vous pouvez l'imaginer, monsieur a été très ennuyé de nous voir débarquer dans sa ville. Il préférerait que vous nous poussiez tous les trois dans la première diligence en partance pour l'enfer plutôt que vous me donniez ce poste.

— Pourquoi êtes-vous restée ?

— Au début, je pensais qu'il y avait encore de l'espoir, qu'il allait revenir vers nous. Au moins pour ses gosses. Mais sa jeune épouse a menacé de le quitter, alors il m'a dit que je n'aurais plus un sou et que si je refusais de déguerpir, il ferait en sorte de me rendre la vie impossible.

Elle sourit avec amertume.

— Et il a tenu parole.

— Il n'aurait pas été plus simple de repartir ?

Hester haussa les épaules.

— Pour aller où ? Mes parents sont morts, je n'ai plus de famille, et là où nous vivions avant, il n'y a pas de travail. Je pensais que si je restais ici...

Elle secoua la tête.

— Je pensais qu'il prendrait au moins les enfants en charge.

— Et ça n'a pas été le cas ?

— Aucune loi n'oblige un homme à le faire.

— Alors il se comporte comme si vous n'existiez pas ?

Elle acquiesça.

— Apparemment, il avait pour projet de faire fortune à l'Ouest et de se débarrasser de son passé.

— Mais il a échoué.

— Oui et il ne m'empêchera pas d'avoir ce poste ! Sa femme est enceinte, et il brigue un siège au Capitole. Si on apprenait qui je suis, le scandale mettrait un terme à ses ambitions.

— Vous pourriez menacer de tout révéler pour qu'il vous donne de l'argent.

Hester secoua la tête.

— Non. Je veux que mes enfants grandissent avec des valeurs, comme l'honnêteté et le travail. Quel exemple serais-je pour eux, si je me comportais ainsi ? Je ne veux pas de son argent, mais je veux retrouver ma respectabilité. Ce travail est la chance que j'espérais. Le moyen de prendre un nouveau départ.

Elle avait pensé à tout. Petunia ne put s'empêcher d'admirer sa détermination. Son courage aussi.

— Ecoutez, si vous réussissez à convaincre votre ex-mari de ne pas torpiller mon projet, j'accepte de vous prendre à l'essai.

— Il se tiendra à carreau !

Petunia n'en doutait pas. Hester avait un don de persuasion exceptionnel. Et avec une arme comme celle qu'elle avait entre les mains — du chantage pour ne pas dire le mot —, l'internat allait peut-être bénéficier d'un soutien inespéré !

Hester regarda en direction de la cuisine.

— Il faut que j'aille travailler.

— Les petits peuvent rester ici cette nuit, si vous voulez.

— Vous avez une chambre pour eux ?

— Je n'ai pas encore de lits, mais j'ai six chambres.

— Ils dorment n'importe où. Ils ont un bon sommeil.

— Est-ce qu'ils ont dîné ?

— Pas encore.

— Y a-t-il quelque chose en particulier qu'ils n'aiment pas ?

— Ils mangent de tout. Ils ne font pas de caprices. Ce sont de bons gamins.

Avec elle pour mère, cela n'avait rien d'étonnant. Ils étaient sans doute déboussolés, anxieux et en colère à cause de leur père, mais ils ne devaient pas tenir souvent tête à leur mère.

— Je viendrai les chercher aussitôt que j'aurai terminé de travailler.

— A quelle heure ?

— Vers 2 heures du matin.

— Vous ne voulez pas que je les garde cette nuit ?

— Non. Philip sera angoissé s'il ne me voit pas rentrer à 2 heures.

Son sourire résigné en disait plus long que des mots.

— Il est très protecteur depuis le départ de son père.

Petunia n'en doutait pas.

— Il a l'air d'être un bon garçon.

— Oui. Malheureusement, il a dû grandir trop vite.

Petunia se dirigea vers une petite soucoupe, près de la porte d'entrée, prit le double de la clé et le tendit à Hester.

— A cette nuit, alors.

— J'ai le poste ?

Petunia hocha la tête. C'était sans doute la pire et la meilleure décision qu'elle ait jamais prise... Il y avait des semaines où les événements s'imposaient à vous sans qu'on sache comment.

Le sourire éclatant de Hester lui fit chaud au cœur.

— Vous ne le regretterez pas !

— J'en suis certaine.

* * *

Ce ne fut pas le cliquetis d'une clé dans la serrure qui réveilla Petunia en sursaut dans la nuit, mais le grincement de la fenêtre de la cuisine. Elle se figea sous ses couvertures, la respiration en suspens. Un intrus était en train d'entrer dans la maison ! Elle se leva sans bruit, enfila son peignoir et tâtonna pour trouver son fusil. Oh non ! Avec le chamboulement de l'installation des enfants, elle l'avait oublié dans la cuisine !

Ouvrant tout doucement la porte de sa chambre pour l'empêcher de grincer, elle se faufila dans le couloir. En arrivant devant l'escalier, elle sentit qu'on l'observait et se retourna d'un bond, effrayée. Dieu merci, ce n'était que Philip et Terrance, pétrifiés, à l'entrée de leur chambre. Elle posa un doigt sur ses lèvres et leur fit signe de rentrer dans la pièce. Ils reculèrent d'un demi-pas, puis s'arrêtèrent. Elle leur répéta l'ordre de s'en aller et de fermer la porte derrière eux. Cette fois, ils obéirent avec réticence.

Il y avait une petite lampe en fonte en haut des marches. Elle la prit. Son poids la rassura un peu. A défaut d'arme, elle pourrait s'en servir comme d'un gourdin. Elle jeta un coup d'œil derrière elle. Les enfants étaient enfermés dans leur chambre. Plus d'excuse pour reculer.

Elle descendit les marches sur la pointe des pieds, essayant de se rappeler à quel niveau se

situait celle qui grinçait. C'était la quatrième en partant du bas, si ses souvenirs étaient justes. Mais elle était tellement paniquée qu'elle ne parvenait pas à se représenter à quel endroit de l'escalier elle se trouvait. Elle ne savait même pas quelle heure il était.

Mille pensées lui traversèrent l'esprit. Hester passerait-elle par la fenêtre, si elle perdait sa clé ? Difficile à croire, mais après tout que savait-elle d'elle ? Rien, excepté qu'elle était pleine de ressource. C'était peut-être Hester, tout simplement, et dans deux minutes, elles seraient attablées toutes les deux à la cuisine en train de boire une tasse de thé.

Un petit frisson lui hérissa la nuque. Non, son instinct lui soufflait que ce n'était pas Hester.

— Seigneur, si Vous êtes là, il va falloir me donner un coup de main ! murmura-t-elle.

Elle conversait toujours avec Dieu quand elle se retrouvait dans une situation délicate. Elle aimait savoir qu'il était à ses côtés dans ces moments-là. Elle ne doutait pas de Sa présence, mais il pouvait toujours être occupé ailleurs. Avec un peu de chance, ce ne serait pas le cas ce soir. Elle avait trois enfants sous sa responsabilité et elle ne pouvait pas se permettre de faillir dans sa mission.

Elle envisagea d'appeler au secours, mais la maison se trouvait à la sortie de la ville : personne ne l'entendrait. Et puis, leur visiteur, quel qu'il soit, ignorait qu'elle l'avait entendu entrer. En criant, elle perdrait le minuscule avantage qu'elle avait sur lui.

Elle sentit la marche suivante s'enfoncer légèrement sous son pied. C'était celle qui grinçait ! Elle recula aussitôt, mais pas assez vite. Un minuscule craquement, à peine audible, monta dans le silence, si faible qu'elle fut probablement la seule à l'entendre. La main sur la rampe, elle essaya de respirer calmement.

— Terrance, appela alors une voix pâteuse. Où es-tu, fils ? Je suis venu te chercher.

Brian Winter ! Il était chez elle et à l'entendre bredouiller, il avait bu. Le poids de la lampe qui l'avait rassurée une minute plus tôt devint dérisoire. Elle la serra néanmoins de toutes ses forces. Brian Winter ne repartirait pas avant d'avoir trouvé son fils. Elle allait devoir l'affronter, mais pas ici, dans l'escalier. Elle ne voulait pas qu'il s'approche des petits.

D'après sa voix, il se trouvait encore dans le périmètre de la cuisine. Elle se força à descendre les dernières marches. Le fracas d'un meuble qu'on renverse dans l'entrée, probablement la petite table où elle posait les clés, lui indiqua qu'il était tout proche. Beaucoup trop proche.

S'il passait près d'elle, elle pourrait se glisser sans bruit derrière lui et aller prendre le fusil dans la cuisine. Elle savait où il était : à côté de la porte de derrière, appuyé contre le mur. Pourquoi fallait-il qu'elle ait oublié de le prendre, justement ce soir ?

Winter était tout près. Elle l'entendait. Elle le sentait.

Mon Dieu, aidez-moi !

Retenant sa respiration, elle recula pour se fondre davantage dans l'obscurité. Mauvais calcul. Sa hanche heurta une petite table, et la lampe-tempête posée dessus bascula. Elle essaya de la rattraper au vol — sans succès. Le fracas résonna dans toute la maison.

Les ombres bougèrent quand Winter se retourna.

— Qui est là ?

Elle n'avait plus le choix. Elle prit une inspiration et essaya de parler le plus calmement possible.

— Je crois que c'est à moi de poser cette question.

Par chance, il était trop ivre pour se rendre compte que sa voix tremblait de peur.

Il lâcha un ricanement qu'elle ne parvint pas à analyser. Dégoût ou victoire ?

— La maîtresse d'école, c'est ça ?

— Qui voulez-vous que ce soit, à cette heure de la nuit et dans ma maison ?

— Ça pourrait être mon gosse.

Les ombres bougèrent de nouveau. Il avançait vers elle.

— Celui que vous m’avez pris.

— Je n’ai pris personne.

Elle recula imperceptiblement vers la cuisine.

— M. Parker m’a demandé de veiller sur Terrance.

Elle n’éprouvait aucun remords à impliquer Ace. Il était de taille à se défendre.

— Foutaises ! Il n’aurait pas levé le petit doigt, si vous n’aviez pas mis votre nez de fouineuse dans mes affaires.

Pour un ivrogne, il était étonnamment logique.

— Est-ce vraiment important de savoir qui l’a amené ici ?

Elle fit un pas de plus en direction de la cuisine.

— Terrance a besoin d’une vie stable.

— Allez vous faire foutre ! C’est mon fils ! J’ai discuté avec un avocat au saloon. Il m’a dit que vous n’aviez pas le droit de me le prendre.

Son cœur battait à tout rompre. Elle était proche de la cuisine, toute proche... encore un pas.

— Vous êtes sûr que c’était un avocat ?

— Il s’y connaît plus que vous !

Elle n’avait aucune envie d’en discuter avec lui. Elle franchit le seuil de la cuisine à reculons.

— Je vais récupérer mon gosse, que vous le vouliez ou non.

— Je regrette, mais Terrance reste ici. Le fait qu’il soit votre fils ne vous autorise pas à le frapper.

Sa silhouette massive remplit l’encadrement de la porte, bloquant la lumière. Elle ne se souvenait pas qu’il était aussi gigantesque. Et il avait les poings serrés.

— Sale garce !

Elle se redressa de toute sa taille, la lampe serrée dans la main. S’il persistait à menacer Terrance, il allait découvrir quel genre de garce elle pouvait être.

— Allez-vous-en. Tout de suite !

— J’irai nulle part sans mon fils.

Elle essaya une dernière fois de faire appel à sa raison.

— Votre fils dort. A moins que vos vociférations ne l’aient réveillé. Revenez demain matin, et nous en discuterons calmement.

— Y a pas à discuter.

Il avança vers elle d’un pas lourd.

— Je prends mon gosse, et vous n’avez rien à dire !

La force de sa colère la fit reculer. Elle heurta la table par-derrrière. Elle était prise au piège, et il continuait à avancer ! Où était le fusil ?

— Je vous préviens, je suis armée ! prétendit-elle.

— Je vous crois pas.

Était-elle donc une si piètre menteuse ?

— Avancez encore d’un pas et vous verrez.

Il avança d’un pas.

— Même si c’était vrai, vous n’appuierez pas sur la détente.

Elle sentit un filet de sueur couler dans son dos, et le goût de la peur remplit sa bouche. Si elle avait vraiment eu le fusil dans les mains, elle aurait probablement appuyé sur la détente sans le faire

exprès, tant elle tremblait. La dernière fois qu'elle avait affronté un homme furieux, c'était en public. Ce soir, c'était différent. Il n'y avait qu'elle et trois enfants vulnérables pris au piège dans le manteau sinistre de l'obscurité.

Il bondit. Elle sauta sur le côté dans un réflexe désespéré, mais il attrapa son peignoir. Elle entendit le tissu se déchirer. Elle trébucha, se retourna et vit son ombre se jeter sur elle. Elle lui lança la lampe au visage en hurlant. Un cri d'effroi jaillit de l'étage.

— Restez dans votre chambre, les enfants ! cria-t-elle, essayant d'atteindre la porte de derrière.

Brian l'empoigna par-derrière et la ramena vers lui. Elle se débattit, hurlant de plus belle, un cri inutile mais qui la galvanisa. Elle entendit le tissu de son peignoir céder, puis deux ombres passèrent à toute vitesse à côté d'elle.

— Papa, arrête !

Oh Dieu ! c'était Terrance !

— Va-t'en, Terrance, fuis !

Mais le petit ne s'enfuit pas. La deuxième ombre fonça sur Winter. Il y eut le choc sourd d'un poing qui s'écrase sur un visage, et une voix d'enfant, vibrante de rage, résonna dans l'obscurité.

— Lâchez-la !

Philip ?

Petunia entendit le bruit d'un corps qui dégringole, puis un cri rauque, guttural. Les deux garçons se battaient avec lui !

Elle fonça à travers la cuisine en se prenant les pieds dans sa robe de chambre déchirée. Le fusil. Où était le fusil ? Elle le trouva à sa place, fit demi-tour et courut, terrifiée pour les garçons, craignant pour leur vie à tous.

La porte d'entrée s'ouvrit à cet instant avec une telle violence qu'elle en tapa contre le mur.

— Sale fils de pute !

Cette fois, la voix était celle d'une femme. Petunia entendit un bruit de verre brisé puis un râle de douleur.

— Tu as osé toucher à mon fils ?

Il y eut un craquement sourd, puis un éclair de lumière. Winter hurla de nouveau.

— Ce n'est qu'un avant-goût, ordure ! Il y aura beaucoup de flammes là où tu vas aller.

Petunia se rua dans la salle à manger et vit Brian Winter tourner sur lui-même comme un dément, le bras en feu.

— Oh ! mon Dieu !

Elle attrapa un plaid, sur le canapé.

— Laissez-le cramer, siffla Hester.

Petunia la foudroya du regard et éteignit les flammes qui commençaient à attaquer le dos de Winter.

Terrance avait déjà saisi un autre plaid, sur la chaise. Hester le lui arracha des mains. Winter pivota vers elle au moment où elle allait le jeter sur son bras. Ses yeux étaient ceux d'un dément.

— Je vais te tuer, salope !

Une odeur de laine, de cheveux brûlés et d'alcool remplit la pièce.

— Tiens-toi tranquille, abruti.

Mais il continua à hurler :

— Je vais te tuer ! Je vais te tuer !

Petunia se suspendit à lui de tout son poids.

— Pas chez moi !

Hester l'imita, et Winter dégringola sur le sol.

— Papa !

Petunia n'aurait su dire si c'était de l'amour ou de la peur qui perça dans la voix du petit garçon.

Winter essaya de se relever, mais Hester lui lança un uppercut au menton, et il retomba, inerte.

Hester remua les doigts et regarda Petunia.

— Vous voyez que vous avez besoin de moi.

Petunia s'adossa au mur et ferma d'une main tremblante son peignoir déchiré. Quel désastre !

Elle déglutit péniblement et hocha la tête.

— En effet.

Winter ne bougeait plus. Terrance s'était assis près de lui et lui caressait les cheveux en chuchotant des choses qu'elle ne pouvait pas entendre.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

— Le balancer avec les ordures ménagères.

Hester alluma une lampe et contempla Winter, avant de le pousser du pied.

— Il est trop gros pour qu'on le porte.

Elle se retourna et appela :

— Phil ! Cours au saloon et ramène M. Parker.

Petunia gémit. Oh non ! Tout mais pas lui !

— C'est une très mauvaise idée. Il vaudrait mieux appeler le shérif.

— Ace saura quoi faire.

Hester regarda le capharnaüm en secouant la tête.

— Il ne va pas être content.

— Et moi, vous croyez que je suis contente ?

Si cet épisode malheureux venait à se savoir, le scandale donnerait à un coup d'arrêt à son projet.

— Ne vous inquiétez pas, Ace va tout arranger.

— Et pourquoi se donnerait-il cette peine ?

Hester lui lança un regard apitoyé.

— Tout le monde, en ville, sait qu'il a jeté son dévolu sur vous. Et personne ne touche à ce qui appartient à Ace Parker.

Chapitre 7

Petunia s'attendait qu'Ace surgisse tel l'éclair, mais il entra tranquillement, comme si voler au secours de deux femmes et de trois enfants au beau milieu de la nuit relevait de la routine. Peut-être était-ce le cas. La violence faisait partie de son quotidien.

D'un regard, il nota la table renversée, les éclats de verre sur le sol et le tremblement de ses mains, alors qu'elle descendait l'escalier après être allée s'assurer que Brenda dormait paisiblement. Quand elle le rejoignit dans la salle à manger, il était en train de contempler le spectacle qu'offraient Winter, recroquevillé près de la cheminée, Hester face à lui, le fusil pointé sur ses bijoux de famille.

Il porta un doigt à son chapeau.

— Bonsoir, Hester.

— Bonsoir, Ace.

— Je t'avais dit ce qui se passerait, si tu faisais l'imbécile, Winter !

— Je voulais juste récupérer mon gosse.

— A 2 heures du matin ?

— Un père a le droit de voir son fils.

— Pas en pleine nuit et pas alors que je t'ai ordonné de te tenir à distance.

Terrance toucha l'épaule de son père, les joues trempées de larmes.

— Papa, s'il te plaît.

Ce dernier le repoussa d'un geste brusque.

— Dégage !

Petunia en avait assez entendu.

— Terrance, j'aimerais que tu montres à Philip comment nous préparer du café. Tu veux bien ?

Le petit garçon ne bougea pas. Ace lui fit un signe.

— Obéis, petit.

Terrance ne se le fit pas dire deux fois, et partit en courant. Petunia croisa le regard d'Ace et eut envie de se sauver en courant, elle aussi. Elle s'était trompée en pensant qu'il était calme. Il était fou de rage.

Personne ne touche à ce qui appartient à Ace Parker.

Dans d'autres circonstances, elle aurait rétorqué fièrement qu'elle n'appartenait à personne, mais il fallait bien reconnaître que sa présence dans la maison changeait tout.

Il se retroussa les manches et s'accroupit à côté de Winter.

— Tu peux poser le fusil, Hester. Je m'en occupe.

— Je crois que je vais attendre un peu, au cas où.

— Comme tu veux.

— Ne l'écoutez pas, glapit Winter. Elle est complètement folle ! Elle a voulu me tuer !

— Si Hester ne se contrôlait pas, tu serais déjà transformé en passoire.

Il souleva les lambeaux calcinés de la manche de Winter.

— Cette malade a essayé de me brûler vif !

— Tu as posé la main sur mon fils, rétorqua Hester. Estime-toi heureux de ne pas être en train de bouffer tes couilles.

— Hester ! protesta Petunia. Les enfants !

Les épaules d'Ace tressautèrent de manière suspecte. Il n'était quand même pas en train de rire ? Elle ne voyait vraiment pas ce que la situation avait de drôle. Un scandale au moment même où l'internat ouvrait ses portes pourrait compromettre toute l'opération.

— Si tu n'étais pas aussi soûl, tu te rendrais compte que tu t'en tires à bon compte, reprit Ace en se redressant. Maintenant, tu vas décamper vite fait, sinon je laisse Hester mettre sa menace à exécution.

Winter se leva péniblement, en se tenant le bras.

— J'ai le droit de voir mon fils ! protesta-t-il.

Ace l'empoigna par sa chemise.

— C'est moi qui dis le droit.

— Vous n'êtes pas le shérif !

— Je suis au-dessus du shérif. Je suis la loi.

— Qu'allez-vous faire de lui ? s'inquiéta Petunia.

Il l'observa sous le bord de son chapeau.

— Ça vous préoccupe ?

Etrangement, oui. Elle le lui dit.

— C'est un minable et un ivrogne.

— Mais c'est un être humain.

Ace le poussa vers la porte.

— Si peu !

— Amen, acquiesça Hester, baissant le fusil.

Une nouvelle poussée projeta Winter contre le mur.

— Doucement ! s'indigna Petunia.

Ace s'immobilisa et la regarda avec une surprise sincère.

— Vous avez peur que je l'abîme ?

— Pas lui. Le mur. On vient juste de reboucher les fissures.

Elle vérifia l'état du mur avant de les suivre jusqu'à la porte.

— Je ne veux plus de lui dans les parages.

— Je vais régler le problème.

Petunia posa la main sur son bras, effrayée par le ton de sa voix.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

— Lui donner une leçon qu'il n'est pas près d'oublier.

— Vous n'allez pas le tuer ?

Il la regarda.

— Vous m'avez demandé de régler le problème. C'est ce que je fais.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Je sors ce fumier de votre maison, c'est tout.

Elle ne pouvait pas être complice d'un meurtre.

Une autre poussée et Winter fut dehors.

— Essaie de courir et je te colle une balle dans les fesses ! l'avertit Ace.

Petunia esquissa un mouvement pour fermer la porte. Ace l'arrêta, lui prit le menton, et l'obligea à croiser son regard.

— A mon retour, il faudra qu'on parle.

— De quoi ?

— Où était le fusil ?

— Euh...

— Je vous ai pourtant dit de le garder avec vous.

La peur la fit frissonner — à moins que ce ne soit de l'excitation ? Il lui embrouillait tellement les idées qu'elle n'arrivait plus à faire la différence.

— Je n'oublierai plus.

Il hocha la tête, le regard noir.

— Je sais.

Sur cette petite note sinistre, il partit. Elle ferma lentement la porte, pressant son front contre le battant, tout en tournant la clé. Pourquoi fallait-il que la vie soit aussi compliquée ?

— Fermer la porte à clé ne changera rien. Vous avez vu son visage ? Il est furieux.

Petunia se retourna. Hester se tenait sur le seuil du salon, le fusil dans les mains.

— Il n'a aucun droit sur moi. En tout cas, pas celui de me menacer.

Hester éclata de rire et appuya le fusil contre le mur.

— Vous avez beaucoup à apprendre sur les hommes, chérie, si vous pensez que ça fait une différence.

— S'il revient...

Hester secoua la tête.

— Oh ! il reviendra !

— S'il revient, nous nous parlerons posément comme des êtres civilisés.

Hester croisa les bras sur sa poitrine.

— Vous ne connaissez pas très bien Ace Parker, n'est-ce pas ?

— Parce que vous, si ?

— Mieux que vous, apparemment.

La remarque la saisit. Elle n'avait pas réfléchi qu'en travaillant au saloon, Hester avait eu l'occasion de connaître Ace de façon intime. Cette pensée la troubla plus qu'elle n'aurait voulu l'admettre.

— N'allez pas vous faire des idées. Je ne suis pas son genre.

— Et quel est son genre ?

Hester l'examina de la tête aux pieds.

— En temps normal, je dirais que...

— Est-ce que mon papa va avoir des ennuis ?

Oh non ! Elle ne saurait jamais ce que Hester avait été sur le point de dire ! Malgré sa frustration, Petunia se força à sourire à Terrance.

— Ne t'inquiète pas. M. Parker s'occupe de lui.

— Il va aller en prison ?

— Ce ne serait peut-être pas plus mal, dit gentiment Hester. Ça lui permettrait de se nourrir correctement, de ne pas boire et de se reposer.

— On donne à manger aux prisonniers ?

Petunia lui ébouriffa tendrement les cheveux.

— Bien sûr.

— Je pourrai aller le voir ?

Elle lui sourit avec douceur.

— Je t'y emmènerai moi-même.

— Il va rester combien de temps en prison ?

Elle s'agenouilla et prit sa main dans la sienne.

— Pas très longtemps, je suppose. Juste ce qu'il faut pour qu'il se repose et qu'il retrouve ses esprits.

Terrance hocha la tête.

— Il n'est pas le même quand il a bu.

Aucun enfant ne devrait avoir à prononcer ces mots. Petunia eut envie de le serrer très fort dans ses bras.

— Tu as été très courageux, ce soir.

— Je ne pouvais pas le laisser vous faire du mal.

— Je te remercie. Tu sais... les parents aussi font des bêtises, parfois.

— Avant, il n'était pas comme ça.

— Je sais qu'il a dû être un homme bien.

— C'est vrai ?

Hester s'éloigna pour aller voir ses enfants. Petunia l'étreignit doucement.

— Tu es son fils. Quelqu'un qui a donné la vie à un petit garçon aussi formidable que toi ne peut pas être mauvais.

— Il dit que maman l'aimait.

— J'en suis sûre.

— Il a été vraiment triste, quand elle est morte.

Ce qui expliquait sans doute son alcoolisme.

Elle se redressa et l'emmena dans la cuisine.

— Je suis sûre que si M. Parker lui parle, il changera.

— Vous y croyez vraiment ? demanda-t-il, s'asseyant sur sa chaise.

Elle lui servit un verre d'eau. Ses mains tremblaient encore. Elle s'en rendit compte quand le verre heurta le plateau de la table.

Elle s'assit à côté de lui.

— M. Parker a l'air d'un homme qui accomplit tous les jours des miracles.

Il ne toucha pas à son verre d'eau.

— Vous croyez qu'il peut transformer mon papa ?

— Je l'espère. Mais pour l'instant, nous avons tous les deux besoin de sommeil. Je dois faire la classe demain, et toi, tu dois travailler tes divisions.

— Je peux monter des biscuits dans ma chambre ?

Après ce qu'ils venaient de vivre, il avait bien mérité un peu de réconfort.

— D'accord. Mais juste deux. Pas plus, sinon tu ne pourras pas dormir.

— Si, je pourrai dormir.

Elle lui sourit et répéta :

— Juste deux.

Il prit ses biscuits et quitta la pièce. Elle attendit d'entendre la quatrième marche grincer, puis

appuya son front sur ses bras repliés et éclata en sanglots.

* * *

Une heure plus tard, on frappa à la porte. Hester se leva de sa chaise.

— Je crois savoir qui c'est.

Petunia craignait de le savoir, elle aussi.

— Je suppose que le moment est venu pour moi d'aller me coucher.

Petunia sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Non, non, restez.

Hester secoua la tête.

— Je suis dans ma chambre, si vous avez besoin de moi.

Pétrifiée, Petunia l'entendit ouvrir à leur visiteur.

— Rebonsoir, Ace.

— Rebonsoir, Hester.

— Je voulais te remercier pour ton aide, dit encore Hester.

— Je t'en prie. C'était avec plaisir.

— Petunia est dans la cuisine.

Il retira son chapeau en entrant et le minuscule espoir qu'il remette la discussion au lendemain s'évanouit. Un homme n'enlevait pas son chapeau, à moins que ce ne soit sérieux.

— Je monte me coucher, annonça Hester.

Et dans la seconde qui suivit, Petunia se retrouva seule en face de lui. Il avait l'air aussi frais que s'il venait de se lever, alors qu'elle ne devait ressembler à rien avec ses yeux cernés, sa tresse à moitié défaits et ses vêtements froissés. Ce n'était vraiment pas juste.

Il prit le fusil appuyé contre le mur de l'entrée.

— Pourquoi n'est-il pas à sa place ? demanda-t-il en traversant la cuisine pour l'appuyer près de la porte.

— Hester l'a posé là.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je n'aime pas les armes à feu.

Il l'observa quelques instants. Ce n'était pas facile de rester immobile sous l'intensité de son regard.

— Hester est un peu brute de décoffrage, mais dessous, c'est de l'or massif. Vous devriez l'engager.

— C'est déjà fait.

Il posa son chapeau sur la table.

— Les gens vont vous mener la vie dure.

— Qu'ils aillent au diable !

Il haussa un sourcil.

— En voilà un langage pour une jeune femme bien élevée.

— Je m'en fiche.

Elle s'attendait à le voir sourire, pas à cette lueur étrange dans ses yeux. De l'inquiétude ?

— Invitez-moi à boire une tasse de café.

— Vous vous êtes invité tout seul.

— Faites-moi plaisir.

Il repartit vers la porte avant qu'elle ait pu protester. Elle le suivit, s'humectant les lèvres, tandis qu'elle prenait la mesure de la largeur de ses épaules, de l'étroitesse de ses hanches, de ses fesses dures et musclées. Elle avait parcouru la moitié du salon quand elle se souvint du fusil.

— Oh zut !

Il stoppa son demi-tour, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Laissez. Je suis là.

La porte se ferma derrière lui avec un petit clic. Elle resta immobile, le cœur battant à tout rompre, attendant qu'il frappe. Il toqua doucement, et quand elle ouvrit la porte il était là, son chapeau à la main. On aurait dit un amoureux en visite.

— Bonsoir.

Peut-être était-ce le stress qui retombait ou l'absurdité de la scène, mais elle réussit enfin à sourire spontanément et ouvrit toute grande la porte.

— Bonsoir.

Il franchit le seuil et l'entrée parut subitement à Petunia trop exigüe, sa bouche trop sèche.

— Puis-je vous offrir une tasse de café ?

Ses lèvres frémirent comme s'il réprimait un rire.

— Quelle bonne idée !

Elle referma la porte et refit le chemin derrière lui jusqu'à la cuisine. Etrange... A la fois ridicule et... parfait.

Il suspendit son chapeau au montant d'une chaise, comme s'il était familier des lieux. Comme s'il était chez lui. Il tira une autre chaise et s'assit, les jambes étendues devant lui. Parfaitement à l'aise. Impressionnant. Terriblement viril.

Attrapant un torchon, Petunia souleva la cafetière tiède.

— Vous auriez pu vous servir.

Son sourire fut un chef-d'œuvre d'insolence.

— A votre place, je me ferais toute petite.

— Sinon quoi, vous allez me frapper ?

— Pas mon style.

Elle posa la cafetière sur un brûleur chaud. Ce n'était pas la première fois qu'un homme la menaçait, mais c'était la première fois que le danger venait d'un homme aussi beau que sombre. Il n'y avait rien de particulièrement sexuel dans la façon dont il l'observait, renversé sur sa chaise, mais il dégageait une énergie qui lui faisait flageoler les jambes et tendait douloureusement la pointe de ses seins. Elle vit son regard se poser sur sa poitrine et croisa aussitôt les bras pour lui cacher l'effet qu'il produisait sur elle, mais il était trop tard, et ils le savaient l'un comme l'autre. Elle devait dire quelque chose. Elle se détourna.

— Je prends des tasses.

Il l'arrêta d'un paisible :

— Retournez-vous, Pet.

Elle ne voulait pas, mais une fois encore, elle n'avait pas le choix. Pas seulement parce qu'elle avait une dette envers lui, mais parce que c'était un ordre et qu'il venait de lui. Elle se retourna donc. La lumière des lampes adoucissait en général les visages, mais pas celui d'Ace. Elle n'atténuait pas la tension de ses traits. Il la fixait avec une intensité qu'elle n'avait vue qu'une seule fois, le jour où une ménagerie était venue s'installer en ville. Dans l'une des cages, un tigre magnifique allait et venait, souple, menaçant, projetant son énergie au-delà de sa geôle. Il avait la même expression qu'Ace en cet instant. Sauf qu'il n'y avait pas de barreaux entre eux pour la protéger.

— Je ne sais même pas pourquoi vous êtes en colère.

— Vraiment ?

Elle lui tendit une tasse, et il la prit avec ce même calme de façade.

— Ce n'est pas ma faute si cet homme est entré chez moi par effraction.

— Je ne vous le reproche pas, même si c'était prévisible. C'est pour cette raison que je vous ai dit de garder le fusil en permanence avec vous.

— Il s'est passé beaucoup de choses aujourd'hui. J'ai oublié.

Un éclair de colère traversa ses yeux.

— Et vous avez failli vous faire tuer ! Si Hester n'était pas arrivée, vous seriez morte.

— Je sais me défendre.

Il la toisa d'un air écœuré.

— A qui voulez-vous faire croire ça ?

Elle posa sa tasse sur la table d'un geste brusque.

— C'est la vérité.

Il esquissa un sourire froid.

— Vous êtes une femme. Même avec la meilleure volonté du monde, vous ne pouvez pas l'emporter contre un homme.

— Je le sais, je ne suis pas stupide ! Je n'avais pas l'intention de me battre avec lui.

— Et qu'aviez-vous l'intention de faire ?

Elle l'aurait tenu en respect avec le fusil — qu'elle n'avait pas, parce qu'il était resté dans la cuisine... Elle soupira et repoussa ses cheveux en arrière. Elle n'était pas obtuse, et le fait qu'elle ait oublié de prendre le fusil ne donnait à Ace aucun droit sur elle.

Il esquissa un sourire teinté d'ironie.

— Je prends votre silence pour un aveu.

— Prenez-le comme vous voulez.

L'eau sur la cuisinière commença à chauffer. La cafetière craqua en se dilatant. La tension dans la pièce était tout aussi explosive. Petunia prit du sucre sur l'étagère et le posa sur la table. Ace lui saisit le poignet.

— Lâchez-moi !

— Obligez-moi.

Elle était tellement en colère contre Brian Winter, contre la vie en général et la sienne en particulier qu'elle le gifla. Ou du moins, elle essaya. Mais il lui attrapa la main au vol avec une rapidité qui la fit ciller. Une onde d'excitation naquit aussitôt dans son ventre et irradiait entre ses cuisses, atteignant un endroit resté en sommeil si longtemps que le réveil en était presque douloureux. Elle désirait cet homme. Un désir brutal, sauvage, qui la déstabilisait au moment où elle aurait eu besoin de toute sa colère. Impossible de se contrôler. Et la façon brûlante dont il la regardait n'arrangeait rien, au contraire. Il la désirait, lui aussi.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Je ne vous appartiens pas.

Sa réponse jaillit, tranchante.

— Vous êtes ce que je veux que vous soyez.

Tout en elle se rebella, mais un éclair de lucidité la réduisit au silence parce que, en cet instant, c'était vrai. Si vrai qu'au lieu de nier, elle redressa le menton et le mit au défi de le prouver.

Il desserra son étreinte sur son poignet, et elle sentit son pouce caresser son poignet. Il dut capter ses pulsations affolées. Il avait trop d'expérience pour ne pas savoir quand une femme était troublée.

— Vous me désirez.

Elle hocha la tête.

— C'est une évidence depuis le baiser que nous avons échangé.

— C'est une évidence depuis la première fois que nous nous sommes rencontrés.

— Mais ça ne change rien.

Il secoua la tête.

— Petite fille, que vous êtes naïve !

— Je ne suis pas une petite fille.

Il se leva. Son sexe était tendu sous son jean. Dur, épais. Tentant. Elle dut résister à la tentation de le caresser.

— Ce n'est pas le bon moment pour me le rappeler.

Un avertissement dont elle ne pouvait pas ne pas tenir compte. Il se leva, mais elle ne recula pas, tout à l'impatience de ce qui allait se passer. Elle ignorait ce que ce serait, elle savait juste qu'elle en avait envie. De tout son être, de toute son âme.

— Je sais.

Sa réponse fut brève et douce.

— Fuyez, Pet.

La sienne tout aussi succincte. Posant les mains sur ses épaules, elle chercha son regard.

— Non.

— Merde !

Il avança d'un pas, glissa un pied entre les siens. Son genou heurta les siens, lui faisant écarter davantage les jambes pour lui faire de la place. Il avança encore, la forçant à reculer jusqu'à ce qu'elle soit acculée contre le comptoir. Il lui ramena alors les mains en arrière, l'obligeant à se cambrer.

Elle imagina le spectacle qu'elle devait offrir, sa chemise de nuit tendue sur ses seins, son dos et sa nuque arqués. Offerte. Vulnérable. Elle frissonna de la tête aux pieds.

Dans l'ombre, les yeux d'Ace semblaient plus sombres, ses lèvres plus pleines et sa respiration s'était accélérée. Il contempla son visage, sa gorge, ses seins. Ses mamelons se dressèrent comme si son regard avait le pouvoir de la caresser physiquement.

Il toucha ses pieds du bout de sa botte.

— Ecartez les jambes.

Jamais personne ne lui avait dit quelque chose d'aussi scandaleux. Ni d'aussi érotique. Ses pieds s'écartèrent comme mus par une volonté propre. Il se pressa contre elle, et pour la première fois de sa vie, elle sentit concrètement le désir d'un homme. Ce fut un choc, une révélation, une promesse. Il se pencha sur elle. Elle respira plus vite, le visage en feu. Soit elle lui tenait tête, soit elle capitulait. Son demi-sourire disait qu'il s'attendait à la voir céder. Relevant le menton, elle le défia du regard.

— Si vous pensez m'intimider, c'est raté. Mais si vous devez m'embrasser, faites en sorte que ça en vaille la peine !

Elle sentit son tressaillement. Elle l'avait surpris. Tant mieux !

— Je suis une femme, pas une petite fille, Ace. Je suis peut-être vierge, mais je ne suis pas ignorante pour autant. J'ai été agressée par un homme, ce soir. Autant que possible, j'aimerais que cette expérience-ci soit agréable.

— Nom de Dieu !

Les mots glissèrent si doucement de ses lèvres, qu'elle n'aurait su dire si c'était un juron ou une prière.

— Un homme armé de bonnes intentions est à la torture avec vous, Petunia Wayfield.

— Qui a dit que je voulais que vous soyez armé de bonnes intentions ?

Il lui caressa la joue, puis laissa glisser ses doigts le long de son cou, de sa poitrine, trouva la pointe dressée de son sein gauche, et la pinça doucement.

— Eux le disent.

Elle retint son souffle tandis que le plaisir se répandait jusqu'à son entrejambe. Un sillon de feu qui brûla toutes ses défenses sur son passage. Elle s'attendait qu'il recule, ce ne fut pas le cas. Il lui pinça de nouveau le mamelon, plus fort, scrutant son regard, cherchant... elle ignorait quoi. La pression augmenta, en même temps que le plaisir. Il la pinça encore plus fort, puis caressa le bourgeon enflammé du bout des doigts, et toutes ses sensations décuplèrent. Elle retint son souffle, guettant la prochaine aiguille de douleur, et vit ses lèvres s'ouvrir sur un sourire.

Mais ce n'était pas un sourire victorieux. Il avait l'air presque triste. Ace l'emmena du plaisir à la douleur puis tout aussi rapidement de la douleur au plaisir, la faisant basculer de l'un à l'autre sans répit, prenant son sein en coupe dans sa main, passant de la brutalité à la tendresse.

— Je ne suis pas quelqu'un qu'on défie impunément. Je ne suis pas un de ces gentlemen de l'Est qui cherchent une femme parfaitement éduquée pour honorer leur couche. Quand je prends une femme, j'exige qu'elle se donne à moi corps et âme, et qu'elle se plie totalement à ma volonté. Je la pousse au-delà de ses limites.

Elle recevait chacune de ses paroles dans son âme, mais aussi dans son corps : son sexe palpitait, sa respiration s'altérait.

— Mais ensuite, vous la ramenez en lieu sûr, chuchota-t-elle.

Il secoua la tête et referma une fois encore les doigts sur son mamelon, le tirant, le tordant, lui laissant entrevoir un monde plein de promesses.

— Pas toujours.

Le bruit de la cafetière, sur la cuisinière, leur indiqua que le café était prêt. Ace recula, laissant Petunia incrédule et frustrée. Il lui fallut trois bonnes secondes pour rassembler ses esprits et se redresser. Son mamelon gauche la brûlait, son sexe aussi. Elle était complètement perdue.

Il se dirigea vers la porte, prit le fusil et le lui fourra dans les mains.

— Que je ne vous surprenne plus jamais sans cette arme !

C'était un ordre. Elle hocha la tête, pas simplement parce que c'était du bon sens. Pendant un long moment, il la dévisagea sans mot dire, comme s'il luttait contre un démon intérieur. Des émotions se succédèrent sur son visage — désir, détermination, regret, désir. Avec un soupir, il repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Et que je ne vous surprenne plus jamais sans résistance !

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'en aimeriez pas les conséquences.

Pas si sûr. Pendant une longue minute, la tension vibra entre eux. Ce fut lui qui la rompit en attrapant son chapeau pour partir. Il franchit la porte sans se retourner, et elle sentit un frisson la parcourir de la tête aux pieds. Fermant les yeux, elle s'obligea à desserrer ses doigts crispés sur le fusil.

Quand je prends une femme, j'exige qu'elle se donne à moi corps et âme, et qu'elle se plie totalement à ma volonté.

S'humectant les lèvres, elle se souvint de cet instant où il l'avait emmenée jusqu'au point de tolérance et un peu plus loin. La douleur, le plaisir, la volupté. Il l'avait contrôlée, s'était contrôlé lui-même. Et elle ne s'était jamais sentie aussi vivante que pendant ces minutes.

La cafetière tressauta de nouveau.

Vous n'en aimeriez pas les conséquences...

C'était à elle d'en juger, non ?

Chapitre 8

Lorsqu’Ace entra dans le saloon, la puanteur ambiante lui sauta à la gorge. D’habitude, il n’y prêtait pas attention, mais là, il était d’une humeur de chien. La salle était déserte, à l’exception de deux ivrognes qui cuvaient dans un coin. A 4 heures du matin, les clients étaient en général partis se coucher depuis longtemps — chez eux ou dans le lit d’une fille. Seuls quelques irréductibles profitaient de ce que l’établissement restait ouvert toute la nuit pour s’enivrer jusqu’à l’aube.

Il se dirigea vers le bar, où Jenkins le salua d’un signe du menton.

— Qu’est-ce que je te sers ?

Il lança une pièce sur le comptoir.

— Whisky.

Jenkins chercha derrière le bar.

— Verre ou bouteille ?

— Bouteille.

— Mauvaise nuit ?

Ace prit la bouteille.

— Tu deviens trop curieux avec l’âge, Jenkins.

Le barman recula d’un pas.

— C’était juste histoire de faire la conversation, Ace.

— Je t’ai demandé de me faire la conversation ?

Il tira sur le bouchon. L’odeur de l’alcool flotta vers lui.

— Je me souviens juste d’avoir commandé du whisky.

— C’est exact. Je te laisse le boire.

Jenkins s’éloigna à l’autre bout du comptoir.

Ace serra le verre dans sa paume. Il était chaud et dur comme le mamelon de Pet. Il frotta son doigt sur la surface douce pour tenter de retrouver la sensation.

Quelle idiotie ! Il se servit, le visage sombre. Elle avait des seins adorables, petits et fermes, avec des mamelons étonnamment gros. Leur relief était gravé dans sa mémoire, dans sa chair.

Et merde ! Il vida son verre d’un trait, mais au lieu de se diluer dans la chaleur de l’alcool, le souvenir s’intensifia jusqu’à l’obsession. Il aimait caresser les seins d’une femme. Il adorait les tourmenter, les câliner, faire passer sa partenaire du plaisir à la douleur. La pousser au-delà de sa ligne de résistance et la rattraper en douceur de l’autre côté, voir l’émerveillement et la confiance se refléter dans ses yeux. Comme dans ceux de Petunia ce soir.

Bon sang, elle était incroyable ! Audacieuse et passionnée. Il s’attendait qu’elle s’enfuit d’un

air effarouché quand il lui avait pincé le mamelon. Au lieu de ça, elle s'était offerte avec une sensualité inconsciente. L'image même de la tentation pour le démon tapi en lui. Il avait bien failli succomber quand elle s'était renversée sur le comptoir, la poitrine tendue, la nuque en arrière. Soumise à son désir. Il avait failli la prendre au mot et lui montrer qu'il était de taille à relever le défi et à se brûler à sa flamme.

Fermant les yeux, il visualisa la scène : sa main glissant de sa joue à sa nuque, relevant ses cheveux blonds, les enroulant autour de son poing et la tenant captive pour la faire se cambrer plus encore en arrière. Il y aurait cette défaillance délicieuse dans sa respiration quand il l'amènerait à la limite de la résistance, puis il s'inclinerait sur elle et lui mordillerait les lèvres, la nuque, les seins, jusqu'à ce qu'il entende ce gémissement qui lui indiquerait qu'elle était prête à aller plus loin, beaucoup plus loin.

Il sentit son sexe se tendre douloureusement contre la couture de son pantalon et jura entre ses dents, tout en changeant de position sur le tabouret pour alléger la pression.

Il se servit un autre verre et l'avalait d'une gorgée cette fois encore, appréciant la diversion que lui procurait la brûlure de l'alcool. Il aurait voulu qu'il calcine jusqu'au souvenir de l'odeur de sa peau.

Petunia était quelqu'un de bien. Intrépide, ardente et délicate. Beaucoup trop délicate pour lui. Il aimait les femmes plus aguerries, capables de répondre à toutes ses exigences. Il l'imagina un instant, les mains attachées aux montants du lit, nue, frissonnante devant lui, attendant la morsure du fouet ou la caresse de sa main, puis secoua la tête. Non, Petunia n'était pas ce genre de femme. Il lui fallait un gentleman, un homme raffiné et bien élevé, comme elle. Un partenaire qui n'exigerait pas plus qu'elle ne pouvait donner. Elle n'avait pas besoin d'un desperado revenu de l'enfer, comme lui. Son âme ne sortirait pas intacte d'une relation avec lui.

Et il aimait son âme. Petunia était quelqu'un de rare. Peu de gens avaient encore le courage de partir en guerre contre des moulins à vent. Il se servit un autre whisky, mais avant qu'il ait pu reposer la bouteille, une main blanche se referma sur la sienne. Un parfum lourd et bon marché l'enveloppa. Il le reconnut tout de suite.

Une voix rauque lui souffla à l'oreille :

— Hello, Ace.

Il regarda par-dessus son épaule.

— Salut, Rose.

Rose lui décocha un sourire las mais sensuel. Son fard à paupières avait coulé, dessinant un fin réseau de lignes au coin de ses yeux. Ses cheveux cascadaient sur ses épaules. Elle vida le verre de whisky avec une facilité qui en disait long sur la dureté de son existence.

— Tu arrives tard.

— On peut le dire.

Il remplit de nouveau le verre. Elle esquissa un geste pour le prendre, mais cette fois, il lui enserra le poignet de sa main. Pas assez fort pour lui faire mal, suffisamment cependant pour lui faire sentir qui était le patron. Il perçut le frisson d'excitation qui la parcourut.

— Tu dois demander la permission avant de prendre ce qui m'appartient, Rose. Nous en avons déjà discuté.

Elle lui adressa un sourire entendu et sensuel.

— C'est vrai.

Le désir monta en lui, vacilla, puis se recentra. Il ne pouvait pas avoir Pet, mais ce genre de plaisir facile, oui.

— Nous avons aussi discuté de ce qui se passerait la prochaine fois que tu oublierais, poursuivit-il, plongeant le regard dans ses yeux bleus rougis de fatigue.

Elle frissonna de nouveau, mais pas de peur. Elle avança, pressant sa poitrine contre son épaule. C'était une femme plantureuse. Son corset faisait saillir ses courbes généreuses.

— Je m'en souviens.

Elle avait une peau très blanche qui gardait longtemps les marques.

— Tu as un client ?

Elle secoua la tête.

— Je suis libre.

De manière tout à fait intempestive, le visage de Petunia lui apparut. Ses cheveux soyeux se paraient de mille nuances au soleil, passant du blond clair, presque blanc, à l'ambre. Il pourrait tuer pour sentir cette chevelure douce et parfumée lui caresser le torse, le ventre, le sexe. Il avala son whisky, retourna le verre sur le goulot de la bouteille, et se leva.

— Tu ne l'es plus.

Elle se tourna, et il donna une tape sur ses fesses, assez fort pour lui laisser une sensation cuisante. Rose était peut-être un peu âgée pour ce boulot, mais ils s'entendaient bien au lit, et il n'avait pas à s'inquiéter d'aller trop loin avec elle. C'était une pro.

— On monte !

Elle lui sourit par-dessus son épaule et le devança dans l'escalier, accentuant légèrement son déhanché. Il secoua la tête. Elle savait ce que son insolence pouvait provoquer. Lui attrapant la main, il l'immobilisa au milieu des marches. D'une secousse, il la fit passer derrière lui.

— Ça fait longtemps, dit-il.

Elle hocha la tête en silence.

— Au moins, tu te souviens de certaines choses.

Il n'aimait pas qu'une femme parle à tort et à travers pendant l'amour.

Il ouvrit le chemin jusqu'à l'étage, prenant d'autorité les commandes. Ils se connaissaient assez pour savoir que la passation de pouvoir était indispensable pour qu'ils prennent l'un et l'autre du plaisir. D'ordinaire, la prostituée menait le jeu, une fois dans la chambre. Mais Ace avait très vite compris que, de temps à autre, Rose aimait se soumettre aux désirs du client.

Ses talons claquèrent sur les marches en bois.

— On ne t'a jamais déjà dit que tu étais un sale bâtard, Ace ? demanda-t-elle.

— Si. Une fois ou deux.

Petunia, il y avait de cela quelques jours à peine.

— Et ça ne t'ennuie pas ?

— Pas particulièrement. Pourquoi ?

En arrivant en haut, il se retourna pour l'aider à franchir la dernière marche, bancale. Jenkins allait devoir remplacer cette planche rapidement ou quelqu'un finirait par se blesser.

Elle secoua la tête.

— Parce que tu es trop gentil, parfois, pour être un vrai salaud.

Il sourit.

— J'aime que les gens s'interrogent.

Il s'arrêta devant la quatrième porte du couloir.

— Comme d'habitude ?

Elle hocha la tête, et il entra. Elle se dirigea immédiatement vers le coffre en cèdre pour sortir des draps propres. Elle connaissait ses goûts. La rapidité avec laquelle elle anticipait les souhaits

des clients faisait d'elle une de ses partenaires favorites, quand il était d'humeur. Elle était coopérative, sans chichis, et peut-être un peu amoureuse de lui. Mais pas assez pour que ce soit un problème.

Elle jeta les draps utilisés dans le couloir et finit de lisser le lit. Il enleva son chapeau et le posa sur la chaise.

— Tu as fini ?

Elle hocha la tête et se redressa. D'un signe de l'index, il lui fit signe d'approcher. Elle obéit et resta immobile devant lui, sa tension excitant le dominant en lui. Il aimait l'instant où sa partenaire se soumettait. Elle connaissait les risques, mais les acceptait parce qu'elle voulait goûter au plaisir, même extrême, et parce que c'était dans sa nature.

— Déshabille-moi.

Elle obéit avec trop de savoir-faire. Il secoua la tête.

— Plus lentement.

Elle obtempéra, déboutonnant un à un les boutons de sa chemise, puis faisant glisser le vêtement de ses épaules. Elle s'interrompit en atteignant la ceinture de son colt.

Il lui caressa les cheveux en souriant.

— C'est bien.

Il la déboucla lui-même et la posa sur le lit. Il était très maniaque avec ses armes. Il lui fit signe d'approcher de nouveau. Elle obéit. Il l'arrêta alors d'un geste. Elle avait bien travaillé, elle méritait une récompense. Il connaissait ses goûts. D'un claquement de doigts, il lui fit signe de ramper. Elle respira plus vite et obéit, les joues rouges d'excitation. Il ne pratiquait pas l'humiliation, mais Rose n'était pas seulement une prostituée, elle était aussi une amie. A ce titre, elle méritait toute son attention.

— Mon pantalon, maintenant.

Il aurait dû être plus excité de la voir à genoux devant lui, appliquée à défaire les boutons de sa braguette. Mais ces rencontres tarifées étaient toujours décevantes. Il manquait l'essentiel, et ses efforts pour combler ce vide l'entraînaient parfois plus loin qu'il ne le souhaitait vraiment. Ce soir, le vide était plus déprimant que d'habitude.

Il s'assit sur le lit et tendit la jambe pour qu'elle puisse retirer sa botte. Elle l'enfourcha comme il aimait, lui offrant une vue splendide sur son ample croupe. Il l'avait toujours trouvée appétissante mais, subitement, elle perdait tout attrait. Le visage de Petunia s'imposa à lui. Ce n'était pas le moment. Il savait d'expérience que si on laissait un interdit se glisser dans sa tête, il devenait rapidement une obsession. Et Petunia Wayfield était sans conteste un interdit.

La botte heurta le sol avec un bruit sourd. Rose s'installa à califourchon sur l'autre jambe. Il posa son pied nu sur ses fesses, pendant qu'elle tirait pour lui enlever l'autre botte, et il sentit sa peau douce sous sa robe fine. Elle les rangea toutes les deux près du lit, puis ouvrit de nouveau le coffre et en sortit un paquet enveloppé dans du tissu.

— Quelle est ton humeur, ce soir ? demanda-t-elle.

Il ne parvenait pas à chasser Petunia de son esprit. Il ferma les yeux. D'autres images profitèrent de la brèche pour s'engouffrer dans son esprit. Des visages grimaçants au-dessus de lui, des cris, des coups. Il voulait se relever, mais n'y arrivait pas. Il entendait les hurlements de sa mère. Les cris de son père. Il devait les secourir ! Une douleur fulgurante résonnait soudain dans sa tête, et c'était le trou noir. Quand il revenait à lui, il y avait le silence, l'odeur âcre du sang et de la mort. Et des corps partout. Des corps qu'il enjambait, espérant contre tout espoir trouver ses parents encore en vie. Il essayait toujours de stopper le mécanisme de sa mémoire à ce moment-là, avant qu'il ne tourne le

coin de la maison, qu'il ne monte les trois marches du porche, qu'il ne voie...

Ouvrant les yeux, il choisit les menottes et le fouet — les accessoires préférés de Rose — et sourit en voyant une flamme briller dans son regard. Parfois, il valait mieux aller à l'essentiel. Pour oublier.

* * *

— Je peux savoir ce qu'il y a de si important pour que vous me fassiez descendre avant l'aube ? demanda Hester, entrant dans la cuisine avec son énergie habituelle.

— Il n'est pas si tôt que ça.

Petunia ne s'était pas recouchée du tout. Elle se leva pour prendre une autre tasse et la posa sur la table, en face de la sienne.

— Ça a l'air sérieux, dites-moi.

La robe de chambre de Hester bâilla quand elle se pencha pour prendre la cafetière, lui offrant un aperçu de sa poitrine généreuse. Petunia l'envia. Même avec la moitié de ce qu'elle avait, Hester resterait plantureuse, alors qu'elle-même...

Quand elle était jeune, elle rembourrait ses corsets, mais elle avait fini par jouer la carte de l'honnêteté plutôt que d'arborer des avantages qu'elle n'avait pas. Elle avait également cessé de perdre son temps à essayer de donner le change au bal, où personne ne l'invitait à danser, pour consacrer son énergie à la lecture et à la réflexion. Plus tard, elle avait commencé à mettre ses idées en pratique. Avec l'argent et la protection de son père, cela n'avait pas été très difficile. Mais aujourd'hui, à cause d'Ace, elle avait de nouveau l'impression de faire tapisserie dans une salle de bal où tout le monde dansait, sauf elle. Qu'il soit maudit !

— Très sérieux, admit-elle avec un soupir.

Hester s'assit en face d'elle.

— Passez-moi la crème et le sucre, s'il vous plaît. Et dites-moi ce qui ne va pas.

Hester avait une façon très pragmatique d'aborder les problèmes.

— A vrai dire, je ne sais pas par où commencer.

Hester se raidit, reposant sa tasse d'un geste brusque, et une goutte de crème éclaboussa la table.

— Vous n'allez pas me virer ? Si c'est ça, vous commettez une grosse erreur, enchaîna-t-elle, avant que Petunia ait pu placer un mot. Vous avez besoin de quelqu'un comme moi. Imaginez qu'une dame comme il faut se soit trouvée là plutôt que moi, quand Winter a fait son numéro. Elle serait tombée dans les pommes, et qu'est-ce que vous seriez devenue ? Il vous aurait tuée ou violée. Et les gamins, qu'est-ce qu'il leur aurait fait, dans l'état où il était ? Vous savez comme moi qu'il ne se contrôle plus quand il a bu. Sobre, c'est un fainéant et un bon à rien, mais ivre, il est pire qu'un taureau qui a un taon sous la queue.

Elle s'interrompit pour reprendre sa respiration, et Petunia en profita pour s'exprimer.

— Vous n'êtes pas virée.

— Non ?

— Bien sûr que non. Pas après la façon dont vous avez mis Winter hors d'état de nuire. Vous vous êtes qualifiée haut la main.

Hester cilla, changée en statue. Au bout de quelques secondes, elle cilla de nouveau.

— Vous n'allez pas pleurer, au moins ? demanda Petunia, affolée à cette idée.

Dans son esprit, Hester était un roc inébranlable. Si elle se mettait à pleurer, elle allait fondre en larmes, elle aussi.

Hester secoua la tête.

— Non.

Elle approcha sa tasse de ses lèvres, tout en observant Petunia par-dessus la fine porcelaine.

— Vous allez être sous le feu des critiques, vous le savez ? Beaucoup de gens n'accepteront pas votre choix.

Petunia but une gorgée, savourant la saveur riche du breuvage. Elle adorait le café.

— Vous ne voulez plus du poste ?

— Dieu, si !

— Alors laissez-moi m'occuper des détracteurs.

— Bon. Quel est ce problème dont vous voulez me parler ?

— Ce n'est pas vraiment un problème. C'est...

Les mots ne voulaient pas venir.

— Ce ne serait pas en rapport avec Ace, par hasard ?

— Si.

— Toutes les filles sont après lui, depuis qu'il est arrivé en ville. C'est un aimant à femmes, c't'homme-là !

— Oh ! Très élégant !

Hester s'éclaircit la voix.

— Vous ne pensiez pas être la seule, si ?

— Non.

— Mais vous aimeriez bien être la seule.

— Pas nécessairement.

Elle mentait. Elle ne voulait pas qu'Ace touche une autre femme jusqu'à ce qu'elle ait compris ce qui le rendait si différent. Jusqu'ici, les hommes qu'elle avait rencontrés avaient toujours été trop hésitants, trop mielleux ou trop timorés. Elle n'était jamais en phase avec eux.

Avec Ace, au contraire, c'était l'accord parfait. D'un regard, il tenait son esprit captif. D'un geste, il l'enchaînait à lui. Sa main devenait le prolongement de la sienne.

Si elle était née en Chine, elle aurait dit qu'il était le yang et elle le yin. Il était sa moitié. Elle grésillait à son contact. Toute sa vie, elle n'avait connu que la tiédeur. Elle ne voulait pas attendre encore trente ans pour savoir ce qui se passait après l'étape du grésillement. La seule question qui se posait, c'était : par où commencer ?

— Vous allez passer la journée à regarder le fond de votre tasse ou vous allez vous décider à me demander ce que vous mourez d'envie de savoir ?

— Vous lisez dans les pensées, Hester ?

— Vous avez un visage très expressif.

— Quelle chance !

— Allez ! Un peu de courage.

Petunia soupira.

— Ce n'est pas facile. Je n'ai pas l'habitude.

Hester s'adossa à sa chaise et but son café. Juste de la crème et pas de sucre. Petunia réprima un frisson. Elle prenait le sien avec du lait et une grosse cuillerée de miel.

— Vous voulez que je vous donne des informations sur Ace.

Ce n'était pas une question.

— Lire dans les pensées est sûrement un atout dans votre profession.

— Mon *ancienne* profession, vous voulez dire.

Le sujet resterait sensible pendant longtemps, devina Petunia.

— Votre ancienne profession, oui.

Hester reprit une gorgée.

— Analyser les gens permet de gagner du temps et, croyez-moi, quand on fait ce travail, on a envie que le client ressorte aussi vite que possible.

La crudité des mots, volontaire ou non, fit s'étrangler Petunia. Hester sourit.

— Alors, de quoi voulait-il vous parler, cette nuit ?

— Il était furieux que je n'aie pas gardé le fusil près de moi.

Hester leva un sourcil sceptique.

— Il était furieux parce que vous n'avez pas gardé le fusil, ou parce que vous avez désobéi à son ordre ?

Bien deviné ! Elle leva sur elle des yeux étonnés.

— Comment le savez-vous ?

L'idée qu'ils ne soient pas simplement amis revint l'assaillir, désagréable, dérangeante.

— Je ne suis pas aveugle. J'ai vu comment vous vous regardez. On dirait deux chiens affamés qui convoitent le même os.

Petunia aurait préféré une image plus raffinée, mais ce n'était pas faux. Elle était obsédée par lui. Il envahissait ses pensées, ses rêves, sa vie.

Et la seule façon de guérir de cette obsession, c'était d'y céder. De se jeter dans le brasier et de vivre ce qu'il y avait à vivre pour en finir. Mais comment faire ?

— Allez, lâchez donc le morceau ! la pressa Hester, soulevant le couvercle de la boîte de biscuits pour se servir.

— La situation vous amuse, n'est-ce pas ?

— Vous autres, dames de la haute, vous êtes toujours coincées dès qu'il s'agit de parler sexe.

— Et qu'est-ce que je vais vous demander, selon vous ?

Hester croqua dans un biscuit en souriant. Petunia se rendit compte que sous ses dehors brusques, elle dégagait une sensualité qui devait attirer les hommes.

— Tu veux savoir comment il est au lit.

Petunia s'étouffa avec son café autant à cause du tutoiement que de la crudité de la formulation. Quand elle cessa de tousser, Hester continuait à la regarder avec ce même petit sourire amusé. Elle croqua un autre morceau de biscuit.

— Ce n'est pas vrai, peut-être ?

Petunia hocha la tête, dissimulant son embarras sous une autre quinte de toux.

Hester se leva, prit le pichet à côté de l'évier et versa de l'eau dans une tasse propre.

— Bois.

— Merci, ça va aller.

Hester secoua la tête.

— Je ne veux pas que tu utilises ce prétexte pour ne pas avoir cette discussion.

Petunia réussit à articuler : « Pourquoi ? », avant de prendre une gorgée d'eau.

— Parce que j'aime bien Ace et que tu n'es pas mal non plus.

— Hier, vous avez... tu as laissé entendre que je n'étais pas son genre.

Hester évacua la question d'un geste.

— Les hommes les plus intelligents peuvent se tromper. Et j'ai un bon pressentiment à ton sujet.

Comment une simple remarque pouvait-elle générer autant d'espoir ? C'était ridicule !

— Ah bon ?

Hester hoch la tête.

— Tu es une femme forte. Et Ace a besoin avant tout d'une femme solide. Ses partenaires d'une nuit lui donnent ce dont il a besoin ponctuellement mais pas à long terme. Un homme fort avec une faible femme, c'est la mort d'un couple.

— Je croyais qu'il ne voulait pas se fixer.

— C'est ce qu'il raconte.

— Tu ne le crois pas ?

Hester haussa les épaules.

— Aucun homme n'a envie de se fixer jusqu'à ce qu'il rencontre la femme faite pour lui.

Ce n'était pas la première fois que Petunia entendait ce discours.

— Je n'ai peut-être pas envie non plus de me marier.

— Qui parle de mariage ? Je parle de sexe !

Petunia sentit son visage s'enflammer. Elle fut encore plus embarrassée quand Hester éclata de rire.

— C'est bien le sujet, non ?

— Oui.

— Je suppose que tu n'as jamais eu d'amant ?

Petunia secoua la tête.

— Quel âge as-tu ? La trentaine ?

Elle opina.

— Tu es très jolie. Il y a bien dû y avoir des hommes qui t'ont courtisée ?

— Aucun qui m'ait donné envie de renoncer à mon indépendance.

— Ou à ta virginité, devina Hester.

Petunia n'avait pas l'habitude de ce langage cru, mais le franc-parler avait ses avantages.

— Alors, raconte : comment il est, au lit ?

— Vu que tu as l'air du genre jaloux et que je n'ai aucune envie de me retrouver avec un couteau planté dans le cœur avant la fin de cette conversation, je tiens d'abord à préciser que je n'ai jamais couché avec lui.

Petunia eut l'impression qu'un poids s'envolait de ses épaules.

— Mais tu connais des filles qui... ?

— Oui. Il a ses habitudes.

La jalousie, stupide mais incontrôlable, mit de l'acidité dans sa voix.

— Quel genre d'habitudes ?

— Ace est un type bien mais... exigeant avec ses partenaires. Il leur demande de se soumettre à tous ses désirs. Sans limites.

Petunia sentit son souffle s'accélérer. Elle se remémora la passion de ses lèvres sur les siennes, la pression brutale de sa main dans ses cheveux, sa force, quand il l'avait renversée sur le comptoir et pliée à sa volonté.

— Ce n'est pas un défaut.

Hester sourit.

— Je me doutais que tu étais moins lisse qu'il n'y paraît. Non, en effet, pour certaines femmes, ce n'est pas un défaut.

Certaines femmes ?

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Hester ?

— Rien que tu ne découvriras tôt ou tard par toi-même.

— Ce n'est pas juste.

— Tout ce que je peux dire, c'est que tu lui plais. Maintenant, si tu veux le conquérir, tu vas devoir payer de ta personne et le pousser dans ses retranchements, parce qu'il est persuadé que tu es trop fragile pour un homme comme lui.

— Je ne suis pas fragile !

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, ma jolie...

— Mais comment dois-je faire ?

Hester finit son biscuit, avala le reste de son café et prit le temps de bâiller avant de lui répondre.

— Tu es une femme intelligente. Tu l' observes depuis des mois. Tu trouveras un moyen.

Trouver un moyen. Mais lequel ? Elle regarda vers la fenêtre et ne vit que son propre reflet dans la vitre. Aucune aide à attendre de ce côté-là.

— Sur ces bonnes paroles...

Hester se leva.

— ... je retourne me coucher. A ta place, j'en ferais autant. Tu vas avoir besoin de toute ton énergie. Il est plus facile de le séduire que de le faire fléchir.

Ace était têtu, Petunia avait pu s'en rendre compte, en effet. Elle repoussa sa chaise avec un soupir.

— Je monte aussi.

Le jour n'allait pas tarder à se lever. Saisissant la lampe pour les éclairer, elle suivit Hester dans le couloir. Un petit frisson d'excitation la parcourut. Elle savait ce qu'elle allait faire. Elle allait vaincre sa résistance en le rendant absolument fou d'elle !

Chapitre 9

Trois jours plus tard, Petunia dut se rendre à l'évidence : son plan était un échec. Soit elle s'y prenait mal, soit elle était subitement devenue transparente... Quoi qu'il en soit, ses assauts de charme laissaient Ace de marbre. Elle allait devoir sortir l'artillerie lourde, et cette fois, il ne pourrait pas prétendre qu'il ne la voyait pas !

La porte à battant du saloon se dressait devant elle, fragile en apparence, mais aussi difficile à franchir qu'une porte de prison. Elle s'humecta les lèvres, consciente des coups d'œil intrigués que lui lançaient les passants. Maudit soit cet homme ! Si cette démarche lui coûtait son poste, elle lui ferait payer son billet de diligence pour la Californie ! C'était sa faute, si elle était contrainte d'en arriver là.

Elle prit une grande inspiration et poussa la porte d'un geste résolu. Elle était beaucoup moins lourde qu'elle ne l'avait supposé et tapa violemment le mur. Aussitôt, tous les regards pivotèrent vers elle.

— Je peux vous aider, mademoiselle ? demanda Jenkins.

— Je cherche M. Parker.

Jenkins lui montra le fond de la salle, sur la gauche.

Elle se retourna et aperçut Ace, attablé avec trois hommes, un jeu de cartes dans les mains. Une femme était perchée sur l'accoudoir de son fauteuil. Petunia avança. Il se leva. Elle avait oublié à quel point il était grand.

Elle lui sourit d'un air innocent.

— Bonsoir, monsieur Parker.

La riposte fut glaciale.

— Bonsoir, mademoiselle Wayfield. Qu'est-ce qui vous amène dans ce lieu totalement inapproprié ?

— Vous.

Sa réponse directe provoqua une onde d'intérêt dans la salle. Des chaises craquèrent, tandis qu'on se tournait pour les observer.

Si elle avait espéré choquer Ace, en revanche, elle en fut pour ses frais. Il la dévisagea avec une nonchalance qui frisait l'indifférence. La blonde, à côté de lui, se pencha pour mieux entendre. Petunia la détesta instantanément.

— J'ai vainement essayé d'attirer votre attention...

— Il était occupé, intervint la blonde, passant un bras possessif autour de sa taille.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était capable de répondre tout seul, rétorqua sèchement

Petunia. Ce n'est pas à vous que je parle.

— Personne ne vous a invitée à entrer, riposta la blonde avec arrogance.

— C'est un lieu public. Je n'ai pas besoin d'autorisation.

— Là, elle t'a eue, Rose ! lança Jenkins depuis le bar.

Petunia fixa Ace dans les yeux.

— Sérieusement, c'est ça, votre genre ?

— Ce n'est pas son cerveau qui m'intéresse.

Rose se leva d'un bond.

— Hé ! Tu es en train de dire que je suis idiote ?

— Je suis en train de dire que tu es jolie, répondit tranquillement Ace, retirant le bras qu'elle avait passé autour de sa taille pour se rasseoir.

Elle se colla aussitôt à lui comme une patelle à son rocher et sourit triomphalement.

Quelle sotte ! Petunia l'aurait volontiers frappée avec son sac à main. Elle préféra l'ignorer.

— J'essaie d'attirer votre attention depuis des jours, reprit-elle.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

— Je n'ai pas remarqué.

— Alors vous êtes bien le seul de toute la ville !

— Peut-être n'étais-je pas intéressé.

La froideur avec laquelle il prononça ces mots la fit vaciller. Jusqu'à ce qu'elle voie ses yeux. Il la désirait.

— Eh bien, pour une fois, monsieur Parker, il ne sera pas question uniquement de votre petite personne.

— Sans blague ?

Maintenant, c'était lui qu'elle avait envie de frapper avec son sac. La blonde stupide lui caressa le bras. Les deux. Elle allait les frapper tous les deux !

— Et qui va appliquer cette noble décision ?

— Moi.

— J'en tremble déjà...

Tout le monde les écoutait, à présent, mais elle ne pouvait plus reculer.

— Vous savez, l'ironie n'est pas une preuve d'intelligence.

Il plissa les yeux.

— Attention, Pet.

— Sinon quoi ?

— Bon, visiblement on ne joue plus, grogna le joueur assis en face de lui.

Il posa son jeu sur la table.

— Je me couche.

Les deux autres observèrent Petunia, puis Ace, et en firent autant.

Elle leur sourit à tous trois.

— Merci, messieurs. J'apprécie votre coopération.

— Une minute ! protesta Ace. Je ne suis pas d'accord ! La partie n'est pas terminée !

— Comme la jolie dame l'a dit, il n'est pas question uniquement de ta petite personne, Ace.

Ils se partagèrent l'argent.

— Vous savez ce qu'il vous faut maintenant, Ace ? lui chuchota Petunia à l'oreille.

Il posa les yeux sur sa poitrine, et elle sut à quelle seconde précise il remarqua son chemisier

ouvert.

— Nom de Dieu !

Il lui saisit brusquement le bras.

— Excuse-nous, Rose. Messieurs...

Le visage tendu par l'impatience, il dut attendre que Rose se lève pour pouvoir bouger. Petunia sourit. Bien fait pour lui ! Elle souriait toujours quand il l'entraîna vers la sortie au pas de charge. Elle devait courir pour suivre son rythme. Il poussa la porte avec une telle force que les deux battants revinrent à toute vitesse et la frappèrent par-derrière.

Elle cria, mais il ne tourna même pas la tête et continua à marcher, la traînant derrière lui.

— Où allons-nous ?

Pas de réponse. Un attroupement était en train de se former sur le trottoir. Elle voulait attirer sa seule attention, pas celle de la ville entière !

Elle lui tira le bras.

— On nous regarde.

— Grand bien leur fasse !

Son ton glacial la fit ralentir.

— Je voulais juste que vous vous intéressiez à moi.

— Gagné.

Une inquiétude la saisit à retardement.

— Ace ?

— Non !

— Mais...

— Fermez-la ! N'aggravez pas votre cas.

Elle la ferma. Jusqu'à ce qu'ils arrivent devant La Providence. Elle essaya alors de freiner des deux pieds. Il faisait encore jour, mais il ne pouvait pas entrer chez elle. Ce ne serait pas convenable. Manifestement, il ne s'embarrassait pas de ce genre de détails : il la traîna de l'autre côté du portail, ouvrit la porte d'entrée et la poussa sans ménagement à l'intérieur.

— Ce n'est pas correct, bafouilla-t-elle, comme il fermait la porte derrière eux d'un coup de talon.

Un muscle joua sur sa joue.

— J'en prends note.

Il la propulsa dans le salon, vers la chaise à dossier droit, près du petit poêle ventru.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Ce que votre père aurait dû faire il y a bien longtemps !

Avant qu'elle ait le temps de comprendre où il voulait en venir, il s'assit sur la chaise et la fit basculer sur lui. Elle se retrouva en travers de ses genoux, la tête en bas, le souffle coupé. Elle essaya de se redresser, mais il la maintint en place d'une pression sur ses reins. Elle agita les pieds dans le vide et se tortilla en pure perte.

Il releva alors ses jupes et son jupon, et après un instant d'incrédulité, elle comprit ce qu'il allait faire.

— Je vous interdis !

Elle tâtonna par-derrière pour essayer de l'arrêter. Sans succès. Il lui rabattit les jupes sur la tête, et elle sut avec horreur qu'il contemplait son postérieur, à peine caché par sa culote. Une exaltation sombre se mêla à sa honte et la réduisit au silence. Il abattit la main sur ses fesses, et elle sursauta, les jambes agitées de soubresauts, le souffle coupé.

— Non, fit-elle d'une voix étranglée.

Il lui donnait la fessée ! Dans le salon de sa propre maison !

— Comment osez-vous ?

Elle se tortilla, effectuant des petits bonds comme un poisson hors de l'eau.

Une deuxième tape claqua dans le silence. Puis une troisième.

— Arrêtez immédiatement !

Elle s'attendait à avoir mal, mais une onde de chaleur délicieuse se diffusa peu à peu jusque dans ses reins.

— Ne me donnez pas d'ordres, Pet.

Une autre tape, plus fort cette fois. La douleur monta d'un cran.

Elle serra les dents.

— Vous me le paierez !

Il fit glisser sa main sur ses fesses d'un geste apaisant — ou menaçant ? Rien ne se passait comme elle l'avait prévu. Tout ce qu'elle avait voulu, c'était qu'il lui donne un baiser !

— A l'avenir, vous y réfléchirez à deux fois avant de me provoquer.

Elle se débattit plus vigoureusement.

— Lâchez-moi, bon sang !

La tape suivante fut plus encore plus forte, et la sensation de brûlure s'accrut.

— Ne jurez pas !

Sous l'effet de la honte, elle sentit naître quelque chose de sombre, d'exaltant, qui trouvait un écho dans chaque parcelle de sa féminité. Elle en fut scandalisée, excitée, terrifiée. Elle mit toute son énergie pour se libérer. Une nouvelle tape stoppa sa tentative.

— Tenez-vous tranquille.

Sa protestation se mua en sanglot. Une chaleur traîtresse s'insinua dans son entrejambe. La tape suivante la fit sursauter, mais l'onde de résonance vibra directement dans son sexe.

Ne me donnez pas d'ordres.

Comment une phrase aussi détestable pouvait-elle être aussi excitante ?

— Je ne veux pas !

C'était un mensonge.

— Ace !

Son avant-bras pressé sur ses reins la maintenait immobile. Elle continua à s'agripper des deux mains au barreau de la chaise. C'était une bataille de volontés, et elle ne voulait pas céder.

— Vous feriez aussi bien de vous détendre et de profiter du moment.

— Non.

— Comme vous voulez.

Il fit glisser sa paume sur ses fesses d'un geste presque pensif. Elle sentit la chair de poule lui hérissier la peau, et toutes ses terminaisons nerveuses s'animèrent en une prière silencieuse. Était-elle folle ? Ou était-ce lui ?

Une série de petites tapes légères lui réchauffèrent la peau — un prélude que son corps reconnut et que son esprit rejeta. Puis les claques gagnèrent peu à peu en intensité et les sensations déferlèrent — brûlure, excitation, punition, réconfort, plaisir... Elle ne savait jamais à quoi s'attendre la seconde suivante, tous ses sens étaient en alerte, ses nerfs à vif. Le claquement de la paume d'Ace sur ses fesses résonnait dans le silence à un rythme hypnotique. Tout son corps vibrait, se consumait. N'importe qui pouvait les voir par la fenêtre, mais elle ne s'en inquiétait même pas. Elle essaya de se rebeller quand il apaisa d'une caresse la brûlure de son postérieur, puis sa révolte

se transforma en curiosité, parce qu'elle n'avait jamais ressenti un plaisir aussi sauvage. Elle tremblait, tendue, haletante, ivre de sensations et de volupté. C'était brutal, primitif et ... délicieux ! Chaque claque était une revendication. Chaque caresse une possession. Elle en voulait davantage.

Il fit glisser ses ongles le long de sa cuisse jusqu'au pli du genou, et une flèche de désir la transperça. Son sexe palpitait. Jamais elle ne s'était sentie aussi femme qu'en cet instant. Il lui caressa l'intérieur de la cuisse, remontant le long de sa culotte, toujours plus haut, avec une audace délibérée. Dans un gémissement, elle lâcha le barreau de la chaise et s'affaissa sur lui dans une capitulation frissonnante.

Oui. C'était ce qu'elle voulait.

* * *

Ace marqua une pause, la paume immobile sur les fesses brûlantes de Petunia. Il sentait leur chaleur à travers le fin tissu en coton. Il y avait une tension en elle qu'il identifia : de l'attente.

Elle l'attendait, *lui*.

C'était tentant, irrésistible, même pour un homme comme lui. Petunia n'était pas son type de femme. Elle n'était pas aguerrie par la vie, n'avait pas l'âme couverte de cicatrices. Et pourtant, il y avait en elle quelque chose qui l'attirait comme une flamme et réduisait en cendres le vœu qu'il avait fait, il y avait des années, de ne jamais corrompre un être innocent. Il lui arrivait parfois de tricher aux cartes avec des types qui ne méritaient pas autre chose, mais il y avait aussi des soirs où il ne jouait pas un seul coup gagnant, pour empêcher un fermier de perdre le fruit de son travail sur une imprudence. Au final, il parvenait à une forme d'équilibre. Il n'était ni noir ni blanc. Et contrairement à Pet, il n'était pas un preux chevalier.

Tel don Quichotte, elle se battait sans cesse contre des moulins à vent, jouant des cartes sur lesquelles aucun joueur expérimenté n'aurait parié, et qu'elle réussissait à rendre gagnantes par sa seule volonté. Elle l'accusait d'être un flambeur. C'était elle, cependant, qui flambait à longueur de temps, risquant à chaque fois tout ce qu'elle possédait en échange d'un espoir.

Elle bougea imperceptiblement les hanches, dans une provocation subtile.

— Ace...

Le timide chuchotement le ramena dans l'instant présent. Et son postérieur offert faisait de cet instant un moment d'exquise tentation. Il enfonça les doigts dans la chair ferme juste ce qu'il fallait pour laisser une marque et attiser son attente. Il aimait cette passion qui couvait en elle. Il mourait d'envie de l'exalter, de la modeler, et de la faire... il l'admit avec un soupir : oui, de la faire sienne.

Tous les matins, en se levant, il regardait son reflet dans le miroir pour s'assurer que le masque était bien en place, que le visage de la normalité recouvrait les sombres ténèbres qui l'habitaient. Mais ces derniers temps, il devenait plus difficile de regarder l'image reflétée sans en voir les lézardes. Depuis l'arrivée de Petunia en ville, il était moins prudent. Insatisfait. Tourmenté par le désir. Petunia, son innocence, son attente, incarnait tout ce qu'il ne pouvait pas avoir. Il savait jouer au type normal, il l'avait fait par le passé. Un jour ou deux, parfois un mois entier. Mais il suffisait de regarder le tableau qu'ils formaient tous les deux, elle en travers de ses genoux, les jupes sur la tête, son fin panty comme unique barrière entre sa main et sa chair brûlante. Et lui, affamé, tendu de désir, la main en suspens, prête à s'abattre de nouveau. Oui, il suffisait de les regarder pour comprendre qu'un monde les séparait. Ce qu'il voulait n'avait pas d'importance, ce que son sexe réclamait non plus, ni même ce que le diable hurlait par-dessus son épaule. Elle était elle, il était lui ; et rien, jamais, ne pourrait les réunir.

Sauf en cet instant, lui chuchota la voix de la tentation. Il pouvait être le souvenir que tous les hommes après lui essaieraient d'effacer. Cette pensée amena un sourire tendu sur ses lèvres. Oui, qu'ils essaient de l'effacer !

Il lui donna une tape un peu plus appuyée, capturant son attention, la recentrant sur ce qu'il voulait : sur lui.

— Vous attendiez ce moment depuis longtemps, ma Pet, pas vrai ?

Elle se débattit comme il s'y attendait. Gronda comme il l'espérait. Il voulait qu'elle résiste, qu'elle le défie. Il voulait qu'elle lui jette toute sa volonté à la figure, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus rien d'autre à lui jeter qu'elle-même.

Elle se tortilla, cria puis gémit quand il fit claquer sa main en rafale sur ses fesses, ses cuisses, mais ce fut son « S'il vous plaît », dit d'une voix étranglée, qui le stoppa net.

Il jura entre ses dents. Il avait perdu le contrôle.

Cette évidence le foudroya. Ça ne lui arrivait jamais. Un joueur de poker comme lui ne pouvait pas se le permettre. Surtout pas avec Pet. C'était impardonnable. Il voulait la maintenir entre plaisir et douleur, entre souffrance et désir. Il ne voulait pas l'entraîner plus loin. Et surtout pas qu'elle ait peur de lui.

Laissant la main sur ses fesses, il l'apaisa d'une caresse, la rassura par des mouvements lents, lui donna du temps pour se calmer. Il était le dominant. Celui en qui elle devait être capable d'avoir confiance en toutes circonstances. Il fit glisser ses doigts vers son entrejambe. La mousseline était mouillée.

Au fond de lui, ses démons déployèrent leurs ailes. Un sentiment de possessivité l'envahit. Elle était sa femme. Elle était à lui. D'un mouvement irrésistible, il la retourna et la souleva, approchant son visage empourpré du sien, plongeant son regard au fond de ses yeux écarquillés, respirant son odeur tandis qu'elle frémissait de sentir son sexe bandé pressé contre le sien. L'acceptation. L'excitation. Le désir brut.

— Voilà pourquoi vous devez vous tenir à distance de moi, chuchota-t-il contre ses lèvres, ondulant contre elle.

Elle posa la main sur sa joue pour attirer son visage plus près.

— Et voilà pourquoi je ne le ferai pas, murmura-t-elle.

La vérité si simple, et cependant impossible, resta suspendue entre eux.

Il s'empara de sa bouche. Il voulait une réponse instantanée. Il se heurta à une résistance, mais ça lui allait aussi. Il lui mordilla les lèvres.

— Ouvrez-les.

Elle secoua la tête en souriant. Il lui saisit le menton et le serra entre ses doigts pour qu'elle ne puisse pas lui échapper. Il serra doucement, jusqu'à ce qu'elle cède et que ses lèvres s'ouvrent. Elle était aussi douce et suave que dans son souvenir, mais elle était également brûlante et sauvage, une facette d'elle-même qui se révélait au grand jour pour la première fois. Elle avait la saveur de la passion pure ! Il sentit son sexe pulser entre eux, douloureusement tendu. Le désir l'envahit, plus douloureux encore.

Dans un autre lieu, à une autre époque, il l'aurait faite sienne, et dans un autre lieu, à une autre époque, elle aurait été à lui pour toujours. Mais aujourd'hui et dans ce monde-ci, ça n'arriverait pas. Ils n'avaient que cet instant à partager. Ce baiser. Elle enfonça les doigts dans son torse, huit points de pression à travers sa chemise. Encore un lien. Il suivit le pourtour de ses lèvres avec la langue dans une caresse légère, taquine.

Il changea imperceptiblement de position, l'amenant à s'appuyer contre lui dans une reddition

douce, presque inconsciente.

— Oui, murmura-t-il contre sa bouche. Donnez-vous à moi.

— Je ne veux pas, chuchota-t-elle.

— menteuse !

Il l'embrassa plus durement, sapant sa résistance, la soumettant à sa volonté, faisant glisser doucement ses ongles le long de son dos. Elle poussa un petit cri étouffé quand il effleura la fente de ses fesses, sourit quand, d'une simple pression, il anéantit sa volonté et attisa sa curiosité. Elle voulait savoir jusqu'où pouvait les mener leur attirance mutuelle. Lui aussi.

Il prit un autre baiser, plus brutal, plus exigeant, brûlant les étapes, mais il n'avait que ce moment et il voulait le remplir à ras bord car à la minute où elle reprendrait ses esprits, elle serait folle de rage contre lui.

— Embrassez-moi, ordonna-t-il.

— Obligez-moi, le défia-t-elle.

Un chat sauvage. Il referma les doigts dans ses cheveux et lui renversa la tête en arrière. Son regard brillait de détermination et de passion, et il était centré sur lui.

— Vous avez besoin de ça ?

Il lui offrirait cette excuse s'il le fallait.

Elle le fixa encore, le temps d'analyser le sens de sa question, puis secoua la tête. Il sentit alors ses doigts pressés contre son torse s'ouvrir en éventail et ses paumes glisser sur ses épaules. Puis elle enfonça les doigts dans sa nuque, comme il aimait, et l'attira à elle dans une étreinte douce.

— Non. Absolument pas.

Elle pressa ses lèvres sur les siennes avec une ardeur malhabile, et ce fut à son tour de gémir. Ce serait fantastique d'être son professeur, de lui apprendre toutes les subtilités de l'amour. Il devrait l'appriivoiser pas à pas, encourager ses élans, apaiser ses doutes. L'envie de relever le défi lui brûlait les sens. Il voulait la posséder, imprimer sa marque sur sa peau, l'aimer. Ce mot le stoppa net.

Il mit un terme à leur baiser, choqué de constater qu'il respirait vite et qu'il avait été à deux doigts de chavirer. Cette prise de conscience lui rendit sa lucidité. Il ne perdait jamais le contrôle. Et la dernière personne avec qui cela devait arriver, c'était avec elle !

Il lui saisit de nouveau le menton pour l'obliger à le regarder. Elle aurait dû être bouleversée. Elle était juste épouvantablement belle et déterminée.

— Il est temps de partir, Pet.

Elle leva les sourcils.

— Mais ... je suis chez moi !

— Pas de la maison. De Stirple.

— Je n'ai pas l'argent.

— Je vous le donnerai.

Il s'attendait qu'elle proteste. Au lieu de ça, elle demanda :

— Et l'internat ?

— Je m'en occuperai.

— Ce n'est pas votre responsabilité.

— Désormais, ça l'est.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il pressa sa paume sur ses lèvres pour la réduire au silence. Il la contrôlait, et elle aimait ça. Cette découverte fit bouillir son sang dans ses veines.

Elle n'était pas effrayée. Elle le regardait comme une proie regarde un prédateur, sauf qu'il y avait un peu du prédateur en elle aussi, et c'était ce qui lui plaisait. Elle était opiniâtre ; elle ne

reculait pas. Elle ne lâchait rien. Elle changeait simplement de direction quand c'était nécessaire, pour mieux revenir à la charge.

— Vous partez, c'est tout. Ce... cette attirance entre nous, je n'en veux pas.

Elle secoua la tête pour se libérer de la main qui la bâillonnait.

— Je ne plaisante pas, Pet. Vous n'avez pas cessé de répéter que j'étais un vaurien et vous aviez raison. J'ai fait un tas de choses dont je ne suis pas fier. Mais je n'ai jamais détruit l'innocence d'une femme, et je ne vais pas commencer avec vous. Alors, dans deux jours, quand la diligence sera là, vous embarquerez à bord. C'est bien compris ?

— Oh ! parfaitement !

Glissant de ses genoux, elle rabattit ses jupes d'un geste sec et le fusilla du regard.

— Vos envies, vos désirs, votre satisfaction, tout tourne autour de vous. Toujours.

Il se leva. Elle croisa les bras sur sa poitrine, le regard planté dans le sien. Elle le défiait. Intrépide, magnifique. Il l'admirait. Elle était tout ce qu'il voulait. Merde.

— Il faut être deux pour danser le tango. Or, je ne danse pas.

— Je prendrai cette diligence, ce n'est pas la peine de rendre la chose si détestable, siffla-t-elle.

Les mots tombaient sur lui comme des gouttes de pluie dans une soudaine tempête, grosses, drues, le touchant aux endroits les plus vulnérables.

— Je la prendrai, parce que je ne veux pas être un jouet. Je mérite mieux. Quand je me donne à quelqu'un, c'est avec mon cœur et mon âme, et je veux que ce présent soit chéri à sa juste valeur.

— Vous feriez mieux de le garder pour votre mari.

Elle le regarda durement.

— Je ne demande pas le mariage. Juste du respect et de la décence. Malheureusement, vous n'avez ni l'un ni l'autre !

L'accusation le blessa.

— C'est savoureux venant d'une femme qui se tortillait de plaisir sur mes genoux il n'y a pas cinq minutes.

Elle redressa le menton.

— Ce qui est savoureux, c'est que vous vous preniez pour un grand seigneur, alors que vous n'êtes qu'une poule mouillée. Merci pour la leçon, cela dit.

Elle se dirigea vers la porte et la tint ouverte.

— Joyeux Noël, Ace. Vous êtes libre.

Il enfonça brutalement son chapeau sur sa tête et sortit d'un pas brusque, alors même qu'il mourait d'envie de l'empoigner, de la plaquer contre le mur et de la prendre sauvagement. Bon sang, c'était vraiment l'enfer de se conduire comme un preux chevalier !

Chapitre 10

Quand la diligence s'arrêta devant l'épicerie, deux jours plus tard, Petunia était prête à embarquer. Elle avait fait ses adieux à ses amies et se sentait encore plus déprimée que lorsqu'elle avait échoué dans cette petite ville.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, espérant voir Ace descendre la rue, mais ce fut la silhouette de Luke qui se dessina au loin. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle savait ce que cela signifiait. Depuis leur entrevue houleuse, elle avait oscillé entre l'espoir et l'angoisse de le revoir. Il enflammait son désir, la rendait triste ou heureuse d'un simple regard ; elle ne vivait que pour son attention... et il ne viendrait même pas lui dire adieu !

Elle se força à sourire à Luke. Comme toujours, il était tiré à quatre épingles. Il portait ce jour-là une veste à motifs cachemire rouge et or sous un costume noir sur mesure. Elle se demanda si son tailleur avait adapté la coupe à ses revolvers.

— Bonjours, Luke.

Il toucha le bord de son chapeau et lui sourit, dévoilant des dents parfaites. Pourquoi n'était-elle pas tombée amoureuse de lui, plutôt ?

— Bonjour, mademoiselle Wayfield.

Elle soupira.

— Oh ! je vous en prie, appelez-moi par mon prénom.

— Avec un homme de ma réputation, cette familiarité pourrait éveiller la suspicion.

— Oh !

Cette fois, ce fut lui qui soupira.

— Je plaisante, Petunia. J'essayais de vous faire sourire.

C'était trop difficile de sourire, alors qu'elle devait batailler à chaque seconde pour ne pas fondre en larmes.

— Désolée. Vous êtes venu me dire au revoir ?

— J'ai pensé que quelqu'un devrait être là pour s'occuper des formalités.

Il regarda la pile de bagages à ses pieds. Quand elle avait quitté le Massachusetts, ce n'était pas avec l'intention d'y revenir.

— C'est tout à vous ?

Elle hocha la tête.

Il testa le poids d'une énorme valise, et le soleil fit étinceler ses boutons de manchette. Il était vraiment élégant jusqu'au bout des ongles. Elle faisait grise mine à côté de lui, dans son ensemble de voyage marron.

— Il faudrait une diligence plus grande !

Elle esquissa un pauvre sourire qui ne trompait personne.

— J'ai pensé que plusieurs bagages seraient plus faciles à gérer qu'une grande malle.

Le cocher descendit de son perchoir. C'était son premier arrêt de la matinée. Les chevaux mordaient leurs mors, et piaffaient, soulevant de petits nuages de terre ocre. Petunia chassa poussière de son visage d'un mouvement de la main. Ils avaient vraiment besoin de pluie.

Le cocher décrocha un seau à la barrière, le remplit à la pompe et l'apporta au cheval de tête. C'était un homme maigre, voûté, barbu, qui avait l'air aussi épuisé que sa diligence. Jusqu'au bout, rien ne se passerait comme prévu. Elle avait imaginé un moment solennel, entre émotion et enthousiasme... Au lieu de ça, il la salua d'un signe de tête à peine aimable avant de se tourner vers Luke.

— Salut.

— Salut, Gilian.

— Si vous voulez manger quelque chose en attendant le départ, Petunia, reprit Luke, je me ferai un plaisir de vous tenir compagnie.

Elle avait l'estomac trop serré pour avaler quoi que ce soit. Elle secoua la tête.

— Merci, mais Maddie a tout prévu.

— Elle vous a préparé des petits pains à la cannelle, je suis sûr.

Elle sentit son sourire vaciller.

— Elle va beaucoup me manquer.

Il sortit un mouchoir de sa poche et le secoua avant de le lui tendre. Il était d'une blancheur immaculée.

— Vous n'êtes pas obligée de partir. Vous pouvez rester et continuer ce que vous avez commencé. L'école, l'internat...

Elle lança de nouveau un regard dans la rue. Ces deux derniers jours, elle n'avait pas cessé de se répéter que sa vie n'était pas ici, qu'elle avait des projets plus ambitieux... mais en regardant la petite école avec sa façade d'un blanc délavé et sa cour à l'abandon, elle sentit son cœur se briser. Il y avait tant de combats à mener dans cette ville !

— Avec l'aide de Luisa et Antonio qui se sont portés volontaires, Hester pourra s'occuper aussi de l'école.

— Hester a énormément de qualités, mais ce n'est pas une enseignante.

— Eh bien, ils feront en sorte d'en trouver une !

— Ils n'auront pas le choix. D'après la rumeur, l'institutrice dont vous avez pris la succession est enceinte. Elle ne reviendra pas.

Quelle malchance. Elle avait espéré...

— Je constate que ça ne vous laisse pas indifférente.

— Evidemment que je ne suis pas indifférente ! Pour qui me prenez-vous ?

— Alors restez.

Même en se forçant, il lui fut impossible de sourire.

— Quand un homme va jusqu'à payer de sa poche un billet de diligence pour se débarrasser de vous, vous n'avez pas franchement de raisons de vous incruster.

Il agita de nouveau son mouchoir devant son visage. Cette fois, elle le prit.

— Ace est un idiot.

— C'est votre ami.

Luke haussa les épaules.

— Ce n'est pas pour ça qu'il n'est pas idiot.

Elle avait été si naïve ! Dans son inexpérience, elle avait cru que la passion était réciproque, mais elle s'était trompée. Une erreur humiliante, épouvantable. La réalité l'avait rattrapée comme une giflette quand Jenkins avait frappé à sa porte pour lui remettre le billet. Ace n'avait même pas glissé un mot à l'intérieur de l'enveloppe. Apparemment, il n'avait plus rien à lui dire.

Elle froissa le mouchoir dans sa main.

— Je n'ai jamais eu le projet de m'installer ici.

Elle ne put s'empêcher de regarder une nouvelle fois la rue. L'espoir refusait de mourir.

— Il ne viendra pas, dit Luke d'une voix douce.

Elle rougit violemment.

— Suis-je donc si transparente ?

— Oui.

— Qui ne vient pas ? demanda Gillian. On m'a annoncé un seul passager. Il y a un changement ?

Petunia laissa à Luke le soin de répondre.

— Mlle Wayfield parlait d'Ace. Mais il a été appelé à l'extérieur.

Menteur.

— Ace Parker ?

Gillian caressa l'encolure du cheval.

— Oui.

— En voilà un type bien. Toujours prêt à donner un coup de main en cas de pépin.

Il secoua la tête, pompa encore de l'eau et apporta le seau à un autre cheval.

— Dommage qu'il ne nous escorte pas, j'aurais été plus rassuré. J'ai entendu dire qu'il y avait eu des incidents avec les Indiens entre ici et San Antonio.

Luke fronça les sourcils.

— Vous êtes sûr que c'était des Indiens ? Les Comanche se tiennent tranquilles depuis des années. On m'a parlé d'un problème sur la route de Wild Gulch, mais je crois que les fauteurs de trouble étaient des cow-boys éméchés.

Le cocher haussa les épaules.

— Pas au courant de ça.

Il plia la jambe droite en grimaçant.

— Tout ce que je sais, c'est que mon genou me fait mal. Et c'est un signe qui ne trompe pas. Un malheur se prépare.

L'idée qu'ils puissent se faire attaquer par des Indiens terrifiait Petunia. Adolescente, elle avait lu dans les journaux des récits de raids sanglants. Les scènes étaient probablement dramatisées pour faire frémir les lecteurs, mais se faire enlever par des sauvages assoiffés de vengeance qui portaient un rectangle de tissu pour tout vêtement ne pouvait se terminer que de façon dramatique pour une femme.

Elle s'humecta les lèvres.

— Ils ne s'en prendraient pas à la diligence, tout de même ?

Gil lui lança un regard sombre.

— C'est déjà arrivé. Mais je vais embaucher deux gars pour nous escorter.

Il se servit du foulard crasseux qu'il portait autour du cou pour s'essuyer le front, traçant une marque plus claire dans la couche de sueur mêlée de poussière qui lui maculait le visage.

— Ça devrait bien se passer.

— Choisissez-les bien, s'il vous plaît. Je veux arriver entière en Californie.

— En Californie ? C'est un bien long voyage pour une jeune et jolie femme seule, madame. Elle ne se sentait pas jolie du tout en ce moment. Elle était fripée, fatiguée et... déprimée.

— Merci de vous en inquiéter, mais tout ira bien.

— C'est toujours ce que disent les passagers avant le départ, marmonna-t-il.

Il apporta à boire au dernier cheval.

— Je suis presque prêt. Encore un petit moment et on y va.

— Comment ça, encore un petit moment ? Nous devrions être partis depuis un quart d'heure !

— Oui mais j'ai pris du retard au départ et j'ai faim, alors il va falloir patienter un peu, madame.

De mieux en mieux ! La migraine qui menaçait de poindre depuis un moment s'installa pour de bon.

— Que dois-je faire de mes bagages ?

Luke empoigna deux énormes sacs et les hissa comme si de rien n'était sur la galerie de la diligence avant de se retourner pour prendre les autres. Le cocher grogna.

— On ne peut pas dire que vous voyagiez léger.

— Le billet indique que j'ai droit à deux bagages et une malle.

— Des bagages de taille normale. Les vôtres ont tous la dimension d'une malle !

— Je respecte les consignes ou pas ?

Il marmonna et lui lança un regard noir en guise de réponse. Qu'il pense ce qu'il voulait, ça lui était égal.

Luke finit d'arrimer les bagages.

— Là ! Ça ne bougera pas.

— Merci.

Il sauta sur le sol. Petunia sentit un filet de sueur couler entre ses seins. Même les conditions météorologiques étaient contre elle. Comme si elle avait besoin d'une vague de chaleur en décembre !

Les chevaux piaffaient avec impatience. Elle savait bien ce qu'ils ressentaient. Combien de temps ce maudit cocher allait-il la laisser mariner en plein soleil ? Elle s'était préparée à affronter les derniers instants de sa présence en ville, mais elle n'avait pas imaginé que l'attente durerait près d'une heure !

— Je vais à l'épicerie, dit-elle.

Elle ne voulait pas de nouveaux adieux larmoyants. C'était trop dur. Elle avait eu toutes les peines du monde à quitter ses amies.

— Ne soyez pas en retard ! lança Gil d'un ton hargneux, comme elle s'éloignait.

Elle ne l'honora pas même d'un regard. En retard ? Par rapport à quel repère temporel ? « Un petit moment » ?

Luke la rejoignit.

— Ne lui en voulez pas, il ne fait que son travail.

Elle suivit le cocher des yeux et constata qu'il ne se dirigeait pas vers le restaurant mais vers le saloon.

— Il va conduire ivre ?

— J'en doute. Il veut recruter une escorte, et le saloon est le meilleur endroit pour trouver des gâchettes à louer.

— Des gâchettes ?

— Il ne faut pas prendre les Comanche à la légère.

— Mais vous avez dit qu'ils se tenaient tranquilles depuis des années.

— J'ai dit qu'ils n'avaient pas fait de vagues pendant des années. Mais si on les provoque, ils n'hésiteront pas à riposter.

— Vous me faites peur.

— Vous ne risquez rien, Petunia.

Elle l'espérait.

— Pourquoi êtes-vous venu, Luke ?

— Pour vous souhaiter un bon voyage.

— C'est tout ?

— Et aussi pour voir si vous alliez être raisonnable.

— Je suis toujours raisonnable.

— C'est ce que je constate.

Il toucha le bord de son chapeau et traversa la rue, en direction du saloon.

Les hommes ne pensaient donc qu'à s'enivrer ? Serrant les lèvres, elle poussa la porte de l'épicerie. Le petit carillon tinta. Elle s'approcha du comptoir et s'assit sur le tabouret près de la porte. Quand Glenda franchit la porte de derrière, rajustant son tablier, Petunia se força à sourire.

— Puis-je avoir un verre de salsepareille, s'il vous plaît ?

La femme prit une bouteille et la posa sur le comptoir.

— Merci.

Petunia tira sur le bouchon. Pourquoi tout n'était-il pas aussi simple ? On demandait et on était servi. Pas de dispute. Pas de souffrance. Pas de regrets. Elle but une gorgée et se concentra sur la saveur douce et pétillante de la boisson, repoussant ses larmes. Elle avait le sentiment qu'il serait plus facile de survivre aux Indiens qu'à l'absence d'Ace.

* * *

— Rassure-moi, Ace, tu n'es quand même pas idiot à ce point ?

Au fil des années, Luke lui avait posé cette question avec différents degrés d'impatience. Mais c'était la première fois qu'il percevait de la colère dans sa voix. Il leva les yeux de sa réussite.

— A quel sujet ?

Luke tira une chaise et s'assit en face de lui.

— Au sujet de Petunia que tu as laissée filer avec la diligence ce matin.

— Ah, ça ? Je suis idiot à ce point, oui.

Il posa un roi rouge sur l'as noir.

— Tu peux m'expliquer ?

La reine dont il avait besoin était couverte par l'as de pique.

— Son avenir n'est pas dans ce trou.

— Et toi, ton avenir, il est où ?

Ace esquissa un geste de la main, englobant les quelques habitués présents dans le saloon. Deux clients buvaient une bière, un gros type ronflait, effondré sur une table, deux prostituées se servaient du café, et le barman essuyait le comptoir.

— C'est ça, ton avenir ?

— Je suis bien, ici, Luke.

— Arrête tes conneries ! Tu es un Hell's Eight.

— Le Hell's Eight a changé.

— On s'est peut-être attendris avec l'âge mais, au fond, on est toujours les mêmes. Des survivants qui ont regardé la mort en face et qui ont juré de protéger coûte que coûte ce qui leur appartenait.

Ace étala une nouvelle rangée de cartes. Le roi était libre. La reine restait prisonnière.

— Je sais parfaitement qui je suis.

Il retourna trois cartes.

— Décale ton 2.

Ace secoua la tête.

— C'est plus fort que toi, hein ? Tu ne peux pas t'empêcher de mettre ton nez dans les affaires des autres.

Luke se balançait sur sa chaise.

— Certaines personnes ont besoin d'un petit coup de pouce.

Ace eut envie de le prendre au mot et de faire basculer sa chaise en arrière en la poussant de son pied.

— Ah oui ?

— Il se pourrait qu'il y ait un problème avec les Indiens. L'armée a massivement mobilisé la cavalerie pour gérer le conflit qui gronde dans l'Est. On manque d'effectifs.

Ace secoua la tête.

— Ce ne sera pas beau à voir si le pays entre en guerre.

— Ce ne sera pas beau à voir si la diligence de Petunia est attaquée !

Ace retourna une autre carte. Il avait deux coups à jouer. La reine était libre mais maintenant, c'était le roi qui se trouvait bloqué.

— Tu sais que s'il lui arrive quelque chose, tu ne te le pardonneras jamais, ajouta Luke pour enfoncer le clou.

— Il ne va rien lui arriver.

Il examina le jeu. Quoi qu'il fasse, il n'y avait aucune possibilité d'associer le roi et la reine.

Luke se redressa et releva son chapeau d'un cran.

— Tu es un imbécile, Ace Parker ! Si une femme comme elle s'intéressait à moi, je la garderais comme un trésor.

— La solitude ne me fait pas peur.

— Eh bien, je ne suis pas comme toi. Je suis fatigué d'être seul. Fatigué de me réveiller le matin à côté d'un oreiller vide. Fatigué de me préparer à manger et de n'avoir personne avec qui partager mon repas. Je suis fatigué de voir chaque journée recommencer sans que rien ne change. J'ai envie de me poser et de construire quelque chose à deux.

— Pas moi.

— Ça suffit !

Luke balaya les cartes d'un revers de main.

— Tes petits trucs pour donner le change ne marchent pas avec moi. On a grandi ensemble, combattu ensemble, survécu ensemble. Je te connais. Petunia est la femme qu'il te faut, alors cesse de te comporter comme une poule mouillée et va la chercher !

C'était la deuxième fois cette semaine que quelqu'un qu'il aimait le traitait de poule mouillée.

— Je n'ai pas peur de l'aimer.

— Alors de quoi as-tu peur ?

— De la détruire.

Il y eut une longue pause. Mais c'était illusoire de penser que Luke allait lâcher l'affaire.

— Elle n'est pas si fragile que ça.

— Mais elle n'est pas si forte que ça non plus.

— Tu n'as qu'à te contrôler.

Voilà qui prouvait que même si Luke connaissait ses goûts, il ne les comprenait pas.

— Ce serait impossible avec elle.

— Alors prends une maîtresse.

— Non.

Il ne ferait jamais ça à Pet. Elle serait anéantie.

— Tu préfères la perdre ?

— Sincèrement, tu la vois vivre ici ?

— Ce que je vois, c'est que son univers s'est brisé par ta faute et que tu la laisses s'enfuir au lieu de la prendre dans tes bras.

— J'ai mes raisons.

— Des raisons plus importantes que la menace des Indiens ?

Ace soupira.

— Chaque fois que Gillian vient en ville, il raconte qu'il a vu des Indiens. Il se rappelle le temps où les Comanche terrorisaient la région, mais cette époque est révolue.

Tout comme sa chance d'avenir avec Petunia.

— Il n'y a que soixante kilomètres jusqu'au prochain arrêt de la diligence. Deux hommes les escortent, et Gillian n'est pas maladroit avec sa carabine.

— Donc, tu n'es pas inquiet ?

Bien sûr que si ! Il s'inquiétait dès que Petunia sortait de son champ de vision plus de cinq minutes. Mais il ne pouvait pas céder à son envie de courir la chercher. Il ne voulait pas détruire ses idéaux.

— La diligence a fait ce trajet une centaine de fois.

Il n'aimait pas pour autant la savoir à l'intérieur. Seule. Sans sa protection.

Luke soupira.

— Tu n'es qu'un fou.

Rose approcha. Elle posa la main sur l'épaule de Luke, mais c'était Ace qu'elle fixait d'un regard affamé. Il savait pourquoi. Les marques de leur dernier face-à-face devaient commencer à s'effacer.

— Besoin de compagnie ? demanda-t-elle.

Oui, bonne idée. Il recula sa chaise, et elle vint aussitôt s'asseoir sur ses genoux. Mais cette fois, il n'apprécia ni la douceur de ses courbes ni le poids de son corps contre le sien. Elle était trop lourde, trop parfumée... Elle n'était pas Petunia.

Luke dut lire dans ses pensées.

— Elle ressent exactement la même chose pour toi, insista-t-il.

Impossible de se méprendre sur l'identité de ce « elle ». Le mur qui emprisonnait son désir se fissura, exactement comme Luke le souhaitait.

Rassemblant les cartes qu'il avait éparpillées, Luke les tria et les posa en une pile bien nette devant Ace.

— Avant de partir, Gillian a dit que son genou le faisait souffrir.

Ace sentit aussitôt un froid glacial l'envahir. Il repoussa Rose à une telle vitesse qu'elle faillit tomber par terre.

— Hé !

L'as noir couvrait sa reine.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu as parfaitement entendu.

— Pourquoi diable n'as-tu pas commencé par là ?

— Parce que je ne suis pas superstitieux. Contrairement à toi.

Ace se leva et attrapa son chapeau. Le genou de Gillian ne se trompait jamais. Chaque fois qu'il s'en plaignait, un drame se produisait.

— Où vas-tu ? demanda Luke en se levant à son tour.

— A ton avis ?

Il allait chercher sa reine.

* * *

La diligence cahotait de gauche à droite, de haut en bas, et d'avant en arrière. Agrippée des deux mains à la poignée suspendue au-dessus de sa tête, Petunia faisait son possible pour empêcher son estomac de se retourner. Déjà en temps normal, elle détestait voyager en diligence, mais ce cocher — Gillian le maudit — semblait prendre un malin plaisir à percuter toutes les bosses de la route ! Elle était secouée jusqu'au tréfonds de son âme, ses dents s'entrechoquaient si fort qu'elles allaient finir par se casser, et d'une seconde à l'autre, elle allait rendre son petit déjeuner. Et pourtant, ce n'était rien à côté des « et si » qui la harcelaient à chaque tour de roue.

Et si elle était restée malgré tout ? Et si elle avait laissé Ace faire d'elle ce qu'il voulait ? Et si elle était en train de quitter le seul homme sur terre capable de lui faire ressentir ces émotions ? Elle aurait voulu crier au cocher de faire demi-tour, mais cela ne servirait à rien. Il ne s'arrêterait pas avant la prochaine halte de la diligence et, de toute façon, rien ne la rattachait à Stirple.

Et si elle ravalait sa fierté et télégraphiait à son père de lui envoyer de l'argent ? Il clamerait qu'il l'avait prévenue, et il organiserait un nouveau défilé de prétendants en lui intimant l'ordre de choisir une date pour le mariage. Il l'aimait, mais avait une vision très rigide de son avenir. Parfois, elle avait le sentiment que le carcan auquel il voulait la condamner était une façon de contrer le destin qui avait emporté sa mère. Comme si, en l'emprisonnant dans la toile du conformisme, il la protégerait de la maladie et du malheur. Le problème, c'était qu'elle ne pouvait pas vivre dans une cage, fût-elle dorée.

La diligence décolla sur une pierre ou sur un tronc d'arbre ou sur Dieu sait quoi, et Petunia atterrit sur la banquette d'en face. Par chance, il n'y avait pas d'autre passager.

— Vous ne pouvez pas faire un peu attention ? cria-t-elle.

Pour toute réponse, elle l'entendit crier : « Hi ha ! » et faire claquer les rênes pour pousser les chevaux à aller encore plus vite. Elle aurait dû se douter qu'il ferait exactement le contraire de ce qu'elle avait demandé ! Regagnant tant bien que mal sa place, elle cala ses pieds sur la banquette opposée et rajusta sa veste. Elle savait très bien que son chapeau était de travers, mais chaque fois qu'elle lâchait les mains pour le redresser, elle perdait l'équilibre.

— Accrochez-vous ! l'avertit Gillian.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Où est l'urgence ?

Pas de réponse. La diligence accéléra encore. Une autre bosse la projeta la tête la première sur la cloison d'en face. Elle se cogna le crâne si violemment qu'elle vit des étoiles. Elle ne se souciait plus de son chapeau désormais. La seule chose qui la préoccupait, c'était de s'en sortir vivante. Elle avait une bonne dizaine de bleus.

— Ralentissez immédiatement ou ce ne sera plus une diligence mais un corbillard !

La voix de Gillian devint frénétique tandis qu'il continuait à exciter ses chevaux et que l'attelage et sautait dans tous les sens.

Elle entendit un coup de feu.

Puis un deuxième. Et un troisième.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les Comanche.

Ce seul mot la glaça d'épouvante. Le premier cri de guerre vibra dans l'air, terrifiant. Il fut suivi par un autre puis un autre.

C'était de la folie mais il fallait qu'elle regarde. Elle écarta le rideau de la petite vitre à l'arrière et s'en repentit aussitôt. Il aurait mieux valu ne pas savoir, se boucher les oreilles et continuer à penser qu'elle était en sécurité dans la bulle fermée de la diligence. Des barbares armés de fusils et de coutelas les pourchassaient sur des chevaux sauvages. Où étaient les cavaliers censés les escorter ? Elle ne les voyait nulle part. Elle se força à compter calmement leurs assaillants.

Quatorze. Ils avaient quatorze Comanche à leurs trousses et ils n'étaient que deux, dont un qui conduisait la diligence !

— Oh, Seigneur...

Elle tapa à la cloison, puis passa la tête par la portière.

— Donnez-moi une arme !

Les cris se rapprochaient.

— Les femmes ne savent pas tirer.

— Alors imaginez que je suis un homme et donnez-moi une arme !

Il prit un fusil et le brandit dans sa direction. Elle dut s'y prendre à trois reprises pour réussir à l'attraper.

— Ne les laissez pas tomber. C'est tout ce qu'on a.

Il lui lança une boîte de balles.

Elle faillit la manquer à cause l'attelage qui dansait dans tous les sens. Les Indiens se rapprochaient ; leurs cris étaient de plus en plus stridents. Ils avaient leurs peintures de guerre. Elle enfonça une cartouche dans la chambre, referma le canon et se pencha par la portière. Des balles lui sifflèrent aux oreilles. C'était bien réel. Elle se sentait très calme. L'un de leurs poursuivants avait une plume rouge vif dans les cheveux. Elle le visa.

— Ne gaspillez pas les balles ! cria Gil.

— Essayez de ne pas faire tanguer cette fichue diligence pendant une minute, et ce ne sera pas le cas.

Elle tira. L'homme à la plume rouge dégringola de son cheval. Elle rechargea le fusil. Un de moins. Encore treize.

Chapitre 11

Ace et Luke rattrapèrent la diligence plus vite qu'ils ne le pensaient. Elle gisait sur le côté, au milieu d'une clairière, les roues fracassées, les portières ouvertes. Une carcasse en bois dépouillée de tout ce qui avait de la valeur. Les chevaux avaient disparu. Rien d'étonnant. Les Comanche ne passaient jamais à côté d'un bon cheval, et Gillian était fier de son attelage. Dans le ciel, un vautour décrivait des cercles.

— Merde, dit Luke en arrêtant son cheval.

Ace était incapable de prononcer un mot. Son cœur était bloqué au milieu de sa gorge depuis qu'ils avaient trouvé les corps des deux hommes de l'escorte, trois kilomètres en amont. Tout indiquait qu'il s'agissait de Comanche, depuis les empreintes de pieds nus sur le sol jusqu'au type d'attaque — une longue course-poursuite en terrain découvert. Pendant ce temps, quelqu'un avait réussi un assez joli carton. Quatre Comanche étaient morts ou à l'agonie. Mais le combat était faussé à la base, et l'issue prévisible.

Il descendit de cheval. Le sol avait été piétiné par les assaillants et leurs montures. Plus tard, il déterminerait leur nombre mais pour l'instant, une seule chose lui importait. Il s'approcha de l'attelage, un pas après l'autre, la bouche sèche. Son cœur se mit à cogner à ses oreilles quand il tendit la main vers la portière.

Luke était juste derrière lui. Il lui saisit le bras pour le retenir.

— Attends, Ace.

Ace se dégagea d'un geste brusque. Il fallait qu'il sache ! Il tourna la poignée comme au ralenti. L'espace d'une seconde, un voile noir l'empêcha de voir quoi que ce soit, puis il relâcha son souffle en jurant.

— Elle est là ?

Il secoua la tête, se tenant à la portière pour ne pas vaciller. La diligence était vide. Pas de corps. Pas de bagages. Pas de sang.

— Ils l'ont enlevée, dit-il d'une voix qu'il eut de la peine à reconnaître.

— Dieu merci !

La plupart des gens considéraient que le sort d'une femme tombée entre les mains des Comanche était pire que la mort. Pas lui. Seule la mort était définitive. Tant qu'on était vivant, il y avait l'espoir de s'en sortir. Il l'avait oublié pendant trop longtemps. Il ne l'oublierait plus jamais.

— Elle n'est sûrement pas de cet avis.

Luke s'était accroupi à l'arrière de l'attelage pour examiner les empreintes. Il leva les yeux.

— L'important, c'est qu'elle soit en vie.

Ace hochait la tête. Quoi qu'il arrive à Petunia, il prendrait soin d'elle, il la guérirait.

— J'aurais dû les escorter.

— On ne pouvait pas prévoir. Gillian voit des Indiens partout depuis vingt ans. C'est le hasard qui a voulu qu'il ait raison aujourd'hui.

— Son genou lui faisait mal.

— Il a soixante ans, Ace ! Toutes ses articulations sont probablement douloureuses.

Luke cherchait à alléger sa culpabilité, mais c'était peine perdue. Il porterait le poids de cette journée jusqu'à la tombe. Pet était sa femme. Une Hell's Eight par alliance. Il ne l'avait pas protégée comme il l'aurait dû. Il ne se le pardonnerait jamais.

En contournant l'attelage, il aperçut sur le sol le corps recroquevillé de Gillian. Aucune trace de sang : la terre assoiffée avait tout bu, transformant le vieux dur à cuire en un cadavre livide. Il s'agenouilla près de lui. Sa tête formait un angle anormal avec ses épaules. Il était vivant quand la diligence s'était retournée. Blessé par balle mais vivant. C'était une chance que la chute lui ait brisé la nuque. Les Comanche n'étaient pas tendres avec leurs ennemis.

— Il est mort ?

Ace se redressa.

— Oui.

Luke ôta son chapeau.

— C'était un brave type.

Ace acquiesça.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On se lance à leur poursuite, ou on attend des renforts ?

Ace rassembla les rênes de son cheval.

— A ton avis ?

Ils avaient chevauché si souvent côte à côte qu'ils étaient presque une extension l'un de l'autre. Luke sauta en selle avant même qu'il ait fini sa phrase.

— En route !

Ace vérifia son fusil dans le fourreau, les yeux fixés sur l'horizon, déjà tourné vers la bataille qui les attendait.

Pour chaque moment de terreur que vivait Pet, pour chaque meurtrissure sur sa peau pâle, pour chaque ombre qu'ils auraient infligé à son âme, ils allaient payer. Dans le sang et la douleur.

Il se hissa à cheval. Personne ne touchait à ce qui était à lui !

Crusher piaffa. Il l'immobilisa d'une pression des genoux.

Buddy hochait la tête et tourna sur lui-même. Même les chevaux étaient impatients d'en découdre.

— Ils sont au moins huit, annonça Luke.

— Ça va être compliqué.

— On a connu pire.

Luke était ainsi, loyal jusqu'à la mort. Ils avaient traversé l'enfer ensemble et ils en étaient ressortis ensemble. Il était son frère spirituel. Son meilleur ami. Son alter ego. Son compagnon de malheur. Il n'y avait qu'une chose à lui répondre :

— Merci.

Luke toucha le bord de son chapeau.

— De rien. Tu me revaudras ça un jour.

Les Comanche progressaient vite, sans se soucier d'effacer leurs traces. Soit ils ne se savaient pas suivis, soit ils étaient en confiance, parce que des renforts les attendaient plus loin.

Ace et Luke forcèrent encore l'allure.

Il s'écoula six longues heures avant qu'ils ne les rattrapent enfin, au moment où la piste s'enfonçait dans un étroit canyon.

Ace voulut s'élancer, mais Luke saisit les rênes de Crusher et le stoppa.

— Réfléchis, Ace.

Réfléchir ? Impossible ! Pas alors que Pet souffrait, et mourait à petit feu. Ça le rendait fou. Luke ne lâcha pas ses rênes. Son regard avait la même dureté que le canon de revolver qu'il lui enfonçait dans la cuisse.

— Reprends-toi où je te ramène à la maison !

— Tu me tirerais dessus ?

— Sans hésiter.

Le canon du colt ne dévia pas.

— Petunia a besoin que tu sois fort. Mort, tu ne lui serviras à rien.

Il avait raison. Bien sûr.

Ace ne se reconnaissait pas lui-même. D'habitude, il était méthodique, il analysait tous les paramètres avant de prendre une décision de sang-froid. Il ferma les yeux et s'obligea à respirer, repoussant ses pires craintes, cherchant à se retrouver. Quand il les rouvrit, il était de nouveau lui-même.

— Tu peux lâcher les rênes.

Luke obéit lentement.

— Je comprends ce qu'elle représente pour toi. Mais te jeter dans la gueule du loup ne lui sera d'aucune utilité.

— Je sais.

Le frisson familier qui précédait les batailles lui parcourut la nuque.

— A priori, ils ne nous ont pas repérés, on a donc l'avantage de la surprise. Et il va faire noir comme dans le fond d'une poche, cette nuit.

Ace acquiesça.

— Si on élimine le guetteur, on pourra se glisser jusqu'à eux sans se faire remarquer. Ils n'attendent sûrement pas de la visite aussi tôt.

— En tout cas, ils n'attendent pas le Hell's Eight.

— Il fera nuit dans quelques heures.

C'étaient ces quelques heures d'attente qui le rendaient fou. Un Comanche pouvait faire toutes sortes d'atrocités à une femme en quelques heures. Et ils étaient au moins huit.

— Ne pense pas à ça, murmura Luke.

— Je ne pense à rien.

Luke mit pied à terre et attacha Buddy un peu plus loin, derrière le piton rocheux qui cachait leur position.

— Tu penses la même chose que moi, mais ce n'est pas le moment. Si tu veux la sauver, tu dois rester concentré.

Il commença à escalader la paroi du canyon.

Ace caressa la crosse de son revolver. Luke incarnait la voix de la raison. Mais lui, il serait la main de la justice ! Descendant de cheval, il grimpa derrière lui.

— Tu es toujours avec moi ? chuchota Luke quelques instants plus tard, comme il

s'accroupissait près de lui au bord de la falaise.

— Cesse de t'inquiéter.

Luke repoussa son chapeau en arrière, prit une gorgée d'eau à sa gourde et la passa à Ace.

— C'est la première fois que je te vois amoureux. Je n'ai pas l'habitude.

Ace but une longue gorgée. L'eau était tiède et saumâtre, mais il avait soif.

— Moi non plus.

— Raconte... Qu'est-ce qu'on ressent ?

Comment décrire ce mélange de peur, d'excitation et de perfection ?

— Imagine que tu es assis au bord de la plus haute falaise que tu aies jamais vue, les jambes dans le vide. Tu sens que tu vas tomber et... c'est merveilleux.

— Oh merde !

— Comme tu dis.

Il referma la gourde et montra du doigt la paroi du canyon, à l'aplomb de l'endroit où ils se tenaient.

— A mon avis, leur guetteur est posté là, sur cette corniche. La visibilité est excellente des deux côtés, et il peut tirer par surprise, tout en restant à couvert.

Luke montra une autre saillie, sur la gauche.

— Pourquoi pas là ?

— Non. Il serait plus exposé, et les rochers gênent la visibilité vers l'ouest.

— D'accord. Reste à déterminer lequel de nous...

Ace ne lui laissa pas terminer sa phrase.

— Je te laisse t'occuper du guetteur.

Luke le dévisagea longuement, puis hocha la tête.

— D'accord. Il me faudra dix bonnes minutes pour descendre jusqu'à lui sans me faire repérer.

Tu me promets d'attendre sagement que je te fasse le signal ?

— J'attendrai. Et ensuite, j'agirai.

— Dans cet ordre et pas l'inverse.

Ace hocha la tête et tira son couteau, testant du pouce son tranchant.

— Pourquoi ai-je l'impression que j'ai intérêt à ne pas traîner en chemin ? fit Luke.

— Aucune idée.

Luke s'allongea sur la roche et baissa son chapeau sur ses yeux.

— Si je dois descendre la montagne comme une chèvre, il faut que je prenne des forces.

— Je fais le guet.

— J'y comptais bien.

Les heures défilèrent lentement. Le silence n'était troublé que par le chant des oiseaux et le martellement incessant de sa conscience. Il scrutait sans cesse les parois du canyon, à l'affût d'une menace qui aurait pu leur échapper. Mais l'après-midi passa sans le moindre événement, hormis la lente descente du soleil derrière la ligne d'horizon.

Quand le croissant argenté de la lune commença à se dessiner dans le ciel, Luke se réveilla et vérifia ses colts.

— C'est l'heure.

Ace hocha la tête et arma son fusil.

— Je te couvre.

— Rappelle-toi, Ace : dix minutes.

— Compris.

En quelques pas, Luke se fondit dans l'obscurité. Ace rampa jusqu'au bord de la falaise et appuya le canon de son fusil sur une roche. Il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit, mais il n'avait besoin que du reflet d'acier d'une arme pour repérer le guetteur. Ensuite, ils n'auraient probablement que cinq minutes avant que les Comanche ne déboulent dans le canyon. Luke avait intérêt à éliminer cette fichue sentinelle.

L'attente commença, torturante. Il dut puiser en lui-même pour ne pas se ruer dans le canyon. Il n'était pas suicidaire, mais Pet faisait vaciller sa raison. Il était fou de penser qu'il pouvait éliminer les Comanche à lui tout seul. Fou de croire qu'une femme comme elle pourrait être heureuse avec un homme comme lui. Fou d'imaginer qu'il pourrait connaître le bonheur. Il secoua la tête. Non, son destin n'était pas d'être heureux. Il était un flambeur, un tireur, un Hell's Eight. Il resserra sa prise sur le fusil. Et cette nuit, il serait le bras armé de la vengeance.

Un pas écrasa la poussière à côté de lui. Il se retourna brusquement, son couteau à la main.

— Du calme !

Il se figea, reconnaissant Luke au dernier moment.

— Nom de Dieu, j'aurais pu te blesser ! Pourquoi n'as-tu pas fait le signal ?

Luke s'accroupit près de lui dans leur minuscule planque et scruta le canyon.

— On a un problème. Il n'y a pas de guetteur.

— Il est posté ailleurs ?

Luke secoua la tête.

— Non. Il n'y en a pas, c'est tout.

Ils s'étaient trompés. Ils avaient perdu des heures pour rien ! Une peur glacée, hideuse, se logea dans le ventre d'Ace.

— Ils n'ont pas fait de halte ?

— Si. J'ai entendu leurs chevaux.

— Bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée, mais ça ne me plaît pas.

Ça ne lui plaisait pas non plus.

— C'est peut-être un piège.

Luke hocha la tête.

— Peut-être. Mais pourquoi attendre, alors qu'ils ont l'avantage du nombre ? Ils auraient pu nous attaquer depuis des heures.

En effet, cela n'avait pas de sens.

— Il n'y a qu'une façon d'être fixés, déclara Ace, replaçant son couteau dans son fourreau. On y va !

* * *

Il avait rampé des centaines de fois vers un ennemi, mais c'était la première fois qu'il avait l'impression de vieillir de dix ans à chaque minute qui passait. Il imaginait le pire. Pet torturée, violée. Mais ce qu'il redoutait le plus maintenant, c'était qu'elle ait été tuée.

Plus il se rapprochait du campement, plus le silence devenait étrange. Ne lui parvenait aucun bruit, hormis le crissement des criquets, le cri occasionnel d'un oiseau de nuit, le piaffement d'un cheval. Pourquoi n'y avait-il pas de guetteur à l'entrée du canyon ?

Cela n'avait pas de sens, vraiment ! Il avait emprunté le chemin de gauche, Luke celui de droite pour ne pas manquer la sentinelle. Mais il n'y en avait pas. Il aperçut dans l'obscurité la lueur d'un

feu de camp réduit à un amas de cendres rougeoyantes.

De plus en plus bizarre... Les Comanche n'allumaient jamais de feu au retour d'un raid pour ne pas se faire repérer. C'était des combattants aguerris, aussi coriaces que cette terre aride. Il ne partageait pas leur philosophie, mais respectait leur courage.

Luke lui envoya un signal. Un hullement de chouette suivi du gazouillis bref d'un oiseau. Deux séries de quatre. Il y avait huit Indiens.

Le croissant de lune donnait très peu de lumière, mais Ace fit très attention à ne pas marcher sur une brindille, à ne pas faire craquer de branche.

Il aurait voulu courir, délivrer Petunia, la serrer dans ses bras, la protéger, lui demander pardon, lui dire que pour lui ça ne changeait rien. Mais c'était faux, bien sûr. Ce qui lui était arrivé allait changer sa vie à jamais. Mais il l'apaiserait, la guérirait. Il savait gérer les situations de crise. Et pour commencer, il allait l'arracher à ce cauchemar. Une fois à la maison, il la convaincrait que ce qui s'était passé ne comptait pas. Pas pour lui. Ni aujourd'hui ni jamais.

Un ronflement monta dans l'obscurité. Le vent changea de direction, et une odeur aigre se mêla à l'air pur de la nuit. De l'eau-de-vie ? Gillian transportait des bouteilles d'alcool en quantité dans la diligence. Cela pourrait expliquer le calme anormal du campement.

Il envoya un signal à Luke, puis glissa son couteau entre ses dents, guettant le petit frisson familier. Rien ne vint. Il y avait du danger mais pas de menace imminente. En temps normal, il serait passé à l'action sans attendre, mais la présence de Petunia changeait la donne : il ne pouvait prendre le moindre risque. Il recommença à ramper. Une brindille craqua sous son genou. Il jura silencieusement et se figea. Aucune réaction sur le campement.

Un ronflement résonna de nouveau. A cette distance, il lui était facile de repérer le dormeur : assis au pied d'un arbre, le dos appuyé au tronc. Un jeu d'enfant. Il l'empoigna par-derrière, plaqua la main sur sa bouche et lui trancha la gorge sans qu'il ait eu le temps de sursauter. Odeur du sang. Odeur de l'alcool. Il devait y avoir une sacrée cargaison d'eau-de-vie dans la diligence.

Il lança le signal : un mort. La réponse de Luke lui parvint de l'autre côté du campement, identique. Deux Indiens éliminés, encore six à abattre. Il allongea le corps sur le sol en se demandant si cet homme avait participé au viol de Petunia. Cette pensée lui donna envie de le tuer à nouveau, mais plus lentement cette fois, en le fixant dans les yeux pour voir l'angoisse de la mort dans son regard. Il essuya la lame de son couteau dans l'herbe, le glissa entre ses dents et se remit à ramper. Ivres ou pas, à six contre deux les chances n'étaient toujours pas égales.

En entrant plus profondément dans le campement, il repéra une ombre allongée à la limite extérieure du faible rond de lumière diffusé par le feu mourant. L'homme passa de vie à trépas aussi rapidement et silencieusement que le premier, dans une odeur de vomi, d'alcool et de sueur froide. En d'autres circonstances, Ace aurait médité sur la déchéance dans laquelle l'alcool pouvait précipiter des guerriers aussi valeureux que les Comanche, mais pour l'heure, la seule pensée qui l'obsédait c'était l'enfer qu'ils avaient dû faire vivre à Pet avant de cuver leur vin.

Il connaissait leurs méthodes. Petunia devait être attachée quelque part à l'arrière du camp, abandonnée comme une marchandise dont on sert quand on en a envie. Il serra les dents. Cette idée lui était insupportable.

Un Comanche se réveilla et se leva en titubant. Ace gronda, attirant son attention. L'homme se retourna d'un bond, couteau tiré, son instinct plus aiguisé que ses réflexes. Ace n'attendit pas qu'il le localise dans l'ombre. Il bondit, lui agrippa le poignet d'une main et lui enserra la gorge de l'autre. Maintenant, qu'ils étaient face à face, souffle contre souffle, il aperçut des marques de griffures sur ses joues. Avec un autre grondement, il retourna lentement la lame et empala l'homme sur son propre

couteau. L'Indien écarquilla les yeux, et un cri étouffé jaillit de sa gorge.

— De la part de Pet.

Il remonta la lame d'un mouvement sec, et sentit le sang gicler. Mais ça ne suffit pas à l'apaiser. En lui, un animal furieux se démenait en rugissant. Il ne parvenait pas à penser à autre chose qu'à ces griffures et à leur signification. Il avait envie de massacrer la terre entière. Avec un rictus glacé, il enjamba le cadavre et continua à avancer.

A trois pas de lui, il repéra une autre ombre allongée sur le sol. Elle était trop massive pour qu'il s'agisse de Petunia. Il rampa vers elle et sentit son pied heurter quelque chose de dur. En tâtonnant, il trouva un pieu enfoncé dans le sol d'où partait une corde. Pet ! Il n'y avait que Pet qui pouvait être attachée au bout.

Avec d'infinies précautions, il chercha le visage de l'homme endormi. Il était couché sur le côté, en chien de fusil. Ace plaqua la main sur sa bouche et lui trancha la gorge avec la même efficacité implacable. Le ronflement s'arrêta net et le sang gicla. Un cri étouffé le statufia. Malgré l'obscurité, il distingua les yeux de Petunia qui le fixaient avec épouvante sous le corps de l'Indien.

Elle était vivante.

Merci, mon Dieu.

Il envoya un signal à Luke pour l'informer qu'il l'avait trouvée et fit basculer le cadavre pour la dégager. Il tâtonna pour trouver ses liens. Elle était complètement nue et couverte de sang. Ce fils de pute s'était endormi sur elle ! Il posa la main sur sa bouche et souffla :

— Chuuut.

Il pria pour qu'elle reconnaisse sa voix. Il retira lentement sa main. Elle ne cria pas. Il la palpa rapidement pour s'assurer qu'elle n'avait rien de cassé. Quand il atteignit sa taille, elle commença à se débattre. Il replaça la main sur sa bouche, chercha son poignet et coupa la corde. Il recommença l'opération de l'autre côté, puis attaqua les liens qui lui entravaient les chevilles. Il sentit sous sa main qu'elle secouait violemment la tête. Il ne pouvait pas prendre le risque qu'elle crie. Il se coucha sur elle, sentit son corps s'agiter sous le sien, et bloqua ses coups de pied en lui chuchotant à l'oreille :

— Du calme, Pet. C'est moi.

Elle se débattit encore plus vigoureusement. Un vrai chat sauvage. Il lui immobilisa les jambes avec son genou et la plaqua au sol de tout son poids.

— Continuez, et les Comanche vont rappliquer.

La peur produisit l'effet escompté. Elle devint aussi raide qu'une planche. Il sentait sa respiration rageuse sous sa paume, et ses yeux le fixaient, accusateurs.

— Ne bougez pas. N'émettez pas un son avant que je vous le dise. C'est compris ?

Elle cessa de respirer, puis hocha la tête.

Toujours d'un murmure à peine audible, il demanda :

— Vous tiendrez parole, si je vous lâche ?

Le hochement de tête vint au bout de plusieurs secondes.

— Je dois aller aider Luke.

Il lui caressa la joue de son pouce.

— Ils ne vous toucheront plus jamais, je vous le jure. Même si je m'éloigne quelques instants, ils ne vous toucheront plus jamais.

Il sentit le combat que se livraient en elle la peur et le soulagement. Elle avait besoin de s'agripper à une raison d'espérer.

— Je veux que vous restiez aussi immobile qu'une statue, comme si vous étiez toujours attachée.

Vous n'allez pas bouger, vous n'allez pas crier et vous allez attendre que je revienne. C'est un ordre.
Elle secoua la tête. Lui saisissant le menton, il lui immobilisa le visage.
— Je *vais* revenir. Vous allez vous concentrer sur cette pensée et m'attendre.
Il ôta la main de sa bouche, l'embrassa rapidement, délicatement, conscient qu'elle était peut-être blessée.
— Vous êtes à moi, Pet, et vous êtes sauvée.
Sur ces mots, il s'éloigna, avec l'espoir qu'elle lui obéirait.

Chapitre 12

Ace se faufila dans l'ombre. La rage lui battait les tempes, et le désir de vengeance lui laissait un goût de sang dans la bouche. Ils avaient osé la toucher, lui faire du mal. Ils allaient le payer !

Il aperçut un Comanche ivre mort sur le sol et se glissa derrière lui. Les yeux du guerrier étaient ouverts, reflet blanc dans la nuit. La surprise figea son regard hébété. Ace appuya la lame de son couteau sur sa gorge, attendit que les vapeurs de l'alcool se dissipent et qu'il retrouve sa lucidité.

— Tu n'aurais pas dû la toucher...

Il l'égorgea d'un geste vif, plus rapide qu'il ne l'aurait souhaité. Le sang gicla. Il y eut un gargouillis étranglé puis le silence.

Ace continua à chercher autour de lui, mais tout ce qu'il vit fut l'ombre de Luke accroupi près d'un cadavre. Il n'y avait plus personne sur qui passer sa fureur.

— C'est le dernier ?

— Ouaip.

Luke essuya la lame de son couteau sur l'habit du mort et le remit dans son fourreau.

— Comment va Petunia ?

Elle était épouvantée. A des lieues de la jeune femme pleine de feu qui l'avait traité de poule mouillée l'autre jour.

— Elle est vivante, c'est tout ce que je peux dire.

— Ils l'ont violée ?

— Je ne sais pas. Probablement.

— Merde.

Luke soupira.

— Parfois, il ne faut pas essayer de changer le cours du destin.

Ace leva les yeux vers lui, saisi par sa remarque.

— Je l'ai fait monter dans cette diligence pour la protéger !

— Je commence à me dire que tu ne connais strictement rien aux femmes.

Il récupéra une gourde et une couverture sur l'un des sacs de couchage et les lança à Ace.

— Lave-toi avant de retourner la voir.

— Pourquoi ?

— Parce que si elle te voit dans cet état, elle va hurler.

Ace toucha son visage, qu'il trouva tout poisseux.

— Tu es couvert de sang.

Il mouilla un coin de couverture et se nettoya énergiquement.

— C'est mieux ?

— Un peu.

Luke lui lança une autre couverture pour Petunia. Il pensait à tout.

Elle n'avait pas bougé. Elle était exactement dans la position où il l'avait laissée, ce qui traduisait l'étendue du traumatisme. La femme qu'il connaissait aurait rampé pour trouver une arme, fuir ou tenter une manœuvre désespérée. Elle ne serait pas restée sur le sol comme une poupée brisée, le corps inerte et les yeux hurlant de désespoir. Il s'agenouilla à côté d'elle et lui caressa la joue.

— Prête à rentrer à la maison, Pet ? demanda-t-il doucement, l'enveloppant dans la couverture.

Elle jeta des regards effrayés autour d'elle comme si elle s'attendait à voir l'ennemi surgir de toutes parts.

— Personne ne va plus vous faire de mal. Il n'y a que Luke et moi, ici, et vous savez que nous sommes tous les deux à vos pieds.

Il glissa la main sous sa nuque.

— Vous êtes blessée ?

Elle secoua la tête. Il ne la crut pas.

— Rien de cassé ? demanda Luke en les rejoignant.

Elle ne le quittait pas du regard. Il vit ses lèvres sèches remuer. Elle ne réussit pas à prononcer un mot.

Il se força à sourire.

— Je vais vous porter. Si je vous fais mal, dites-le-moi tout de suite, d'accord ?

Il n'aimait pas son immobilité. Parfois, une personne en état de choc n'avait pas conscience de la gravité de ses blessures. Il la releva tout doucement, passant son autre main sous ses épaules. Elle se laissa aller contre lui, son visage pressé contre son torse. Elle sentait la terre, la sueur, et il retrouva quelques notes de son parfum. Elle frissonna.

Il lui caressa les cheveux, et murmura :

— Vous m'avez flanqué la peur de ma vie.

Elle prit une inspiration hachée, toucha sa veste et enfonça ses doigts dans son épaule.

Il pressa un baiser dans ses cheveux.

— Passez les bras autour de mon cou.

Elle obéit, prit une autre inspiration hachée, et il comprit qu'elle essayait de ne pas pleurer. Il se figea aussitôt.

— Vous avez mal ?

Elle secoua la tête. Glissant la main sous ses cuisses, il la souleva pour l'asseoir sur ses genoux et la garda quelques instants contre lui. Il crut l'entendre balbutier quelque chose. Il baissa les yeux. Ses cheveux lui chatouillaient la joue.

— Qu'avez-vous dit ?

Le chuchotement se répéta, rauque sur ses lèvres sèches.

— Merci.

Elle le remerciait !

— De rien, Pet. De rien.

— On ferait mieux d'y aller, suggéra Luke, après s'être éclairci la voix.

Ils se mirent en route sans un mot. Ils avaient tout le canyon à traverser. Les épaules et le dos d'Ace étaient à l'agonie, mais il avançait résolument, Petunia blottie dans ses bras.

— Je peux te relayer, si tu veux, proposa Luke.

Il sentit les doigts de Pet lui agripper plus fort la nuque, ses bras se raidir. Bon sang, il avait failli la perdre ! Cette pensée le rendait malade.

— Non, ça va.

Quand ils arrivèrent, ses cuisses tremblaient sous l'effet de l'épuisement. Il s'assit sur un rocher, Petunia toujours sur ses genoux. Luke s'éloigna et revint avec une couverture et un ballot.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai ramassé quelques-unes de ses affaires près de la diligence.

Il ouvrit la couverture, qui contenait une chemise, une jupe, un corsage et des chaussures. L'ensemble parfaitement assorti.

Ace secoua la tête, abasourdi.

— Tu m'étonneras toujours !

— Je vais faire boire les chevaux pendant que tu l'aides à s'habiller.

Il s'éloigna. Ace retira la couverture qui enveloppait Petunia tout en lui effleurant les cheveux d'un baiser.

— Vous n'avez plus rien à craindre. Je vous le promets.

Elle ne répondit pas, mais ce n'était probablement pas nécessaire.

* * *

Petunia aurait voulu rester dans sa bulle jusqu'à la fin de ses jours, dans ce lieu cotonneux et doux où les sons lui parvenaient de très loin et où le temps était suspendu. Une bulle légère... voilà ce qu'elle était. Une bulle légère dans un ciel d'été. Aucune menace ne pesait sur elle, à cette altitude. C'était le paradis. Et même si elle savait que la vie continuait à l'extérieur de sa bulle, rien ne l'atteignait. Ni les voix. Ni les mains. Elle flottait dans l'espace.

Elle eut conscience qu'on lui parlait doucement, qu'on la déshabillait, qu'on la manipulait. Elle se débattit, puis entendit sa voix et se calma. Ace avait une voix magnifique. Profonde, mélodieuse. Autoritaire aussi. Il lui avait dit qu'elle n'avait plus rien à craindre, et aussi longtemps qu'elle entendrait sa voix, elle saurait que c'était la vérité. Elle l'écoutait, sans chercher à comprendre ce qu'il disait. Elle laissait simplement ses intonations la bercer, l'apaiser.

Elle chuchota : « Merci ». Ou du moins, eut-elle l'impression de le faire. C'était un son à peine audible, une vibration dans sa gorge.

— Pourquoi gémit-elle ? demanda Ace.

— Probablement parce que le lit est confortable.

La voix de Hester était une intrusion désagréable dans sa bulle, trop brusque, trop directe, alors qu'elle voulait la sécurité de la voix d'Ace.

— Tu crois vraiment qu'elle nous entend ?

— Bien sûr, répondit Hester.

— Alors pourquoi ne parle-t-elle pas ? Elle est intarissable d'habitude. Un vrai moulin à paroles !

C'était très exagéré. Elle ne parlait quand même pas tout le temps !

— Je suppose qu'elle n'a pas envie de réfléchir.

Voilà... Hester la comprenait.

— Quand elle se réveillera, elle ne se souviendra peut-être pas de ce qui est arrivé.

Elle sentit qu'on lui caressait le front. Un geste un peu hésitant mais réconfortant. Les bulles étaient très fragiles, il fallait faire attention à ne pas les crever. Elle aimait qu'Ace soit prudent.

D'ailleurs, il y avait un tas de choses qu'elle aimait chez lui. Elle songea à son sourire, à la façon dont ses lèvres s'ouvraient pour dévoiler ses dents régulières et la petite entaille dans sa canine gauche. Une minuscule imperfection, presque invisible, mais qui lui plaisait. Elle le rendait humain, vulnérable. Et elle aimait l'idée qu'il soit vulnérable pour elle.

— Quand va-t-elle se réveiller ?

— Quand elle sera prête.

— C'est-à-dire quand ?

Hester fit clapper sa langue d'impatience.

— Tu l'as dit toi-même, elle est terriblement têtue. Ça peut prendre du temps.

— Je n'aime pas ça. Elle devrait être debout.

— Pour qu'elle se mette à hurler ou à délirer ? Laisse-la tranquille, Ace. Elle affrontera ce qui s'est passé quand elle sera prête.

— Je ne veux pas qu'elle hurle.

Il remonta la couverture sur ses épaules.

Elle était heureuse qu'il ne veuille pas qu'elle hurle, parce qu'elle n'avait pas l'intention de se donner en spectacle ni de craquer. Elle était une femme forte. Elle ne voulait pas subir, mais choisir elle-même le moment où elle reprendrait pied dans le réel. Cette pensée suffit à ouvrir une brèche dans ses défenses. Les souvenirs s'y glissèrent aussitôt comme les doigts d'un cauchemar, tirant sur les parois de sa bulle, assombrissant sa lumière. Elle se débattit, refermant la porte, tirant le verrou. C'était sa bulle, elle ne voulait pas qu'on la salisse.

Elle sentit de nouveau la main sur son front, sur sa joue.

— Qu'a dit le médecin ?

Elle savait que c'était Ace qui lui effleurait les lèvres avec son pouce, réveillant en elle le souvenir de ses baisers. Oh ! Dieu, ses baisers ! Quand il l'embrassait, elle devenait une autre. Une femme sauvage, insatiable, heureuse. Elle voulait se fondre en lui, se donner à lui, vivre pour lui. Son souffle s'altéra, mais d'une façon qui n'avait rien de désagréable.

— Qu'elle allait se remettre. Tu as donc tout le temps d'aller te laver et de prendre un peu de repos, répondit Hester.

— Non, je reste.

Oui. Restez. Restez.

— Elle aura besoin de toi quand elle se réveillera. Une femme courageuse et déterminée comme elle ne fuira pas longtemps la réalité. Mais pour l'instant, tu gênes le passage.

— Je pourrais prendre un bain, admit-il.

— C'est le minimum. Tu as vu dans quel état tu es ?

La main d'Ace disparut. Le matelas bougea. Petunia se retrouva seule dans sa bulle, s'agrippant à sa paroi fragile, tandis que les doigts du cauchemar tiraient dessus pour la faire éclater.

— Reviens quand tu seras propre et reposé. Pas avant. Un fantôme ne lui sera d'aucune utilité.

Non, elle ne voulait plus voir de fantômes.

— Je reviens, dit Ace.

Petunia s'agrippa à cette phrase. Le silence se fit. Peu lui importait. Ace allait revenir. Tout irait bien. Il le lui avait promis.

* * *

Un coup frappé à la porte ébranla sa bulle.

— Tu as besoin de moi, Hester ?

Petunia reconnut la voix de Luke. Les doigts ouvrirent un peu plus la déchirure qu'elle tentait de refermer.

— Je voudrais que tu m'aides à la mettre dans la baignoire.

— Mais elle est habillée ! Tu veux la mettre dans la baignoire tout habillée ?

— Ses vêtements ont besoin d'être lavés de toute façon, et elle n'est pas prête à s'en séparer.

Petunia luttait contre les mains qui la soulevaient, contre le cauchemar qui voulait l'emporter. Elle se débattit jusqu'à ce qu'elle sente une chaleur apaisante l'envelopper. Douleur dans les premiers instants, puis relaxante. La brèche dans sa bulle se referma, et le plaisir l'engloutit. Elle gémit de soulagement.

— Merde, je lui ai fait mal, tu crois ?

— Non. Je pense que pour la première fois depuis des jours, elle se sent bien.

— Tu es sûre ?

Il y eut un soupir impatient.

— Elle apprécie son bain comme toi quand tu vas dans les bains publics, et qu'une fille te savonne le dos.

Luke se redressa.

— Tu as trop d'imagination, Hester.

— Bah ! je connais les hommes.

Il y eut un silence.

— Tu ne me connais pas, mais il ne tient qu'à toi d'y remédier.

— Épargne-moi ton baratin, tu veux ? Tu es toi, je suis moi, et ça ne fera jamais un « nous ».

— Je ne sais pas où tu as pêché ces certitudes, Hester...

Le plancher grinça.

— ... mais tu te trompes du tout au tout.

Il y eut un petit claquement quand la porte se ferma, et Hester laissa fuser un petit rire sans joie.

— Comme si j'étais assez bête pour me laisser prendre à ses sourires de beau gosse !

Un tourbillon liquide fit frissonner l'eau. Petunia sentit une onde de chaleur se répandre autour d'elle et s'y enfonça voluptueusement. Elle flottait dans la baignoire comme elle avait flotté dans sa bulle.

— Incline-toi en arrière, trésor.

Une main sur sa nuque l'accompagna dans son mouvement. De l'eau cascada doucement sur ses cheveux, une fois, deux fois. C'était merveilleux ! Aussi agréable qu'une pluie d'été un jour de forte chaleur. Elle se concentra sur la sensation, et la déchirure se referma de nouveau. Les sutures étaient apparentes, grossières, rugueuses, mais elles avaient le mérite d'exister.

— J'imagine ce qui t'est arrivé, trésor. C'est arrivé à beaucoup de femmes avant toi.

Elle aurait voulu que Hester se contente de verser de l'eau et qu'elle ne parle pas.

— Ce sont aux hommes d'avoir honte, pas à toi. Je suppose qu'il est encore trop tôt pour que tu t'en rendes compte, mais penses-y le moment venu, d'accord ?

Un parfum de romarin flotta autour d'elle, tandis que Hester lui lavait les cheveux.

— Les garçons ont mis le paquet pour te retrouver, pas vrai ?

Qu'est-ce que Hester voulait dire ? De l'eau cascada sur sa tête. Un linge essuya son visage.

— On va effacer toute cette boue, et tu te sentiras mieux.

Elle se sentait déjà mieux.

— Tu as de la chance d'avoir un homme, un vrai, dans ta vie. Il n'y en a pas beaucoup qui

seraient allés te chercher. Et il n'y en a pas beaucoup qui t'auraient ramenée. Mais Ace a réussi.

Oui, il avait réussi.

Mais elle ne voulait pas y penser maintenant. Elle voulait seulement flotter dans sa bulle jusqu'à ce qu'elle s'envole au loin.

Elle n'aurait su dire combien de temps il s'écoula. Hester lui parlait, la lavait. Elle était bien. Mais quand Hester voulut la faire sortir de la baignoire, elle se débattit de toutes ses forces. Personne ne l'obligerait à quitter sa bulle !

* * *

Ace frappa à la porte, une heure et demie plus tard. Il ne savait pas à quoi s'attendre. Pet allait-elle le recevoir avec des cris, des reproches ou un silence glacial ? Tout serait préférable à ce fantôme livide et apathique dont l'âme semblait s'être envolée et qui attendait passivement que son corps disparaisse à son tour.

Il frappa de nouveau. Des talons claquèrent sèchement sur le parquet, et la porte s'ouvrit à la volée. Hester apparut, trempée de la tête aux pieds, son chignon à moitié défait, le visage écarlate.

— Fais quelque chose ! dit-elle, lui montrant la baignoire.

Il ne lui fallut qu'une seconde pour analyser le problème. Pet était assise dans la baignoire, les lèvres bleues par le froid, une expression béate sur le visage.

— Elle va attraper la mort ! Je ne peux plus ajouter d'eau chaude sans que ça déborde. Et il est hors de question que je continue à jeter un autre seau par la fenêtre pour la vider. Je suis épuisée !

— Ça dure depuis que je suis parti ?

Hester hocha la tête.

— Elle refuse de sortir. A la moindre tentative, elle mord et elle griffe.

Voilà qui expliquait l'allure de Hester.

— Elle t'a fait mal ?

Elle repoussa une mèche qui lui tombait dans les yeux.

— Comme si un petit bout de femme comme elle pouvait me faire mal !

Ace s'approcha de la baignoire. La chemise trempée avait glissé des épaules de Petunia, pâles et couvertes de chair de poule. Il voyait la courbe de sa poitrine sous la surface de l'eau, la pointe dressée de ses seins qui tendait le tissu devenu transparent.

Hester le rejoignit.

— La seule chose qui m'a fait plaisir, c'est que l'un des seaux d'eau que j'ai balancés par la fenêtre a atterri sur cet abruti de Brian Winter. Il était furieux. Il a hurlé qu'il allait se plaindre au shérif.

— Rends-moi service, dit Ace, va chercher Luke.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux qu'il aille parler pour toi au shérif.

— Je n'ai pas besoin de lui.

Il lui lança un regard appuyé.

— Tu crois qu'il n'a pas remarqué que tu l'évites depuis quelque temps ?

— C'est faux : je l'évite depuis le premier jour.

— Tu l'accompagnes chez le shérif ou je m'en charge ?

— Si tu pars...

Elle montra Pet du menton.

— Il faudra que je m’occupe d’elle pendant ce temps ?

— Absolument.

— Alors je vais voir le shérif avec Luke.

Elle se dirigea vers la porte tout en remettant de l’ordre dans sa tenue.

— Et je te souhaite bien du plaisir !

Petunia n’avait pas bougé pendant leur conversation. Elle faisait glisser ses doigts à la surface de l’eau, en fredonnant une chanson. Il n’était même pas sûr que ce soit une chanson. C’était comme un murmure à peine audible, lent et régulier, qui suivait le rythme de sa respiration. Il s’agenouilla près de la baignoire, et il lui prit la main.

— Hé ! Pet…

Pas de réponse.

S’il s’était agi de n’importe qui d’autre ou si la situation avait été différente, il l’aurait obligée à le regarder. Mais elle avait trop souffert, probablement plus qu’il ne le supposait, plus qu’il ne voulait l’imaginer. Elle avait sans doute le sentiment que ça la changeait pour toujours, mais ce n’était pas vrai. Pas à ses yeux.

— Hester dit que vous ne voulez pas sortir de la baignoire. Il y a une raison pour que vous vouliez rester là, à vous geler les tétons ?

Les mots étaient destinés à la faire réagir, mais elle ne tressaillit même pas. Elle était enfermée dans son monde, quel qu’il soit.

— Tu as réussi ? demanda Hester depuis la rue.

Il se dirigea vers la fenêtre. Ce n’était pas qu’il tienne à répondre, mais il ne voulait pas rester à contempler ce qu’il avait fait de Petunia. Luke était avec elle. A voir son visage fermé, il comprit qu’ils s’étaient disputés, une fois de plus. Il y avait constamment des étincelles entre Hester et lui. Fallait-il en conclure qu’il y avait quelque chose entre eux ? Du désir ou, plus encore, des sentiments ? Si tel était le cas, ce ne serait pas simple.

Luke avait une idée très précise de la femme parfaite. Hester en était à des lieues, mais elle avait un cœur immense. Et elle valait de l’or. Luke ne s’en rendait peut-être pas compte. Ou bien le problème venait-il justement de ce qu’il s’en rendait compte.

— Non, répondit-il. Elle n’a pas bougé d’un pouce.

— Elle va tomber malade, si elle reste dans cette eau froide.

— Tu suggères quoi ?

Luke observa Hester, puis leva les yeux vers Ace.

— Les femmes en colère ont la manie de partir en claquant la porte.

— Tu veux que je la mette en colère ?

Il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Dans l’état où elle était, même Brian Winter n’arriverait pas à la sortir de son apathie.

— Je ne suis pas sûr d’y arriver.

— Comment tu t’y prends, d’habitude, quand une femme ne veut rien entendre ?

Il cherchait son point faible pour la mettre en déséquilibre, puis il la rassurait. Il actionnait les deux leviers tour à tour, jusqu’à ce qu’elle trébuche d’une émotion à l’autre et qu’il soit la seule personne à laquelle elle pouvait se raccrocher.

Il regarda une nouvelle fois par-dessus son épaule et sourit.

— Merci du conseil.

Hester poussa un cri.

— Ace, ce n’est pas une fille de saloon ! Elle vient de la bonne société, tu ne peux pas…

Luke la saisit par le bras et l'entraîna dans la rue.

— Laisse-le. Il sait ce qu'il fait.

— Où est-ce que tu m'emmènes ?

— Tu voulais voir le shérif, non ?

Ils s'éloignèrent. La bonne société... Il s'approcha de la baignoire. A cette minute de sa vie, Petunia n'avait pas besoin d'un bellâtre bien élevé qui lui débiterait des niaiseries charmantes. Elle avait besoin d'un homme qui saurait lui montrer qu'elle était importante. Et ça, c'était dans ses cordes.

Il suspendit son chapeau au montant du lit, puis, soulevant le seau vide sur le sol, il préleva un peu d'eau dans la baignoire. Elle était glacée. Il la jeta par la fenêtre sans se soucier de regarder en bas. Personne ne cria, il n'avait donc éclaboussé personne.

— Evidemment, il fallait que votre chambre donne sur la rue et non sur l'arrière. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Il recommença l'opération plusieurs fois jusqu'à ce que le niveau de l'eau soit suffisamment bas et qu'il puisse descendre chercher de l'eau chaude sur la cuisinière. Quand il regagna la chambre, Petunia n'avait pas bougé un cil. Elle continuait à dessiner des petits cercles sur la surface avec ses doigts. Il ajouta de l'eau chaude, puis la testa — l'ensemble restait toujours froid. Un second seau fit monter le niveau jusqu'à sa taille, et la température devint agréable.

Ace posa le seau vide sur le sol et déboutonna sa chemise.

— Après aujourd'hui, il n'y aura plus de retour en arrière possible, vous comprenez ?

Toujours pas de réponse.

— Une fois que je vous aurai fait mienne, ce sera pour toujours, Pet.

Ses doigts s'étaient-ils crispés ? Il enleva sa chemise et la jeta sur le lit. Petunia ne broncha pas quand il envoya balader une botte puis l'autre. Elle était complètement apathique, ce qui fit grimper sa colère en même temps que sa détermination. Quand il fut entièrement nu, ses propres paroles lui revinrent comme pour le hanter.

Il n'y aura plus de retour en arrière.

— J'espère que vous savez ce que vous faites !

Il n'aurait su dire s'il s'adressait à elle ou à lui-même. Mais quelle importance ? La ligne avait été franchie.

Il était dans sa nature de foncer, de saisir sa chance au bond, de tenter le diable. Mais jamais la prise de risque n'avait été aussi énorme. La santé mentale d'une femme était en jeu, mais son instinct ne l'avait jamais trompé, et en cet instant, il lui ordonnait de se glisser dans la baignoire derrière elle.

L'eau gicla quand il s'assit. Pet laissa échapper un petit cri quand il l'attira à lui. Il était impossible qu'elle ne sente pas son sexe en érection, mais ce n'était sûrement pas une surprise. Il l'avait désirée à la minute où il l'avait vue. Elle était son joker, sa carte fétiche. Il avait toujours pensé que c'était une folie de jouer son joker. Mais dans le cas présent...

Rassemblant sa chevelure sur son épaule, il passa les bras autour de sa taille et l'inclina en arrière pour qu'elle repose contre lui. Un sentiment de paix l'envahit. Il ferma les yeux.

Il s'adressait rarement à Dieu. Il n'en ressentait pas le besoin. Mais aujourd'hui, si.

— Vous avez employé les grands moyens pour Vous faire entendre, n'est-ce pas ?

Il sentait Petunia raide et crispée entre ses bras. Ses doigts ne dessinaient plus des ronds sur l'eau, mais tâtonnaient comme si elle ne savait pas quoi faire de ses mains. Il s'adossa à la paroi de la baignoire. Il n'y avait pas beaucoup de place. Ses genoux pointaient hors de l'eau de manière

ridicule.

— Vous pouvez poser les mains sur mes genoux, si vous voulez.

Elle ne bougea pas.

— C'est un endroit où on peut toucher un homme sans risque, au cas où vous ne le sauriez pas.

Il mentait. En réalité, son seul contact suffirait à le faire brûler, mais cela n'avait pas d'importance. Il devait la convaincre de lui faire confiance. Et à sa connaissance, il n'y avait qu'une seule façon d'y parvenir : par petites touches.

Il prit sa main gauche et déposa un baiser dans sa paume avant de la poser sur son genou gauche. Il entendit sa respiration se suspendre. Plusieurs secondes passèrent. Elle ne retira pas sa main, et il reprit espoir.

— Vous voyez ? On va y aller tout doucement.

Il lui laissa le temps de protester. Comme elle ne disait rien, il lui prit l'autre main et la posa sur son genou droit. Puis il la lâcha. Allait-elle les retirer ? Elle ne bougea pas, et quand il s'inclina contre la paroi de la baignoire, elle se laissa glisser en arrière avec lui. Douce, confiante.

Il soupira, relâchant la respiration qu'il avait retenue sans même s'en rendre compte.

— Un pas après l'autre, murmura-t-il.

Chapitre 13

Un pas après l'autre...

Petunia sentait contre elle le rythme régulier de la respiration d'Ace, la pression de son sexe bandé, et balançait entre calme et panique. Fronçant légèrement les sourcils, elle fit glisser son doigt de son genou à sa main. Il devait être épuisé — elle savait qu'il l'était —, mais au lieu de prendre du repos, en compagnie de l'une de ses amies au saloon, il était ici, avec elle, l'amenant là où elle ne voulait pas aller avec la même maîtrise que lorsqu'il disputait une partie de poker.

Elle aurait dû être scandalisée par sa propre audace, mais après les événements de ces dernières vingt-quatre heures, elle n'avait plus rien à perdre. Sa réputation était perdue à jamais. Du moins dans cette ville. Jusqu'à la fin de ses jours, elle serait l'institutrice qui avait servi de prostituée aux Comanche. Rien ne pourrait effacer cette souillure.

Ace retourna sa main, et elle dessina des cercles sur sa paume, tout en réfléchissant à cette vérité. C'était étrangement... libérateur.

— A quoi pensez-vous ?

— Que je suis devenue infréquentable.

Sa réaction fut immédiate.

— N'importe quoi !

Elle secoua la tête.

— Comment pouvez-vous être aussi bon aux cartes en étant aussi réactif ?

Il resserra légèrement son étreinte.

— Tout le monde n'a pas le pouvoir de m'enflammer.

Elle soupira et accepta de regarder la réalité en face.

— Je suis déshonorée à jamais, mais peu m'importe. Ça m'est égal.

— Bon Dieu, Pet ! Je ne veux pas entendre ça !

Elle bascula la tête en arrière pour le regarder. Il avait l'air en colère.

— Ce n'est pas grave, je vous assure. Je n'ai plus rien à protéger, donc plus rien à perdre.

— C'est à ça que vous pensiez, cette nuit ?

— Entre autres...

Son soupir irrité lui chatouilla l'oreille.

— Eh bien, c'est une belle idiotie !

— J'ai pensé à d'autres choses, aussi.

Il pressa sa paume contre la sienne, enlaçant ses doigts aux siens, l'arrimant à lui.

— Comme quoi ?

Elle croyait tout savoir sur la violence faite aux femmes. Elle s'était attendue à la rencontrer sous une forme accrue dans l'Ouest, mais en réalité, elle n'était pas préparée à la dure réalité. Personne ne pouvait imaginer l'horreur d'être arrachée brutalement à sa vie, transportée dans un monde hideux où on ne contrôlait plus rien, puis arrachée tout aussi brutalement à l'enfer et ramenée à la vie normale, comme s'il ne s'était rien passé. Ces dernières vingt-quatre heures ressemblaient à un cauchemar. Elle aurait voulu pouvoir se dire qu'elle allait se réveiller et qu'elle se rendrait alors compte que rien de tout cela n'avait existé. Mais elle savait que ce n'était pas vrai. Heureusement, les rêves étaient malléables. Elle pouvait modifier l'histoire par sa seule volonté. Cette pensée rassurante s'attarda, bercée par leurs deux respirations étrangement synchronisées malgré leurs différences. Celle d'Ace, plus lente, plus profonde. La sienne, plus courte, en léger décalé. Elles se mariaient dans un rythme régulier, lent. Rassurant.

— Vous êtes toujours là ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous voulez partager vos pensées avec moi ?

— Non.

Son torse vibra contre son dos, sans qu'elle sache si c'était parce qu'il riait ou parce qu'il était exaspéré. Difficile à dire, elle ne voyait pas son visage. Il ouvrit les doigts en éventail sur son ventre, et elle soupira d'aise. Elle était bien, là, entourée de ses bras, enveloppée par sa chaleur, tandis que le bruit de la rue lui parvenait, assourdi. Le reste du monde n'existait plus. Il n'y avait plus que lui et elle.

— L'eau va bientôt refroidir. Ce n'est pas que je ne m'ennuie, mais j'aimerais sortir avant que mes bijoux de famille ne bleussent.

Il employait des mots crus à dessein, pour préparer son retour à la réalité, mais elle ne bougea pas.

— Je sais que vous ne voulez pas penser, poursuivit-il de cette voix basse et tendre qu'elle aurait pu écouter toute sa vie. Je sais que vous avez envie de fuir. Mais vous ne pouvez pas rester enfermée dans le déni. Vous devez reprendre pied petit à petit, et la première étape, ce sera quand je vous dirai de vous lever et que vous sortirez de cette baignoire. Vous mettrez votre chemise de nuit, vous vous coucherez et vous dormirez paisiblement pendant plusieurs heures.

— Uniquement parce que vous l'avez décidé ?

Cette fois, elle devina son sourire.

— Ouaip.

Elle le savait capable de déplacer des montagnes. Mais si elle sortait de sa bulle, le cauchemar serait là de nouveau ; il lui hurlerait au visage, et elle ne le voulait pas. Tant qu'elle restait dans ce monde irréel, tout était possible. C'était son rêve. Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait.

Cette pensée flotta autour d'elle, paisible, paresseuse, lui rappelant de temps à autre sa présence d'un petit rappel. Elle y réfléchit plus profondément, s'y attarda plus longtemps, et un petit noyau de détermination commença à se former.

C'était son rêve. Elle pouvait le contrôler.

Ouvrant les mains sur les genoux d'Ace, elle étira les doigts un à un, testant son équilibre émotionnel. Un gouffre ne s'ouvrit pas sous ses pieds ; les hurlements restèrent à l'extérieur de sa bulle. Elle prolongea le test, remontant de quelques centimètres sur ses cuisses, pour voir.

Elle l'entendit reprendre son souffle.

— Pet ?

— Je vérifie quelque chose.

Il desserra l'étreinte de ses bras, et elle commença à couler. Elle lui agrippa les genoux, et il lui enlaça de nouveau la taille pour la soutenir. Tant qu'il la tiendrait, elle ne sombrerait pas.

Tu peux changer la fin de l'histoire.

C'était une tentation terriblement séduisante. Elle avait l'opportunité de transformer une expérience horrible en quelque chose de magnifique. Tout ce dont elle avait besoin, c'était d'une bonne dose d'audace. Le maître mot de sa vie. Les gens s'imaginaient qu'elle se jetait tête baissée dans des projets impossibles parce qu'elle n'avait peur de rien, mais ce n'était pas vrai. Elle était paralysée par les doutes et l'angoisse avant chaque décision difficile. Oserait-elle franchir le pas aujourd'hui, avec Ace ?

Elle avait mis quatre ans à trouver le courage de couper les ponts, de renoncer à la sécurité d'une existence confortable, pour se lancer dans l'inconnu, sans l'argent de son père, sans le prestige d'un nom qui lui ouvrait toutes les portes. Jusqu'ici, elle savait que quoi qu'il arrive, son père serait toujours là pour la sortir de prison ou indemniser les gens qu'elle aurait froissés. Hormis ses sempiternelles menaces de la marier pour la faire rentrer dans le rang, elle ne prenait pas grand risque. Alors elle était partie, elle avait quitté le nid trop douillet et avait mis le cap sur l'Ouest pour vivre une vraie aventure. Elle ne s'était pas rendu compte que certaines situations vous broyaient et qu'il ne suffisait pas de crier « stop ! » pour que tout s'arrête. Son père passait son temps à lui répéter qu'elle ne voyait pas le monde tel qu'il était et il avait raison. Maintenant elle le savait.

— Ça va ?

Elle fut incapable de répondre. Est-ce que ça allait ? Elle sentait toujours son sexe bandé dans son dos. Il la désirait et pourtant, il ne faisait rien pour assouvir son désir — preuve qu'il suspectait le pire.

— Ace ?

Sa voix était à peine audible.

— Oui ?

Elle ne savait pas comment formuler sa requête. Elle ne voulait pas se lier à un homme, devoir se plier à ses règles et ne plus avoir de vie propre. Elle avait vu la manière dont ses amies militantes, si vibrantes d'enthousiasme et de convictions, avaient changé, une fois mariées. Elles étaient devenues des fantômes souriants qui ne prononçaient pas un mot plus haut que l'autre et semblaient avoir oublié toutes les idées pour lesquelles elles s'étaient battues avec fierté. Elle ne voulait pas devenir comme elles. Mais elle ne voulait pas non plus rester celle qu'elle était aujourd'hui. Il devait sûrement y avoir un entre-deux...

— Qu'est-ce qu'il y a, Pet ?

Elle secoua la tête. Elle ne connaissait pas les mots pour expliquer ce qu'elle voulait, et de toute façon, parler n'était sûrement pas utile dans ce genre de situation. Peut-être suffisait-il de passer à l'action.

L'eau clapota quand elle se redressa en position assise.

— Prête à sortir ?

Elle secoua la tête et prit appui sur ses genoux pour se retourner sans le toucher de façon trop intime — ce qui était absurde compte tenu de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Après quelques secondes d'efforts maladroits, elle prit conscience qu'il n'y avait pas de façon élégante de parvenir à ses fins. Alors, avec un petit grondement agacé, elle se retourna carrément, dans un grand clapotis d'eau. Elle sentit la peau d'Ace contre la sienne, le picotement de ses poils et la pression de son sexe bandé contre son ventre. Dieu merci, malgré ses gesticulations, il la désirait toujours !

Il posa ses grandes mains au creux de ses reins, ses mains chaudes et rugueuses, avec cette

possessivité naturelle qui la séduisait tant. C'était Ace. Avec lui, elle était en sécurité, quoi qu'il arrive.

Elle pressa les doigts sur son torse, ce qui lui valut en retour un regard interrogateur.

— Pourquoi ce sourire ?

— Vos poils me chatouillent.

Elle rit de sa sottise, tressaillant quand sa lèvre fendue se rappela à son souvenir. Il fronça les sourcils. Elle lissa le pli qui venait de se creuser sur son front. Il était très sexy, d'une beauté âpre, presque brutale. La seule douceur en lui, c'était cette émotion qu'elle lisait dans ses yeux en cet instant. Ace était un rebelle, une force sur laquelle on pouvait compter. Mais elle aussi, elle était une rebelle à sa façon. Ils avaient ce point en commun.

Chaque mouvement était compliqué à cause de l'exiguïté de la baignoire. Son genou entra en contact avec quelque chose de doux, et il poussa un cri étouffé.

Malheur ! Son entreprise de séduction ne se passait pas du tout comme elle l'aurait voulu ! Elle était nulle.

— Aidez-moi.

Il fit glisser sa main le long de son bras, jusqu'à son poignet.

— Vous êtes prête à sortir ?

Elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas ce que vous me demandez, Pet.

— Aidez-moi à oublier.

Elle voulait oublier sa peur, sa souffrance, l'épouvante de ne plus avoir aucun contrôle sur sa vie, sur son corps.

Il plissa les yeux. La lumière de la lampe fit danser des ombres sur son visage.

— Je pense que c'est un peu tôt pour ça. Vous avez besoin de dormir. Vous aurez les idées plus claires demain.

Il la rejetait parce qu'il croyait savoir ce qui était le mieux pour elle, mais il n'en savait rien ! Personne ne le savait, sauf elle. Ils ne comprenaient pas ce qu'elle ressentait, et elle ne savait pas comment l'expliquer. Elle savait seulement que si elle voulait réécrire son cauchemar, elle devait le faire maintenant.

— Je ne veux pas dormir.

Il plongea son regard au fond du sien, et elle eut le sentiment qu'il la sondait jusqu'à l'âme. Peut-être y lisait-il ce qu'elle était incapable de formuler avec des mots.

— Vous avez dit vous-même qu'il n'y avait pas de retour en arrière.

Il hocha la tête.

— Il ne me reste que deux options. Soit je reste enfermée dans ma peur, soit je continue à avancer.

Il ne lui demanda pas de s'expliquer, mais elle n'en fut pas surprise. Il la comprenait à un niveau qui dépassait les mots.

— Vous n'êtes pas en état de réfléchir sereinement, Petunia.

Oh si ! elle l'était !

— Je sais ce que je fais.

Elle se mit à genoux et commença à déboutonner sa chemise. Elle s'attendait qu'il l'arrête, mais il ne bougea pas. Elle l'observa, tout en bataillant avec le tissu trempé. Il ne regardait ni son corps, ni ses seins qu'il devait pourtant voir par transparence. Il la fixait dans les yeux, et à travers eux, il sondait son âme. Elle défit un deuxième bouton.

— Touchez-moi, s'il vous plaît.

D'un geste doux, il souleva ses longs cheveux mouillés et les déploya sur ses épaules.

— Pourquoi ?

— Ce qui s'est passé m'a changée à jamais. Il faudra que je vive avec tout le reste de ma vie, je n'ai pas le choix, mais je ne veux pas que ce souvenir soit uniquement fait de terreur.

— Vous voulez que je fasse l'amour avec vous.

Il n'y avait pas d'interrogation dans sa voix. C'était un constat.

— Je veux que vous m'aidiez à me sentir bien.

— Il y a très longtemps, ma Pet, que je n'ai pas fait l'amour comme vous le voudriez.

Croyait-il pouvoir la terrifier davantage que quatorze Comanche en train de hurler ?

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas ?

Son pouce caressa sa bouche.

— J'ai seulement dit que ça faisait longtemps.

Elle faillit lui demander si elle n'était pas assez jolie pour lui. L'eau clapotait contre les parois de la baignoire, produisant des petits bruits métalliques.

— Je le veux, Ace.

— Je sais, mais vous n'êtes pas vous-même. Demain, vous aurez sans doute une approche très différente de la situation, et je ne veux pas être celui qui aura profité d'un moment de faiblesse.

— Vous êtes nu avec moi dans une baignoire !

Il esquissa un bref sourire.

— Je serais bien resté habillé, mais Luke me reproche sans cesse de ne pas prendre assez soin de mes vêtements.

Il essayait de l'amuser. Il suivit le dessin de ses lèvres avec son pouce, tandis que ses doigts lui maintenaient la nuque. C'était le geste d'un conquérant. Elle aurait dû avoir peur, mais elle n'avait jamais eu peur de lui. Pas de cette façon, en tout cas.

— Pouvez-vous faire en sorte que ce soit... beau ?

Il lui répondit avec sa franchise habituelle :

— Intense, oui. Mais beau...

Il repoussa doucement ses cheveux en arrière.

— Ce mot ne fait plus partie de mon répertoire depuis très longtemps.

Il se trompait. Son baiser dans la ruelle avait été à la fois sauvage, merveilleux et très, très beau.

Et quand il l'avait caressée, elle avait eu l'impression de rentrer chez elle après une longue absence. Il n'y avait rien de plus beau que de savoir qu'on avait trouvé sa place sur cette terre.

— Nous n'avons peut-être pas la même définition de la beauté.

Il l'étudiait de nouveau. Elle n'essaya pas de se cacher. A quoi bon ? Il lisait en elle, de toute façon.

— On peut se limiter à « intense », si ça vous rassure.

Son éclat de rire la fit sursauter. L'eau clapota, caressant ses seins.

— Vous me tuez, Pet !

Il faiblissait. Elle recommença à déboutonner sa chemise.

— D'une façon agréable, j'espère.

Il secoua la tête. Elle aurait voulu avoir l'audace de lui demander s'il répondait à sa question ou s'il exprimait ce qu'il ressentait.

— J'ai fait un tas de choses dans ma vie dont je ne suis pas fier. Mais je ne veux pas me retrouver devant Dieu au moment du Jugement dernier et devoir me justifier devant Lui d'avoir

profité de vous dans un moment de vulnérabilité.

— Vous ne profitez pas de moi, puisque je vous le demande.

— Ils vous ont violée ?

Elle défit deux boutons de plus.

— Ils ont violé mon âme.

— Et vous voulez la retrouver ?

— Oui.

Son sourire était un défi et une promesse tout à la fois.

— Et vous êtes venue voir le diable pour la lui réclamer ?

Elle secoua la tête.

— Vous n'êtes pas le diable.

— C'est ce que disent certaines personnes, pourtant.

— Et d'autres disent que vous êtes un sauveur. Je veux que vous me sauviez, Ace. Je veux que vous m'embrassiez, que vous me caressiez. Je veux sentir vos mains là où ils m'ont touchée, vos lèvres là où ils ont posé leur bouche. Je veux que vous rendiez beau ce qu'ils ont essayé de rendre laid.

Elle sentit son grand corps frissonner sous le sien.

— Qu'est-ce que ça changera pour vous ?

— Je ne me sentirai plus salie.

— Le remède risque d'être pire que le mal.

— Vous êtes incroyablement têtu, vous savez ?

Il éclata de rire.

— Venant de vous, c'est un comble !

Elle arriva à bout du dernier bouton. Elle essaya de faire glisser le tissu trempé sur ses épaules, sans succès.

— Tant mieux. Il n'y a rien que deux personnes entêtées ne puissent accomplir.

— Ou détruire.

Abandonnant le vêtement, elle prit son visage entre ses mains.

— Vous ne pouvez pas juste vous taire et m'embrasser ?

Ce n'était pas l'invitation la plus romantique qu'il ait entendue, mais c'était sans aucun doute la plus sincère. Il l'attira à lui et s'inclina vers elle, s'arrêtant à un souffle de sa bouche, la faisant languir, par jeu. Elle entrouvrit les lèvres, et il sentit aussitôt son sexe se tendre. Cette femme était la tentation incarnée !

— Demandez-le-moi gentiment.

— S'il vous plaît, chuchota-t-elle sans une hésitation.

Il était si près qu'il ne voyait plus que la pâleur de sa peau et le contraste avec la meurtrissure sombre sur sa pommette.

— Ils vous ont frappée.

— Je me suis débattue.

D'un geste très tendre, il effleura ses lèvres meurtries des siennes.

— Je les ai tués.

Elle cilla.

— Merci.

Il l'embrassa de nouveau. Une fois. Deux fois, cueillant sur ses lèvres son soupir étouffé. Elle le désirait.

— Il n’y a pas de quoi. Tout le plaisir était pour moi.

Il vit la curiosité briller dans ses yeux et sentit son sourire sur ses lèvres.

— Encore, chuchota-t-elle.

Elle aimait bien donner des ordres.

— Demandez-le-moi gentiment, répéta-t-il.

— S’il vous plaît.

Il posa alors de nouveau les lèvres sur ses siennes, et l’embrassa doucement, sans hâte. Ce fut elle qui chercha sa langue, enflammant son désir, elle qui fit naître en lui la tentation de céder, de lui donner ce dont elle avait besoin.

Il y avait une logique dans son raisonnement. On pouvait courber la tête face à un drame ou décider de vivre avec. Ce qui ne tue pas rend plus fort. Quand tous les habitants de leur petite ville avaient été massacrés par l’armée mexicaine, ils auraient pu se laisser mourir de chagrin. Au lieu de ça, ils avaient fait bloc pour survivre. Ils s’étaient servis du malheur comme d’une enclume, pour se façonner l’âme. C’était ainsi qu’était né le Hell’s Eight.

Aujourd’hui, Pet lui demandait de l’aider à effacer d’horribles souvenirs en les remplaçant par un autre, fait de tendresse et de douceur. Serait-il à la hauteur ? Elle enfonça les doigts dans sa nuque, plantant des échardes de plaisir dans tout son corps. Elle était sa femme. Sa responsabilité.

Il repoussa ses cheveux clairs en arrière, dégageant ses joues enflammées.

— Je ne veux pas vous faire mal.

— Ce ne sera pas le cas.

Elle s’en remettait à lui. Il n’y avait rien de plus excitant pour quelqu’un comme lui qu’une femme prête à le suivre n’importe où. Rien de plus stimulant.

— Rien ne pourra me blesser autant qu’ils l’ont fait.

Elle appuya son front contre le sien. C’était probablement la chose la plus triste qu’il ait jamais entendue dans la bouche d’une femme. La plupart des femmes victimes d’un viol semblaient dans l’apathie, mais Pet avait décidé de se battre avec les seules armes qu’elle possédait, et il l’admirait pour ça.

Il frotta la joue contre sa chevelure.

— Vous avez l’art de mettre un homme au pied du mur !

— Un homme de votre réputation, ce serait stupide de ne pas l’exploiter !

C’était une plaisanterie forcée, et le sourire qui l’accompagna l’était tout autant, mais elle était déterminée à aller jusqu’au bout de son idée. Pour l’instant, tout au moins. Très bien. Il l’emmènerait aussi loin qu’elle le voudrait et s’arrêterait dès qu’elle commencerait à paniquer. Rien ne lui interdisait de l’embrasser, de la caresser, de lui donner toute la douceur qu’il pourrait trouver en lui afin de l’aider à effacer son cauchemar.

— Passez vos bras autour de mon cou.

Elle obéit avec une bonne volonté qui risquait de saper ses résolutions, s’il n’y prenait pas garde. Il devrait se méfier. Il la rapprocha un peu de lui pour que leurs bustes et leurs bouches s’épousent, et son pénis se pressa tout naturellement contre son sexe. S’il ne l’avait pas tenue aussi serrée, il n’aurait pas senti son sursaut.

— Viens là.

Elle cilla devant le tutoiement et prit une lente inspiration. Il apprécia qu’elle ne panique pas.

— Combien ai-je de marge de manœuvre ?

— Largement plus que tu ne le penses.

Elle s’étira et fondit ses courbes dans les siennes. Il enfouit les doigts dans ses cheveux. Il avait

envie de lui basculer la tête en arrière, mais il réussit à contrôler son impulsion. C'était Pet. Elle n'avait pas besoin de connaître cette facette sombre de sa personnalité. Mais il pouvait la guider avec des mots.

— Incline la tête en arrière.

Elle obéit, le regard attentif.

— Un peu plus à droite...

Elle obéit de nouveau, se raidissant pour garder cette position inconfortable, simplement parce qu'il le lui demandait. Le désir pulsa en lui. Mais c'est qu'elle allait bousiller toutes ses bonnes intentions, avec sa docilité !

— C'est bien.

Elle esquissa un pâle sourire.

— Ce n'est pas très confortable.

— Je sais.

Desserrant l'étau de ses doigts dans ses cheveux, il prit sa tête au creux de sa paume, lui offrant un soutien.

— Maintenant, embrasse-moi.

Ses lèvres étaient douces et tendres. Il mourait d'envie de les écraser sous les siennes, de les mordre, de les forcer, d'exiger leur soumission. Au lieu de ça, il l'embrassa tendrement, augmentant peu à peu la pression, puis les effleura du bout de la langue, dans une requête silencieuse. Elle les ouvrit instantanément, sapant un peu plus le contrôle qu'il essayait de maintenir sur ses propres envies.

Il la séduisit lentement jusqu'à ce que sa bouche réponde à ses caresses et qu'elle cherche sa langue, allumant son désir. Elle n'avait aucune idée de l'effet que sa docilité produisait sur un dominateur comme lui. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait pas échangé un baiser aussi innocent avec une femme. Et ça lui plaisait. L'eau était froide, mais leurs corps brûlaient. Il la souleva légèrement. Elle écarquilla les yeux quand le bout de son sexe toucha son clitoris. Il suspendit son baiser pour lui butiner la joue, le cou, le creux de la gorge. Elle bascula plus encore la tête en arrière. Naturellement. Sa poitrine se tendit vers sa bouche. Avec une douceur attentive, il effleura un mamelon de ses lèvres. Une caresse douce et légère, sans exigence.

Elle gémit et se cambra davantage.

— C'est bien. Donne-toi, chuchota-t-il contre sa peau.

— J'essaie.

Il voulait sa réponse à elle, pas celle qu'elle pensait qu'il attendait.

— Ne pense pas. Ne t'inquiète pas. Suis-moi, juste...

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

Parsemant sa gorge d'une pluie de baisers, il déplaça sa bouche vers l'autre sein, sentant sa pointe durcir presque instantanément sous sa langue. Pet ondula contre son sexe dans une prière inconsciente, les excitant tous les deux. Le désir grandit en lui, boule brûlante dans son ventre.

Il libéra son mamelon avec un petit bruit de succion qui la fit sursauter. Ils n'étaient plus tendres, mais rose foncé, durs, gonflés. Sans le soutien de sa main, elle aurait basculé. Mais elle avait confiance, et il aimait ça. La confiance était essentielle.

— Je vais te lâcher maintenant.

Lui enserrant la taille de ses mains, il la fit onduler contre lui tout en scrutant son visage, en écoutant sa respiration, à l'affût de cette petite défaillance qui lui dirait qu'il avait trouvé la bonne cadence, la bonne intensité. Il entendit ce signal au bout de quelques secondes. Elle adopta son

rythme, tout en y ajoutant un peu du sien. En temps normal, il n'autorisait pas sa partenaire à prendre ce genre d'initiative, mais c'était Pet, c'était ce dont elle avait besoin, et il lui donnerait toujours ce dont elle avait besoin.

A condition qu'il parvienne à se contrôler assez longtemps... Il faisait son possible, mais le petit frottement de son clitoris contre son sexe à chaque va-et-vient le rendait fou.

Elle enfonça les ongles dans ses épaules, contracta les cuisses contre les siennes. Elle chuchota son prénom, le souffle fragmenté. Sa propre respiration était tout aussi saccadée.

— Comme ça, oui... Juste comme ça, Pet. Prends ce dont tu as besoin.

Elle se souleva, et son sexe, dressé, dur comme un roc, s'orienta naturellement vers son vagin. Elle poussa un petit cri. Cette fois, elle ouvrit les yeux et ce fut lui qui gémit quand leurs regards se croisèrent. Il y avait tant de passion, tant de désir dans ses yeux ! Comment ne pas lui donner ce qu'elle attendait ? Il se souleva, juste un peu, son sexe cherchant le sien. Elle était étroite, beaucoup plus qu'il ne le supposait.

De ses ongles, elle traça des petits sillons dans sa toison. Il mourait d'envie de l'empoigner par les hanches, de la faire glisser sur lui et de la posséder totalement, passionnément, d'imprimer sa marque sur elle. Mais elle avait besoin qu'il soit doux et tendre, et même si ça devait le tuer, il le serait.

Il ondula des hanches par petites saccades. Elle gémit et se pressa davantage sur lui.

Plus de retour en arrière possible.

Il serra sa taille étroite entre ses mains. Tant de passion dans un corps si délicat ! Le feu couvait sous cette apparence composée.

— Ne t'arrête pas, murmura-t-elle.

Elle pensait vraiment qu'il voulait arrêter ?

— Même si je le voulais, je ne le pourrais pas.

Pas alors que sa chaleur épousait le bout sensible de son sexe. Pas alors qu'elle fixait sur lui son regard, où passaient toutes ses émotions. Chaque émerveillement. Chaque étincelle de plaisir. Elle se laissa glisser sur lui, ses ongles s'enfonçant plus profondément dans ses épaules. La brûlure se mêla au plaisir. Il gémit, serra les dents en sentant la barrière de ses muscles s'écarter et sa chaleur l'accueillir. Ce n'était pas dans sa nature de rester passif ; il s'y obligea cependant, pour elle.

Cette pensée dura deux secondes, puis il la sentit. Cette résistance... Une résistance lourde de signification... Elle était vierge ! Ses pensées fusèrent plus vite que sa raison. Grâce à Dieu, ils ne l'avaient pas violée ! Mais comment était-ce possible ?

Le désir le brûla comme de la lave. Elle était si proche du plaisir. Si proche. Et elle était à lui. Pour la première fois de sa vie, il sentit ses mains trembler.

— Pet...

Son regard était embrumé par la passion, son expression impatiente.

— Quoi ?

Dieu, elle était si belle !

— Je peux te donner du plaisir sans prendre ta virginité.

— Non !

— J'essaie de me conduire en gentleman. Aide-moi.

— Je ne veux pas un gentleman. Je te veux, toi.

Elle annihilait sa volonté en se pressant contre lui, en essayant de frotter ses mamelons durcis contre son torse.

— Et je veux te sentir en moi.

Encore deux ou trois phrases comme celle-là et il allait devenir l'animal qu'il essayait de ne pas être.

— Je connais quelque chose de meilleur encore.

— Quoi ?

Il faufila son pouce dans les replis de son sexe, cherchant son clitoris.

— Ecarte les jambes.

— Je ne peux pas.

— Ecarte-les.

Il la caressa et elle obéit, ondulant sur lui tandis que le plaisir montait en elle. Il voulait la faire jouir. Il voulait lui faire connaître cette petite mort. Il voulait qu'elle vive sa première fois avec lui. Toutes ses premières fois à venir lui appartenaient. Et aussi les deuxième. Et toutes les autres, jusqu'à la dernière...

Elle ferma les yeux, et sa tête bascula en arrière. Sa poitrine rosit, la pointe de ses seins durcit. Elle trembla et se raidit. Son sexe se contracta autour du sien, des petites palpitations qui le rendaient fou. Il gémit en même temps qu'elle.

— Oui. C'est ce que je veux. Ouvre les yeux.

Elle obéit.

— C'est bien.

Il accrut la pression, soulevant les hanches. Elle était menue, et il avait peur de lui faire mal, mais elle était tellement perdue dans le plaisir qu'elle ne sentait même pas la douleur, ne faisant plus qu'un avec lui. Elle était proche, toute proche. Et lui aussi.

— Jouis pour moi, Pet.

Elle le regarda sans comprendre. Il se reprit alors.

— Laisse-toi aller, murmura-t-il. Laisse le plaisir t'emporter. Ne lutte pas.

Avait-il déjà fait l'amour à une vierge, avant elle ?

— Je ne sais pas...

Il interrompit sa protestation en griffant légèrement son clitoris gonflé de son ongle. Elle gémit et se contracta. Il sentit ses testicules se tendre.

— Ça va ?

Elle hocha la tête et se relâcha complètement avant de crier quand il recommença. Et recommença encore. Elle se tendit, et un léger tremblement la saisit de l'intérieur.

— C'est ça...

Il la caressa plus fort, ne quittant pas ses yeux, jugeant son plaisir.

— Jouis pour moi.

Il lui pinça le clitoris entre le pouce et l'index.

— Maintenant.

Elle jouit dans un frisson qui la parcourut de la tête aux pieds. L'orgasme rayonna dans ses yeux, puis se répandit dans tout son corps. Elle enfonçait ses ongles dans ses épaules au rythme des spasmes de son plaisir. Elle prenait autant qu'elle donnait. Impossible de résister.

— Bon Dieu !

Lui attrapant les cheveux, il la fit se cambrier et entra plus profondément dans la perfection soyeuse de son sexe. Elle était à lui. A personne d'autre. A lui pour l'éternité.

— Ace !

— A personne d'autre, gronda-t-il, forçant les mots à sortir malgré le nœud du plaisir qui lui verrouillait la gorge.

Il voulait aller plus profondément en elle. Si loin qu'ils ne feraient plus qu'un à jamais. Elle se contractait à chacun de ses mouvements. C'était bon. Il n'avait jamais fait l'amour avec autant de douceur et de tendresse, et c'était fabuleux.

— Viens là.

Il se renversa contre la paroi de la baignoire, l'entraînant avec lui. Elle se laissa aller contre lui, si douce, si délicate. Si passionnée. Elle enroula les bras autour de son cou et nicha la joue contre son épaule. Elle soupira, frissonna. Son étreinte résumait tout ce qu'il ressentait.

Sa raison d'être... Il comprenait enfin ce que cela signifiait. Il avait trouvé sa raison d'être. Repoussant ses cheveux en arrière, il lui embrassa le front, la joue, contempla l'expression émerveillée sur son visage. Il ne put réprimer un rire. Il ne s'était jamais senti aussi bien. En paix. A sa place. Chez lui.

Il lui caressa le creux des reins, tout en lui embrassant la tempe. Sa main prit tout naturellement ses fesses en coupe.

— Dès demain, nous irons chercher le prêtre pour qu'il nous marie.

Chapitre 14

La porte du saloon s'ouvrit à la volée, et une silhouette familière s'immobilisa sur le seuil.

Ace jura tout bas. Il ne manquait plus que ça ! Il battit ses cartes avec un art consommé, feignant d'ignorer Caden Miller qui entra dans la salle, son fusil de chasse dans les mains, Luke sur ses talons. Pas besoin d'être un génie pour deviner la raison de leur visite. Le fusil était suffisamment explicite. Quand il voulait tuer quelqu'un, Caden se servait de ses colts. Le fusil faisait partie de sa panoplie d'intimidation. Ace avala une gorgée de whisky et entama sa partie de solitaire.

— Le prêtre est prévenu, il t'attend, annonça Caden, s'arrêtant devant lui.

Ace lui jeta un coup d'œil et retourna à ses cartes.

— Ah oui ?

Le canon du fusil se leva vers lui.

— Oui.

Il entendit des chaises racler le sol. La scène suscitait manifestement la curiosité.

— Je ne suis pas habillé pour.

Luke repoussa son chapeau en arrière.

— Il n'a pas tort, Caden. Un homme qui se respecte ne peut pas se présenter à l'église vêtu d'un jean et d'une chemise froissée.

— Il n'a qu'à aller se changer.

Ace retourna la première rangée de cartes.

— Même pas en rêve, murmura-t-il entre ses dents.

Luke secoua la tête.

— Je doute qu'il ait quoi que ce soit de correct dans ses bagages.

D'autres chaises grincèrent. Les clients tendaient le cou pour mieux voir. Et merde !

Caden ne se laissa pas démonter.

— Tu n'as qu'à lui en prêter une.

Ace déplaça deux cartes, puis examina son jeu. La partie se présentait mal. Il étala une autre rangée de cartes.

— Vous vous donnez en spectacle, les gars.

Caden esquissa un sourire glacial.

— Je ne vois pas comment on pourrait faire plus grand scandale que toi la nuit dernière.

Si Pet et lui n'avaient pas basculé par-dessus la baignoire en sortant du bain, il n'y aurait pas eu de scandale. Mais on ne pouvait pas réécrire l'histoire.

Du menton, il montra la salle.

— Ce n'est pas moi qui livre l'honneur d'une femme en pâture.

Luke le soutint de nouveau.

— Là encore, il n'a pas tort.

Caden pesta tout bas. Ace poussa une chaise vers lui avec son pied.

— Assieds-toi donc, avant d'alimenter les ragots pour les dix années à venir.

Caden obéit avec un regard noir.

— Je te préviens, Ace, si la discussion ne tourne pas comme je l'entends, je te fais sauter un orteil.

— Et Dieu sait si les bottes n'ont aucun chic avec un orteil en moins ! décréta Luke, en tirant une chaise pour lui.

Le barman regarda dans leur direction. Ace lui fit un signe.

— Je saurai m'en souvenir.

Le silence se fit pendant une minute. Le barman posa deux verres sur la table. Il était nouveau, et Ace dut réfléchir pour se rappeler son prénom.

— Merci, Tim.

Il prit la bouteille de whisky qui se trouvait déjà sur la table, et remplit les verres de ses amis.

Caden regarda le sien sans y toucher.

— Il est un peu tôt pour boire de l'alcool, non ?

Luke prit le sien et le leva en un toast silencieux.

— Jamais trop tôt.

Ace l'imita. Caden les dévisagea tour à tour. Jurant tout bas, il avala son whisky d'un trait et reposa son verre sur la table.

— Bon, je t'écoute...

Ace remplit de nouveau les verres, constata que la bouteille était vide et en déboucha une autre.

— Je vais peut-être vous décevoir, messieurs, mais vous avez apporté ce fusil à la mauvaise adresse. Ce n'est pas moi qu'il faut traîner devant l'autel.

Luke s'étrangla avec son whisky. Caden plissa les yeux.

— Explique-toi...

— La dame m'a éconduit.

Luke haussa les sourcils quand le goulot heurta le bord de son verre.

— Combien de bouteilles as-tu vidées ?

— Ça ne te regarde pas.

Luke tourna les yeux vers le barman. Tim leva un doigt. Caden confisqua la deuxième bouteille avant qu'Ace puisse se servir.

— Ça va bien comme ça. Terminé !

Ace se tourna hargneusement vers Tim.

— Toi, tu es viré !

— Je suis désolé, monsieur Parker. Mais M. Miller...

Caden lui coupa la parole.

— Ne t'inquiète pas, Tim.

Avec une lenteur délibérée, Ace plaça le 2 noir sur le 3 rouge.

— Va au diable, Caden.

— Il faut avoir les idées claires pour régler des problèmes de femmes.

— Qui a dit que j'avais des problèmes ?

Luke leva les yeux au ciel.

— Parce qu'être obligé de coller le canon d'un fusil dans le dos de ta chérie pour lui donner envie de t'épouser, ce n'est pas un problème ?

— Ça ne va pas arranger la réputation des hommes du Hell's Eight, grommela Caden, s'adossant à sa chaise.

Ace rassembla ses cartes avec un rire sans joie.

— Ainsi parle le fossoyeur en chef. Tu lui as porté un coup fatal le jour où tu as laissé ta femme t'éjecter de son lit et de sa maison. Tu as oublié ?

Caden haussa les épaules.

— Simple malentendu. Je te rappelle que depuis, nous sommes mariés et parfaitement heureux.

— Maddie est différente.

— Exact. Maddie avait besoin de découvrir qui elle était. Ce qui n'est pas le cas pour Petunia.

— Je commence à penser qu'elle se connaît trop bien, grommela-t-il.

— C'est-à-dire ? demanda Caden, servant un doigt de whisky dans deux verres.

— Hé ! je croyais que c'était terminé ?

Caden prit un verre, Luke l'autre.

— J'ai dit que c'était terminé pour *toi*.

Ace attrapa la bouteille.

— Cause toujours !

Il se servit, mais Luke lui confisqua son verre avant qu'il ait eu le temps de le boire.

— Sacré bon sang ! Pourquoi est-ce que tu ne t'occupes pas de tes bonnes femmes, Luke ?

— Je n'en ai pas, riposta ce dernier avec un sourire. Pas d'entraves, pas de problèmes.

— Maddie affirme que tu tournes autour de Hester depuis quelque temps, glissa perfidement Caden.

Ce fut au tour de Luke de froncer les sourcils.

— Maddie a perdu une bonne occasion de se taire !

Ace appuya le menton dans sa main.

— Tu t'intéresses à Hester ?

— Nous ne sommes pas là pour parler de moi.

— Je parle de Hester, pas de toi.

Il préférerait que la discussion se concentre sur Luke.

— Passe-moi le fusil, Caden !

Caden ne bougea pas, mais les dévisagea tous les deux.

— Je peux comprendre que Hester n'ait aucune envie de se mettre en couple, mais Petunia a le béguin pour toi depuis le jour où tu l'as croisée à la boulangerie.

— Il faut croire que ça ne suffit pas.

Il se servit un autre whisky. Cette fois, personne ne s'interposa.

— Raconte...

Ace haussa les épaules.

— Il n'y a rien à raconter. Elle ne veut pas se marier, c'est tout.

Luke se servit un autre verre.

— Je la comprends. Elle aime son indépendance, et tu entraveras sa liberté.

— N'importe quoi !

Caden l'observa d'un air apitoyé.

— Mon pauvre vieux ! Tu ne pourrais pas t'en empêcher. Il n'y a jamais de demi-mesure avec toi. Tu exigerais tout, dans tous les domaines.

Diable... Il ne s'était pas rendu compte que ses amis le connaissaient si bien.

— Vous parlez de moi dans mon dos ?

— Ça nous arrive.

— On fait même des paris.

— Sur quoi ?

Luke haussa les épaules.

— Sur beaucoup de choses. Tu es un sujet inépuisable.

— Qui a gagné, cette fois ?

Caden soupira, prit le verre de Luke et versa son contenu dans celui d'Ace.

— Personne, apparemment.

— Qu'est-ce qu'elle va faire ? demanda Luke. Aller en Californie ?

— J'imagine.

— Elle ne te l'a pas dit ?

— La conversation s'est arrêtée quand elle a dit « non ».

— Tu n'as pas insisté ?

— A quoi bon ?

Ace prit son verre. Il avait été complètement déstabilisé que par ce « non ». Il avait gardé sa demande en mariage comme un as dans sa manche. Mais il n'avait rien pu faire contre le joker de son indépendance.

Il reposa son verre rempli. Il avait commencé à boire de bon matin dans l'idée de se soûler à mort, mais plus il buvait, moins la perspective d'être ivre le séduisait. Il devenait trop vieux pour se réveiller avec la gueule de bois.

Luke remplit de nouveau son verre.

— A part en l'enchaînant, comment comptes-tu la garder ici ?

Petunia enchaînée... L'image suffit à lui faire bouillir le sang.

— Et surtout, qu'est-ce qui t'en donne le droit ? demanda Caden.

— Elle pourrait être enceinte de moi.

Caden siffla entre ses dents.

— C'est une bonne raison.

Il tapota la crosse de son fusil.

— Je pourrais essayer de l'impressionner.

— Tu as déjà rencontré Petunia, il me semble.

Caden reposa le fusil avec un soupir.

— D'accord. C'était une idée idiote.

Luke fit tourner son whisky dans son verre.

— Même après ce qu'elle a vécu, elle t'a laissé la toucher ?

Mieux encore, elle l'avait supplié de le faire. Et ils avaient fait l'amour avec une passion et une tendresse qu'il ne se rappelait pas avoir ressenties pour aucune autre femme.

— Elle avait ses raisons.

Caden siffla de nouveau.

— C'est quelqu'un.

— Tu n'en retrouveras jamais une comme ça.

Ace prit son verre et en versa le contenu dans celui de Caden.

— Je sais.

— J'ai entendu dire que Rose était collée à toi comme une ventouse le jour où Petunia est venue

te voir ici, reprit Caden. Ce n'est pas bon, ça. Les femmes n'aiment pas qu'un homme s'affiche avec ses conquêtes.

— Surtout les femmes fières comme Petunia, renchérit Luke.

Inutile qu'ils lui retournent le couteau dans la plaie, il savait tout ça ! Son sentiment de frustration s'aggrava en même temps que son mal de crâne.

— N'en jetez plus, je suis mort.

Deux cow-boys entrèrent dans le saloon en parlant et en riant très fort. Sa mauvaise humeur monta en flèche. Il envisagea de les faire taire à coups de revolver.

Luke secoua la tête.

— Mauvaise idée !

Ace se figea, la main sur son colt.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est nous qui devons nettoyer les dégâts.

Il n'avait pas tort.

— Si tu veux te battre, je suis ton homme ! Je me ferai un plaisir de t'envoyer au tapis.

— Pourquoi, Caden ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Ce dernier avala le whisky qu'Ace venait de verser dans son verre et le regarda droit dans les yeux.

— Tu es parti chasser les Comanche sans moi. Tu t'imaginais que je ne le saurais pas ?

— Tu es marié, objecta Luke.

— Marié ou pas, je suis toujours un Hell's Eight.

Ace sentit poindre une migraine monumentale et repoussa la bouteille de whisky.

Ce n'était vraiment pas son jour.

* * *

Petunia n'aspirait qu'à une chose : repenser calmement à sa nuit d'amour avec Ace et aux décisions qu'elle allait devoir prendre dans un avenir proche, mais pas moyen de réfléchir ! Ses amies avaient fait irruption dans sa chambre, la mine sinistre, pour lui décrire par le menu les ravages irréparables qu'avait subis sa réputation.

— De mon temps, une femme ne se mettait pas dans une situation aussi calamiteuse ! répéta Luisa pour la dixième fois au moins, avec son lourd accent italien.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, soupira Petunia, s'asseyant au bord du lit.

Hester croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu as passé la nuit avec un homme, Petunia. Tu appelles ça comment ?

— Tu ne m'aides pas, Hester !

— Et pourquoi devrais-je t'aider ?

— Je n'étais pas moi-même hier. Tu le sais bien.

Au début, tout au moins. Mais ensuite... ensuite, Ace l'avait ramenée à la vie. Il avait été incroyable, merveilleux. Elle avait une dette envers lui.

— Hester a raison, dit Maddie, repoussant les cheveux qui lui tombaient dans les yeux. C'est une catastrophe !

Luisa hocha la tête.

— Quand un homme reste toute la nuit avec une femme, c'est que ses intentions sont sérieuses.

— Je pense que nous connaissons toutes suffisamment Ace pour savoir qu'il n'est jamais

sérieux, glissa Hester.

Petunia lui lança un regard noir. Hester lui répondit par un sourire ingénu.

— Il faut qu'il prenne ses responsabilités, Petunia, insista Maddie. Il a eu ce qu'il voulait ? Qu'il assume, maintenant !

— En m'épousant, tu veux dire ?

— Oui !

— Mais je ne veux pas me marier !

Maddie agita la main comme si son opinion n'avait aucun intérêt.

— Le mariage résoudra tous tes problèmes.

— Quels problèmes ?

— Les rumeurs, les commérages... Tu ne te rends pas compte de...

Elle secoua la tête sans terminer sa phrase.

Luisa se signa.

— La réputation d'une femme, c'est quelque chose de très fragile.

— Je me moque de ce qu'on pense.

Maddie secoua la tête.

— Tu dis ça parce que tu n'es pas encore sortie.

— On ne parle déjà que de...

Luisa s'interrompit pour jeter un coup d'œil nerveux par la fenêtre, comme si elle s'attendait que quelqu'un les espionne.

— De quoi ?

— De ce qui t'est arrivé avec les Comanche.

Son cœur se serra. Contrairement à ce qu'elle venait de dire, elle n'était pas indifférente à ce qu'on racontait sur elle. Mais sa vie n'était pas ici. Elle allait partir, et les ragots s'éteindraient d'eux-mêmes.

— Il y aura toujours des gens pour me condamner. Que je me marie ou non ne changera rien à l'affaire.

En revanche, le mariage changerait tout pour elle. Il lui couperait les ailes.

— Ton départ non plus, trancha Hester. Parce que c'est ton plan, n'est-ce pas ? Commencer une nouvelle vie ailleurs et au diable les commentaires ?

— Où que tu ailles, la rumeur te poursuivra, ajouta Maddie. On ne sort jamais indemne d'un enlèvement par les Indiens.

— Ace non plus, n'en sortira pas indemne, lui rappela sèchement Hester.

— Bah ! il a le cuir épais, et ce n'est pas si grave pour un homme, affirma Luisa.

— C'est toi qui le dis ! protesta Hester.

Petunia profita d'un court silence pour glisser un mot.

— Je ne m'inquiète pas pour lui, il survivra.

— C'est un homme bien, le défendit Hester, lui lançant un regard sévère. C'est un Hell's Eight. Et un Texas Ranger. Il est fier. Tu crois que ça lui est égal qu'on pense qu'il a profité de la faiblesse d'une femme pour abuser d'elle ?

Petunia baissa la tête. Hester lui retournait le couteau dans la plaie. Ace. Son honneur.

— On parle beaucoup ?

— Assez, oui.

— On te plaignait après l'épisode des Comanche, mais depuis qu'Ace a passé la nuit avec toi, ta réputation...

Maddie se mordit la lèvre.

— Tu fais la classe aux enfants. Les gens s'inquiètent.

— Mais c'est ridicule ! Je suis une Wayfield, pour l'amour du ciel !

— Ton nom ne signifie rien ici.

Non, en effet. En partant, elle n'avait pas simplement laissé derrière elle la sécurité que lui assurait l'argent de son père. Elle avait aussi perdu la protection de son nom.

— Caden est furieux contre Ace, avoua Maddie.

Petunia posa la main sur son front pour tenter d'apaiser la migraine qu'elle sentait augmenter de minute en minute. Elle était fatiguée. Pourquoi ne la laissait-on pas se reposer ?

— En quoi ça le regarde ?

— Ace ne peut pas tout se permettre. Il peut s'amuser avec les filles du saloon si ça lui chante, mais avec une femme respectable, il y a des limites à ne pas franchir.

— On devrait appeler le prêtre, suggéra Luisa, croisant les bras sur la poitrine. Ace fera ce que l'honneur lui dicte, et il n'y aura plus de problème.

Elle hocha la tête avec emphase et ajouta :

— Je vais en parler à Antonio.

Petunia avait l'impression de voir les murs de la chambre se resserrer autour d'elle.

— Il est hors de question d'aller chercher le prêtre ! Je suis assez grande pour traiter mes affaires toute seule !

Luisa et Maddie restèrent étonnamment silencieuses. Quant à Hester, elle lui lança un regard qui signifiait : « Je t'avais prévenue qu'en niant le problème, tu ne réussirais qu'à l'aggraver. »

Malédiction !

— Maddie, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je... j'étais bouleversée...

— A cause de ?

— A cause de ce qui t'est arrivé ! Et... et d'Ace. De la façon indigne dont il t'a traitée.

— Il m'a traitée comme un gentleman. Tu n'avais aucune raison de penser le contraire !

Maddie n'osait pas la regarder.

— Parfois, je n'arrive pas à séparer ce qui m'arrive de ce qui arrive aux autres. Je me suis mise à pleurer et... Et Caden m'a vue.

Oh non ! Les larmes de Maddie avaient dû déclencher un séisme chez Caden.

— Il a pris son fusil...

— Bravo ! applaudit Luisa. Voilà un homme !

Elle se pencha et tapota la cuisse de Petunia.

— Ne t'inquiète pas. Ace est quelqu'un de bien. Il va régulariser la situation.

Mais elle n'avait aucune envie de régulariser quoi que ce soit ! Et elle ne voulait surtout pas qu'Ace soit contraint de l'épouser, un pistolet sur la tempe ! Elle avait voulu qu'il lui fasse l'amour, qu'il la regarde comme une femme et non comme une victime. Elle avait pris un amant, pas un mari ! Mais comment le leur expliquer ? Comment leur dire qu'Ace lui avait proposé de l'épouser, la veille, et qu'elle avait refusé ? Elles ne comprendraient pas.

— De mon temps, les hommes ne jouaient pas avec la réputation d'une femme, poursuivit Luisa.

— Je suis bien d'accord !

Comment Maddie pouvait-elle être d'accord ?

— Maddie, tu as été la maîtresse de Caden pendant des mois !

— Oui, mais nous étions discrets.

— Discrets ? Vos scènes de ménage étaient légendaires. Il y avait des paris au saloon sur la longévité de votre couple !

— Mais personne, pas même moi, ne doutait que nous nous marierions un jour. Caden n'aurait laissé personne d'autre poser la main sur moi.

Hester leva les yeux au ciel et récupéra le plateau du petit déjeuner.

— Et tu crois que c'est différent pour Ace, quand il s'agit de Petunia ? Je ne veux plus entendre ces sottises. Je vais voir si les enfants sont sages.

— Je n'aurais jamais cru prononcer ces paroles un jour, mais j'ai honte d'Ace Parker, dit Luisa comme la porte se refermait derrière Hester.

A travers le battant leur parvint le soupir excédé de Hester.

Maddie hocha la tête.

— Moi non plus, je n'aurais jamais pensé ça de lui. Ça va à l'encontre de toutes les valeurs que porte le Hell's Eight.

Petunia se leva. C'en était trop ! Elle ne pouvait pas les laisser dans l'erreur une seconde de plus.

— Ace est parfaitement respectable. Sachez donc qu'il m'a demandé de l'épouser, la nuit dernière.

Le visage de Maddie s'illumina.

— C'est vrai ?

Luisa battit des mains.

— J'en étais sûre !

Petunia les calma d'une phrase.

— Et je lui ai dit non.

Elles la dévisagèrent, bouche bée. Maddie fut la première à retrouver sa voix.

— Mais pourquoi ?

Petunia n'était pas certaine de pouvoir leur faire comprendre.

— J'avais besoin de me sentir vivante, mais je ne veux pas me marier.

Luisa fit signe à Maddie de sortir.

— Va chercher le fusil de ton mari. Moi, je ramène le prêtre.

— Le prêtre ne me fera pas changer d'avis, Luisa.

— Pourquoi ?

— J'ai perdu tout contrôle sur ma vie quand les Comanche m'ont enlevée. Je ne veux pas payer jusqu'à la fin de mes jours un événement indépendant de ma volonté.

— Tu avais le contrôle quand tu as passé la nuit avec Ace.

— Je suis une adulte, et lui aussi. Ce que nous avons fait ne regarde que nous.

— Et les conséquences, tu y as pensé ?

Petunia cilla.

— *Bambino*, précisa Luisa, comme elle ne réagissait pas.

Petunia n'avait pas besoin de parler italien pour comprendre ce que cela signifiait. Un bébé ?

— A moins que tu ne saches comment te protéger ? suggéra Maddie d'un ton plein d'espoir.

— Euh... il y a un moyen de se protéger ?

— C'est bon... J'ai la réponse à ma question, soupira Maddie.

Petunia s'assit sur le lit, prise de vertige. Elle n'avait pas songé qu'elle pouvait se retrouver enceinte.

— La meilleure façon de se protéger c'est de ne pas coucher avec un homme ! martela Luisa.

Maddie leva les yeux au ciel.

— Ce qui est fait est fait. Il est trop tard pour les regrets.

Elle pourrait être enceinte... Cette idée lui tourna dans la tête. Terrible, magnifique, horrible.

— Mais... on ne l'a fait qu'une seule fois.

— C'est suffisant.

— Avec n'importe quel homme, ajouta Luisa.

Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Les Comanche ne m'ont pas violée. Ils ont essayé, mais ils étaient tellement soûls, qu'ils ne sont arrivés à rien.

Luisa hocha la tête.

— Il faut en remercier le *buon Dio*.

Le sourire de Maddie se teinta de tristesse.

— Moi aussi, ça m'est arrivé d'être sauvée par l'abus d'alcool.

Un bébé. Petunia ne parvenait pas à chasser cette pensée de son esprit.

— Comment... comment sait-on ?

Pour une femme moderne, elle était incroyablement ignare en certains domaines.

— Qu'on est *incinta* ?

Ce fut Maddie qui répondit.

— Tu cesses d'avoir tes règles. Et tu as des nausées.

Elle était paniquée à l'idée d'être enceinte et en même temps excitée. Avec les années, elle s'était résignée à ne pas avoir d'enfants.

— Je ne suis pas trop âgée ?

— Qui t'a dit ça ?

— Personne. Je l'ai supposé.

— Ridicule ! s'écria Luisa. Dieu bénit les femmes à tout âge.

De nouveau, ce basculement entre espoir et effroi.

— Qu'est-ce que tu feras, si tu es enceinte ? demanda Maddie. Tu garderas le bébé ?

— Maddie !

Luisa avait l'air horrifiée.

— Ce que tu dis est un péché !

Petunia ne savait même pas qu'il y avait une option.

Maddie haussa les épaules.

— Ça ne sert à rien de se voiler la face.

— Je suppose que je rentrerais chez moi.

Luisa approuva d'un hochement de tête et vint s'asseoir à côté d'elle sur le lit.

— Tu as raison. La famille c'est important.

— S'ils t'acceptent avec un enfant, ajouta Maddie, s'asseyant de l'autre côté.

Elles attendaient sa réponse, mais Petunia ne savait que répondre. Son père attachait beaucoup d'importance à sa réputation et à l'honneur de la famille. Accepterait-il un enfant illégitime ? Ce serait sans doute plus facile s'il s'agissait d'un garçon. Il voulait désespérément un fils pour perpétuer le nom des Wayfield. Et en y mettant le prix, il trouverait toujours le moyen d'acheter l'indulgence de la bonne société. Mais le voudrait-il ? A cette pensée, elle sentit son ventre se nouer.

— Il n'y aura pas de problème ? demanda gentiment Luisa.

— Je ne sais pas.

Elle lui tapota doucement la cuisse.

— Si c'est le cas, tu auras toujours une place parmi nous.

A quel titre ? Elle ne pourrait plus enseigner, et aucun commerce n'accepterait d'embaucher une mère célibataire. Elle finirait comme Hester, broyée par la vie. Comment élèverait-elle son enfant ? Luisa avait raison. La réputation d'une femme était quelque chose d'infiniment fragile.

Maddie se pencha pour l'embrasser et se leva d'un mouvement décidé.

— Je dois rentrer préparer la prochaine fournée. Il y a toujours une solution, Petunia. Je suis confiante, tu la trouveras en temps et heure.

Luisa secoua la tête d'un air dubitatif.

— Elle ne savait même pas qu'il suffisait d'une fois pour être enceinte.

Maddie sourit.

— Mais Ace, lui, le sait.

Luisa écarquilla les yeux.

— C'est un joueur de saloon !

— Il joue avec de l'argent, mais pas avec les choses importantes.

Et un bébé serait important pour lui. Devrait-elle le lui dire, si elle découvrait qu'elle était enceinte ? Ou fuir avant qu'il ne l'apprenne ? Ou...

Luisa et Maddie étaient déjà à la porte.

— Attendez ! les rappela-t-elle. J'ai l'intention d'emmener les enfants en promenade, cet après-midi. Vous venez avec nous ?

— Où ça ?

Hester apparut sur le seuil, des enveloppes à la main.

— Le courrier est arrivé, annonça-t-elle.

— Dans la forêt. C'est bientôt Noël.

Hester hocha la tête.

— On va chercher un sapin de Noël, ajouta Petunia.

Hester cilla.

— Un quoi ?

— Un arbre de Noël. On l'installera dans le salon et on le décorera.

— Je connais, acquiesça Maddie. J'ai vu un dessin dans le catalogue. Ils vendent même des ornements à suspendre aux branches. Je pourrais préparer des biscuits !

— Un arbre dans le salon ? répéta Hester.

— Nous en avons toujours un chez moi.

Ce n'était pas tout à fait exact. En réalité, la mode ne datait que de quelques années, mais elle adorait cette tradition et l'idée de la transmettre à d'autres. Chercher tous les ans de nouvelles décorations, apprendre à en fabriquer de ses mains.

— Les enfants ont besoin d'un peu de distraction et franchement, moi aussi. Alors ? Vous viendrez avec nous ?

Hester ne trouva rien à répondre, même si elle semblait dubitative.

— Tu es sûre d'être en état ?

A part sa migraine et quelques bleus, elle allait bien. Elle avait beaucoup de chance. Si Ace et Luke n'étaient pas venus à son secours... Non, elle ne voulait pas y penser.

— Je ne suis pas sûre que ce soit très prudent, insista Hester.

— Je demanderai à Ace de nous accompagner, proposa Maddie.

Visiblement, son projet ne soulevait pas l'enthousiasme. Mais elle le mènerait quand même à bien parce que c'était une façon de célébrer la paix, la joie et l'harmonie entre les hommes. Toutes

ces choses qu'elle avait cru perdre à jamais quand les Comanche l'avaient enlevée.

— En attendant, je vais essayer de dormir un peu.

Elle ouvrit les couvertures, réprimant une grimace en sentant ses muscles douloureux protester. Elle était épuisée.

Hester secoua la tête.

— Je ne sais pas ce qu'Ace en pensera. Couper un arbre pour le mettre dans une maison...

Petunia ferma les yeux. Il penserait peut-être qu'elle était folle. Ou que c'était une belle idée.

Chapitre 15

Ils l'attendaient tous en bas de l'escalier. Philip, Brenda, Terrance, Hester et... Ace. Il était venu !

Son cœur manqua un battement quand elle le vit. Elle croisa son regard et cilla, puis esquissa un sourire hésitant. Il leva les sourcils d'un air interrogateur.

— Luisa n'a pas pu venir ? demanda-t-elle d'une voix oppressée.

— Antonio avait besoin d'elle.

Elle se doutait qu'il serait difficile pour elle de se libérer. Il y avait deux autres restaurants en ville, mais aucun ne proposait une cuisine de la qualité de celle d'Antonio, et ils faisaient salle pleine tous les jours.

— Et Maddie ?

— Caden avait besoin d'elle.

Quelque chose, dans son regard, la fit rougir. Il n'y aurait donc que Hester, Ace et elle pour accompagner les enfants. C'était presque comme un rendez-vous d'amoureux.

— Eh bien, nous leur raconterons notre expédition, dit-elle aux enfants d'un ton enjoué.

Terrance ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa. Philip leva les yeux au ciel. Seule Brenda, la plus petite, sourit. Elle était apparemment la seule à trouver amusant de partir à la recherche d'un sapin de Noël. Ace n'avait pas l'air particulièrement réjoui non plus. Elle résista à l'envie de poser la main sur son ventre. S'ils avaient un enfant, aurait-il ses yeux ?

— Merci d'être venu.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde. On n'a pas tous les jours l'occasion d'aller en forêt abattre un arbre parfaitement sain pour l'installer dans une maison !

— Tu es venu pour avoir une bonne histoire à raconter à tes amis, c'est ça ?

— Absolument !

Il lui tendit la main.

— Et je pourrai la terminer par : « Et j'étais là ! »

Glissant sa main dans la sienne, elle descendit la dernière marche et ne sut soudain plus quoi dire. La gêne s'installa entre eux, palpable.

— C'est la seule raison ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Son sourire et la façon dont il lui caressa la paume du bout des doigts avant de reculer achevèrent de lui couper la respiration.

— Non. J'ai aussi besoin de respirer le grand air.

Il aurait pu avoir le visage blafard des joueurs de saloon mais ce n'était pas le cas. Son teint

était hâlé, ses yeux étincelants de vie et sa bouche... Elle s'humecta les lèvres. Elle aimait sa bouche, surtout la façon dont le côté droit se relevait un tout petit peu plus que le gauche, quand il souriait.

— Alors ? Tout le monde est prêt pour sa première chasse au sapin de Noël ? demanda-t-elle avec un enthousiasme un peu forcé.

— C'est comme une chasse aux œufs de Pâques ? demanda Terrance.

Elle lui avait raconté des souvenirs de son enfance, et il avait été fasciné par son récit.

— Non. Cette chasse-là est beaucoup plus ciblée.

Philip lui lança un regard dubitatif.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce qu'on ne cherche pas n'importe quel arbre, expliqua-t-elle, en enfilant son manteau. Celui que nous choisirons devra porter nos espoirs pour ceux que nous aimons et pour la nouvelle année.

Les enfants écarquillèrent les yeux.

— C'est une lourde responsabilité, commenta Ace.

Petunia hocha la tête.

— Absolument ! Voilà pourquoi nous devons prendre notre mission très au sérieux.

— Et tu crois qu'on va trouver la perle rare ici ? demanda Hester.

Elle hocha la tête avec conviction, tout en enfilant ses gants.

— Bien sûr ! Noël est une période magique. Et la magie est partout.

— Heureusement que le prêtre ne t'entend pas, murmura Ace tout bas.

— Raison de plus pour ne pas lui dire.

Il se mit à rire, et d'un seul coup, l'atmosphère s'allégea.

— Nous allons trouver un arbre, l'installer dans le salon et ensuite, nous fabriquerons des décorations en biscuits et...

Elle fit une pause mélodramatique.

— ... nous le rendrons fier d'incarner Noël !

Les yeux des enfants brillèrent. Elle n'aurait su dire si c'était à cause du sapin ou des biscuits, mais l'essentiel, c'était qu'ils soient contents.

— Allez vite mettre vos manteaux et en route !

Ils courent chercher leurs vêtements, le bruit de leur course mêlé de rires résonnant sur le parquet.

— Qu'est-ce que tu feras de cet arbre magique quand Noël sera terminé ? demanda Hester, enfilant elle aussi ses gants.

— Du petit bois pour la cheminée, avoua Petunia avec une petite moue contrite.

Ace ouvrit la porte. Une bouffée d'air glacé s'engouffra dans la maison et la fit frissonner. Elle se remémora la nuit où elle était restée attachée sur le sol, tremblante de terreur, attendant des viols qui, grâce au ciel, n'avaient pas eu lieu.

— Ça va ? lui demanda Hester.

Elle hocha la tête. Elle n'avait pas été violée. Elle n'avait aucune raison de pleurer.

— Ça sent l'hiver.

— On aurait pu attendre qu'il fasse plus chaud.

— C'est une chasse au sapin de Noël. La température est de circonstance.

— On aurait pu attendre une journée plus chaude et faire semblant d'avoir froid.

— Où sont passées les femmes de l'Ouest à l'endurance légendaire ?

— Elles sont toutes mortes de froid, et des mauviettes ont pris leur place, rétorqua Hester.

Eclatant de rire, Ace alla chercher la hache et le fusil qu'il avait appuyés contre la façade de la maison.

Les enfants sortirent en finissant de boutonner leurs manteaux. Ils restèrent sagement avec eux jusqu'à ce qu'ils quittent la ville. Mais à l'instant où ils se retrouvèrent en pleine nature, ils se mirent à galoper en tête.

— Tes chaperons se sont envolés, dit Ace.

Elle n'aurait su dire s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

— Il me reste Hester.

Hester lui fit un petit sourire ironique et accéléra le pas pour les laisser seuls.

— Traîtresse ! lui lança Petunia.

Hester agita la main sans se retourner et continua à avancer.

— Elle veut me laisser une chance de te convaincre de prendre la bonne décision, dit Ace de sa voix traînante.

Elle l'observa du coin de l'œil.

— Et me marier avec toi, ce serait la bonne décision ?

— Il pourrait t'arriver pire.

Ce n'était pas faux.

— Peut-être.

— De quel côté allons-nous ? demanda-t-il.

Elle s'immobilisa et regarda autour d'elle. Le petit bois de sapins sur la droite avait l'air prometteur.

— Par là.

Il hocha la tête et siffla. Les enfants se retournèrent. Il pointa du doigt la direction du bois, et ils se mirent aussitôt à y courir.

— Ils débordent d'énergie.

— Je leur en emprunterais bien un peu.

— Fatiguée ?

— Pas vraiment.

Une bourrasque glacée la transperça. Elle frissonna et baissa la tête. Elle ne parvenait pas à croire que deux jours plus tôt, elle s'était plainte de la chaleur.

— C'est une bonne tradition, dit-elle, défendant son projet.

— Je te crois.

— Les enfants vont bien s'amuser.

— Je ne dis pas le contraire.

Elle s'arrêta et pivota vers lui.

— Pourquoi es-tu venu ?

Il tapota la sangle de son fusil, sur son épaule.

— Je suis en mission de protection.

— Aussi près de la ville, je doute que nous courions un danger.

— Il y a une autre raison, admit-il.

— Et c'est... ?

— Quelqu'un doit ramener l'arbre à la maison.

Elle n'avait pas pensé à cela. Elle le lui dit.

— Il y a un tas d'autres choses auxquelles tu n'as pas pensé. Par exemple, les avantages que tu aurais à m'épouser.

Elle aurait dû se douter qu'elle n'échapperait pas à cette discussion.

— Ecoute, Ace, j'apprécie sincèrement ton sens de l'honneur, mais l'un des avantages à être une vieille fille, c'est qu'on n'a pas à se soucier des convenances.

Il la dévisagea.

— Tu penses que tu n'es pas désirable ?

Elle haussa les épaules.

— Il y a eu une époque où je voulais me marier et fonder une famille comme toutes les jeunes filles de mon âge. Mais le temps a passé, et je me suis fait une raison. On peut mener une vie passionnante sans avoir nécessairement un mari et des enfants.

— A t'entendre, on a l'impression que tu es vieille et que ton avenir est écrit.

— Je suis trop vieille pour me marier, en tout cas.

Il lui lança un regard en coin et se rapprocha.

— Ce n'est pas une vieille dame que j'avais dans mon lit, hier soir.

Elle sentit son visage s'empourprer.

— Ace !

Son sourire était diabolique.

— Et ce n'était pas un ange non plus.

— Oh !

Elle s'arrêta net et pressa ses mains sur ses joues brûlantes. Il se plaça face à elle, et elle comprit qu'il la protégeait ainsi des regards.

— Ce que tu dis est indécent.

— Je suis franc.

— Eh bien, je ne vois pas la nécessité de se montrer aussi franc !

— Moi, si. Ce qui nous amène au cœur du sujet.

— C'est-à-dire ?

— La nuit dernière pourrait avoir des conséquences.

Oh ! Dieu ! S'étaient-ils tous donné le mot ?

— Ce n'est arrivé qu'une fois !

— Une fois ou cent fois. Ça ne change rien.

Elle se remit à marcher, mais il l'attrapa par le bras et la ramena vers lui.

— Ce n'est pas en fuyant que tu vas résoudre le problème.

— Je ne fuis jamais, riposta-t-elle sèchement. Marcher m'aide à réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

— A une solution.

— Si tu es enceinte, la seule solution c'est de m'épouser.

Elle avait très envie de l'envoyer au diable, mais pour être tout à fait honnête, elle ne savait pas si elle pourrait élever un enfant seule. Elle devrait retourner chez son père, tête basse, et après la façon dont ils s'étaient quittés, elle n'était pas certaine du tout de sa réaction.

— Je suis sûre que je ne suis pas enceinte. On ne l'a fait qu'une fois.

Il la dévisagea.

— Normalement, c'est l'homme qui se retranche derrière cet argument.

— Je connais des femmes qui ont essayé en vain d'avoir un enfant pendant des années.

— Et moi, j'ai connu des vierges stupides qui se sont retrouvées enceintes après leur première fois.

— Combien de ces vierges stupides étaient enceintes de toi ?

Il secoua la tête sans répondre.

Son silence la piqua au vif.

— J'ai vu la manière dont tu embobines les femmes.

— Tu m'as vu m'amuser avec des femmes aguerries. Tu n'as aucune idée de la façon dont je me conduis avec *ma* femme.

Sa femme... Elle se remémora ses baisers, sa passion, ses exigences. Ce souvenir la rendait nerveuse et l'excitait. Oh si ! elle savait comment il se conduisait avec sa femme ! Il était possessif, insatiable, dominateur. Jamais il ne laisserait son épouse faire preuve d'indépendance. Il exigerait l'exclusivité dans tous les domaines.

— Quoi qu'il en soit, je suis certaine de ne pas être enceinte. Donc...

Elle redressa le menton.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

— Espérons-le.

Elle trébucha et il la rattrapa. Elle ne savait pas ce qui l'agaçait le plus, qu'il la déstabilise constamment ou qu'il soit toujours là pour la rattraper.

— Arrête !

— Que j'arrête quoi ?

Il jouait très mal les candides.

— De dire des choses en espérant me choquer et me faire perdre mes moyens.

Les enfants avaient atteint le couvert des arbres. Hester marchait juste derrière eux. Ils se retournèrent. Même à cette distance, leur impatience était perceptible.

— Commencez à chercher notre arbre ! cria-t-elle.

— Tu vas devoir leur donner des instructions un peu plus précises. Ce sont des enfants. Ils vont chercher le plus grand des sapins, et il n'entrera pas dans la maison.

Il avait raison, une fois de plus.

Elle lui lança un regard agacé avant de crier :

— Pas trop grand ! Il faut qu'il tienne dans la maison.

Son rire l'exaspéra, ce qui n'avait aucun sens. Il fit glisser sa main le long de son bras, mêla ses doigts aux siens. Et son irritation s'évanouit.

— Tu es en sécurité, Pet.

Elle ne pensait pas se sentir de nouveau en sécurité un jour.

— Merci.

D'un simple mouvement du poignet, il l'amena face à lui. Elle aurait voulu se cacher, mais son doigt sous son menton ne lui laissa aucune chance.

— Tu pourrais faire semblant de me croire.

— A quoi servirait-il de mentir maintenant ?

Il caressa ses lèvres avec son pouce, et son sourire la fit frissonner.

— A rien.

Il exerça une pression subtile, et ses lèvres s'ouvrirent. Son pouce s'y faufila doucement, et tous les détails de la nuit lui revinrent. La pointe de ses seins se tendit douloureusement, ses genoux flageolèrent.

— Je ne tolérerai pas que tu sois malhonnête avec moi.

— Tu ne le toléreras pas ?

— Tu peux crier, hurler, m'insulter et même me frapper, mais...

Il inclina son visage et l'embrassa.

— Mais pas me mentir. Jamais.

Elle referma les doigts sur son poignet pour essayer de repousser sa main.

— Et toi ?

— Moi, je continuerai à mentir comme un arracheur de dents, bien sûr !

Elle rit, consciente qu'il se moquait gentiment d'elle.

— Alors ce n'est pas équitable.

— Non, c'est vrai.

Elle recula d'un pas. Il la laissa faire, mais ne la lâcha pas pour autant.

— Tu es un homme très arrogant.

— Mais le genre d'homme qu'il est bon d'avoir près de soi.

Sa confiance en lui était absolument incroyable.

— Pas de commentaire, Pet ?

— Je cherche un bon mensonge.

Il éclata de rire et les fit pivoter vers le bois. Elle tira plus fort sur son poignet pour se libérer.

— Lâche-moi.

— Pourquoi ?

Elle montra du menton Hester et les enfants.

— Ils vont se faire des idées.

— Demande-le gentiment.

— S'il te plaît.

A sa grande surprise, il la libéra.

— Merci.

— Pas de quoi.

Il toucha d'un doigt le bord de son chapeau et s'éloigna.

Elle resta plantée là pendant qu'il rejoignait Hester et les enfants. Décidément, cet homme était une énigme.

* * *

— Moi, j'aime bien celui-là, dit Brenda de sa voix flûtée.

Ses yeux bleus pétillaient, ses boucles blondes moussaient autour de son petit visage. L'arbre qu'elle avait choisi ne tiendrait dans le salon que s'ils le pliaient en deux et coupaient les branches aux deux tiers. Son frère s'empessa de le lui faire remarquer, et elle se mit en colère. Une dispute s'ensuivit. Brenda et Philip s'étaient épanouis depuis leur arrivée à La Providence. On ne pouvait pas en dire autant de Terrance.

Alors que le frère et la sœur couraient d'arbre en arbre, secouant les branches, essayant de s'accorder sur un choix, Terrance ne bougeait pas, les mains enfoncées dans ses poches, le visage sombre. Petunia poussa un long soupir. Elle se sentait impuissante avec lui. Rien ne parvenait à le dérider.

Elle le rejoignit.

— Tu peux aller avec eux, ils ne mordent pas, tu sais.

Il baissa la tête.

— Je sais.

— Alors pourquoi tu ne te joins pas à eux ?

Il ne leva pas les yeux.

— Parce que j'ai déjà choisi.

— D'ici ?

Il acquiesça en silence.

— Lequel est-ce ?

Il haussa de nouveau les épaules.

Philip l'appela. Elle se détourna avec un soupir.

— J'arrive, une minute.

Le petit garçon se tenait devant un arbre gigantesque. Il tiendrait dans la maison uniquement si elle démolissait tout l'étage. Hester avait l'air consternée.

— On va bien voir ce qu'elle en pense, dit Philip à sa mère.

— C'est tout vu, répondit Hester.

— Il faut qu'il soit grand, insista Brenda. Et celui-là est grand.

Philip renchérit :

— Il est parfait.

— Il est très beau, mais je ne crois pas qu'il tiendra dans la maison, déclara Petunia avec tact. Il est vraiment immense.

— Si, il tiendra, s'obstina le petit garçon.

— Bien sûr que non, intervint Terrance qui avait suivi Petunia. Il est bien trop grand. Il est haut comme deux maisons.

Les deux garçons s'affrontèrent du regard, poings serrés.

— C'est pas vrai, il est pas trop grand !

— Si, il l'est, crétin !

— Crétin toi même !

— La ferme !

— Non, toi, la ferme !

Toute l'énergie emmagasinée pendant la promenade explosa subitement. Terrance porta le premier coup. Philip se jeta sur lui. Les deux garçons roulèrent par terre. Petunia poussa un cri.

— Ça suffit ! cria Hester. Arrêtez-vous tout de suite !

Ace posa tranquillement la hache sur le sol. Avec une facilité déconcertante, il attrapa les deux gamins par le col de leur manteau pour les séparer et les souleva du sol.

— Assez !

Comme ils continuaient à s'envoyer des coups de pied, Ace cogna leurs têtes l'une contre l'autre. Ils se calmèrent instantanément.

Petunia en resta bouche bée.

— Oh ! Il faut absolument que j'apprenne à faire ça.

Il reposa les garçons sur le sol. Hester les saisit tous les deux par le bras et les entraîna, le visage sévère.

— Venez par là, vous deux !

Brenda continua à gambader dans tous les sens, visiblement plus enthousiasmée par la recherche de l'arbre que par la décision finale.

— Et pensez à ramasser des pommes de pin, leur cria Petunia. Elles serviront de décoration.

— C'est quand même une démarche spéciale, commenta Ace, reprenant sa hache. On abat un arbre qui ne demande qu'à vivre et on ramasse les pommes de pin d'un autre arbre pour les accrocher à ses branches.

— Pour un joueur, tu manques cruellement d'imagination.

— Mais ce n'est pas commun, avoue.

— Je te l'ai dit, c'est une tradition dans l'Est, et elle est très populaire.

— Tu t'ennuies à ce point ici ?

— Je pense à Terrance. Je voulais qu'il participe à un projet commun pour qu'il ait petit à petit l'impression de faire partie d'une famille. J'aimerais qu'il en vienne à considérer La Providence comme sa maison.

Ace secoua la tête.

— Tu ne seras plus là pour le voir.

— Mais je laisserai des instructions à l'institutrice qui me succédera.

— La personne qui te remplacera se moquera éperdument de la magie de Noël. Elle encaissera son salaire tous les mois et se contentera de leur apprendre à ânonner et à compter.

Non. Elle refusait de le croire !

— Certains de ces enfants ont un vrai potentiel. Ce serait criminel de ne pas le développer.

— Quand tu seras partie, tout s'arrêtera.

Quel malin plaisir prenait-il à lui faire de la peine ?

— Je n'ai plus le choix, Ace.

— Si. Tu peux m'épouser.

— L'école que je veux ouvrir à San Francisco rendra service à beaucoup de gens.

— Tu aides déjà beaucoup de gens, ici.

— Mais là-bas, ils seront beaucoup plus nombreux !

— C'est tout ce qui compte ? Le nombre ? Personne n'a davantage besoin de toi que cette petite ville.

Et toi ? Toi, tu as besoin de moi ? La question lui brûlait les lèvres, mais elle se mordit la langue et garda le silence.

Hester leur fit signe. Cette fois, ils s'étaient arrêtés devant un arbre beaucoup plus adapté aux dimensions du salon. Une petite chose chétive et à moitié flétri. Ses branches clairsemées formaient des angles bizarres. A l'évidence, son développement avait été interrompu par les arbres plus vigoureux qui l'entouraient.

Terrance redressa le menton en la voyant approcher. Son visage rougi par le froid était crispé et tendu, et elle se rendit compte qu'il serrait les poings.

— J'aime celui-là.

— Pas moi ! riposta Philip.

— Moi non plus, renchérit Brenda.

Hester garda son opinion pour elle, et Ace la dévisagea sans faire de commentaire.

Petunia posa la seule question qui lui vint à l'esprit :

— Pourquoi ne l'aimes-tu pas, Philip ?

— Il est laid.

— C'est justement pour ça qu'il est parfait ! dit Terrance.

Il se tut en voyant tous les regards se fixer sur lui, et enfonça les mains dans les poches de son manteau. Si un trou s'était ouvert dans le sol, Petunia était certaine qu'il s'y serait caché.

Ace posa la main sur son épaule. Terrance se raidit, puis se relaxa.

— Pourquoi est-ce que tu aimes celui-là, petit ?

— Parce que...

Il s'interrompt puis recommença, d'une voix à peine audible.

— Parce que Noël, c'est une fête où on doit aimer les gens comme ils sont, et pas simplement

parce qu'ils sont beaux ou forts.

— N'empêche qu'il est laid, marmonna Philip.

Terrance hocha la tête.

— Je sais. Si on le laisse ici, les autres arbres prendront toute la lumière, et il finira par mourir sans que personne ne se soit jamais intéressé à lui. Mais si on l'emmène avec nous et qu'on en fait notre arbre de Noël, il deviendra un héros.

— Il sera mort, ricana Philip.

Terrance approuva.

— Oui, mais il aura eu son moment de gloire avant de mourir.

Hester s'éclaircit la voix.

— On va prendre celui-là.

— Terrance a raison, renchérit Petunia. Noël est une fête qui parle de la tolérance et de l'amour de son prochain. Ce petit sapin en est le parfait messenger.

— Tout le monde devrait être aimé, ajouta Terrance, en touchant les épines d'une branche rabougrie. Même un arbre qui n'est pas beau.

Il y eut un silence, puis Philip hocha la tête.

— C'est notre arbre.

Hester essayait de ne pas pleurer, et Petunia sentit les larmes lui piquer les yeux. Ace lui lança un regard en coin.

— Tss, tss, âme sensible.

— Toi aussi, tu es ému, avoue.

— Ah, vraiment ?

Il souleva la hache.

— C'est moi qui vais l'assassiner, votre héros.

— Tu vas le propulser vers la gloire, ce n'est pas la même chose.

Il abattit la hache.

— Explique-le-lui.

* * *

Dans la soirée, Petunia se retrouva seule avec Ace devant une tasse de café. L'arbre avait été planté dans un seau rempli de terre et installé au salon. Les enfants avaient bu un chocolat chaud pour fêter ce jour spécial, puis Hester les avait emmenés à l'étage en disant qu'elle allait les mettre au lit et qu'elle n'avait pas besoin d'aide. Elle avait définitivement abandonné son rôle de chaperon.

— A quoi as-tu pensé, quand Terrance a dit que tout le monde avait besoin d'être aimé ? demanda Petunia.

— Pourquoi veux-tu que j'aie pensé à quelque chose ?

Elle lui lança un regard appuyé. Elle n'était pas dupe de son attitude désinvolte.

— Nous avons tous pensé à quelque chose. Terrance a pensé à son père, Hester à son mari, Philip et Brenda à leur père. Moi... eh bien, tu devines à qui j'ai pensé. Tu as forcément pensé à quelqu'un, toi aussi.

— Je suis un Hell's Eight. Je ne suis pas seul. Nous formons une famille.

— Tu vis dans un saloon. Tu fréquentes des femmes avec lesquelles tu ne te constriras jamais un avenir, et tu es à des lieues du Hell's Eight. Tu as forcément pensé à quelque chose.

Il haussa les épaules.

— Certaines choses n'ont pas besoin de s'exprimer avec des mots.

— Je ne suis pas d'accord.

Il but une gorgée de café.

— Heureusement pour moi, je n'ai pas à tenir compte de ce que tu dis.

— Mais tu trouves normal que moi je tiens compte de ce que toi, tu dis.

— C'est parce que je suis moi et que tu es toi.

— Ce qui signifie ?

— Que j'aime donner des ordres et que tu aimes obéir.

Elle faillit s'étrangler avec son café.

— C'est une plaisanterie ?

— Tu nies ?

— Je pourrais trouver un millier de témoins qui contesteraient cette affirmation présomptueuse !

— Mmm...

Il lui lança à travers ses cils un regard qui glissa sur ses sens avec la douceur voluptueuse du chocolat fondu.

— Ecarte les jambes, Pet.

— Tu es... tu es impossible !

— Et toi, tu es excitée, dit-il avant de boire une gorgée de café.

Ce n'était pas une question. Et le pire, c'était qu'il avait raison ! Elle n'aurait su dire ce qui la mettait le plus en colère : que ce soit vrai ou qu'il le sache.

— Ça ne veut rien dire.

— Pour moi, si.

Elle pianota sur sa tasse parce qu'elle ne savait pas comment occuper ses mains.

Il poussa un soupir et posa la main sur la sienne pour l'empêcher de continuer.

— Ta mère ne t'a rien appris de la vie ?

— Elle est morte quand j'étais petite.

— La mienne aussi.

— La mienne est morte d'une pneumonie.

Il hocha la tête.

— La mienne entre les mains des soldats mexicains.

Elle connaissait l'histoire.

— C'est un triste point en commun que nous avons.

— On s'en est sortis.

— Par « on », tu veux dire le Hell's Eight ?

Il hocha la tête.

— On était de vrais sauvages à une époque.

— Vous étiez jeunes.

— Jeunes et en colère. J'avais une vie, j'étais heureux, et du jour au lendemain, fini, plus rien.

Que des morts. Et je ne pouvais rien y changer.

Elle savait ce qu'on ressentait quand on était dépossédé de son libre arbitre.

— Il n'y a rien de pire que de ne plus avoir de contrôle sur sa vie.

Ou d'avoir des proches tellement enfermés dans leur chagrin qu'ils en oubliaient jusqu'à votre existence. Comme son père, après la mort de sa mère. Durant des années, il s'était noyé dans le travail et l'alcool pendant qu'elle cherchait du réconfort là où elle le trouvait — dans les livres.

— En effet.

Il n'aimait pas parler de lui et pourtant, il acceptait de partager ce moment avec elle. C'était plus qu'elle n'en espérait.

— Tu as aimé perdre le contrôle avec moi.

Une onde chaleur l'assaillit par surprise. Elle dut puiser en elle-même pour trouver la force de répondre.

— Je n'y étais pas préparée.

Il lui lança un regard perplexe.

— Tu vois ta vie comment, dans le mariage ?

— Tu veux dire : dans l'hypothèse improbable où j'accepterais un jour de me passer la corde au cou ?

— Oui dans cette hypothèse-là.

— Eh bien, je suppose que ce serait agréable. Réconfortant et apaisant.

— Oh bon sang !

Il secoua la tête, incrédule.

— Tu parles sérieusement, là ?

Il aurait pu se dispenser de la tourner en ridicule.

— Très sérieusement, oui.

— Tu mourrais d'ennui au bout de deux jours !

— C'est toi qui le dis.

Il sourit.

— Oui, c'est moi qui le dis. Et je suis bien placé pour le savoir.

— Alors, parce que je n'ai pas détesté ce que nous avons fait au lit...

— Et dans la baignoire. Et dans la ruelle, derrière le saloon...

Elle lança un regard paniqué vers la porte.

— Chut ! Tu n'as aucune tenue !

— Je dis seulement la vérité.

— Alors commence à mentir !

Il éclata de rire. Elle ferma les yeux et essaya de rester concentrée sur son sujet.

— Ace, ce n'est pas parce que j'ai aimé ça que j'ai envie de passer ma vie avec toi. Tu exiges trop. Pour toi, une femme doit se soumettre encore et encore.

Il ne nia pas, et la petite partie d'elle-même qui nourrissait encore quelque espoir gémit de détresse.

— Certaines femmes veulent être possédées. Elles ont besoin de cette intensité.

— Pas moi.

Menteuse ! lui cria la petite voix.

Il posa sa tasse, recula sa chaise et contourna la table, pour lui saisir le menton. Elle sentit aussitôt son cœur s'emballer et leva son visage vers le sien. Ses yeux étaient assombris par l'émotion, mais sa voix était calme, son ton neutre.

— Je sais pourquoi tu es restée « vieille fille », comme tu dis, Pet.

Elle fixa ses lèvres et réussit sans même savoir comment à demander :

— Ah oui ?

Elle regardait cette bouche tout en se rappelant la manière dont elle l'avait touchée, dont elle lui avait embrasé le corps, les sens. En elle, la chaleur monta comme un feu de joie. Il avait une bouche incroyable !

— Tu attendais simplement celui qui saurait te faire brûler de passion.

Chapitre 16

Ace lui avait promis le feu de la passion, mais c'étaient les flammes du mépris que Petunia récoltait. En l'espace d'une semaine, la ville tout entière semblait avoir décidé que sa place était en enfer. Encore qu'en cet instant un peu de chaleur n'eût pas été pour lui déplaire : l'hiver mettait les bouchées doubles pour rattraper son retard, on gelait ! Une bourrasque de vent glacial la transperça. Elle resserra plus étroitement les plis de sa cape et hâta le pas.

Une réputation perdue, dans une petite ville où il ne se passait jamais rien, constituait l'unique grain à moudre au moulin de la rumeur, et faisait de vous une cible vivante. L'animosité que Petunia sentait autour d'elle la bouleversait tout autant que le départ soudain d'Ace. Il avait disparu le lendemain de leur expédition en forêt sans un au revoir et sans lui dire où il allait...

Deux femmes sortirent de la banque. Peu de temps encore auparavant, elles l'auraient saluée et se seraient arrêtées pour discuter un moment avec elle. Petunia aimait ces échanges informels. Mais aujourd'hui, elle redoutait chaque rencontre fortuite. La plupart des habitants faisaient mine de ne pas la voir, les autres se détournaient comme si elle était porteuse d'une maladie contagieuse.

Pendant des années, elle avait aidé des femmes malmenées par la vie à affronter ce genre de situation. Combien de fois leur avait-elle répété d'ignorer les ricanements et les regards de mépris, et de ne jamais oublier qu'elles n'étaient pas responsables de ce qui leur était arrivé ? Elle leur avait prodigué des conseils, les avait invités à se montrer plus fortes. Mais que savait-elle du découragement, de l'épuisement que l'on ressentait à être mis au ban de la société, jour après jour, heure après heure ? Elle commençait seulement à comprendre à quel point ces femmes, qu'elle croyait faibles, avaient été courageuses. Et à quel point elle-même s'était montrée naïve en pensant pouvoir changer les mentalités.

Elle fit mine d'être absorbée par des chapeaux dans une vitrine pour laisser passer les deux femmes, puis reprit son chemin. Des larmes lui piquèrent les yeux. Cette lâcheté ne lui ressemblait pas.

Luisa, Hester et Maddie étaient ses seules amies et elles payaient cher leur fidélité. Personne n'entrait dans la boulangerie de Maddie si elle s'y trouvait. Et quand elle allait manger chez Antonio et Luisa, les clients s'en allaient ou demandaient une table éloignée de la sienne. Maddie et Luisa lui enjoignaient de ne pas prêter attention à ces imbéciles, mais les affaires étaient les affaires, et Petunia avait trop d'affection pour elles pour mettre leur commerce en difficulté.

Elle était devenue une paria. Dieu merci, tout rentrerait dans l'ordre dès qu'elle aurait quitté la ville. On l'oublierait. Mais elle, oublierait-elle ? Elle traversa la rue. Partout, des signes annonçaient Noël. Des affichettes indiquaient les horaires des messes, les vitrines proposaient une multitude de

bibelots et de petits cadeaux pour attirer les clients. Maddie avait exposé un gros gâteau pour le cas où quelqu'un donnerait une réception. Antonio et Luisa préparaient un menu spécial. L'école était fermée. En revanche, le seul endroit qui n'aurait pas dû faire recette à cette période de l'année, le saloon, était bondé.

Un nombre impressionnant de chevaux attendaient devant l'entrée. Le vent charriait l'odeur nauséabonde du crottin. Jenkins avait engagé un jeune garçon pour nettoyer, mais le pauvre avait péché par imprudence, et une ruade lui avait fracturé l'épaule. On ne lui avait toujours pas trouvé de remplaçant.

Petunia lança un regard mélancolique à l'école. Les enfants lui manquaient. Elle avait écrit une lettre pour demander à être réintégrée dans ses fonctions, mais comme le comité en charge de le décider était composé des mêmes personnes qui la snobaient, elle n'avait aucune chance de retrouver son poste. Elle espérait que sa remplaçante saurait garder un œil sur Buster Hayworth et accorderait toute son attention à Milly. La petite avait du mal à former ses lettres.

Elle posa la main sur son ventre d'un geste absent. C'était étrange de penser qu'elle allait peut-être rentrer dans le Massachusetts avec un enfant. L'argent de son père les mettrait à l'abri du besoin, mais ne pourrait faire taire les commérages. Pis encore, il ne pourrait protéger son enfant de la méchanceté des gens.

Un enfant ne devrait pas grandir sans connaître son père.

Ace voulait un enfant. Il était prêt à l'épouser. Mais il n'était pas homme à se contenter de demi-mesures. Sa femme lui appartiendrait totalement, jusqu'à l'âme. Et il était suffisamment viril pour faire en sorte qu'elle aime ça. Une partie d'elle-même frissonna d'excitation à cette idée.

Enfin ! lui chuchota une petite voix intérieure.

Certaines femmes veulent être possédées. Elles ont besoin de cette intensité.

Même sans savoir exactement ce que cela impliquait, elle avait le sentiment d'être de celles-là. Avant de rencontrer Ace, elle se voyait comme une femme indépendante et forte. Aujourd'hui, elle avait toujours cette volonté d'indépendance. Elle se découvrait cependant beaucoup moins forte qu'elle ne l'avait pensé.

Devait-elle accepter d'aliéner sa liberté à un homme ? Si elle renonçait à son idéal sans possibilité de revenir en arrière, regretterait-elle son choix ? Elle ne voulait pas finir comme un simple numéro, parmi toutes les femmes qui avaient jalonné la route d'Ace.

Le vent souffla plus fort. Un couple approchait. Cette fois, elle s'obligea à avancer sans baisser les yeux, les épaules droites. L'homme la salua d'un signe de tête. La femme évita son regard. Cette demi-victoire lui fit du bien. Elle se retrouvait un peu, même si l'équilibre restait fragile.

Si elle était enceinte, ses interrogations n'auraient plus vraiment d'importance. Elle avait choisi de coucher avec un homme sans réfléchir aux conséquences. Devait-elle faire pâtir un enfant innocent de sa propre stupidité ? Sans doute pas. Serait-il plus heureux en grandissant entre deux parents malheureux ensemble ?

Mais pourquoi serions-nous malheureux ?

Elle ne savait plus où elle en était ! Tout ce qu'elle voulait, c'était Ace. Il lui avait demandé sa main, et elle l'avait repoussé. Pour n'importe qui ce serait la fin de l'histoire. Il n'y avait que dans son esprit confus que cela pouvait devenir un commencement.

Elle se frotta le front, perdue. Elle ne connaissait qu'une seule chose capable de lui apporter du réconfort : un petit pain à la cannelle de Maddie.

Elle allait traverser la rue, quand elle reconnut avec horreur la silhouette qui venait en sens inverse. Brian Winter ! Oh non ! Son instinct lui hurla de fuir. Sa fierté le lui interdit. En se

rapprochant, elle aperçut son sourire mauvais. La rencontre n'aurait rien de plaisant.

Winter la haïssait. Il avait retrouvé sa morgue depuis que les Comanche l'avaient enlevée. Il avait même essayé de venir voir Terrance. Hester l'avait menacé avec son fusil, et il n'avait pas insisté. Mais il tenait désormais Petunia pour responsable de tous ses malheurs et il avait promis de se venger. Hester lui avait conseillé d'en parler à Ace, mais elle ne pouvait pas courir vers lui chaque fois qu'elle avait un problème. Elle devait apprendre à se débrouiller seule. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle était inconsciente pour autant : elle avait accepté le revolver que lui avait donné Hester. Elle le gardait dans sa poche, tout contre la lettre qu'elle avait écrite à son père pour lui demander de l'aide, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à lui envoyer. Le derringer n'était pas bien gros ; il ferait cependant l'affaire. Et elle n'hésiterait pas à l'utiliser si nécessaire.

Mais pas aujourd'hui. Elle n'était pas d'humeur à tirer sur qui que ce soit et ne voulait pas non plus entendre d'insultes fielleuses. Le magasin d'alimentation était tout proche. Si elle s'y engouffrait, Winter passerait son chemin, et elle échapperait à ses commentaires nauséabonds... jusqu'à la prochaine fois.

Hélas ! ses enjambées étaient plus grandes que les siennes, et il atteignit la boutique avant elle. Il s'adossa au chambranle et attendit, les bras croisés. L'espace d'une seconde, elle fut tentée de faire demi-tour, mais le sourire arrogant de Winter la piqua au vif. Qu'elle soit damnée si elle fuyait devant un être aussi abject !

Redressant le menton, elle continua à avancer, le défiant à chaque pas d'oser lui adresser la parole. Erreur... « Ne jamais défier un imbécile », avait coutume de dire son père. Et Brian Winter en était un, de beau spécimen. A l'instant où elle approcha de la porte, il se décala pour qu'elle ne puisse pas entrer sans être obligée de se frotter contre lui.

— Tiens, tiens, tiens, qui voilà ?

Elle n'eut pas d'autre choix que d'attendre, son réticule serré dans ses mains.

— Veuillez me laisser passer, je vous prie.

Son sourire s'élargit.

— Ecoutez-la ! Madame joue les grandes dames, alors qu'elle n'est qu'une pute à Comanche !

Petunia ne s'attendait pas à une insulte aussi directe. Le sang se retira de son visage, laissant ses joues glacées et ses mains tremblantes. Elle avait subi de nombreux affronts tout au long de la semaine, mais personne n'avait osé lui parler de cette façon. Voilà ce qui arrivait quand on défiait un imbécile.

Elle inspira et expira lentement, compta jusqu'à 3, et s'appliqua à contrôler sa voix pour lui répondre.

— Vous n'avez vraiment aucune décence.

— Pourquoi ? Parce que j'appelle un chat un chat ?

— Votre vulgarité est à la hauteur de votre bêtise.

Il se pencha vers elle.

— Je suis assez malin pour avoir vu clair en vous.

Son haleine la fit reculer.

— Vous puez l'alcool !

— Et vous, vous puez le Comanche.

— Si ça vous dérange, allez-vous-en.

— Vous avez peut-être envie de goûter à autre chose, susurra-t-il, en la lorgnant. Je pourrais m'en charger.

— Vous ?

Il se rapprocha. Une odeur écœurante de sueur froide se mêla à celle de l'alcool.

— Pourquoi pas ?

Parce que vous êtes un imbécile, un ivrogne et une brute. Elle ne pouvait se permettre de lui faire cette réponse, c'était trop dangereux, et pourtant elle en mourait d'envie. Oh Dieu ! oui, c'en était presque trop tentant !

Serrant les dents, elle essaya de se faufiler sur le côté, mais il écarta les bras pour lui barrer le passage. Un geste provocateur et volontairement exécuté en public. Il voulait montrer à tout le monde qu'il n'avait pas peur des conséquences. La bouche sèche, elle plongea la main dans la poche de son manteau et la referma sur le revolver.

— Poussez-vous !

— Ce sera un baiser.

Elle fixa son regard sur le quatrième bouton de son pantalon. S'il l'agressait, c'était là qu'elle tirerait. La blessure ne serait sans doute pas mortelle, mais il en garderait un souvenir inoubliable.

— Nous sommes dans la rue.

Une flamme excitée dansa dans ses yeux. Il était vraiment répugnant.

— Vous voulez dire que vous m'embrasseriez si on était seuls ?

— Je veux dire que vous devriez avoir honte de parler de la sorte à une honnête femme au milieu de la rue.

Son ton devint insultant.

— Vous n'êtes pas une honnête femme. Combien de Comanche vous sont passés dessus ?

Il se tenait si près qu'elle voyait des restes de nourriture coincés entre ses dents. Il lui donnait la nausée.

— J'ai entendu dire qu'ils étaient plus de vingt.

Tout compte fait, elle allait lui tirer dans la bouche. Cette bouche répugnante... Elle prit sa voix de maîtresse d'école, celle qui stoppait net les plus insolents de sa classe :

— Même si j'avais couché avec un bataillon entier, votre attitude n'en serait pas moins scandaleuse.

Il n'eut même pas un battement de cils. Un bref coup d'œil dans la rue lui indiqua que des gens observaient la scène sans bouger. Au moins c'était clair : elle n'avait d'aide à espérer de personne.

— Vous êtes mal placée pour faire la morale à qui que ce soit.

Elle n'allait pas pouvoir respirer son haleine immonde une minute de plus sans vomir.

— J'ai le cœur qui saigne de penser que mon petit garçon chéri est forcé d'habiter avec une traînée comme vous. J'imagine les cochonneries que vous faites la nuit et qu'il est contraint de regarder !

Il s'arrêta avant d'ajouter :

— Si ça se trouve, vous l'avez même obligé à participer.

Cette fois, c'en était trop.

— Vous êtes un porc répugnant ! Quand Ace et Luke vous donneront la raclée que vous méritez, j'applaudirai des deux mains !

— Ça, ça m'étonnerait.

Oh si ! elle le ferait ! Elle voulut lui prendre le bras pour le faire se déplacer légèrement, mais il la repoussa d'un geste brutal qui la fit vaciller. Elle s'obligea à ne pas crier. On ne lui avait jamais manqué de respect à ce point. Mais le plus dur, c'était de constater que personne ne faisait mine d'intervenir. Elle recula d'un pas tout en refermant les doigts sur la crosse du derringer. Quand Hester le lui avait donné, elle l'avait jugé bien trop gros pour elle. A présent, elle le trouvait

dérisoire. La raison lui disait qu'à cette distance, une balle était une arme terriblement redoutable, mais l'émotion ne connaissait pas la logique, et à cet instant, elle aurait préféré un de ces énormes colts qu'on brandit à deux mains. Winter n'était pas seulement un imbécile, il était dangereux à la manière d'un animal enragé.

Elle s'obligea à respirer profondément et sortit la main de sa poche. D'un geste lent et concentré, elle frotta ses paumes l'une contre l'autre pour rassembler son énergie. Puis d'un geste aussi soudain qu'imprévisible, elle le frappa au pli du coude. Son bras fléchit.

— Hé ! qu'est-ce que...

Elle lui donna aussitôt une poussée qui le déséquilibra et en profita pour se réfugier dans le magasin, avant qu'il n'ait le temps de réagir. Cillant pour tenter de s'orienter dans la pénombre après la luminosité de la rue, elle tâtonna pour trouver le comptoir qui marquait le point de départ de l'allée centrale, et le suivit jusqu'à ce qu'elle bute contre le présentoir des articles de mercerie. Elle ne pouvait pas aller plus loin.

Tout autour d'elle, des rubans, des boutons et des fils de couleurs différentes formaient un joyeux décor. Elle fit semblant de s'intéresser aux rubans, tout en surveillant la porte du coin de l'œil. Elle sentit son cœur se glacer d'épouvante quand Winter apparut sur le seuil. Il scruta la pénombre et donna un coup de poing rageur dans le chambranle.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, prof ! Que vous le vouliez ou non, je récupérerai mon gosse !

Sur un dernier regard furibond, il s'en alla. Elle entendit son pas s'éloigner et s'adossa au comptoir, les jambes tremblantes.

Cherchant sous sa cape, elle prit son mouchoir et le pressa sur ses joues. Tant qu'il y aurait un souffle de vie en elle, Terrance ne retournerait pas vivre avec cette brute ! Même s'il obtenait un ordre de la justice et venait frapper à sa porte avec un juge, elle ne les laisserait pas l'emmenner. Terrance était un enfant, il devait être protégé. Combien de fois avait-il dû se cacher dans un coin d'ombre, comme elle venait de le faire, en priant pour que son père ne le trouve pas ? Combien de fois sa prière n'avait-elle pas été entendue ? Combien de fois la scène se reproduirait-elle, si Winter le reprenait ?

Elle humecta ses lèvres sèches. Il lui était facile d'imaginer la terreur du pauvre petit, parce qu'elle ressentait la même en cet instant. Un mouvement sur sa gauche attira son attention. Tournant la tête, elle vit M. Orvis, le propriétaire du magasin. Sa main droite était invisible derrière le comptoir. Deux femmes à l'élégance discrète se tenaient face à lui.

— Tout va bien, mademoiselle Wayfield ? demanda-t-il, croisant son regard.

Prenant un ruban au hasard, elle fit mine d'étudier sa qualité.

— Oui, merci.

Ce n'était pas complètement un mensonge. Elle irait bien dans un moment. Il fallait juste qu'elle se ressaisisse.

Après avoir lancé un coup d'œil en direction de la porte, M. Orvis sortit sa main cachée sous le comptoir et commença à ranger des boîtes de conserve dans un carton. Les deux femmes — des épouses de fermiers qu'elle croisait rarement en ville — l'observèrent, puis toisèrent Petunia et échangèrent un regard entendu.

— Nous reviendrons chercher nos emplettes plus tard, monsieur Orvis. Lorsque vous aurez... nettoyé votre boutique.

L'insulte la fit rougir. Elle se mordit les lèvres pendant que les deux femmes sortaient du magasin, droites comme des *i*. Elle n'aurait pas dû se laisser affecter par un tel déferlement de bêtise,

mais elle ne parvenait pas à contrôler son tremblement.

— Je suis désolé, mademoiselle Wayfield, dit Michael Orvis, continuant à emballer les victuailles. Certaines personnes ont plus d'argent que de savoir-vivre.

Elle se força à sourire et reposa le ruban sur le tourniquet.

— J'espère que je ne vous fais pas perdre de clients en fréquentant votre magasin.

Il lui sourit, tout en plaçant un paquet de sucre dans le carton.

— Aucune chance. Il n'y a pas d'autre épicerie à moins de soixante kilomètres. Bien sûr, elles ont toujours la possibilité de commander sur catalogue, mais...

Son sourire se teinta d'ironie.

— ... elles devront quand même passer par moi.

Le magasin faisait également office de bureau de poste.

— J'apprécie votre soutien.

— Vous avez appris à écrire à ma Milly, alors que la maîtresse précédente affirmait qu'elle n'y arriverait jamais. Je ne l'ai pas oublié.

— Il ne faut jamais dire jamais.

— C'est un excellent principe !

— Quoi qu'il en soit, merci.

Elle s'éloigna du rayon, sans but précis. Elle était encore trop nerveuse pour sortir.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

La lettre craqua dans sa poche. Si elle l'envoyait, elle ne pourrait plus faire marche arrière. Son père viendrait la chercher, la ramènerait à la maison et l'enfermerait dans sa plus haute tour, comme dans les contes de fées. Puis il relèverait le pont-levis, convoquerait le futur mari qu'il lui aurait choisi et son sort serait scellé à jamais. Était-ce ce qu'elle souhaitait ?

Elle tritura l'enveloppe dans sa poche. Brian Winter était parti. Ace s'était volatilisé, mais il reviendrait. La situation n'était donc pas complètement désespérée. Elle pouvait encore attendre.

— Non, je ne crois pas.

— Je peux vous vendre du ruban pour deux cents le mètre.

— C'est très généreux à vous.

Sans son salaire de maîtresse d'école, il lui restait très peu pour vivre. Encore un souci qui s'ajoutait aux autres. Elle sourit poliment.

— Mais pas aujourd'hui.

— Entendu.

Il poussa le carton sur le côté.

— Autre chose ?

Elle posa les yeux sur les gros bocaux de bonbons sur le comptoir. Elle pensa à Terrance, Philip et Brenda, à cette deuxième chance qu'elle avait voulu leur donner. La culpabilité lui noua la gorge. Elle allait partir sans avoir pu mener sa mission à bien.

— Je vais prendre trois sucres d'orge.

Ses finances étaient au plus bas, mais elle avait quand même les moyens de leur faire plaisir.

— Vous pensez toujours aux enfants, n'est-ce pas ?

— J'essaie.

Il déchira un morceau de papier pour envelopper les bonbons.

— Je trouve honteux que vous ne puissiez pas reprendre votre travail. Cette ville a eu sacrément de la chance le jour où vous avez débarqué. Ce n'est pas facile de trouver une maîtresse d'école par ici, surtout quelqu'un qui se soucie plus des enfants que de mettre le grappin sur un mari.

— Je suis sûre que ma remplaçante sera tout à fait compétente.

— En attendant, c'est cette vieille bique de Chester qui va assurer la transition.

— Oh non !

— Oh si ! C'est elle qui a dit que ma Milly était trop stupide pour apprendre à écrire.

— Milly n'est pas bête.

Il finit d'envelopper les sucres d'orge.

— Je le sais, mais elle en a convaincu Milly et tous les gamins de la ville.

Elle s'en était bien rendu compte. Elle ignorait ce qui n'allait pas chez Milly. Les idées sortaient un peu confusément de son esprit, mais elle n'était pas sottre, loin de là.

— J'ai contacté un médecin de Boston à son sujet. J'espérais une réponse mais... le courrier est très aléatoire, soupira-t-elle.

— Que va devenir ma Milly, quand vous serez partie ?

— Vous devrez lui faire la classe vous-même, je suppose.

— Je ne suis pas professeur.

Il lui tendit les sucres d'orge.

— Je ne saurais même pas par où commencer.

— Par le commencement.

— Elle était si fière quand elle a appris à écrire la lettre A !

— C'était un grand jour.

Elle sourit en se remémorant ce moment. La petite s'était entraînée pendant une semaine avant de réussir à tracer correctement sa lettre.

Michael Orvis serra les lèvres.

— Elle n'ira plus à l'école maintenant.

Petunia fut horrifiée.

— Mais si ! Il le faut ! Elle a fait tellement de progrès !

L'épicier secoua la tête.

— Non, elle ne voudra plus y aller. Et je ne vois pas l'intérêt de laisser cette face de pruneau la ridiculiser devant toute la classe.

— Mais vous ne pouvez pas l'abandonner !

Il posa les mains à plat sur le comptoir.

— C'est pourtant ce que vous avez fait, non ?

— Non ! Ma situation a changé...

— J'ai conscience de vos difficultés. Mais quand on fuit, ce sont les enfants innocents qui trinquent.

— Je n'ai jamais caché que je n'étais que de passage ici.

Sortant une pièce de monnaie de son réticule, elle la lui tendit.

— Oui, nous savons tous que vous voulez partir en Californie pour aider des gosses que vous ne connaissez même pas.

Il lui fit signe de garder son argent.

— Mais nous en étions tous arrivés à espérer que vous comprendriez que nos gamins comptent au moins autant que ceux d'une grande ville.

Elle ne sut pas quoi répondre. Il avait l'air de penser qu'elle était fautive ; or, elle ne l'était pas.

— Même si je restais, je ne pourrais plus enseigner. Le conseil s'est montré parfaitement clair sur ce point dans la lettre qu'ils m'ont envoyée pour me signifier mon congé.

— Ce n'est pas juste !

Non, ce n'était pas juste, en effet. Ce n'était pas bien non plus de lui reprocher de vouloir partir, alors que tout le monde la poussait à s'en aller.

— Merci pour les sucres d'orge.

Il hocha la tête.

— Pas de problème. Et... mademoiselle Wayfield...

— Oui ?

— N'hésitez pas à revenir.

* * *

Ces cinq petits mots résonnèrent longuement dans son esprit et lui mirent du baume au cœur.

N'hésitez pas à revenir.

Tout en prenant le chemin de la maison, elle se demanda s'il se doutait de l'importance que ces cinq mots avaient pour elle. De ce que ses louanges représentaient au moment où son courage vacillait. Depuis son arrivée à Stirple, toutes ses certitudes avaient été ébranlées. Son enlèvement avait achevé de les réduire en miettes. Elle était ressortie néanmoins plus forte de ce chaos. Plus déterminée.

Mais pas toute seule. Tu ne t'en es pas sortie toute seule.

Non. Ace et Luke l'avaient sauvée. Ace l'avait tenue à bout de bras, Hester et Maddie l'avaient réconfortée, Luisa l'avait épaulée. Et aujourd'hui, M. Orvis venait de lui tendre la main. Cela signifiait-il que tout le monde en ville ne la condamnait pas ? Était-ce possible ?

Descendant du trottoir, elle traversa la rue. On n'imaginait pas à quel point les amis étaient importants dans les moments difficiles. C'était une leçon qu'elle venait d'apprendre à la dure, mais qu'elle n'oublierait pas de sitôt.

Relevant le bas de ses jupes, elle calcula l'effort qu'elle allait devoir fournir pour monter sur le trottoir d'en face. La ville était incapable de se mettre d'accord sur une seule hauteur de trottoir. Pour peu qu'il pleuve ou qu'il gèle, traverser une rue devenait une véritable acrobatie.

Une odeur de tabac flotta jusqu'à elle. Elle tourna la tête et sentit ses cheveux se dresser sur son crâne. Brian Winter ! Il était là, dans la ruelle adjacente, appuyé contre le mur. Il arborait un sourire mauvais derrière la fumée de sa cigarette, et Petunia comprit qu'il avait attendu patiemment qu'elle ressorte du magasin.

La peur lui noua la gorge. Elle ne parvenait pas à détourner les yeux de son regard et de son sourire pleins de menace.

— Tu vas rester là toute la journée ou prendre la main que je te tends ?

Elle aurait reconnu cette voix grave et traînante n'importe où.

Ace ! Il était de retour. Sa silhouette immense aux larges épaules se découpait dans le soleil. Il respirait la force, la sécurité. Il était là et elle était sauvée !

Elle ne se contenta pas de lui prendre la main. Elle se jeta dans ses bras.

Chapitre 17

Il l'accueillit contre lui, les mains autour de sa taille. Il sentait l'hiver, le cuir et ce petit quelque chose qui n'appartenait qu'à lui. Son lourd manteau se pressa contre elle. Elle prit une autre inspiration, s'enivrant de son odeur. C'était Ace, cette odeur-là, une odeur de paix et d'espoir, épicés d'une note de séduction sombre.

Sa voix rassurante résonna contre son oreille.

— Je t'aurais aidée à monter sur le trottoir, si tu m'en avais laissé le temps.

Elle secoua la tête.

— Je ne pouvais pas attendre.

Rien n'était plus vrai.

Il lui souleva le menton d'un doigt et scruta son visage.

— Il s'est passé quelque chose ?

Elle s'appuya sans honte contre lui, prolongeant encore quelques secondes ce moment où son monde était de nouveau stable et sûr.

— Rien. Tout va bien maintenant.

Avec un peu de chance, son sourire forcé paraissait naturel. Elle ne voulait pas qu'il voie Brian Winter. Elle avait trop conscience de l'image trompeuse que la scène pouvait donner, Winter en train de l'attendre dans la ruelle, elle qui semblait hésiter à vouloir le rejoindre. Quelles que soient les conclusions qu'il en tirerait, il lui demanderait des explications, et pour l'instant, elle voulait seulement... Elle inspira longuement une fois encore pour s'imprégner de son odeur et de son calme. Elle voulait juste rester dans ses bras.

Par-dessus son épaule, elle croisa le regard familier de Luke. Elle n'avait même pas remarqué sa présence. Elle retint son souffle quand il passa à côté d'elle et cessa complètement de respirer quand il jeta un coup d'œil dans la ruelle. Winter était-il toujours là ? Luke s'adossa au mur, bras croisés, sans faire de commentaire. Elle laissa échapper un soupir de soulagement.

— Je suis passé à la maison, Hester m'a dit que tu étais sortie acheter des petits pains à la cannelle.

— Tu es passé à la maison ?

Il haussa les épaules.

— A l'école. A La Providence. Ou quel que soit le nom que tu lui donnes.

— C'est une école et une maison.

Elle recula, et tout son être gémit de cette séparation.

— Les deux appellations sont justes.

Elle ne fut pas dupe de son sourire pas plus, sans doute, qu'il fut dupe du sien. Il l'observait. Elle continua à afficher la même sérénité de façade.

— Elle commence à avoir fière allure.

Ils repeignaient les pièces petit à petit. Le résultat était très... spécial.

— J'aurais préféré des teintes pastel, mais Maddie trouvait que la maison manquait de gaieté.

— Un enfant a besoin de joie plus que de toute autre chose, acquiesça tranquillement Luke.

Bien sûr. Elle regrettait néanmoins les teintes douces de son ancienne maison. Le jaune bouton-d'or du salon était déroutant. Mais les enfants étaient ravis, c'était l'essentiel.

— Avec les coloris qu'ils ont choisis, leur joie devrait être éclatante.

Luke sourit. Il avait un joli sourire, très légèrement dissymétrique, qui lui donnait le charme polisson d'un petit garçon, une impression totalement anéantie par le scintillement du colt à sa ceinture.

— J'ai cru comprendre que Brenda avait l'intention de peindre sa chambre en rose vif ?

Elle soupira.

— J'ai bien peur que son vœu se réalise dès que M. Orvis trouvera la peinture adéquate.

Ace se mit à rire.

— Tu n'aimes pas le rose ?

— Je préfère les teintes plus douces.

— Et plus élégantes ?

Elle évita son regard.

— Il n'y a rien de répréhensible à aimer l'harmonie dans une maison.

— Non, rien.

Il fit glisser sa main de son bras à son épaule.

— Finalement, tu l'as eu ce petit pain à la cannelle ?

— Non, je... j'ai fait un détour par l'épicerie.

Du coin de l'œil, elle vit Luke hausser les sourcils et elle résista à l'envie de secouer la tête pour le supplier de ne rien dire.

— Il paraît que Maddie vient d'en sortir une fournée, reprit Ace.

Il lui caressa le pli du coude d'un geste léger, et elle eut subitement beaucoup de mal à se concentrer sur la conversation.

— Tu essaies de me corrompre ?

Il lui sourit exactement comme la nuit où ils avaient fait l'amour. Un sourire taquin, très masculin, qui se faufila sous ses défenses et réveilla chaque parcelle de sa féminité.

— Exact.

— Maddie en a vraiment préparé une fournée à cette heure de la journée ?

— Ouaip.

Elle leva les yeux vers lui. Elle aimait la façon dont le soleil réchauffait son regard. Elle aurait voulu toucher la courbe de ses lèvres. Voler ce sourire pour qu'il n'appartienne qu'à elle et le garder précieusement jusqu'à la fin de ses jours.

— Je crois que je vais me laisser tenter, alors...

— A la bonne heure ! Tu viens avec nous, Luke ?

— Je vous rejoindrai plus tard. J'ai quelqu'un à saluer d'abord.

Il baissa son chapeau d'un cran.

Petunia sentit la main d'Ace se crispier imperceptiblement sur son coude. Son cœur s'affola. Elle avait vu comment on regardait une femme dont la réputation était salie. On lui prêtait les pires

turpitudes. Il était impensable qu'on puisse la croire capable d'avoir rendez-vous avec Brian Winter dans la ruelle, mais les femmes dans sa situation ne pouvaient compter que sur la générosité d'un homme pour survivre. Le fait que Winter n'ait pas un sou et habite un taudis n'entraîne pas en ligne de compte. Quand la rumeur prenait possession de la rue, la raison restait à la maison.

Ace dévisagea Luke puis la dévisagea, elle. Avant qu'elle ait pu dire un mot, il tourna le regard vers la ruelle.

Son sourire s'effaça. Il la lâcha avec un bref « Ne bouge pas » et avança vers Luke.

— Occupe-toi de Pet.

— J'étais sûr que tu aimerais mon cadeau de Noël.

Petunia essaya d'intervenir.

— Ace, ce n'est pas ce que tu crois. Je n'ai pas...

— Je sais.

Il traversa la rue, s'arrêta brusquement et se retourna.

— Il t'a touchée ?

Elle secoua la tête.

— Non. Il m'a juste empêchée de passer en me disant...

— Je devine ce qu'il a dit.

Il pivota. Que faire ? Les séparer ? Empêcher Brian Winter de lui raconter des mensonges sur elle ? Comme elle faisait un pas pour le rattraper, Luke lui saisit le bras pour la retenir.

— Laissez-le. C'est son droit.

Winter n'eut même pas l'intelligence de s'enfuir en voyant Ace se diriger vers lui. Il envoya un coup de poing qui rencontra le vide avant de se retrouver projeté au sol par un direct en plein visage.

— Ça va lui coûter plusieurs dents, commenta Luke avec un calme qu'elle était loin de partager.

Ace évita un coup de pied, envoya Winter mordre la poussière une deuxième fois, se pencha sur lui et lui tordit le bras dans le dos.

— Il ne va pas...

Il y eut un craquement. Winter hurla. Petunia déglutit.

— Je vais être malade !

Luke passa un bras autour de ses épaules et l'entraîna plus loin.

— Il savait à quoi il s'exposait en s'en prenant à vous.

— Ce n'est qu'un imbécile, murmura-t-elle, posant une main tremblante sur son front.

— Un imbécile qui ne vous insultera plus jamais.

Elle se dégagea de son étreinte.

— Ça va mieux ?

— Je crois.

— Respirez un grand coup, voilà Ace. Vous voyez ? Il ne lui est rien arrivé.

Elle essaya de se détendre, mais ce n'était pas facile.

— Ça va ? demanda Ace en les rejoignant.

Il n'était même pas décoiffé.

— Oui.

— S'il t'ennuie de nouveau, dis-le-moi immédiatement.

— Oui.

Luke jeta un coup d'œil dans la ruelle.

— Allez à la boulangerie tous les deux. Je vais nettoyer.

Petunia ne put s'empêcher de frissonner. Ace la prit par le coude.

— Ne t'inquiète pas, il ne va pas le tuer.

Luke sourit.

— Jamais avant la tombée de la nuit. C'est un principe.

C'était censé la rassurer ?

— Je l'espère bien !

D'une pression sur son bras, Ace la guida dans la rue.

Elle se sentait protégée avec lui. A l'abri. C'était un sentiment étrange pour une femme comme elle, qui avait grandi sous le parapluie financier de son père. Ce qu'elle vivait ici était différent et en complète contradiction avec cette indépendance qu'elle avait toujours revendiquée. Avec Ace... Elle soupira. Avec Ace, elle était elle-même, tout simplement.

Il resserra subtilement la pression de sa main pour l'avertir quand ils atteignirent un endroit où les planches du trottoir étaient disjointes. Elle aimait aussi sa façon de contrôler et d'anticiper chaque difficulté pour lui permettre d'aller de l'avant en sécurité. Comme en cet instant. C'était étrange. L'homme en qui elle avait le plus confiance était aussi capable de disparaître pendant une semaine sans un mot d'explication.

Elle profita d'une bourrasque pour dégager son bras et se passer la main dans les cheveux. Elle mourait d'envie de lui demander où il était parti.

— Pourquoi cette réapparition soudaine ?

Il haussa les sourcils.

— Pourquoi « soudaine » ?

Elle détestait cette manie qu'il avait de répondre à une question par une autre question.

— Je ne t'ai pas vu de toute la semaine.

Une interminable semaine pendant laquelle ses dernières paroles avaient excité son désir et aggravé son insécurité.

Tu attendais simplement celui qui saurait te faire brûler de passion.

Comment pouvait-on dire une chose pareille à une femme, et disparaître le lendemain sans un mot ? Elle avait guetté à la fenêtre jour et nuit dans l'espoir qu'il viendrait mettre à exécution cette subtile menace. Dieu, elle devenait pathétique !

— Et tu en as tiré une conclusion erronée.

Il la reprit par le coude.

— Caine m'a envoyé un télégramme évoquant des mouvements suspects autour d'une concession enregistrée récemment. Je suis allé jeter un coup d'œil sur place avec Luke.

— Les vérificateurs surveillent les concessions ?

— Moi oui.

Devait-elle le croire ou pas ?

— Je vois.

Mais cela ne l'excusait pas d'être parti sans lui dire au revoir.

Il secoua la tête.

— Parfois, Pet, je me demande ce que tu vois.

La boulangerie n'était qu'à quelques maisons de là. Petunia sentait les regards dans son dos comme des poignards, elle imaginait les commentaires, les supputations. Elle s'obligea à garder la tête haute et à ne pas baisser les yeux.

— Je vois un homme qui ne croit pas devoir me fournir une explication quand il part.

— Tout s'est décidé très vite.

Il raccourcit ses enjambées pour s'adapter à son rythme. Leurs pas martelaient le sol à la même

cadence, en tandem. Une jolie image, un peu folle. Ace était un joueur. Un homme qui faisait régner la loi. Un séducteur. Et un dominant. Elle se rappela ses baisers, son corps rude pressé contre le sien, la façon dont, d'un simple geste, il l'avait soumise à sa volonté, à son désir... et surtout, elle se rappelait le plaisir enivrant qu'il avait fait naître en elle.

— Eh bien, je suis ravie que tu aies une occupation en dehors des femmes et du jeu. Sache cependant que je ne suis pas un jouet que tu peux prendre et laisser selon ton bon plaisir. Et je ne suis pas non plus une enfant qu'on calme avec une pâtisserie.

Il porta la main à ses lèvres.

— Je n'ai jamais pensé que tu l'étais, Pet.

C'était un geste très osé en pleine rue ; elle ne parvenait pourtant pas à s'en indigner.

— Vraiment ?

— Mon départ t'a piquée, on dirait.

— Seulement pendant une minute, alors tu peux effacer ce sourire.

Ils arrivèrent devant la boulangerie. Une délicieuse odeur de pâtisserie les enveloppa.

— Cette minute me rend très optimiste.

— Oh ! pitié !

Riant tout bas, il ouvrit la porte. La petite clochette tinta, et Maddie sortit de sa cuisine. Son sourire de bienvenue s'élargit quand elle les vit ensemble.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Maddie, s'empressa de l'avertir Petunia, avant qu'elle ne se fasse des idées.

— C'est exactement ce que tu crois ! riposta Ace.

Maddie inclina la tête sur le côté. A en juger par ses yeux pétillants, il était déjà trop tard pour protester.

Petunia poussa un soupir exaspéré.

— Ce n'est pas la culpabilité qui va me pousser dans les bras d'un homme.

— Tant mieux ! rétorqua Ace. La culpabilité ne m'intéresse pas. Je ne veux que la passion.

— Je ne...

— Inutile, Petunia, l'interrompit Maddie, personne ici ne te croira.

— Mais tu ne sais même pas ce que j'allais dire !

Maddie secoua la tête en souriant et glissa un pain à la cannelle dans un morceau de papier brun qu'elle poussa sur le comptoir.

— Quelque chose de stupide, c'est certain.

— Et qu'est-ce qui te rend si sûre de toi ?

D'un petit mouvement du menton qui fit danser ses boucles rousses, Maddie montra Ace.

— Son sourire entendu.

Petunia se retourna. Effectivement, Ace souriait. Son cœur battit follement.

— Efface tout de suite ce sourire !

Il lui caressa la paume de son pouce.

— Tu ne me donnes pas d'ordres.

Une myriade de frissons remonta le long de son bras. Elle tenta de se libérer.

— Tu en veux un, Ace ? demanda Maddie, tout en enveloppant un autre petit pain.

— Non merci, Maddie. Pet et moi, on va partager.

Petunia lui lança un regard insolent.

— Je ne partage mon petit pain avec personne.

Il secoua la tête.

— Toujours si prompte à dire non. Et si peu encline à faire confiance.

— Ce n'est pas vrai, j'ai confiance.

Son regard narquois lui donna envie de le frapper ou de l'embrasser.

— Alors tends ta main.

Elle aurait voulu refuser par principe, mais obéit quand même. Il y posa le paquet avec un air satisfait qui aurait dû la mettre en colère. Mais il n'en fut rien.

— Gentille fille.

Un frisson sinua le long de son dos.

— Tu es un homme impossible !

— Je préfère penser au contraire que je suis l'homme de tous les possibles.

Oh oui ! il l'était ! Elle le parcourut de la tête aux pieds, admirant ses larges épaules, ses hanches étroites, le bout poussiéreux de ses bottes. Les joueurs étaient censés être à la mode et raffinés. Ace était âpre, viril. Attirant. Terriblement sexy. Elle se remémora leur nuit et ajouta « irrésistible » à la liste.

Prenant un morceau du petit pain, il le pressa doucement sur ses lèvres. Un éclair de désir la transperça. Chaque fois qu'elle était avec lui, elle se sentait emportée comme un fêtu de paille dans la tempête de sa passion.

— Ouvre la bouche.

Elle obéit, sans autre volonté que la sienne. La brioche sucrée fondit sur sa langue. Il retira lentement ses doigts. Le plaisir l'envahit. La cannelle. Cet homme. Les deux saveurs se mélangèrent. Puis il y eut la douceur un peu plus ferme du glaçage. Elle sentit son cœur battre à coups redoublés. Impossible de détourner les yeux. Il la tenait captive de son regard.

— Je vais en envelopper plusieurs dans un sac pour que vous puissiez les emporter, déclara Maddie.

— Merci.

Le regard d'Ace était tellement brûlant qu'elle en sentit ses orteils se recroqueviller dans ses bottines. Ce fut à peine si elle réussit à balbutier :

— Oui, merci Maddie.

— Il n'y a pas de quoi.

Le rideau bruissa quand cette dernière passa dans sa cuisine. Ace lui prit alors la main et l'attira à lui. Hanche contre hanche, torse contre torse. Il passa un bras autour de sa taille. Un havre de paix au milieu d'un chaos d'émotions qu'elle ne savait comment contrôler. Elle resta immobile, le petit pain dans la main.

Il ne semblait pas attendre d'elle qu'elle fasse quoi que ce soit. Il se contentait de l'enlacer au milieu de la boutique, comme s'ils étaient seuls au monde. Sa nervosité se mua en émerveillement, et son émerveillement en confusion.

— Je ne sais pas ce que tu veux de moi, Ace, chuchota-t-elle.

Il lui effleura la joue de ses lèvres. L'ombre portée par son chapeau donnait l'illusion d'une intimité.

— Je te veux toi, telle que tu es. Toi tout entière — corps et âme.

Sa voix était un murmure. Sa caresse très douce quand il lui souleva le menton. Elle avait tellement envie de croire à l'émotion qu'elle lisait dans ses yeux !

— Je veux ta reddition.

Encore un frisson et encore une découverte. Il la terrifiait et l'exaltait à la fois. Elle ouvrit la bouche sans même savoir ce qu'elle voulait dire. Il pressa son pouce entre ses lèvres, glissa son

autre main sous les plis de sa cape et prit l'un de ses seins en coupe. Elle sentit sa gorge se serrer de regret : la nature avait été si peu généreuse avec elle, à cet endroit !

— Tu es très belle, Pet.

La douceur de sa voix la convainquit de lever les yeux.

— Tout en toi me plaît à la folie.

Il ne retira pas sa main, ne bougea pas. Comme si lui aussi avait besoin de cette connexion.

— Que veux-tu de moi, Ace ? répéta-t-elle.

— Tout ce que tu as à donner.

— Et si c'est trop ?

C'était sa plus grande crainte.

— Je n'exigerai jamais plus que ce que tu seras prête à donner.

Elle le croyait. C'était si naturel pour elle de passer ses bras autour de sa taille. De s'agripper à lui. De le respirer. Son odeur l'enveloppait, lui offrant autant de réconfort que ses bras et les battements réguliers de son cœur. Elle n'avait jamais ressenti une telle sensation de sécurité malgré la menace qu'il faisait peser sur toutes ses certitudes. Elle se blottit plus étroitement contre lui.

Il lui effleura la tempe de ses lèvres.

— Tu as vraiment cru que je n'allais pas revenir ?

Elle haussa les épaules.

— Tu avais obtenu ce que tu voulais.

— Tu n'as aucune idée de ce que je veux.

C'était probablement vrai.

— Alors pourquoi ne me le dis-tu pas ?

— Je te l'ai déjà dit, mais tu n'écoutes pas.

Elle secoua la tête.

— Je ne te comprends pas.

Il recula, la privant de sa chaleur. Sa main s'attarda sur son sein, son pouce pressé sur sa pointe durcie. Il caressa en souriant le petit bourgeon gonflé. Elle ne put retenir un gémissement.

— J'aime te faire gémir.

— C'est purement sexuel.

Sans savoir comment, elle trouva la force de se dégager. Elle n'avait pas seulement affaire à un joueur, Ace était aussi un enchanteur, et le sortilège qu'il lui avait lancé la liait à lui plus solidement que des chaînes.

— Et ça va à l'encontre de tout ce qu'on m'a enseigné.

Elle eut un mouvement de recul quand il tendit la main vers elle. Il s'immobilisa, paupières plissées.

— Ce que je fais va également à l'encontre de tous mes principes.

— De quoi parles-tu ?

Elle resserra les plis de sa cape, mal à l'aise. Elle avait l'impression d'être une mouche sous un microscope.

— Du fait de revendiquer que tu es mienne.

— Pourquoi ?

— Parce que tu mérites mieux.

Quelle idée saugrenue ! Il était celui qu'elle voulait.

Cette évidence lui fit faire un pas vers lui. Il était si sûr de lui, si fort. Et en même temps tellement seul. Elle posa la main sur son cœur et sentit ses battements contre sa paume. Réguliers,

fiables. Elle écarta les doigts.

— Tu mérites peut-être mieux, toi aussi.

Il inclina la tête sur le côté, et un sourire se dessina lentement sur ses lèvres.

— Je sais ce que je veux. Et qui.

Que dire face à une telle sincérité ?

Il n'attendait pas de réponse, apparemment. Il montra le petit pain qu'elle serrait toujours dans sa main.

— Prête à partager ?

— Pas sûre.

Il afficha une expression misérable. Elle ne put s'empêcher de rire.

— Tu es très mauvais dans le registre pathétique !

— Dois-je comprendre que tu refuses de partager ?

Elle fit mine d'hésiter.

— Un petit pain à la cannelle de Maddie... Ce n'est pas rien, dis donc...

— Je t'ai sauvé la vie.

— Mais c'est un petit pain à la cannelle !

— J'en ai encore des cicatrices.

Il lui montra les marques sombres sur les jointures de ses doigts. Elle aurait voulu presser les lèvres sur chacune d'entre elles. Celles qu'il s'était faites en la sauvant, et toutes celles, plus anciennes, qu'il s'était faites en sauvant d'autres vies. A cette aune, il pouvait manger le petit pain entier s'il voulait !

Elle le lui tendit, mais il secoua la tête.

— Moitié-moitié.

Elle en prit un petit morceau. Sa main trembla quand elle l'approcha de ses lèvres. Il ouvrit la bouche, sans toutefois que son regard ne dévie du sien. Elle glissa la pâtisserie entre ses lèvres et frissonna quand elles touchèrent ses doigts, qu'il lécha doucement.

Elle se laissa aller contre lui en frissonnant. Quand elle se hissa sur la pointe des pieds, il la caressa du regard. Son torse se pressa contre le sien. Si seulement elle ne portait pas cette lourde cape ! Elle lui donna un deuxième morceau, réprimant un gémissement quand il lui mordilla les doigts.

Elle voulait être sa femme. Elle voulait tout lui donner d'elle. Elle voulait sentir sa main lui caresser la poitrine. Elle voulait qu'il l'embrasse.

Le petit pain tomba sur le sol quand elle lui réclama un baiser. D'abord avec ses yeux, puis avec ses mains, puis avec des mots :

— Ace ?

— Quoi ?

— Cesse de faire l'idiot et embrasse-moi.

Son sourire était de la séduction à l'état pur.

— Demande-le-moi gentiment.

— S'il te plaît.

— Voilà une femme selon mon cœur !

Il s'inclina vers elle, prit son visage dans ses paumes, et l'attira plus près, tout en la maintenant en équilibre. Elle s'attendait à un baiser passionné, possessif. Elle eut... de la tendresse. Une incroyable tendresse. Comment avait-il deviné que c'était ce dont son âme était assoiffée ? Comment pouvait-il savoir ce qu'elle-même ignorait ?

La question se forma contre ses lèvres. Il répondit par un grondement sourd et un semis de baisers sur sa tempe, sa joue, sa nuque.

Il la garda serrée contre pendant plusieurs minutes avant de murmurer :

— Il faut y aller.

— Oui.

Il la poussa vers la sortie, la main posée au creux de ses reins, marque de possession. Ce n'était vraiment pas de chance que la plus mauvaise langue de la ville, Matilda Hex, choisisse ce moment pour passer devant la boulangerie. D'un seul regard, elle nota tout. Ses joues enflammées, ses cheveux décoiffés, l'attitude possessive d'Ace, et son froncement de sourcils en dit long sur sa désapprobation.

Ace hocha tranquillement la tête.

— Bonjour, madame Hex.

La vieille chouette pinça les lèvres sans répondre. Son mépris blessa Petunia plus qu'elle n'aurait voulu l'admettre. Elle baissa la tête et sentit la main d'Ace lui presser l'épaule. Un geste simple, qui suffit à lui rappeler qui elle était.

Mme Hex s'éloignait, mais Ace l'appela doucement :

— Matilda ?

Elle se retourna, le visage fermé, les lèvres en un pli dédaigneux.

— Oui ?

— Vous commettriez une grave erreur en offensant le Hell's Eight.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Alors je vais me montrer plus explicite.

Il s'exprimait d'une voix polie, mais il était impossible de ne pas percevoir la menace derrière ses paroles.

— Si jamais j'entends la moindre rumeur concernant Mlle Wayfield et moi-même, je considérerai que votre famille et vous êtes passées dans le camp des ennemis du Hell's Eight.

Elle déglutit péniblement.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ».

Sa voix était maintenant glacée.

— Mlle Wayfield est une Hell's Eight.

Comme Matilda les fixait, les yeux écarquillés, il précisa :

— Elle m'appartient. C'est clair ?

C'était à la fois un avertissement et une revendication.

Matilda se décomposa.

— Je... Très clair.

Elle poursuivit son chemin en trébuchant.

— Tu l'as fait fuir.

— On ne touche pas à ce qui m'appartient.

— Je ne l'avais encore jamais vue courir.

Elle suivit des yeux l'horrible commère qui filait comme si elle avait le diable à ses trousses, sa jupe s'entortillant autour de ses chevilles.

— La moitié de la ville va se désoler d'avoir manqué ce spectacle.

Petunia se mit à rire à cette idée, puis revint sur ce qu'il avait affirmé.

— Je n'ai jamais dit que je voulais t'appartenir !

Il pressa un baiser très doux sur son front. Il était incroyable ! Elle ne savait jamais à quoi s'attendre avec lui.

— Il y a quelque chose que tu dois comprendre, Pet, si ce n'est déjà fait.

— Quoi donc ?

Il lui caressa la joue en souriant.

— Tu es à moi.

Chapitre 18

Petunia s'engouffra dans la cour de La Providence, serrant sa cape autour d'elle. Malgré le souffle glacé du vent, elle sentait encore la chaleur du corps d'Ace contre le sien, la caresse de sa respiration sur son visage. Cet homme était aussi addictif que du laudanum ! Il la faisait trembler de désir et de peur mêlés. Elle secoua la tête avec incrédulité. Elle avait complètement paniqué en l'entendant déclarer qu'elle lui appartenait, et elle s'était enfuie, sans qu'il cherche à la retenir. Pourquoi ? Encore un mystère. En revanche, elle savait très bien pourquoi elle avait perdu son sang-froid. Elle était sans défense face à lui. Elle avait l'impression d'être constamment nue, offerte à son regard. Et c'était terrifiant !

Le scandale de son enlèvement par les Comanche entacherait à jamais son existence. Ace croyait pouvoir arrêter la machine à ragots par sa seule présence, ce en quoi il se trompait. Saborder une réputation était une spécialité féminine, et les commères de Stirple la pratiquaient avec un art consommé. Jamais d'attaque frontale. Matilda Hex et ses amies lui susurreraient des paroles de sympathie par devant, mais dès qu'elle aurait le dos tourné, elles ricaneraient : « Vous savez ce que j'ai appris ? » et attiseraient le feu de la calomnie. Jour après jour, mois après mois. Ce serait sans fin.

Tu es à moi.

Ces mots se fauilèrent dans son esprit, reléguant Matilda Hex et son fiel au second plan. Pendant des années, après la mort de sa mère, elle avait essayé d'attirer l'attention de son père, de lui montrer qu'elle existait. Par une sombre ironie du destin, elle y était parvenue le jour où elle était partie loin de lui. Il n'avait pas su chérir l'enfant désespérément avide d'amour, mais la jeune femme indépendante, capable de prendre sa destinée en main, avait gagné son respect. Elle était partie pour exercer cette indépendance si chèrement payée, et aujourd'hui, Ace voulait la ramener en arrière ? Ce serait une terrible défaite. Elle voulait de la stabilité, de l'amour, des enfants. La sécurité. Ace ne pourrait jamais les lui offrir. Ou alors à quel prix... Elle avait parcouru un trop long chemin pour retourner dans ce lieu de détresse où elle se battait seule face à quelqu'un qui ne savait pas l'aimer pour elle-même.

Elle soupira. Pourquoi sa vie était-elle aussi compliquée ? Lorsqu'elle ouvrit la porte de la cuisine, une chaleur douillette l'enveloppa. Le dîner mijotait déjà sur la cuisinière. Elle huma l'air. Encore du ragoût ? Elle fit la moue. Hester vantait le pouvoir rassasiant de ce plat, mais Petunia n'était pas dupe. C'était surtout très commode à préparer. On jetait les ingrédients dans un faitout, on les laissait mijoter, et on épaississait la sauce au dernier moment. Elle ne se plaignait pas, cependant. Elle n'aimait pas cuisiner, et Hester servait des croquettes délicieuses en accompagnement. Les

meilleures que Petunia ait jamais mangées. Il fallait absolument qu'elle lui donne la recette avant son départ, d'ailleurs.

Elle regarda autour d'elle avec satisfaction. Quel plaisir d'être chez soi ! C'était probablement le chaos dans le reste de la maison, mais ici, tout était parfaitement en ordre. Les conserves rangées, le sol propre. Elle ne put s'empêcher de sourire. Les enfants avaient accompli leur part de tâches ménagères. Ils commençaient à prendre leurs marques, à se sentir chez eux.

Derrière l'odeur du ragoût, elle perçut une petite note de résine. Le sapin de Noël avait été une bonne idée, finalement. Il leur avait offert à tous un bon dérivatif à leurs soucis. Elle suspendit sa cape à la patère et se dirigea vers le salon.

Hester tricotait près du feu. Brenda, Terrance et Philip jouaient sur le tapis avec une toupie. Ils avaient l'air de bien s'amuser. Pour une fois, ils ne se disputaient pas. Encore la magie de Noël, sans doute.

A son entrée, Hester leva les yeux de son tricot.

— Bonne promenade ?

— Plus mouvementée que prévu.

— Oh ?

Les enfants la regardèrent. Elle leur sourit.

— Comment s'appelle ce jeu ?

Terrance l'observa prudemment, comme à son habitude, avant de répondre.

— Nous n'avons pas encore décidé.

— Je vois.

Un mouvement sous le fauteuil attira son attention.

— Je croyais que Lancelot devait rester dehors ?

— Il fait froid dehors, dit Brenda.

— Et il a été sage, renchérit Terrance.

— Mais il ronge le mobilier !

— J'ai mis du vinaigre sur les pieds des meubles, lui indiqua Hester.

Tiens... Depuis quand prenait-elle la défense du lapin ?

— Et c'est efficace ?

Hester haussa les épaules.

— Il est trop tôt pour le dire.

Le problème ne se limitait pas aux pieds des meubles. Héberger un lapin dans une maison causait d'autres désagréments.

— En tout cas, ça ne l'empêchera pas de faire ses besoins partout.

— On lui a fabriqué une boîte, dit Terrance.

— Il sait à quoi elle sert ?

Terrance souleva le lapin, qui semblait s'arrondir au fil des semaines.

— Bien sûr ! Il est très intelligent.

Lancelot remua le nez en la regardant et baissa une oreille. Un bout de fane de carotte dépassait de sa bouche. Petunia ne savait pas s'il était intelligent, mais il était mignon. Elle s'assit avec un soupir dans l'autre fauteuil, près de la cheminée. Elle sentit avec bonheur la chaleur du feu lui envelopper les chevilles.

— Croisons les doigts..., dit-elle, arrangent ses jupes.

— Il peut rester, alors ? demanda Philip.

Trois regards se rivèrent sur elle. Les aiguilles à tricoter s'immobilisèrent. Une coalition de

quatre personnes — plus un lapin — attendait sa réponse. Une bûche craqua dans le feu. Petunia soupira. Elle savait quand elle avait perdu une bataille.

— Bien sûr, il peut rester. Il fait partie de la famille.

Le seul qui ne sauta pas de joie en criant fut Philip.

— Oui, il fait partie de la famille, répéta-t-il avec gravité. C'est pour ça qu'il faut qu'on le protège.

Terrance acquiesça. Brenda se leva d'un bond, agitant ses petits poings.

— Si quelqu'un essaie de lui faire du mal, je le frappe !

Petunia lui attrapa la main et l'attira à elle.

— Est-ce qu'on a menacé Lancelot ?

Elle songeait à Brian Winter. Les enfants firent « non » de la tête.

— Si ça arrive, vous devez me le dire immédiatement, c'est bien compris ? leur ordonna Hester.

Ils hochèrent la tête. Lancelot continuait à mastiquer sa fane de carotte.

— Vous avez entendu ? insista Hester.

— Oui, répondit Philip.

Terrance reposa le lapin par terre.

— C'est à toi de jouer, Philip.

Ils reprirent la partie là où ils l'avaient laissée, comme s'il ne s'était rien passé. Petunia aurait aimé pouvoir mettre ses problèmes de côté aussi facilement.

Hester parut lire dans ses pensées.

— Etions-nous aussi insouciantes à leur âge ?

— Je l'espère. Ça avance ? demanda Petunia, montrant l'écharpe.

— J'ai laissé filer une maille ou deux, mais je retrouve le rythme.

Elle sourit.

— Ça faisait très longtemps que je n'avais pas tricoté !

— Elle est très belle.

La laine était d'un brun soutenu. Hester y insérait des rangs rouge foncé qui lui donnaient plus de profondeur. C'était de toute évidence une écharpe destinée à un homme.

— Elle est pour qui ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Pour apporter autant de soin aux nuances, elle avait forcément quelqu'un en tête.

— Cette teinte de brun irait très bien à Luke, je trouve.

Les aiguilles cliquetèrent un peu précipitamment.

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi.

Petunia était trop fine pour ne pas lire entre les mots.

— Mais tu y as réfléchi quand même ?

Elle se heurta à un regard noir.

— Dis-moi plutôt ce qui s'est passé, pendant ta promenade ?

Petunia lança un coup d'œil en direction des enfants. Ils semblaient plus captivés par leur jeu que par leur conversation. Néanmoins...

— Ce n'est pas le lieu, dit-elle.

— Parfait, j'avais justement très envie d'une tasse de thé.

Hester roula son tricot, et planta les aiguilles dans les pelotes.

Petunia n'avait aucune envie de se retrouver en tête à tête avec elle. Elle avait une façon de vous soutirer des informations que n'aurait pas reniée l'Inquisition espagnole.

— Je suis sincère, elle vraiment très belle, dit-elle pour gagner du temps. Celui qui recevra cette écharpe sera un homme heureux.

Mais Hester ne mordit pas à l'hameçon. Son tricot rangé, elle se dirigea vers la cuisine, tout en lançant par-dessus son épaule :

— Je pourrais l'offrir à Ace.

Petunia la suivit sans enthousiasme.

— Ce serait du gâchis. Je doute qu'il quitte le saloon en hiver.

Hester remplit la théière d'eau et la posa sur la cuisinière. Attrapant du petit bois, elle ouvrit la trappe, le jeta dans le feu, et referma.

— Tu as une étrange opinion de lui.

Petunia prit des tasses dans le placard, des tasses de fine porcelaine, plus fragiles que les tasses traditionnelles. Chaque fois qu'elle les utilisait, elle se sentait plus féminine. Comme quand elle était dans les bras d'Ace. Elle repoussa cette pensée. Se croyait-elle donc unique ? Il flirtait probablement de la même façon avec toutes les femmes.

— Alors, qu'a-t-il fait aujourd'hui pour te perturber ?

Tout, rien. Il l'avait séduite avec son odeur, sa respiration, son baiser. Il l'avait fait chanceler simplement en posant un doigt sous son menton. Et quand il lui avait chuchoté des ordres intimes...

— Il prend plaisir à me rendre vulnérable.

Hester posa le pot à thé sur le comptoir.

— Tu as déjà été courtisée par un homme ?

— Bien sûr !

— Je te parle d'un homme, un vrai. Pas de ces freluquets gominés que tu saluais de loin, entre deux ventes de charité.

Elle était si proche de la vérité que Petunia ne put s'empêcher de rougir.

— Ce n'est pas un péché d'avoir d'autres priorités que le badinage.

— C'est un péché de nier que tu es une femme. Ou pis, de préférer fuir plutôt que de l'admettre.

Petunia leva les yeux au ciel.

— Ainsi parle celle qui vit terrée dans cette ville.

— Je ne suis pas terrée.

Hester s'assit sur une chaise.

— Je me suis déshonorée au vu et au su de tout le monde.

— Pourquoi ?

— D'abord parce que je n'avais nulle part ailleurs où aller. Ensuite, parce que je voulais croire que Dougall finirait par se ressaisir et se souvenir qu'il a des enfants.

Elle approcha une tasse et une soucoupe.

— Philipp et Brznda ont besoin de lui.

— Même s'il les a abandonnés ?

— L'homme que j'ai épousé n'était pas un lâche.

Elle secoua la tête avec amertume.

— Il s'est perdu quelque part entre la maison et ici.

— Et malgré ce qu'il t'a fait, tu espères encore le récupérer ?

— Non. Rien ne pourra effacer nos errements, à l'un comme à l'autre. C'est aux enfants que je pense. Ils sont son sang, sa descendance. Leur bonheur est plus important que notre ressentiment.

S'il y avait une chose qu'une Wayfield pouvait comprendre, c'était l'importance des liens du sang.

— Alors tu vas rester ici pour le cas où il déciderait un jour de se rapprocher des enfants ?

— Oui.

— Ça me navre pour toi, Hester. Même si je suis gagnante dans cette affaire. Ta présence est une bénédiction. Tu es une perle.

— Merci. Ce travail me permet de supporter un peu plus facilement... ce que je suis.

Petunia ne supportait pas qu'elle éprouve le besoin de s'excuser.

— Je ne vois pas de quoi tu devrais avoir honte.

Hester la dévisagea comme si elle n'avait plus toute sa tête.

— Mon mari m'a abandonnée avec mes deux enfants, il a demandé le divorce pour se remarier avec une autre, et je me suis prostituée. Beau parcours, en effet !

— La loi et ton mari ne t'ont pas laissé le choix.

— On a toujours le choix. C'est toi qui l'as dit, non ?

Pourquoi tout le monde lui renvoyait-il ses paroles comme un boomerang, aujourd'hui ?

— Regarder tes enfants mourir de faim ou vendre ton corps, ce n'est pas ce que j'appelle un choix.

Hester ouvrit le couvercle du pot à thé et versa trois mesures dans la boule à infuser.

— Tout aurait été très différent, si Dougall avait accepté de subvenir aux besoins de ses enfants.

— Mais il ne l'a pas fait.

— Non. Il a eu peur de perdre sa nouvelle épouse et tout ce qu'il avait construit ici. Il a préféré nier leur existence.

— Philip et Brenda se rendent compte de la situation ?

La bouilloire se mit à siffler.

— Ils n'en parlent jamais, en tout cas. Mais ils espèrent que leur père va revenir un jour.

Quelle vie pour ces enfants !

— C'est terrible.

— Oui. Mais dans notre malheur, nous avons eu de la chance. Je loue le Seigneur que tu te sois retrouvée bloquée dans cette ville.

— Le Seigneur n'y est pour rien. C'est le voleur qui s'est introduit dans ma chambre d'hôtel le responsable.

Hester secoua la tête.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Petunia détestait cette phrase.

— Personnellement, je préférerais un peu plus d'efficacité de sa part, et un peu moins de mystère.

Hester souleva la bouilloire.

— C'est un blasphème.

— Mais c'est la vérité.

Petunia plaça la boule à thé dans un pot de couleur vive et le poussa vers Hester.

— Je me bats depuis des années pour faire évoluer la société, et rien ne change.

— J'ai du mal à le croire.

— Et pourtant... Les femmes n'ont toujours pas le droit de vote. Elles ne peuvent rien faire sans l'autorisation de leur époux. Même leurs rêves dépendent du bon vouloir d'un homme !

Hester versa l'eau bouillante dans le pot.

— Il y a quand même eu des progrès.

— Lesquels ? J'ai presque trente ans, je n'ai plus de travail, Noël est dans une semaine, et je

n'ai pas le premier cent pour acheter ne serait-ce qu'un petit cadeau à cause d'un événement dont j'ai été victime et dont on me rend responsable ! Nous allons changer d'année ? A quoi bon ? 1861 sera en tout point identique à 1860.

Hester referma le couvercle du pot d'un geste brusque.

— Pas pour Terrance. Ni pour mes enfants. Ni pour moi. Pour nous quatre, ce sera un nouveau départ.

Petunia secoua la tête.

— J'avais des projets, des rêves. Je devrais être à San Francisco en ce moment. Il y a tellement à faire là-bas...

— Sans doute... Il y a toujours mieux à faire ailleurs.

Elle posa la théière sur la table d'un geste coléreux.

— Tu pourras faire des beaux discours, parader dans des soirées de gala. C'est tellement gratifiant ! Ne me regarde pas avec cet air étonné... Je connais ces dîners où la bonne société vient montrer comme elle est charitable et généreuse ! J'ai été serveuse dans ce genre de manifestations. Je n'ai pas toujours été pute, tu sais.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Non, mais tu l'as supposé.

Sa voix était contenue, comme si elle se contrôlait avec peine.

— Tu fais ça tout le temps. Avec Ace, avec moi. Tu as peut-être appris un tas de choses dans les livres, mais tu devrais regarder autour de toi. Tu te rendrais peut-être compte de ce que tu as accompli ici.

— Je...

Hester l'arrêta d'un geste.

— Je sais, nous sommes des personnes sans intérêt, dans une petite ville sans intérêt, et on ne parle pas de nous dans la rubrique mondaine. Mais on existe, bon sang ! Et si on s'est mis subitement à exister aux yeux des gens étriqués qui vivent ici, c'est grâce à toi. Mais toi, tu ne vois rien, tu ne penses qu'à tracer ta route.

Elle pointa un doigt accusateur vers elle.

— Tu ne songes qu'à repartir, à aller voir des gens plus importants que nous, et tu laisseras s'écrouler tout ce qui était en train de se construire ici.

— Mais non ! Je ne...

Une fois encore, Hester ne la laissa pas finir. Les joues écarlates, elle poursuivit :

— Ne me dis pas que ton départ ne changera rien, parce que ce sont des foutaises, et tu le sais ! Si tu n'es plus là pour donner l'impulsion, pour motiver les gens, La Providence fermera, et nous nous retrouverons à la rue. Mais ce n'est pas grave ! Tu ne seras plus là pour le voir. Dès que tu embarqueras dans cette diligence, nous n'existerons plus !

A sa grande horreur, Petunia vit le visage de Hester se décomposer. Elle qui prenait le travail à bras-le-corps avec une inépuisable énergie, qui avait affronté Brian Winter sans trembler et avait traversé les pires épreuves qu'une femme puisse endurer... fondit subitement en larmes. Plaquant les mains sur sa bouche comme pour étouffer son désespoir, elle lui tourna le dos.

Petunia resta les bras ballants, désemparée. Elle aurait voulu trouver les mots pour la consoler, s'excuser... mais de quoi ?

— Je ne sais pas quoi te dire, Hester.

Celle-ci ne se retourna pas. Elle redressa simplement les épaules.

— Il n'y a rien à dire. Tu es comme tu es.

Petunia sentit la colère l'envahir. A l'entendre, elle avait fait quelque chose de mal.

— Et qu'est-ce que je suis ?

— Quelqu'un qui devrait avoir honte !

* * *

Petunia resta assise un long moment dans la cuisine, persuadée que Hester allait revenir s'excuser. Son attaque était totalement injuste. Depuis son arrivée, elle n'avait pas cessé de tendre la main à tout le monde. Mais elle n'avait pas menti non plus, elle n'avait jamais dit qu'elle resterait à Stirple. Mais pouvait-elle se boucher les yeux et les oreilles sur la réalité des choses ? Laisser Terrance aux griffes d'un père alcoolique et brutal ? Abandonner Hester à son sort ?

Elle avait trop souvent vu ce genre de situations. Des femmes acculées à des solutions impossibles, muselées par la loi et une société inique. Des enfants battus, violés, maintenus dans l'illettrisme. Ce fléau sévissait d'un bout à l'autre du pays. La lettre destinée à son père crissa dans sa poche. Elle la sortit et la posa sur la table, la gorge nouée. L'adresse semblait la narguer. Tous ceux qui avaient grandi à l'Est connaissaient le nom de Wayfield. Mais ici, il ne signifiait rien. Ici, elle était libérée de ce boulet et de tous les parasites qui prétendaient vouloir épouser sa cause pour mettre la main sur la fortune de son père. Bien sûr, elle ne pouvait pas s'attendre que Hester comprenne à quel point ce carcan pouvait être difficile à supporter. Elle avait peut-être vécu dans l'Est, mais elle continuait à regarder les choses par le petit bout de la lorgnette.

Elle, elle voulait voir plus grand, plus loin. Était-ce un crime ? Elle voulait ébranler ce mur d'oppression, ouvrir une brèche dans l'asservissement des femmes. Elle voulait que des mères de famille comme Hester aient une autre option que celle de se prostituer pour survivre. Elle voulait que des petits garçons comme Terrance ne soient pas condamnés à vivre dans l'ombre d'un père violent, battus, humiliés, privés du droit élémentaire d'apprendre, de rire, d'espérer. Elle voulait que des femmes qui n'avaient rien à se reprocher, mais dont la réputation était perdue, puissent relever la tête et regarder vers l'avenir. Était-ce donc irréaliste de vouloir changer cela ? Pouvait-on lui reprocher de nourrir de grandes ambitions pour toutes ces causes perdues qui comptaient à ses yeux ?

— Maman pleure !

La petite voix effrayée de Brenda traversa sa conscience comme la lanière acérée d'un fouet. Petunia prit une inspiration et se retourna. La fillette se tenait sur le seuil, la frimousse pleine de désarroi. Son frère se tenait juste derrière elle. Ce n'était pas de la peur qu'il y avait dans son regard mais de la colère.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Elle secoua la tête. Sincèrement, elle n'en avait pas la moindre idée !

— Je n'en sais rien.

— Maman ne pleure jamais !

Terrance apparut à son tour. La terreur qu'elle lut sur son visage lui brisa le cœur.

Tu ne seras plus là pour le voir. Dès que tu embarqueras dans cette diligence, nous n'existerons plus !

Hester se trompait. Ils comptaient beaucoup pour elle, tous autant qu'ils étaient. Ce qu'elle avait accompli dans cette ville était plus important que tout ce qu'elle avait réalisé par le passé. Ces huit derniers mois avaient transformé sa vie. Hester l'avait compris, pas elle.

— Philip ?

— Quoi ?

Il s'attendait manifestement à une mauvaise nouvelle. Comment pourrait-il en être autrement ? Ce pauvre enfant n'avait jamais connu la sécurité. Il venait de voir sa mère pleurer, et dans son esprit, cela voulait forcément dire qu'il s'était produit quelque chose de grave.

— Peux-tu aller au puits me chercher un peu d'eau ?

— Pourquoi ?

Elle repoussa sa chaise et se leva.

— Parce que ta maman va vouloir se rafraîchir.

— Ça servira à quoi, si vous la faites pleurer de nouveau ?

Elle pouvait accepter sa rébellion, mais pas son insolence.

— L'adulte, c'est moi, Philip. Quand je te demande de faire quelque chose, tu n'as pas à discuter.

— Sinon quoi ? Vous allez me frapper ?

Son ton indiquait qu'il n'y croyait pas.

— Elle peut-être pas, mais moi si !

Petunia cilla. Terrance était rarement l'agresseur. Elle posa une main sur l'épaule de Philip, ignorant son mouvement pour se dégager. Comme il continuait à la fusiller du regard, elle s'expliqua :

— Tu vas obéir parce que je te l'ai demandé. Et toi, Terrance, tu vas lui donner un coup de main, parce que Philip est ton ami et que les amis s'entraident.

— Et moi ? demanda Brenda, avide de participer, comme toujours.

Petunia lui sourit.

— Toi, ma chérie, tu vas aller me chercher une de ces jolies serviettes de toilette que nous réservons aux invités.

Leurs tâches distribuées, les enfants disparurent. Les garçons revinrent au bout de quelques minutes. Philip se posta devant elle, dansant d'un pied sur l'autre, visiblement embarrassé. Terrance lui donna un coup de coude.

— Je m'excuse pour tout à l'heure, murmura alors Philip.

Petunia lui prit le seau des mains.

— C'est oublié.

Brenda apporta la serviette de toilette. Versant de l'eau dans un pichet, Petunia ajouta :

— Vous savez, les enfants...

Elle sentit leurs trois regards sur elle et comprit très exactement ce que Hester avait essayé de lui dire. Elle n'était pas un simple catalyseur. Elle était le ciment d'un projet de vie. C'était à la fois effrayant et extraordinaire.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter pour l'avenir. Tout ira bien.

* * *

Les marches grincèrent quand elle monta l'escalier comme pour lui reprocher sa trahison. Elle aurait dû deviner que Hester était angoissée par son départ. Mais elle n'avait jamais été confrontée à la réalité du terrain avant d'arriver ici. Elle avait collecté de l'argent, donné des conférences, écouté des témoignages déchirants, mais elle n'avait jamais eu concrètement le destin de plusieurs personnes entre ses mains.

La porte de la chambre de Hester était fermée. Petunia frappa pour s'annoncer et entendit sans surprise Hester lui demander de s'en aller. Elle tourna la poignée. La porte n'était pas fermée à clé.

Hester se redressa sur son lit en l'entendant entrer. Elle avait les yeux rouges et gonflés.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit-elle en essuyant ses larmes.

Petunia se dirigea vers la table de chevet et versa de l'eau dans la cuvette. Elle y trempa un coin de la serviette de toilette et la tendit à Hester.

— Les enfants sont à deux doigts de se mutiner.

Hester prit le linge et le pressa sur ses paupières.

— Ils ne m'avaient jamais vue pleurer.

Après ce qu'elle avait traversé ? Comment était-ce possible ?

— Pas même une fois ?

— Non. Ils n'avaient que moi, je ne pouvais pas me permettre de craquer devant eux.

— Je suis désolée...

Hester écarta le linge de son visage.

— De quoi ?

Petunia montra le lit, à côté d'elle.

— Je peux m'asseoir ?

Plongeant le linge dans l'eau fraîche, Hester murmura : « Fais ce que tu veux », avant de se tamponner les yeux.

Elle n'avait manifestement pas l'intention de lui simplifier la tâche.

— Avant d'arriver ici, j'ignorais à peu près tout de la réalité de la vie. Ne le répète pas, mais mon père est à la tête d'une fortune colossale.

— Grande nouvelle !

— Tu n'as pas l'air surprise.

Hester lui lança un regard amer.

— Il n'y a que les gens riches pour s'imaginer que rien ne peut se mettre en travers de leur route. Je l'ai compris dès que je t'ai vue.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Ce n'était pas mon rôle. Et puis, ta croisade servait mes intérêts.

Au moins, elle était franche.

— Je suppose que tu as raison.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant que ta mission ici est terminée ?

Si seulement elle le savait ! Elle avait un tel sentiment d'inachevé.

— Eh bien, tout d'abord, je crois que nous devrions aller parler aux enfants.

— Pour leur dire quoi ?

Petunia lissa ses jupes.

— Qu'ils sont en sécurité ? précisa Hester.

— On pourrait commencer par là, oui. Je suis désolée, Hester, poursuivit Petunia, brisant le petit silence qui s'était installé. Tu avais raison de dire que je ne me rendais pas compte. Ma seule excuse, c'est que je n'avais encore jamais aidé les gens de manière concrète. Jusqu'ici, je n'étais qu'un petit rouage qui agissait à distance.

— Et ce n'était pas très satisfaisant, je me trompe ?

— Je ne sais pas ce que veut dire ce mot.

Elle se mordit la lèvre.

— Mais il y avait de beaux défis à relever.

Hester plia la serviette de toilette en deux, puis tout aussi soigneusement, à nouveau en deux.

— Pour quelqu'un qui veut faire le bonheur des autres, tu fuis beaucoup.

Petunia tressaillit, piquée au vif.

— Je ne fuis pas ! Je cours vers autre chose, c'est très différent.

— Ha !

Hester avait les joues marbrées par les larmes, les yeux gonflés, mais cela n'ôtait rien à la force de sa désapprobation.

— Tout ce qui t'attend à San Francisco, c'est un plan à moitié cuit enrobé d'une grosse couche de rêve. Tu vas tomber de haut.

— Et qu'est-ce que j'ai, ici ? Je ne peux même plus enseigner ! D'ici peu, les braves gens de cette ville exigeront que je parte pour mettre un terme au scandale que je provoque partout où je passe.

A la façon dont Hester la dévisagea, elle sut qu'elle en avait trop dit.

— Qu'est-ce qui est arrivé, cet après-midi ?

Comme elle hésitait à répondre, Hester ajouta :

— Ce n'est pas moi qui vais te juger.

— Mais tu es mon amie. Ton opinion compte pour moi.

— Alors si je suis ton amie, raconte-moi, pour que je puisse t'aider.

— J'ai rencontré Brian Winter. Il m'a fait des avances déplacées.

— Il pense que tu es désespérée.

— Je le suis.

Hester ricana.

— Quand même pas à ce point. Qu'en pense Ace ?

— Je ne lui ai rien dit.

— Pourquoi ?

— Nous étions dans la ruelle et...

— Qu'est-ce que tu faisais avec Winter dans la ruelle ?

— Je n'y étais pas quand je l'ai rencontré. J'étais devant l'épicerie. Mais il m'a coincée et...

Bref, Ace est arrivé à ce moment-là, et on aurait pu penser que j'avais rendez-vous avec Winter.

Elle soupira.

— Luke l'a vu.

— Alors Ace est au courant. Ils se disent tout.

— Il est au courant, oui. Il l'a même massacré.

— Excellente nouvelle !

— Oui, mais je ne voudrais pas que les gens s'imaginent...

Elle ne put se résoudre à le dire. Hester prit les devants.

— Tu ne veux pas qu'ils pensent que tu es désespérée à ce point.

— Voilà !

— Et tu comptes faire quoi ?

— Je ne sais pas. Je ne suis plus sûre de rien.

— Sauf de ton départ. La Providence n'y survivra pas.

— Tu te sous-estimes, Hester. Tu pourrais faire marcher cet internat une main attachée dans le dos.

— Je ne me sous-estime pas, je suis lucide. Je n'ai pas ton talent.

— Mais je n'ai...

On frappa à la porte, en bas. Elles se figèrent.

— Où est le fusil ?

Si c'était Winter, il leur fallait une arme.

— On l'a laissé au salon.

— Cette fois, Ace va me tuer !

Elles se glissèrent sans bruit dans l'escalier. Les enfants n'étaient pas là. Elles échangèrent un regard anxieux. Hester écarta le rideau de la fenêtre pour scruter l'extérieur, pendant que Petunia allait chercher le fusil.

— Tu vois quelque chose ?

— Non.

Elle arma, pointa le canon sur la porte d'entrée et fit signe à Hester.

— Ouvre.

— Tu es folle !

— Non. Je suis exaspérée. Je ne vais pas rester ici terrée comme un rat !

Prenant une courte inspiration, Hester obéit. Une bouffée d'air froid leur sauta au visage. Il n'y avait personne sous le porche.

— Ouf.

Elles refermèrent la porte et poussèrent le verrou. Petunia n'en menait pas large, et à voir le visage de Hester, elle n'était pas la seule.

— Tu crois que ce sont les enfants qui nous font une farce ?

— Si c'est le cas, ils vont avoir droit à la fessée du siècle.

Elles se statufièrent. On venait de frapper de nouveau !

— Ça vient de la porte de derrière.

Elles échangèrent un regard et entrèrent dans la cuisine. Hester s'arrêta si soudainement que Petunia la télescopa.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai cru entendre quelque chose.

Une seconde plus tard, Petunia entendit, elle aussi. Un cri très faible. Oh ! mon Dieu... Tendait le fusil à Hester, elle ouvrit la porte. Elles découvrirent sur le petit perron un panier en osier d'où émergeait une couverture. Le cri se fit entendre de nouveau. Petunia regarda autour d'elle. Personne en vue. La couverture bougea, et le cri retentit une troisième fois, teinté de désespoir cette fois.

Elle écarta la couverture, dévoilant des petits poings serrés, un visage rouge et plissé. Un bébé ! On venait de déposer un bébé devant sa porte ! Probablement quelqu'un qui voulait lui offrir une chance de grandir dans un foyer où il ou elle serait entouré(e) de soins et d'amour.

Levant les yeux vers le ciel, elle lança tout haut :

— Sérieusement ?

— A qui tu parles ? demanda Hester derrière elle.

— A Dieu.

Hester jeta un coup d'œil au bébé par-dessus son épaule.

— Et tu crois qu'Il t'écoute ?

Elle souleva le panier pour l'emporter au chaud.

— Je n'en ai pas l'impression, non.

Chapitre 19

Deux heures plus tard, on frappa de nouveau à la porte de derrière. Mais cette fois, Petunia n'eut aucun doute sur l'identité de celui qui demandait à entrer.

— Ouvre, Pet !

Il n'y avait qu'une personne pour commander de cette voix calme et autoritaire. Petunia consulta du regard Hester, qui haussa les épaules.

— C'est ton homme. Tu croyais vraiment qu'il ne viendrait pas ?

Resserrant la ceinture de son peignoir, Petunia jeta un coup d'œil par la fenêtre de sa chambre, mais ne vit rien d'autre qu'un nuage de poussière jaune poussé par le vent, dans la lumière de la fin d'après-midi.

— J'espérais avoir jusqu'à demain. Tu l'attendais ce soir, toi ?

— Oui. Je suis même étonnée qu'il ait mis autant de temps.

Hester sortit rapidement un jupon du tiroir de la commode, et le lança à Petunia.

— Celui-ci devrait faire l'affaire.

Petunia l'attrapa au vol juste comme on frappait de nouveau.

— Bon sang, Pet, ouvre ! Je ne vais pas le répéter !

Elle soupira.

— Il est tellement autoritaire.

— Les hommes autoritaires ont du bon parfois.

Hester prit la couverture au fond du panier et s'en servit pour emmailloter le bébé. Une alerte se déclencha aussitôt dans la tête de Petunia.

— Où vas-tu ?

La porte s'ouvrit en grinçant. Elles avaient oublié de la verrouiller après avoir trouvé le bébé sur le perron. Malheur !

Hester cala le bébé contre son épaule.

— J'éloigne cet innocent de la zone de combat.

— Traîtresse !

Un pas résonna au rez-de-chaussée.

— Je vous laisse bavarder tranquillement.

Le pas se dirigea vers l'escalier, mais il ne donnait pas l'impression d'appartenir à quelqu'un qui souhaitait bavarder tranquillement.

— Tu pourrais au moins laisser le bébé.

La quatrième marche craqua.

— Je vais faire encore mieux, dit Hester en souriant. Je vais emmener les enfants dîner chez Antonio et Luisa.

Et la laisser seule avec Ace, sans aucune défense face à son pouvoir de séduction ?

— Tu n’as aucune compassion !

Hester se dirigea vers la porte.

— Cesse de fuir ta vie, Petunia.

Elle eut envie de hurler. Elle ne fuyait pas, elle était seulement... prudente.

— Je devrais peut-être aller chercher le fusil.

— Il est resté dans la cuisine.

Là où elles l’avaient laissé, quand elles avaient découvert le bébé. Les pas d’Ace résonnaient dans le couloir comme une promesse et une menace.

— Décidément, ce n’est pas mon jour.

Encore une erreur qu’Ace allait ajouter à la longue liste de ses griefs contre elle.

Hester secoua la tête.

— Il y a certaines choses que tu ne peux pas fuir, Petunia. Le fait que tu sois une femme en est une.

— Et j’en suis une autre, ajouta Ace, avant qu’elle ait eu le temps de répondre.

Sa voix grave, un peu rauque, apaisa ses nerfs à vif comme du miel onctueux. Elle n’eut qu’à tourner légèrement la tête pour le découvrir dans l’encadrement de la porte, ses larges épaules dévorant tout l’espace, sa présence la privant tout son oxygène. Avec son chapeau baissé sur les yeux et sa bouche serrée dans une ligne sévère, il était très impressionnant, mais ce ne fut pas la peur qui lui fit s’humecter les lèvres.

Tu es à moi.

Elle ravala un gémissement, émettant à la place une sorte de hoquet qui attira les regards sur elle.

Hester secoua la tête sans faire de commentaire et caressa la tête du bébé.

— Bonsoir, Ace.

Comme si la formule était une invitation, il entra dans la chambre et toucha le bord de son chapeau.

— Bonsoir, Hester. Tu sors ?

— Oui, j’emmène les enfants dîner chez Antonio. Luisa va sûrement s’extasier sur ce petit bout de chou...

Elle écarta la couverture, dévoilant le visage minuscule du nourrisson.

— Nous ne serons certainement pas de retour avant deux bonnes heures.

— A qui est ce bébé ? demanda Ace, repoussant un peu plus la couverture avec le doigt.

Le pli de sa bouche s’adoucit à la vue du petit. Il aimait les enfants, découvrit Petunia, avant de se rappeler tout ce qu’il avait fait pour Terrance.

— On l’ignore, répondit Hester.

— C’est une petite fille. Nous ne lui avons pas encore donné de nom, balbutia Petunia d’une voix dont elle ne parvint pas à maîtriser le tremblement.

Tu es à moi.

Dieu ! La femme amoureuse voulait être à lui, mais la femme indépendante voulait le fuir.

— On l’a déposée devant la porte cet après-midi, expliqua Hester.

Ace chercha le regard de Petunia. Elle sentit ses orteils se crispent lentement de plaisir et prit tout à coup conscience de la légèreté de sa robe de chambre et de sa chemise de nuit.

Elle glissa les mains dans ses poches pour se donner une contenance, tandis que Hester l'abandonnait lâchement.

— Quelqu'un a abandonné un bébé devant ta porte ?

Elle hocha la tête, muette.

— Ton rêve se réalise, on dirait. L'internat a trouvé sa vocation.

— Oui.

Ce fut tout ce qu'elle réussit à dire. Elle s'humecta de nouveau les lèvres et vit le regard d'Ace se poser sur sa bouche.

— C'est bien.

Il sourit, et ce sourire lui fit défaillir le cœur. Elle se comportait comme une écolière et n'y pouvait rien. Il y avait quelque chose chez cet homme qui lui donnait envie de se soumettre à lui corps et âme.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il murmura :

— C'est tout ou rien, Petunia. Tout ce que tu es.

Incroyable ce pouvoir qu'il avait de comprendre ce que personne avant lui n'avait deviné d'elle.

— Arrête !

— Arrête quoi ?

De la connaître trop bien, de la bouleverser, de... d'avancer vers elle. Elle posa la main sur son torse et sentit son cœur battre sous sa paume. Régulier, fort. Comme lui.

— Arrête ça, souffla-t-elle.

— Non.

— Ce n'est pas juste.

— Je m'en fiche.

Que répondre à cela ? Elle aimait la façon dont il prenait les commandes, repoussant les incertitudes et le chaos qui faisaient rage en elle. Fixant son attention d'une simple caresse de son pouce sur sa joue, il ramena tout ce qui comptait vraiment au premier plan d'une simple question :

— Et pourquoi ce n'est pas juste ?

Il dirigeait la discussion, comme toujours. Et comme toujours, elle se pliait à sa loi.

— Parce que.

— Ce n'est pas une réponse, ça...

Elle déglutit et essaya de nouveau :

— Je n'en ai pas d'autre à offrir.

Son sourire précéda l'effleurement de ses lèvres sur les siennes. Chaudes, sensuelles, masculines.

— C'est un mensonge, Pet. Tu as tellement de choses à offrir. Tellement !

Il ne la voyait pas comme elle se voyait, elle.

— Quelles choses ?

— Tu es loyale, déterminée, dévouée.

— On dirait que tu parles d'un chien.

Il sourit.

— Je vois ta force, mais je vois aussi tes faiblesses.

Il voyait beaucoup trop de choses.

— Quelles faiblesses ?

C'était du bluff, et il ne fut pas dupe.

— Tu ne sais plus où tu en es. A cette seconde, par exemple, tu recules, et pourtant, ta langue caresse mon doigt pour la plus douce des invitations.

Elle s'arrêta immédiatement, mais sa saveur imperceptible s'attarda sur sa langue. Son sourire se fit presque tendre.

— Alors Pet, quel message veux-tu que j'entende ?

Si seulement elle le savait !

— Le seul qui compte ?

— C'est une interrogation ou une affirmation ?

Il ne lui faisait grâce de rien, et bizarrement elle aimait ça. Elle en avait plus qu'assez des hommes incapables de lui tenir tête. Mais cela ne l'aidait pas à trouver la réponse qu'il attendait.

— Ace...

— Tu sais ce que je veux. Donne-le-moi.

— Je ne peux pas.

Il y eut une pause. Son pouce pressa ses lèvres, puis s'éloigna, et elle crut qu'Ace allait partir.

— Je veux ta reddition.

Si seulement elle en était capable ! Mais comment trahir des années de lutte pour exister par elle-même ?

— Je suis une femme indépendante.

La phrase sonna faux même à ses propres oreilles.

Il secoua la tête.

— Tu es à moi. Tu l'as toujours été. Et tu le seras toujours.

— Seulement si je le décide.

Un sourire d'une douceur dangereuse se dessina sur ses lèvres. Il fit glisser sa main de son épaule à sa taille puis à ses fesses. Le fin tissu de sa chemise de nuit ne lui offrait aucune protection. Sa conscience ne se rebella pas. C'était Ace. Son protecteur. Son ami. Son... son amant.

— Tu l'as déjà décidé.

Elle se rendit compte soudain qu'elle se collait à lui. Sa résistance avait été si dérisoire qu'elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle l'avait abandonnée.

— C'est seulement sexuel.

Il pressa son pouce sur ses lèvres pour les ouvrir.

— Recommence à me mentir et je te flanque une fessée mémorable !

Elle put s'empêcher de frissonner à cette évocation.

— Crois-moi, ça n'aura rien de plaisant !

Le désir la submergea si brutalement que ses jambes en tremblèrent. Sans la main d'Ace au creux de ses reins, elle aurait perdu l'équilibre. L'image était si vivante dans son esprit, si excitante. Elle se voyait en travers de ses genoux, impuissante, vulnérable...

— Tu es à moi, répéta-t-il doucement.

Depuis la minute où elle avait échoué dans cette ville, il avait été une force invisible mais omniprésente qui l'avait guidée, protégée à son insu. Elle ne l'avait pas compris avant cet instant.

Elle posa la main sur son poignet.

— C'est toi qui as fait en sorte que j'obtienne ce poste d'institutrice, n'est-ce pas ?

— Tu étais qualifiée.

— Et c'est toi qui m'as envoyé Hester.

— Vous en avez tiré bénéfice toutes les deux.

Elle plongea son regard dans le sien et y décela une chose qu'elle y avait vue souvent, mais dont

elle n'avait pas à ce jour compris la portée.

— Ce n'est pas pour cette raison que tu m'as envoyé Hester.

Elle renoua les fils de son raisonnement, retraçant l'histoire de leur rencontre incident après incident, les reliant dans un subtil assemblage de vérités. En dehors du vol dont elle avait été victime et de son enlèvement, rien de ce qui s'était produit à Stirple n'avait à voir avec le hasard. La chance dont elle s'était félicitée était en réalité la main d'Ace agissant dans l'ombre. Elle se remémora ce jour où elle l'avait vainement attendu à l'arrêt de la diligence. Il ne l'avait pas empêchée de partir parce que c'était sa décision à elle et qu'il avait respecté son choix.

Elle respira plus librement. Elle avait toujours la sensation de se tenir en équilibre au bord d'un précipice, mais n'avait plus peur de tomber.

— J'ai une question.

La main d'Ace glissa sur sa nuque.

— Je n'ai peut-être pas envie d'y répondre.

— Mais tu vas le faire quand même.

L'ombre de son chapeau se mêlait aux ombres dans ses yeux. Comment avait-elle pu ne voir en cet homme que l'image superficielle qu'il montrait au monde ? Pourquoi avait-elle choisi d'ignorer son instinct ? Elle avait prié toute sa vie pour rencontrer quelqu'un comme lui. Un homme qui l'accepterait pour ce qu'elle était et non pour l'argent de son père. Un compagnon qui l'estimerait assez pour assurer sa sécurité quoi qu'il arrive, avec qui elle pourrait s'abandonner sans craindre qu'il la lâche.

— Vraiment ? demanda-t-il tout doucement. Et qu'est-ce que tu en sais ?

C'était un test, mais elle n'avait pas peur.

— Je le sais, parce que j'ai besoin de savoir et que tu me donnes toujours ce dont j'ai besoin.

Il plissa les paupières, dissimulant les ombres de ses yeux.

— Je ne te donnerai pas toujours tout.

L'avertissement ne l'effraya pas non plus. Elle avait enfin compris qui il était.

— J'ai confiance en toi.

Il retint son souffle, comme si elle venait de le transpercer d'une balle.

— Pose ta question, Pet...

Aussi clairement qu'il lisait en elle, elle commençait à lire en lui. Il avait peur de l'emmener dans un monde trop dur pour elle. Quelle folie ! Il n'était peut-être pas parfait, mais il était fiable, passionné, protecteur, solide. Même les femmes qu'il fréquentait au saloon le voyaient comme un homme sur lequel on pouvait compter. Mais c'était elle qu'il serrait dans ses bras en cet instant. Et c'était la seule chose importante.

Elle prit une profonde inspiration, posa la main sur son cœur et perçut ses battements. Elle sut exactement à quel moment il comprit que son raisonnement avait changé et sourit intérieurement en sentant les pulsations s'accélérer. Elle aimait la façon dont il réagissait à sa présence. Presque autant qu'elle aimait cette tension sexuelle entre eux. Forte, exigeante, délicieuse.

— Elle n'a plus d'importance.

Oui, peu lui importait contre quoi il se battait. Ils avaient tous les deux leurs combats. Si elle parvenait à juguler sa peur, ils seraient vainqueurs tous les deux. Elle devait simplement la contrôler.

Cette fois, ce fut elle qui prit l'initiative. Saisissant à pleines mains le tissu de sa chemise, elle l'attira jusqu'au lit, puis se laissa tomber en arrière, l'entraînant avec lui. Le matelas se creusa sous leur poids. Le chapeau d'Ace tomba sur le sol et plus rien ne put alors dissimuler l'émotion dans ses yeux. Rien non plus pour la protéger de la passion avide de son regard. Rien pour la sauver de ce

qu'elle s'apprêtait à faire. Mais cela lui était égal.

— Tu sais à quoi tu t'engages ? demanda-t-il, se soulevant au-dessus d'elle.

Elle déboutonna sa chemise.

— Oui.

— Regarde-moi.

Elle obéit, sans cesser de le déshabiller. Il était un rêve devenu réalité, et elle voulait le sentir contre elle, en elle. Un long frisson la parcourut.

Il força ses cuisses avec son genou, et elle les ouvrit docilement. Elle l'entendit prononcer plusieurs fois son prénom et leva les yeux vers lui. La passion avait disparu de ses yeux, remplacée par de la résistance.

— Oui ?

— Je ne pourrai plus te laisser partir, Pet.

Elle aimait ce petit nom, la façon dont il le prononçait. Toute la tendresse possessive dont une femme pouvait rêver se trouvait enfermée dans cette minuscule syllabe.

— Je sais.

— En es-tu bien sûre ?

Son cœur se gonfla d'amour. Il pensait à elle avant de penser à lui, comme toujours. Dieu qu'elle l'aimait ! Cette certitude la submergea, emportant la muraille de protection qu'elle avait édiflée autour d'elle. Voilà pourquoi elle réagissait aussi vivement en sa présence, pourquoi il la déstabilisait sans cesse. Elle l'aimait ! Presque autant qu'elle détestait l'incertitude qu'elle lisait dans ses yeux. Doutait-il d'elle à ce point ?

Sans quitter son regard, elle remonta son peignoir et sa chemise de nuit sur ses cuisses et replia les jambes.

— Tu veux que je te le prouve ?

Elle entendit son souffle s'accélérer. Il lui saisit la cheville gauche, l'immobilisant sur le lit. Le désir la transperça si violemment que son sexe se contracta douloureusement.

— Oui, gronda-t-il d'une voix pleine de désir.

Prenant son visage entre ses mains, elle l'embrassa doucement sur les lèvres, puis se renversa en arrière, les mains croisées au-dessus de la tête, sur l'oreiller.

— Bon sang, Pet !

— Je t'aime, Ace.

Lui enserrant les poignets, il la cloua au lit. Il la tenait captive avec ses mains, son corps, sa passion.

— Sois sûre de ce que tu veux, Pet. Parce qu'après...

Il lui écarta les cuisses autant que sa chemise de nuit le lui permettait.

— ... après, il n'y aura plus de secrets, plus de résistance possible. Tu seras là où je veux que tu sois, quand je le veux.

— Oui.

Il cilla. S'était-il attendu qu'elle résiste ? Elle était à lui et il était à elle. Les deux moitiés d'un tout.

— Oui, c'est tout ?

Elle confirma d'un hochement de tête.

— Il y aura des jours où j'exigerai que tu m'attendes à genoux.

Elle ne put réprimer un frisson d'excitation.

— Je te ferai l'amour pendant des heures, brutalement ou tendrement, avec ou sans

préliminaires.

Il fit glisser sa main le long de son mollet et de sa cuisse, jusqu'à ce qu'il trouve son sexe chaud et palpitant. Un spasme de plaisir la parcourut.

— Il n'y aura pas un seul endroit de ton corps que je ne connaîtrai pas.

Il glissa un doigt entre ses fesses.

— Pas un seul endroit de ton corps qui ne me connaîtra pas.

— Je n'ai pas peur.

Elle était nerveuse, oui, mais elle n'avait pas peur.

— Tu devrais.

— J'ai confiance en toi.

Une fois encore, son souffle s'altéra. Sa main accentua sa pression intime. Elle ne savait pas si elle devait se cambrer ou ne pas bouger. Il décida à sa place en lui soulevant les hanches. D'un simple mouvement, il remonta sa chemise de nuit jusqu'à sa taille. Avant qu'elle ait pu faire un geste, il empoigna le tissu et le déchira. Ecartant les lambeaux du vêtement, il lui dénuda les seins, les prit en coupe dans ses mains. Ses paumes rugueuses glissèrent sur ses mamelons. Elle se crispa alors même qu'elle savourait cette sensation.

— Non.

Il secoua la tête.

— Tu n'as rien à craindre. Je ne vais pas te faire mal.

* * *

Pourvu qu'il ne lui fasse pas mal ! Il savait trop bien de quoi il était capable... Il serra les dents, cherchant ce contrôle qui ne le quittait jamais, conscient de sa fragilité en présence de cette femme qui comptait tellement pour lui.

Je t'aime.

Il n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu prononcer ces mots. Elle méritait tellement mieux que lui ! Et pourtant, elle était là, allongée devant lui, ses seins pâles offerts à son regard affamé. Leur pointe tendue réclamait son attention, sa peau ivoire rosissait sous son étreinte. Il voulait la posséder.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle chuchota :

— S'il te plaît.

Il lui pinça doucement un mamelon, guettant dans ses yeux l'instant où le plaisir deviendrait douleur. Une lueur vacilla dans ses yeux.

— Sois sûre, Pet.

— Je t'aime.

Elle était là, de nouveau, cette soumission dans les mots, dans l'arc de son dos. Elle s'offrait avec confiance à ses caresses, prête à le suivre là où il l'emmènerait, à prendre ce qu'il lui donnerait, le plaisir comme cette première aiguille de douleur. Sa confiance le rendait humble. Sa docilité ébranlait ses défenses. Il accentua la pression de ses doigts, vit l'incertitude et la passion danser dans son regard, et frissonna de plaisir quand elle accepta la petite fraction de souffrance en plus. Elle se donnait à lui avec cette générosité qu'elle mettait en toute chose. Corps et âme. Si belle, si parfaite... Il s'attendait à la voir se rebeller. Si elle l'avait fait, peut-être aurait-il été capable de partir — peut-être —, de la laisser vivre la vie dont elle avait rêvé, loin d'ici. Mais elle ne résista pas, et quand elle lui sourit, il sut qu'elle venait de l'enchaîner à jamais.

Elle faisait partie de lui. Elle lui avait offert sa virginité, sa confiance et son amour. En retour, il

lui apporterait la sécurité, le réconfort et le frisson du défi. Il s'inclina, sa bouche prenant le relais, et caressa le mamelon durci avec sa langue, l'apaisant, le titillant, le rendant plus dur encore. Elle haletait, et il sentit son sexe pulser de plaisir.

Il lui donnerait de l'amour jusqu'à plus soif.

Elle se cambra, s'offrant davantage. Il allait la protéger, l'exalter, la remplir de rire et de joie. Elle n'était pas en sécurité avec lui, mais il ne l'était pas non plus avec elle. Un incroyable coup de poker... Voilà ce qu'ils étaient l'un pour l'autre...

L'excitation attisait sa passion. Il chuchota son prénom contre sa poitrine, lui faisant l'amour avec sa bouche, avec son corps, avec tout son être. Elle lui appartenait, et après cette nuit, ils le sauraient tous les deux.

— Oui, ma Pet. Donne-toi.

Il mordilla son mamelon et elle gémit.

— Ace...

— Je suis là.

Elle enfouit les doigts dans ses cheveux, l'attirant plus près. Il aurait dû la réprimander pour cet acte de désobéissance, mais sa caresse s'insinua en lui avec la même volupté que son prénom sur ses lèvres. Des femmes l'avaient touché avec passion, avec désir, avec colère parfois même. Mais depuis la mort de ses parents, il ne se souvenait pas d'avoir été touché avec une telle tendresse.

Il sentit ses lèvres lui effleurer le cou, l'oreille.

— Fais-moi l'amour, Ace.

Elle était comme du feu dans ses bras, et le brûlait avec ses caresses innocentes. Elle le rendait fou !

Lui saisissant le menton, il l'obligea à croiser son regard. Dieu, qu'il voulait cette femme ! Dans son lit, dans sa vie. Il voulait bâtir un avenir avec elle. Elle lui avait redonné l'envie de se battre.

Il écrasa sa bouche sur la sienne, puis se redressa.

— Attends...

Elle fronça les sourcils en le voyant se lever.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ne pose pas de questions.

Il lissa du doigt le pli qui se creusait entre ses sourcils et lui sourit. Elle était un tel mélange de soumission et de volonté. Il n'aurait pas trop d'une vie entière pour la dompter.

— Ne bouge pas.

Il se dirigea vers la commode, sortit une écharpe d'un tiroir, et la fit glisser entre ses doigts, tandis qu'elle le considérait, une lueur d'incompréhension dans le regard.

— Tu as changé d'avis ? demanda-t-il, revenant vers elle.

Elle s'humecta les lèvres. Il lisait de la nervosité sur son visage.

— Non.

Un mensonge qui le rendait heureux, mais elle avait beaucoup à apprendre.

— Règle numéro 1...

— Je ne dois jamais te dire non ? hasarda-t-elle.

— Egalement, mais avant et surtout...

Le matelas s'enfonça quand il s'agenouilla à côté d'elle.

— La première des règles, c'est de ne jamais me mentir. En particulier sur ce que tu éprouves.

Il fit glisser l'écharpe sur ses poignets tout en se penchant pour mordiller sa lèvre inférieure avant de câliner la petite morsure avec sa langue.

— Je te pousserai parfois dans tes retranchements. Je testerai tes limites de temps à autre, mais je ne te ferai jamais de mal, de quelque façon que ce soit.

Elle déglutit, mais ses yeux restèrent rivés aux siens. Elle avait du cran.

— Et quand j’aurai atteint ma limite ?

Sa question, posée d’une voix douce, révélait toutes ses peurs et ses incertitudes. Il voulait qu’elle fasse partie de sa vie, il voulait être son roc, mais en aucun cas détruire sa personnalité. Il voulait qu’elle soit audacieuse et confiante.

— Je te ramènerai sur la terre ferme, en sécurité.

— Tu le promets ?

— Je le promets.

— Parole de Hell’s Eight ?

— Parole de Hell’s Eight ou de Parker, c’est pareil. Tu peux t’y fier.

Elle sourit. Un sourire un peu tremblant mais plus détendu.

— Alors, lâche-toi.

Il ne put s’empêcher de rire. Encore une nouveauté pour lui : rire dans un moment de passion. Enroulant l’écharpe autour de son poignet droit, il secoua la tête.

— Tu n’as pas peur que je profite de toi ?

Elle leva son autre poignet.

— J’ai confiance. Et puis, il faut bien commencer quelque part.

Il fit un nœud. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas surprendre son frisson d’excitation.

— Et un lit est un endroit qui en vaut un autre ?

Elle tira sur le nœud.

— Peut-être le meilleur de tous.

— Incontestablement.

Elle passait presque la main par la boucle formée autour de son poignet droit.

— Eh oui, tu peux te libérer si tu le souhaites.

Elle fronça les sourcils.

— Ce n’est pas contraire à... au but recherché ?

Il pressa un baiser brûlant au creux de sa paume, léchant la petite plage sensible avec sa langue avant de replier ses doigts.

— Je ne veux pas juste baiser avec toi, Pet.

Il avait connu trop de ces rencontres sans lendemain qui l’avaient laissé vide et frustré.

— Je veux construire ma vie avec toi pour les soixante ans qui viennent, et la première étape passe par la confiance.

— Je t’ai dit...

Il l’interrompit.

— Je t’ai entendue. Mais tu vas devoir passer le test pratique.

Les femmes attendaient souvent que leurs fantasmes prennent vie, mais se retrouver réellement sans défense pouvait déclencher une réaction de panique, et une femme attachée et paniquée était très compliquée à gérer.

— Je ne suis pas fragile.

Il eut envie d’embrasser le pli têtu de sa bouche. Au lieu de ça, il lui attacha le poignet gauche au montant du lit. Elle était plus fragile qu’elle ne le pensait.

— J’en prends note.

Elle tira sur les liens. Il se leva et acheva de déboutonner sa chemise.

— Tu peux tester ces liens autant que tu veux, mais ce serait une grosse erreur de tester ma patience en mettant mon jugement en doute.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais il secoua la tête, et elle la referma aussi vite. Il enleva sa chemise, et elle le dévora aussitôt des yeux.

— J'aime que tu obéisses. Mais j'aime plus encore que le désir se lise sur ton visage.

Il s'attaqua à ses bottes.

— Je ne suis pas si transparente !

Il s'immobilisa, une botte à la main.

— Tu n'es pas excitée, quand tu me regardes ?

Ses joues s'empourprèrent.

— Parfois.

La botte tomba sur le sol.

Il dégrafa son jean, le fit glisser sur ses hanches.

— C'est dommage, parce que moi, le seul fait de penser à toi me fait bander à chaque fois. Et quand je te regarde...

Il lança son jean sur le sol et prit son sexe douloureusement tendu entre ses doigts.

— Je suis affamé. Tout le temps.

Elle suivit des yeux le lent va-et-vient de sa main sur son sexe gonflé.

— Tu vois l'effet que tu produis sur moi ?

Elle hocha la tête. Il lui donna une claque sur la cuisse, plus pour la faire sursauter que pour lui faire mal. S'il avait voulu lui faire mal, il aurait frappé à l'intérieur ou juste sous la fesse.

Elle tira sur les liens. Ils résistèrent. Elle commençait à prendre conscience de ce à quoi elle s'était exposée.

— C'est exaltant, non ? Te soumettre à ma volonté. Accepter que je t'amène là où je veux, quand je veux. Etre écartelée entre l'excitation et la peur de l'inconnu.

Il voyait ses replis intimes sous son triangle de boucles blondes. Roses foncés, délicieusement humides. Elle était excitée. Il y glissa un doigt, retenant un gémissement quand elle souleva les hanches pour le tenter.

Cette fois, sa tape se centra sur son sexe. Il savait qu'elle provoquerait une petite décharge de douleur et de plaisir mêlés. De nouveau, Petunia sursauta et tira sur les liens.

Son cri trahit un léger ressentiment et beaucoup de curiosité impatiente. Elle aimait un peu de persuasion. Un véritable défi lancé à son contrôle.

— Les mots, Pet. Je veux les mots.

Il voulait plus que ça. Il la voulait émotionnellement, physiquement et mentalement nue devant lui. Prête à le suivre partout où il l'emmènerait. Il la voulait ouverte et abandonnée, livrée à son plaisir. Et il voulait lui donner tant de plaisir !

Il glissa de nouveau les doigts entre ses pétales mouillés, trouva son clitoris et le caressa légèrement.

— Ça t'excite d'être attachée ?

Sa rougeur s'accentua, mais elle lui donna la réponse qu'il attendait.

— Oui.

Puis elle se reprit très vite :

— Mais pas tout le temps.

Pensait-elle pouvoir à la fois se soumettre et garder le contrôle ?

Il passa son doigt sur son clitoris gonflé. Jouirait-elle, s'il la frappait ici ? Son sexe palpita.

Accélération des mouvements de son doigt, il demanda :

— Oui, quoi ?

— Oui, ça m'excite d'être attachée, murmura-t-elle.

— Par n'importe qui ?

Elle secoua la tête et se mordit la lèvre. Elle respirait vite. Il la frappa de nouveau, un peu plus fort. Avant qu'elle puisse reprendre son souffle, il recommença, un peu plus haut pour que la sensation vibre dans son clitoris. Elle sursauta et frissonna.

— Oh !

— Je veux des mots, Pet.

Elle retomba sur le lit, les cuisses ouvertes, les lambeaux de sa chemise de nuit déchirée autour d'elle. Ses joues étaient empourprées, ses yeux brillants. Elle s'humecta les lèvres, et il sentit sa respiration s'altérer.

— Uniquement par toi.

— Bien.

Sans la quitter du regard, il contourna le lit et vint se placer à côté d'elle. Elle tourna la tête vers lui d'un mouvement naturel, sans esquisser le moindre mouvement de recul quand ses lèvres se retrouvèrent à quelques centimètres de son sexe bandé.

— Est-ce que tu as envie de moi, Pet ?

Il devait poser la question. Il voulait entendre la réponse.

— Oui.

La réponse passa dans un souffle sur le bout sensible de son sexe, et l'aiguillon du désir lui transperça les reins.

— Alors montre-le-moi.

Elle hésita mais ne quitta pas son sexe des yeux, et passa la langue sur ses lèvres exactement comme il voulait qu'elle le caresse. Elle était incertaine mais pleine d'envie. Elle avait juste besoin d'une impulsion pour dépasser sa peur de ne pas être à la hauteur. Elle ne supportait pas l'échec.

En serrant la base de son sexe dans une main, il enfouit l'autre dans ses cheveux. Le frisson qui la parcourut quand il l'attira à lui les lia davantage que l'écharpe qui lui entravait les poignets.

Lâchant son sexe, il faufila ses doigts dans ses replis délicats et les regarda disparaître dans sa chaleur humide. Elle était si douce ! Il introduisit les doigts plus profondément, trouvant le puits chaud et mouillé de son vagin. Elle retint son souffle. Elle était si chaude. Si féminine. Trempée de désir.

— Montre-moi avec ta bouche ce que je lis dans tes yeux, ordonna-t-il.

Le contact de ses lèvres sur l'extrémité de son sexe lui tira un gémissement qui lui venait de l'âme. Elle était si généreuse, si passionnée, si belle ! Presque sans s'en rendre compte, il transforma l'étreinte de sa main dans ses cheveux en caresse.

— Oui. Comme ça. Juste comme ça.

Le glissement de sa langue chaude rendit son désir plus douloureux. Il essayait de tenir, mais elle lui butinait le sexe avec une ardeur à laquelle il n'allait pas pouvoir résister longtemps. Elle secoua la tête quand il voulut lui tirer la tête en arrière et accentua le frétillement de sa langue. Elle était incroyable et elle était à lui ! Il sentit l'effleurement de ses dents et dut prendre sur lui pour ne pas vaciller. Il fit glisser ses doigts avec douceur le long de sa joue, l'incitant à lever les yeux vers lui.

— Tu es merveilleuse. Tu le sais ?

Elle secoua la tête. Son « non » était trop rapide, trop rauque. Il dut prendre sur lui pour parler

d'une voix égale alors que la passion le submergeait.

— Je crois qu'on va cesser de parler provisoirement.

Son rire étouffé fut encore une nouveauté qui agit sur tous ses sens, éclairant les recoins les plus sombres de son âme, aiguisant ses désirs les plus primaires. S'était-il à ce point perdu qu'il avait oublié à quel point il était bon d'être vivant ?

Elle le lécha, et il sut qu'il ne rêvait pas. Elle le regardait avec des yeux voilés par le désir et rayonnants de bonheur.

Il ne pouvait plus se cacher. Peu importait qu'elle le voie tel qu'il était ! Chaque parcelle de son être aimait cette femme.

— Je t'aime, Pet.

Elle écarquilla les yeux en un mélange de surprise, d'exaltation et de ferveur. D'une tendre pression sur sa joue, il contrôla ses mouvements. Elle tira sur les liens, se débattit. Ses cheveux formaient un fouillis de boucles autour de son visage enfiévré. Poussant les hanches en avant, il lui donna ce qu'elle voulait, aussi loin qu'elle pouvait le prendre, sans dépasser toutefois ses propres limites, car il ne voulait pas jouir sans elle. Jamais sans elle.

— Doucement, murmura-t-il. Va doucement et laisse-moi te montrer ce que je ressens tous les jours pour toi, à l'intérieur.

En réponse à la question qu'il lisait dans ses yeux, il caressa son clitoris, centrant son attention là où il voulait : sur son plaisir. Quand il entendit sa respiration s'altérer, il accentua la pression, guettant la montée du plaisir dans son regard, dans son souffle saccadé, serrant les dents dans l'effort qu'il s'imposait pour ne pas perdre contrôle. Il voulait qu'elle sente cette joie qui n'avait pas de fin. Il voulait être sa force, sa raison de sourire, sa vie.

Elle se raidit, tirant sur ses liens, gémissant contre son sexe, se cambrant. Ecartelée entre son désir et sa volonté. Elle était si proche, si proche...

— Jouis pour moi, Pet.

Il accéléra le rythme. Elle se tortilla, cria.

— Jouis pour moi. Jouis !

D'une tape légère, il l'amena au bord du précipice. Une autre tape, et elle bascula.

— Maintenant !

— Ace !

Elle se souleva, trembla, vibra. Posant la main sur sa joue, il se dégagea et remplaça son sexe par sa bouche, l'embrassant passionnément, sauvagement. Son sexe palpitait, son cœur battait à toute vitesse. Elle balbutia son prénom sous ses lèvres. Elle était parfaite et elle était à lui.

Sans cesser de l'embrasser, il dénoua l'écharpe du lit. Les poignets toujours liés, elle se jeta à son cou et se lova plus étroitement contre lui. Il l'enlaça et roula sur le dos, l'entraînant avec lui.

Il lui donna une tape sur les fesses, se mettant à rire quand elle sursauta, souriant quand la douleur se transforma en chaleur et qu'elle frissonna, se pressant sur son sexe toujours bandé entre ses cuisses.

— Est-ce que nous avons fini ? chuchota-t-elle dans son cou.

— Tu veux arrêter là ?

Elle essaya de se redresser. Ses liens limitaient ses mouvements, et il sourit de l'entendre pester.

— Non.

— Bien.

Il la souleva, tout en s'adossant la tête du lit, puis l'installa à califourchon sur lui.

— Montre-moi de quoi tu es capable.

Elle se trémoussa pour trouver la bonne position et se plaça sur son sexe.

— Maintenant ?

Il lui détacha les poignets et se renversa en arrière.

— Oui, maintenant. Il ne faut jamais laisser passer la chance quand elle se présente.

Chapitre 20

Tentation. Ce fut le seul mot qui vint à Petunia en voyant le sourire d’Ace. Il était son univers, sa force. Le centre de sa vie. Et il réduisait sa volonté en cendres. Tout, en elle, l’incitait à lâcher prise, à lui faire confiance. Il glissa une main entre eux, caressant son clitoris, répandant du feu liquide dans ses veines, éparpillant ses pensées. Elle se cambra, ivre de plaisir, rayonnante. Seul Ace était capable de faire naître cet émerveillement et cette certitude de n’avoir été créée que pour lui. Quand il entra en elle, elle poussa un cri de félicité. C’était si bon, si intense ! Parfait.

Il l’écartelait, forçant le passage avec autorité. Sa nature sauvage et impétueuse avait trouvé le seul homme capable de la combler. Elle l’agrippa aux épaules. Il lui empoigna les hanches tout en progressant avec une lenteur torturante, déclenchant en elle un déluge de sensations. Le plaisir tira ses fils invisibles, la chair de poule lui hérissa les bras, le buste. La pointe de ses seins durcit, et tout en elle devint sensible, douloureux, tendu de désir. Mais ce n’était pas encore assez. Elle en voulait plus. Beaucoup plus. Enfonçant les ongles dans le dos d’Ace, elle se plaqua plus étroitement encore contre lui. Ses muscles durs se contractèrent à son contact. Il était le pouvoir, la force. Ce fut à son tour de gémir quand il resserra son étreinte, l’empêchant de bouger, figée au bord du bonheur.

— Est-ce que tu me désires, Pet ?

Quelle question stupide ! Elle ondula des hanches, le cœur battant à tout rompre.

— Oui.

— A quel point ?

Elle cilla, tandis que son esprit essayait de réfléchir à travers la brume de la passion. Il entra plus loin en elle, l’écartelant davantage. L’exquise brûlure la fit gémir.

— Combien es-tu prête à parier sur nous, Petunia ?

« Petunia », pas « Pet ». L’inquiétude suspendit aussitôt la passion.

— Je ne comprends pas.

— Qu’es-tu prête à me donner de toi ?

Il glissa les pouces entre ses jambes, lui taquinant le clitoris.

— Tu es prête à me donner ton corps ?

Il lui effleura le ventre, les seins, pinçant un mamelon durci, puis le prenant dans sa paume en un geste possessif. Elle respira vite, le désir remplissant son âme.

— Ton cœur ? demanda-t-il encore, sans la quitter du regard.

— Je t’ai déjà dit que je t’aimais.

Il fronça les sourcils. Des frissons lui parcoururent les épaules et les bras, tandis qu’il faisait glisser ses mains jusqu’à ses poignets. La subtile tension aiguisa ses sensations comme une lame.

— Tout ce que tu es ?

Y compris son indécision ? Elle ne voulait pas qu'il voie son indécision. Elle ne savait pas si elle pourrait lui donner tout ce qu'il voulait. Arquant le dos, elle bougea sensuellement pour faire diversion.

— On ne peut pas en discuter plus tard ?

L'étreinte de ses doigts sur ses poignets se resserra.

— Je t'ai posé une question !

Son ton était aussi dur que son sexe mais pas aussi agréable. Elle voulait du plaisir. Rien que du plaisir.

— Pas maintenant, Ace.

La tension se modifia subtilement dans le corps d'Ace. Il plissa les yeux.

— Tu me donnes des ordres ?

— Je sais que tu n'aimes pas ça, mais...

— Il n'y a pas de « mais » ! C'est tout ou rien, Pet.

Son sexe frotta son clitoris. Son sexe se contracta douloureusement. La pointe de ses seins lui faisait mal.

— Plus tard. Nous en parlerons plus tard. Pour l'instant... je veux juste que tu me fasses l'amour.

Il lâcha ses poignets pour sa taille, et le bonheur s'arrêta brutalement. Avant qu'elle ait compris ce qui se passait, il la souleva et elle atterrit à côté de lui sur le lit.

— Qu'est-ce que... ?

Il la fixait, le visage fermé, glacial. Elle sentit son sexe palpiter de désir frustré et son sang se glacer de peur. Elle faillit céder à l'impulsion de presser ses lèvres sur son ventre pour se faire pardonner. Mais au prix d'un gros effort, elle résista.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Je t'ai posé une question.

— Je sais, mais le moment était mal choisi.

Il devait bien s'en rendre compte, non ? Comment voulait-il qu'elle discute tranquillement, alors que sa raison était dynamitée par le plaisir !

Il tira un coussin derrière sa tête d'un geste froid, maîtrisé. Comment pouvait-il être aussi calme, alors que tout en elle n'était que chaos ?

— Tu ne peux pas me contrôler, Pet.

Elle aurait voulu couvrir son sexe de baisers, sentir de nouveau sa vigueur pleine de promesse sous sa langue. Elle aurait voulu qu'il la désire au point de perdre son sang-froid. Mais en cette seconde, elle n'avait qu'une envie : cacher sa nudité. Elle tira sur le drap, mais il était coincé sous eux. Elle remonta alors l'édredon sur sa poitrine.

— Qui a dit que j'en avais l'intention ?

— Tu n'es soumise que jusqu'à un certain point.

Il était si distant tout à coup ! Elle voyait son désir, sentait sa tension, mais les deux n'étaient plus reliés. Sa gorge se noua.

— C'est nouveau pour moi.

— Ce n'est pas une excuse.

— Tu es furieux parce que je n'ai pas voulu discuter quand toi, tu le voulais ?

Il se redressa et s'assit au bord du lit.

— Tu continues à croire que tu peux me contrôler.

— J'aimais te sentir en moi. Je n'avais pas envie de penser à autre chose. Quel mal y a-t-il à ça ?

Il ramassa son jean, et l'enfila. La boucle de sa ceinture cliqueta. Elle ne savait pas quoi faire pour qu'il revienne vers elle.

— Tu ne vas pas partir ?

Il attrapa sa chemise et lui lança un regard dépourvu d'expression.

— Je n'ai aucune raison de rester.

Elle envisagea un instant de lâcher l'édredon et de se jeter dans ses bras, mais se ravisa. C'était impossible maintenant qu'il était habillé. Il remarqua son geste avorté.

— Tu crois que parce que tu te couvres les seins, je ne me rappelle pas leur douceur ?

Il tendit main et lui caressa la joue d'un geste étonnamment tendre. D'un doigt sous son menton, il l'obligea à croiser son regard. Ce qu'elle y lut la terrifia. Il ne masquait rien, lui laissait voir qui il était. Elle en cessa de respirer, statufiée.

— C'est vraiment dommage, parce que la seule façon dont je te veux, c'est nue.

Il pressa son pouce contre ses lèvres.

— Sans défense.

Il les écarta.

— Vulnérable.

Alors qu'elle tentait de contrôler la tempête de ses émotions, il glissa son pouce entre ses lèvres, s'arrêtant juste avant de toucher sa langue.

Ce refus de contact la blessa. Elle avait besoin de plus que ça. Elle avait besoin qu'il la prenne dans ses bras, qu'il lui dise que tout allait bien. D'habitude, il le sentait. Pourquoi pas en cet instant ?

Sa souffrance se mêla alors de colère.

— Ce que tu veux, c'est une poupée !

— Je te veux, toi.

— Sans défense.

— Oui.

Son calme l'attirait. Mais la peur la faisait reculer.

— Je ne peux pas.

— C'est ça ou rien.

— Alors tu vas me quitter une nouvelle fois ?

— Je ne t'ai jamais quittée.

Elle serra l'édredon contre elle. Elle détestait ce contact sur sa peau nue, elle détestait d'en arriver là. Elle ne voulait pas cette barrière entre eux, mais elle devait se protéger. Pourquoi ne pouvait-il pas l'accepter comme elle était ? Elle ne savait pas être autrement. Avec personne.

— C'est toi qui le dis.

Un éclair d'ironie traversa son regard.

— J'ai été ton protecteur, ton confident et ton sauveur. Je t'ai demandé d'être ma femme. A quel moment t'ai-je laissée tomber ?

Tirant sur le drap pour le dégager, elle se redressa. Ce n'était peut-être pas important, mais le choix des mots l'intriguait.

— Tu mets le mot « femme » au-dessus de celui d'« épouse » ?

Il secoua la tête, imperturbable, et boutonna sa chemise.

— C'est à la portée de n'importe qui d'être une épouse.

— Mais pas d'être ta femme ?

Il l'embrassa avec une douceur presque réconfortante.

— Non.

Au lieu de s'apaiser, son sentiment de panique monta d'un cran, dissipant les derniers vestiges du désir. Ce baiser ressemblait trop à un adieu. L'émotion qui la submergeait ressemblait trop à un échec.

— Je te l'ai dit, Pet. Aucune honte. Je veux juste ta reddition.

S'il pensait l'aider, il se trompait. C'était tout le contraire.

— Et si je ne peux pas ?

Sa peur transparut dans son chuchotement. Elle se battait depuis si longtemps. Et si elle avait oublié comment capituler ?

Il inclina le visage vers le sien, une main sur sa nuque. Elle ferma les yeux, essaya de se détendre, de se concentrer sur ce contact, sur ce calme qui émanait de lui en toutes circonstances. Sur son baiser doux et paisible. Mais quand elle les rouvrit, son expression n'avait pas changé. Il ne plaisantait pas.

— Je ne te demanderai jamais plus que ce que tu ne peux donner.

Il lui effleura la tempe d'un nouveau baiser.

— C'est tout ce dont tu as besoin de te souvenir, ma Pet. De rien d'autre.

Attrapant ses bottes, il se dirigea vers la porte. Elle aurait voulu lui crier de ne pas partir, mais elle fut incapable de trouver même un filet de voix. Et pourtant, à l'intérieur, elle hurlait.

Comme s'il avait entendu son cri silencieux, il s'arrêta sur le seuil. Il était incroyablement beau et épouvantablement distant.

— Quand tu auras compris, viens vers moi.

La porte se referma tout doucement derrière lui. Petunia s'assit sur le lit, le regard fixe. Elle toucha ses lèvres du bout de la langue, se remémorant ses baisers, son étreinte. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Elle voulait lui donner ce qu'il demandait, elle le voulait vraiment ! Mais elle ne le pouvait pas. Elle ne le pourrait jamais.

Attrapant le coussin, elle le jeta sur la porte. Non, non, non ! Ça recommençait encore et encore. Elle essayait de se faire aimer pour elle-même et elle n'y parvenait pas. Le coussin heurta la porte et tomba sur le sol avec un bruit étouffé.

Je ne te demanderai jamais plus que ce que tu peux donner.

Les larmes lui brûlèrent les yeux. Elle était de nouveau la petite fille qui regardait avec effroi son père ivre et faisait son possible pour le réconforter d'avoir perdu sa femme. La petite fille qui se heurtait chaque fois elle aux mêmes mots terribles : « Va-t'en. Tu n'es pas elle. Tu ne seras jamais elle. »

Vingt-trois ans s'étaient écoulés depuis, mais le chagrin était toujours aussi vif. Plus jamais elle n'accepterait de revivre cet échec. Plus jamais elle ne se mettrait à nu devant un homme qui la rejetait.

Elle entendit la porte d'entrée se fermer au rez-de-chaussée, et la panique la submergea. Ace était parti.

Je ne te demanderai jamais plus que ce que tu peux donner.

Rabattant l'édredon sur sa tête, elle se roula en boule sur le lit.

— Pourtant, Ace, c'est ce que tu viens de faire.

Hester rentra deux heures plus tard, tout sourire.

— Bonsoir !

Dans l'humeur sombre où était Petunia, son ton alerte était aussi insupportable que sa mine radieuse. Elle but une gorgée de son café devenu froid pendant que Hester couchait le bébé endormi dans son couffin et le bordait tendrement. Puis elle alla suspendre sa cape à la patère.

— Dis donc... Tu n'as pas le visage épanoui d'une femme qui vient de passer la soirée avec son amoureux !

— Je n'ai plus d'amoureux, répondit Petunia, morose.

— Oh ?

Hester prit le pot de café et une tasse, et se servit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Petunia se frotta le front avec un soupir. Elle entendait les enfants rire dehors. La maison embaumait le sapin. Son regard tomba sur les petits pots d'épices alignés sur l'étagère. Ils étaient censés faire cuire des biscuits, ce soir.

— Nous avons eu un désaccord.

Hester s'assit en face d'elle. Elle avait les yeux brillants et les lèvres gonflées. L'aurait-on embrassée ?

— Tu as vu quelqu'un ?

Hester but une gorgée de café avec un sourire sibyllin.

— Possible.

— Qui ?

— Une lady ne dévoile pas ses secrets d'alcôve.

— Je croyais qu'une lady n'avait pas de secrets d'alcôve.

Hester posa sa tasse.

— Qui l'a décréé ?

Dehors, le bras de la pompe claqua ; les enfants puisaient de l'eau pour se débarbouiller.

— Le prêtre, je crois.

— Alors, j'ai dû manquer ce sermon !

— Moi aussi.

Petunia posa son menton dans sa main.

— Je devrais aller plus régulièrement à l'église, soupira-t-elle. Je suis en train de mal tourner.

— Bonne idée. Tu pourrais y emmener Ace et faire de lui un honnête homme.

— Pourquoi ne me montres-tu pas l'exemple avec Luke ?

C'était un coup d'épée dans l'eau. Hester pouvait être sortie avec n'importe qui. Sauf que c'était bien la voix un peu traînante de Luke qu'elle avait reconnue, mêlée aux rires des enfants.

— Luke et moi avons un accord. Il ne demande pas plus que je peux lui donner, et en échange, je satisfais ses caprices.

— Luke a des caprices ?

Petunia ne parvenait pas à l'imaginer faisant des caprices. Il était beaucoup trop... viril.

— Ne change pas de conversation. Dis-moi plutôt ce qui n'a pas collé avec Ace.

Elle lança un rapide regard en direction de la porte. Elle ne voulait pas que les enfants entendent.

— Ne t'occupe pas d'eux, dit Hester. Luke a promis de leur apprendre à tirer avec un lance-pierre. On est tranquilles pour un moment.

Luke jouait avec les enfants ?

— On parle bien de Luke ?

Hester rougit, ce qui constituait un phénomène rare.

— Il a des ressources insoupçonnées.

Petunia observa ses joues empourprées. Était-elle éprise de lui ?

— Est-ce que...

— Stop ! Tu ne vas pas me mettre en garde contre les hommes ? Ce serait le comble.

L'institutrice donnant une leçon de vie à une prostituée !

— Je ne suis plus institutrice. Et tu n'es pas une prostituée.

— Chérie, quoi qu'il arrive tu seras toujours quelqu'un de bien et je serai toujours une prostituée.

Leur destin était-il gravé dans le marbre, sans espoir de changement ? Elle ne voulait pas le croire.

— Je ne suis pas d'accord.

— C'est que tu n'es pas réaliste.

— Je préfère me voir comme une optimiste.

Les cris enthousiastes des enfants résonnèrent dans la cour.

— Et comment cet optimisme a-t-il failli avec Ace ?

Petunia baissa les yeux.

— Il exige trop de moi.

Hester hochait la tête.

— Je me demandais à quel moment tu te heurterais à ce mur.

— Tu le savais ?

— Je le connais.

— C'est-à-dire ?

Hester haussa les épaules.

— Avec certains hommes, c'est tout ou rien. Ace fait partie de cette catégorie.

— Mais moi, je ne suis pas femme à donner tout.

— Vraiment ?

Le doute qu'elle entendit dans la voix de Hester l'irrita. Elle savait quand même mieux que quiconque qui elle était — et qui elle n'était pas !

— Tu ne me crois pas ?

— Ce que je crois, c'est qu'une femme riche et jolie doit courir drôlement vite pour réussir à échapper au piège du mariage.

Elle n'avait pas vu les choses de cette façon, mais entre les galas de charité, les collectes d'argent, le porte-à-porte, elle avait probablement couru, en effet. Mais pas pour les raisons que lui prêtait Hester.

— J'étais très occupée.

— Mais bien sûr...

— C'est la vérité !

— Tu étais tellement occupée que tu ne remarquais rien ni personne. Jusqu'à ce que tu rencontres Ace.

Petunia se leva pour poser sa tasse dans l'évier.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Un homme comme lui est rare.

— Je sais.

— Un homme qui exige qu'on se donne totalement peut sembler effrayant.

Pas effrayant, terrifiant.

— Je ne crois pas être capable de lui faire confiance à ce point.

— C'est toute la beauté d'aimer un homme comme lui, chérie, dit Hester, se levant à son tour.

Tout ce que tu as à faire, c'est accepter la main qu'il te tend et le laisser te guider. C'est pourtant simple !

Non, ce n'était pas aussi simple. Elle était terrorisée.

— Au fait, les enfants ont posté la lettre, cet après-midi.

Petunia sentit son cœur se glacer.

— Quelle lettre ?

— Celle que tu avais laissée sur la table.

Elle chercha dans sa poche. La lettre pour son père. Oh non !

— Ils m'ont dit qu'ils étaient arrivés juste à temps. La diligence allait partir.

La lettre qu'elle avait écrite dans un moment de désespoir. Elle y racontait son échec, ses regrets, sa détresse financière. L'humiliation totale ! Cette journée aurait été un désastre du début à la fin. Elle avait envie de hurler, de se taper la tête contre le mur. Au lieu de ça, elle se contenta de murmurer :

— Merci.

* * *

Tout ce que tu as à faire, c'est accepter la main qu'il te tend et le laisser te guider. C'est pourtant simple.

Adossée au mur de sa chambre, Petunia regardait son reflet se dessiner sur le rectangle noir de la fenêtre. La nuit était tombée depuis longtemps. Un réverbère diffusait un halo doré dans la rue. Les décorations de Noël projetaient des ombres sur les trottoirs. Une atmosphère paisible, rassurante, qui ne parvenait cependant pas à calmer son angoisse.

C'est pourtant simple.

Elle s'obligea à respirer profondément. Ce n'était pas la première fois qu'elle se tenait ainsi, les yeux levés vers les étoiles, cherchant une réponse à ses doutes. Attrapant le dessus-de-lit, elle s'en drapa et descendit l'escalier. L'image de Brian Winter se matérialisa dans son esprit, la stoppant net en bas des marches. Mais elle ne suffit pas à la décourager. Elle fit un détour par la cuisine, prit le fusil et se faufila dehors. Le froid de la nuit la saisit, puis elle perçut au loin le brouhaha du saloon. Sa gorge se serra. Elle ne voulait pas penser à Ace, mais c'était plus fort qu'elle.

Elle appuya le fusil contre le mur du porche, s'assit dans le rocking-chair malgré l'air glacé, et se blottit dans les plis du dessus-de-lit avec un long soupir. Des nuages traversaient le ciel, dessinés par la lumière de la demi-lune.

Elle avait trouvé le moyen de tomber amoureuse d'un homme qui lui demandait la seule chose qu'elle ne pouvait lui donner.

— Pourquoi a-t-il fallu que ce soit lui ? marmonna-t-elle.

Elle n'attendait pas de réponse et sauta littéralement en l'air en entendant une voix dans l'obscurité.

— C'est mauvais signe, quand une jolie femme s'assied dans le noir pour parler toute seule.

Elle se statufia. Luke. C'était Luke. Il avait failli la faire mourir de peur ! Elle ferma les yeux et

prit une longue inspiration. Dès que son cœur aurait retrouvé un rythme normal, elle allait lui arracher les yeux !

Sa vision s'adapta peu à peu à l'obscurité, lui montrant sa silhouette à l'angle du porche, une ombre parmi les ombres. Elle tapota la crosse du fusil posé juste à côté d'elle.

— C'est dangereux de rôder dans le noir devant la maison d'une femme nerveuse.

Il y eut le craquement d'une allumette, puis une petite lueur éclaira ses mains et l'amorce de son bras.

— Vous êtes nerveuse ?

— J'ai des raisons de l'être avec Brian Winter dans les parages, non ?

— Winter ne vous touchera pas. Vous n'avez rien à craindre. Terrance non plus.

— Et Hester ?

La flamme de l'allumette s'éteignit. L'odeur du soufre flotta jusqu'à elle. La voix de Luke devint plus sombre que la nuit.

— Personne ne touchera à Hester.

Petunia sentit un frisson glisser le long de son dos.

— Winter est imprévisible.

— Il est sous contrôle.

— C'est pour ça que vous êtes sur mon perron en train de monter la garde ?

— Je ne montais pas la garde. J'attendais.

— Quoi donc ?

— Vous.

Quelque chose dans le ton de sa voix lui donna la chair de poule.

— Vous auriez pu attendre toute la nuit.

Un rire étouffé monta de l'ombre.

— Vous êtes terriblement prévisible, Petunia !

C'était la première fois qu'on lui disait une chose pareille. Et elle n'était pas certaine d'apprécier.

— Pardon ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon. Vous avez laissé tomber Ace.

— Que ce soit vrai ou non, ça ne vous regarde pas.

— Pour tout autre que lui, vous auriez raison.

Il avança d'un pas, son ombre envahissant son espace.

— Mais il se trouve qu'Ace est comme mon frère.

Elle avait oublié commel était grand. Ou alors, elle ne l'avait pas remarqué, parce que quand Ace était là, elle ne voyait personne d'autre. Ou alors, Luke était plus habile à se dissimuler derrière son sourire. Il fit un autre pas vers elle, et elle se leva, la menace se précisant.

Le sourire de Luke étincela dans l'ombre.

— Merci.

— Merci de quoi ?

— De me faciliter la tâche.

D'un geste si rapide qu'elle n'eut pas le temps de le voir venir, il lui saisit la main et la tira à lui. Elle trébucha. Le dessus-de-lit qui l'avait enveloppée de sa chaleur se transforma en carcan, lui immobilisant bras et jambes. Avant qu'elle comprenne ce qui se passait, Luke la souleva et la fit basculer sur son épaule, la tête en bas. Une tape sur les fesses coupa net son cri.

— Tenez-vous tranquille !

Il descendit les marches d'un pas décidé.

Elle se débattit de plus belle.

— Reposez-moi immédiatement !

— Dans une minute.

— Tout de suite !

Son rire lui donna envie de le mordre.

— Au cas où vous ne l'auriez pas encore compris, Petunia, je ne suis pas un homme à qui on donne des ordres.

— Ace va vous tuer !

— Peut-être.

Pas « peut-être ». Il allait le massacrer ! Où l'emmenait-il ? Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais sa voix se perdit dans un gargouillis : il montait un escalier, et elle sentit qu'elle glissait vers le bas. Elle se tortilla pour essayer de ne pas tomber.

— Si vous continuez, vous allez nous faire tuer tous les deux.

Impossible de savoir s'il plaisantait ou non. Dans le doute, elle se tint tranquille. Mieux valait garder ses forces. Tôt ou tard, il serait obligé de la lâcher, et alors elle lui arracherait les yeux. En attendant, elle tenta de le raisonner.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je rembourse une dette.

— A qui ?

Il ignora sa question. Une porte grinça. Le pas de Luke résonna, caverneux, lui indiquant que l'endroit où ils se trouvaient était désert.

Ace, au secours !

La peur lui nouait la gorge.

Si seulement il pouvait l'entendre ! Si seulement il était là ! Pourquoi l'avait-elle rejeté quand il lui avait demandé sa confiance ? C'était peut-être parce qu'elle avait la tête en bas et que le sang affluait à son cerveau, mais elle comprenait subitement que tout ce qu'Ace avait voulu d'elle, c'était sa confiance, traduite en obéissance.

— Attention, j'entre ! annonça Luke.

Elle essaya de se redresser, mais il anéantit ses efforts en lui appuyant sur la tête.

— Ne canarde pas à tout va ou tu risques de le regretter ! lança-t-il encore.

Une réponse lui parvint, étouffée, impossible à identifier. Elle était seule dans une maison vide avec au moins deux hommes. Elle s'obligea à respirer lentement. Elle allait avoir besoin de toute sa réactivité dès que Luke la poserait sur le sol.

— Je t'ai apporté un cadeau.

Dans la seconde qui suivit, le monde bascula à l'endroit, et ses pieds touchèrent le sol. Son instinct l'emporta sur sa raison. Elle essaya de fuir à l'aveugle, se prit les pieds dans le dessus-de-lit et trébucha. Il y eut un juron familier, puis des mains la stabilisèrent, l'empêchant de s'étaler par terre.

— Non mais tu es cinglé, Luke ? A quoi as-tu pensé en la trimballant comme un paquet ? Elle pourrait être enceinte !

— Et moi qui attendais un merci.

Les cheveux en bataille, Petunia fusilla Luke du regard. Elle n'était psychologiquement pas prête à regarder sur sa droite. Pas encore.

— Vous n'êtes qu'une sale brute !

Son regard furibond ne réussit qu'à le faire sourire.

— Peut-être, mais je suis un excellent garçon d'honneur.

Un garçon d'honneur ?

Ace repoussa tendrement ses cheveux en arrière. Elle ne voulait toujours pas regarder dans sa direction, elle n'en avait pas le courage.

— Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, Luke.

— Pas d'accord.

— On ne sait pas si je suis enceinte, dit-elle sèchement.

Quelqu'un devait quand même leur rappeler cette évidence.

Luke secoua la tête.

— C'est vraiment important ?

Oui. Non. Peut-être. Elle commit alors l'erreur de regarder Ace. Pendant ce bref instant, elle vit son âme à nu. Elle y lut le désir. Le manque. Il avait besoin d'elle autant qu'elle avait besoin de lui. Pourquoi ne s'en était-elle pas rendu compte jusque-là ? Elle caressa sa joue râpeuse de barbe et la vérité lui apparut. Parce qu'elle ne s'y était pas autorisée. Parce qu'elle avait eu peur.

— Je suis désolée.

Il se raidit.

— Rien n'a changé. Je suis toujours le même.

Oui. Il était Ace. Un joueur. Un Texas Ranger. Un Hell's Eight. Un roc de stabilité sous ses allures de flambeur. Elle posa tendrement la paume sur sa joue.

— Je sais.

Son regard la brûla.

— Je ne joue pas, Pet.

Oh non ! il ne jouait pas ! L'intensité de son regard la fit hésiter, mais seulement un court instant. C'était Ace. Il était fait pour elle. Et elle pour lui.

— Je sais, répéta-t-elle.

Il ne sourit pas mais cela lui était égal.

Sans la lâcher du regard, il murmura :

— Luke ?

— Quoi ?

— Dehors.

— Avec plaisir !

Chapitre 21

Pet resta silencieuse après le départ de Luke. Conscient de sa tension, Ace glissa tendrement les doigts dans ses cheveux emmêlés. De quoi avait-elle si peur ? A un moment de sa vie, elle avait dû apprendre que céder était synonyme d'échec et résister un moyen de survivre. Et pourtant elle était là, déterminée à se donner à lui malgré ses craintes.

— Regarde-moi, Pet.

Elle obéit.

— Je ne vais pas me transformer en monstre.

— Je sais.

Elle s'humecta les lèvres, les laissant humides, brillantes, désirables.

Incapable de résister plus longtemps, il l'embrassa. Un baiser léger, tendre. Ses lèvres étaient si douces. Son gémissement si tentant. Plus tard, il testerait sa docilité, repousserait ses limites, mais pour l'instant, il voulait juste l'aimer, la chérir. Lui montrer tout ce qu'elle signifiait pour lui.

— Je t'ai attendue très longtemps, Petunia Wayfield. Toi et pas une autre.

Il l'embrassa de nouveau, un peu plus longuement cette fois, savourant l'émoi de sa réponse.

— Toi. Telle que tu es.

Il lui caressa les lèvres de son pouce, conscient de son immobilité.

— N'en doute jamais.

Elle cilla comme elle le faisait quand elle absorbait une information. Lui effleurant la joue de ses lèvres, il chuchota :

— Je sais qui tu es, ma Pet. Je vois qui tu es vraiment.

Une lueur de panique traversa son regard.

— Et j'aime ce que je vois.

Elle poussa un soupir tremblant.

— Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu veux de moi ?

— Parce que je ne le sais pas encore.

Elle voulut reculer, mais il la retint d'une pression sur la nuque. Elle s'immobilisa aussitôt. Ça lui plut.

— Ce n'est pas une fin, Pet. C'est notre commencement.

Elle inclina la tête sur le côté, et il sentit sa tension se relâcher un peu. L'insatiable défenderesse des causes perdues réapparut.

— Tu paries sur nous deux ?

— Un pari très calculé.

— Mais tu tentes le sort quand même.

Peut-être.

— Je n'ai aucune appréhension.

Il avait attendu ce moment toute sa vie.

— Parce que tu penses gagner ?

Il sourit.

— Parce que je gagne toujours.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit !

— C'est ce que j'ai entendu.

Elle secoua la tête, mais une lueur d'amusement pétillait dans ses yeux.

— Il faut toujours que tu aies le dernier mot, Ace, pas vrai ?

Il la fit reculer d'un pas.

— Toujours.

Elle résista.

— Toujours ?

— Un joueur qui veut remporter la partie doit toujours avoir le dernier mot.

— Tu n'es pas un vrai joueur.

Il la fit reculer d'un autre pas.

— Oh que si !

— Non. Tu es frustré, amer, et le jeu t'aide à supporter ton mal-être. Mais je suis sûre que tu ne joues pas pour jouer.

— Ah non ?

— Non.

Il la pilota vers le lit sans même qu'elle s'en rende compte, tant elle était occupée à réfléchir. Il faudrait qu'il lui apprenne à se concentrer. Quoi que... Cette distraction pourrait lui être très utile, comme en cet instant. La pression de sa cuisse contre la sienne suffisait à l'exciter, et la façon dont sa chemise de nuit se tendait sur ses seins enflammait son désir.

— Explique-moi.

Il voulait qu'elle reste absorbée par ses pensées encore quelques secondes. L'équivalent de deux pas pour être exact.

— J'ai beaucoup réfléchi.

— Le contraire m'aurait étonné !

— Je me suis penchée sur ton cas.

— Dois-je me sentir humilié ou flatté ?

— Ni l'un ni l'autre.

Ses sourcils couleur d'ambre pâle se froncèrent.

— En réalité, je me sens stupide de ne pas l'avoir compris plus tôt.

Encore un pas.

— De ne pas avoir compris quoi ?

— Toute ta vie, tu as fait respecter la loi et protégé les plus faibles. Et du jour au lendemain, tu deviendrais un flambeur ?

Elle heurta le lit et sursauta.

— Oh !

— Pet, j'ai toujours été un froid salaud.

— Ce n'est pas vrai.

— Si.

Il enroula ses cheveux autour de sa main, l'ancrant à lui.

— Termine ta démonstration.

Il lui tira imperceptiblement la tête en arrière, créant une subtile tension qui la fit haleter. Un cri lui échappa. Il aimait ces petits signes qui lui disaient que même si elle réfléchissait, elle avait intensément conscience de sa présence. Le bout de ses seins pointa sous la fine mousseline de sa chemise de nuit, tendant le tissu. S'il la faisait pivoter, il apercevrait leur ombre par transparence. Mais ce n'était pas nécessaire, son imagination suffisait. Il voyait déjà les bourgeons rose pâle s'offrir à ses lèvres, durcir sous sa langue. La respiration de Pet s'accéléra. La sienne aussi. Et le désir se doubla d'un sentiment de puissance.

— Eh bien ? insista-t-il.

Elle cilla, et son regard descendit vers sa bouche.

— C'est de la comédie. Un moyen d'obtenir des informations.

— Je suis un très bon joueur. Je ne fais pas semblant.

Il toucha l'intérieur de sa cuisse avec son genou. Elle ouvrit aussitôt les jambes pour lui faire de la place. Il sourit. Il aimait son instinct.

— Justement. C'est ce qui rend ta couverture parfaite.

Il murmura un « mmm-mmm » qui ne disait ni oui ni non.

Elle respirait plus fort, poussant sa poitrine contre le tissu de son vêtement. Deux petits globes ronds terminés par des pointes dures et soyeuses au toucher. Il voulait les voir.

— Ouvre ta chemise de nuit.

Elle déglutit, puis délaça les rubans avec une sensualité innée.

— Merci.

— J'ai deviné, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en souriant. Je suis perspicace.

— Tu es beaucoup plus que ça : racée, sexy, intelligente...

Il perdit sa voix quand elle fit glisser sa chemise sur son épaule, laissant le tissu filer sur sa peau blanche jusqu'à ce qu'il reste accroché à la pointe tendue de ses seins. Il attendit qu'elle le fasse descendre plus bas, mais elle se contenta de lui lancer un regard insolent. Une sirène prête à l'entraîner avec elle dans les abysses. Mais ce ne serait pas pour y mourir. Ils savaient l'un comme l'autre que c'était la vie qui les attendait au bout du chemin, un don qu'il avait perdu tout espoir de recevoir un jour.

D'un mouvement du menton, il montra le tissu récalcitrant.

— Tu t'es arrêtée un peu trop tôt.

— Tu trouves ?

C'était un défi. Une invitation. Son sexe devint aussi dur que la pierre. Il l'aimait, sa rebelle !

— Tu cherches une fessée ?

— Non. Mais je n'aurai pas d'objection si tu m'en donnes une.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Son sourire se fit insolent.

— Que tu le fasses toi-même.

— Demande-le gentiment.

— S'il te plaît.

— Gentille fille...

Il suivit le bord du tissu du bout du doigt et le laissa courir sur son bras, qui se couvrit instantanément de chair de poule. Son désir monta en flèche. La mousseline frissonna, mais ne tomba

pas.

— Tu es trop maligne, ma Pet. Tu as deviné.

Ce tissu allait devoir céder rapidement.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée que je n'étais pas seulement un flambeur ?

— Ton travail de vérificateur. Peu compatible avec un joueur de saloon, mais parfaitement logique pour un représentant de la loi qui veut garder un œil sur les concessions de la région.

Il suivit le bord de son décolleté et s'arrêta sur son pouls qui battait follement, à la base de son cou.

— Je suis un Hell's Eight.

— C'est-à-dire ?

Il repensa au passé.

— J'ai combattu avec les Hell's Eight. J'ai enterré ma famille avec eux, grandi avec eux, appris avec eux. J'ai fait ma vie avec eux. Je leur dois tout.

— Ils sont ta priorité ?

Il secoua la tête. Elle avait encore beaucoup à apprendre.

— Ils sont ma famille. Ma priorité, c'est toi.

Il s'inclina un peu, juste pour lui faire perdre l'équilibre. Elle bascula en arrière sur le lit, amortissant sa chute avec ses mains. Le matelas s'enfonça. Ses seins saillirent. Il n'aurait pas pu rêver plus magnifique invitation.

— Voilà qui me plaît !

Elle fronça les sourcils. Elle voulait poursuivre la conversation mais pas lui. Tout ce qu'il voulait était là, devant lui : une femme douce et consentante, brûlante de passion, les contours délicats de son corps dessinés à la perfection sous sa chemise de nuit, les jambes écartées pour son plaisir. Il glissa son ongle sur la pointe dressée d'un sein et rit doucement quand elle sursauta. S'il ne l'avait pas retenue d'une main au creux de ses reins, elle se serait effondrée en arrière.

Elle ne protesta pas, délicieuse tentation.

— Ne bouge pas.

— Je ne sais pas si j'en suis capable.

— Tu vas tenir.

— Pourquoi ?

Sa question haletante était un défi. Mais cette fois c'était du jeu, pas de la résistance.

— Parce que c'est mon plaisir.

Elle n'avait rien à répondre à cela. Ils savaient l'un et l'autre qu'elle voulait le rendre heureux. Il était un homme comblé. La fine mousseline était prise entre ses jambes, dessinant le doux renflement de son sexe. Il avait envie de s'agenouiller et de la goûter. Oh ! oui ! Il voulait commencer par ses seins et descendre peu à peu, goûter le miel de ses orgasmes, le sel de son plaisir et quand il serait rassasié, refaire le chemin dans l'autre sens. Il ne serait jamais lassé d'elle. Elle était un défi pour ses sens et son esprit. Elle était l'extase faite femme. Elle était... sa Pet.

Refermant les doigts sur la chemise de nuit, il la déchira d'un geste sec. Son cri aiguïsa son désir, tandis que la perfection de son corps lui nouait la gorge.

— Ne bouge pas.

Saisissant le tissu plus bas, il tira encore dessus, dévoilant son triangle de boucles doré et le tremblement de ses cuisses.

— Tu trembles. Tu as peur ?

Il fallait qu'il soit sûr.

— Seulement excitée.

Sa voix tremblait aussi fort que ses jambes.

— Bien.

— Facile à dire pour toi.

Il se mit à rire.

— C'est vrai. Ecarte davantage les jambes.

Elle obéit, mais ce n'était pas encore assez. Il voulait qu'elle s'ouvre complètement. Qu'elle soit totalement offerte. Vulnérable. Il s'agenouilla.

— Plus encore...

Elle lui lança un regard noir.

— C'est mon maximum.

Il testa la tension de ses cuisses et admit que c'était la vérité.

— Nous y travaillerons.

— *Nous* y travaillerons ?

— Absolument.

Elle ne trouva rien à répondre, mais c'était peut-être parce qu'il remplaça sa main par ses lèvres. Elle devint alors aussi immobile qu'une statue. L'odeur de son intimité l'enivra. Douce. Epicée. Il voulait connaître sa saveur. C'était son droit. A lui et à lui seul.

Elle déplaça ses pieds pour essayer une position plus confortable.

Il lui donna une tape à l'extérieur de la cuisse.

— Je t'ai dit de bouger ?

— Non.

Il attendit. Son grommellement le fit sourire. Les muscles de ses cuisses se tendirent de nouveau à l'extrême, tandis qu'elle reprenait sa position initiale. Elle était faite à la perfection. Délicieusement façonnée pour ses sens. Comme il mordillait sa peau douce, juste au-dessus du genou, elle se cambra instinctivement. Elle était peut-être nerveuse, mais elle brûlait de passion, et c'était ce feu qu'il recherchait. Dans son lit. Dans sa vie.

Tournant la tête, il lui embrassa l'intérieur de la cuisse, happant sa chair douce entre ses lèvres, la suçant délicatement. Elle enfonça ses doigts entre les draps.

— Si tu continues, je ne vais pas pouvoir rester immobile.

Il allait faire bien plus que ça. Il voyait l'excitation emperler son triangle doré. Ecartant d'un doigt les replis de son sexe, il constata qu'elle était luisante de désir. Avec des mouvements lents qui imitaient le rythme de sa langue, il dessina des cercles sur son clitoris. Ses cuisses tremblaient. La tension de la position la mettait en difficulté, mais elle était surtout excitée par l'attente et son regard sur elle. Rien ne rendait une femme plus vulnérable, plus réactive, que de savoir que tous ses secrets étaient mis à nu.

— Non seulement tu vas rester immobile, mais tu vas aimer ça.

Elle froissa les draps entre ses doigts.

— « Ça » ?

Ecartant plus largement ses replis, il dévoila le pétale qui abritait le trésor convoité. Il s'inclina et le lécha une fois. Deux fois. A la troisième, il laissa sa langue s'attarder. Il attendit son gémissement pour accentuer la pression, dessinant des cercles, léchant, taquinant, effleurant.

— Ace !

— Je suis là.

Il serait toujours là pour elle.

Tout son corps se tendit. Ses cuisses tressautèrent. Elle avait la saveur du plus doux des nectars, la saveur d'un avenir à deux, des rêves qui deviennent réalité. Il accéléra le rythme. Il la voulait complètement. Avec un grondement, il plaça ses jambes sur ses épaules, et la souleva pour la soumettre à son plaisir, une main sous ses hanches. De l'autre, il écarta plus largement ses replis intimes, mettant à nu son clitoris. Cette fois, quand il y pressa la langue, elle poussa un cri, l'empoigna par les cheveux.

— Arrête ! Non. Je veux dire...

Peu importait ce qu'elle voulait dire, il n'arrêterait pas. Pas avant qu'elle crie son prénom, que le monde explose et qu'il n'existe plus rien d'autre qu'elle et lui, la reddition contre laquelle elle ne pouvait plus lutter. Elle lui appartenait. Après cette nuit, ils le sauraient tous les deux. Sa saveur comblait tous ses sens. Il fit monter encore son plaisir. Elle résista. Il sentait sa volonté de résister.

— Non.

Il mit les dents pour recentrer son attention.

— Ace !

— Prends, gronda-t-il contre son sexe. Prends ce que je te donne.

— Je ne sais pas...

— Moi, je sais.

Il lui mordilla de nouveau le clitoris, avant de l'apaiser d'une pression de la langue.

— Fais-moi confiance.

Sa réaction fut instantanée. Elle bascula la tête en arrière et la fit rouler d'un côté et de l'autre dans un mouvement de refus, alors même que son corps se soulevait pour aller au-devant du plaisir. Trop vite. Elle allait trop vite.

— Pas encore.

Elle lui martela le dos de ses talons en signe de protestation.

— Si !

— Non.

Il voulait la goûter encore un peu. Elle ne se soumettrait plus jamais comme cette première fois, sans rien d'autre que sa confiance pour la guider. Il ne voulait pas précipiter ce moment.

— Je ne peux plus tenir.

Son sexe pulsait douloureusement dans son jean, ajoutant sa protestation à la sienne.

— Tu peux.

— Non !

Elle se tortilla contre lui.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux pas.

Et pourtant, elle tenait. Agrippée à lui comme si sa vie en dépendait, elle tenait bon parce qu'il le lui avait demandé. Et puis ce fut lui qui ne parvint plus à tenir. Il voulait voir son orgasme, s'en rassasier.

— Jouis pour moi.

Glissant un doigt en elle, il testa sa chaleur mouillée. Elle était étroite mais pas trop. Il ajouta un deuxième doigt et les fit aller d'avant en arrière, tout en suçant le bourgeon gonflé de son clitoris.

— Maintenant ! gronda-t-il, enfonçant ses doigts plus profondément.

Il mit les dents pour que la petite douleur la fasse basculer.

Elle jouit. Criant son prénom, le corps agité de soubresauts, le sexe palpitant, lui enfonçant les ongles dans la nuque.

Oui ! Il voulait sentir dans sa chair les marques de sa passion. Il voulait tout ce qu'elle avait à

donner. Au matin, elle aurait aussi des marques. Il lui donna un moment pour s'apaiser, la léchant doucement, la ramenant au calme. Laissant ses jambes glisser de ses épaules, il se leva et l'étendit sur le lit. Il ne la suivit pas immédiatement. Il prit le temps de la contempler, de ses cheveux blonds en désordre à l'élégance de ses pieds menus. Elle était magnifique. Si belle ! Elle prit une inspiration tremblante. Il posa sa paume sur son sexe, captant son attention.

— Pas mal pour une novice !

Un flash de colère flamboya dans ses yeux, immédiatement suivi d'un éclair de fierté. Elle prit une autre inspiration. Une autre encore. D'un doigt qu'il plongeait en elle, il détruisit le fragile contrôle qu'elle tentait de reprendre. Il voulait la déstabiliser. Elle se contracta autour de lui et se remit à haleter quand il reprit ses allées et venues en elle. Ses seins frissonnaient, leur peau blanche empourprée par la passion. Ses tétons rose vif, gonflés, quémandaient son attention. Il s'inclina et les titilla à tour de rôle. Elle cria, prit son visage entre ses mains, et attira sa bouche vers la sienne.

— Je t'aime, chuchota-t-elle entre deux baisers passionnés.

Cette déclaration l'émut jusqu'à l'âme. C'était sa Pet. Elle ne faisait jamais rien à moitié. Il l'enlaça et roula sur le lit, l'entraînant avec lui, l'allongeant sur lui. Elle n'opposa aucune résistance, se tortilla au contraire pour épouser plus complètement son corps, hanches contre hanches, torse contre torse. Cœur contre cœur.

— Tu es à moi, Pet.

Elle effleura son épaule de ses lèvres, le mordilla délicatement, puis l'observa, un sourire aux lèvres.

— Tu aimes me rendre folle, pas vrai ?

Il fallait que tout soit parfaitement clair entre eux.

— Non. *J'adore* te rendre folle.

— Ah oui ! Mille excuses.

Elle changea de position, l'enfourchant comme elle l'avait fait dans l'après-midi. Il la laissa faire, les mains sur sa taille pour la maintenir en équilibre. Il aurait tout le temps par la suite de lui apprendre les petites subtilités qui feraient d'elle sa femme à part entière. Pour l'instant, il voulait seulement sentir son amour le baigner de lumière, chasser les ombres du passé et le remplir de joie. Et c'est ce qu'elle fit, dégrafant sa ceinture, puis son jean, le faisant descendre sur ses hanches tandis qu'il se soulevait pour lui faciliter la tâche. D'un mouvement un peu malhabile qui lui fit serrer les dents, elle se positionna au-dessus de lui pour l'accueillir.

Son havre, sa femme. Les mots résonnèrent dans son esprit, tandis qu'il pénétrait sa chaleur. Il avait trouvé sa raison de vivre. Il aurait dû bouger en elle, mais il fut soudain bouleversé par un flot d'images... Pet l'attendant près de la porte de leur maison. Pet préparant à dîner. Pet à genoux, dégrafant son pantalon. Pet dans son lit, endormie contre lui. Pet portant son enfant.

Resserrant sa prise sur ses hanches, il stoppa sa descente. Il voulait... Non, *il avait besoin* de la voir. De la voir vraiment. Elle. Sa femme.

— Quoi ?

— Je veux te regarder.

La demande provoqua chez elle une hésitation à laquelle il était préparé. Elle était si belle avec la lumière des lampes qui allumait des reflets dorés dans ses cheveux ! Sa peau pâle rayonnait. La pointe dressée de ses seins appelait la caresse de sa bouche. Elle était magnifique. Il regarda l'endroit où leurs deux corps se soudaient. Son sexe semblait bien trop gros entre ses cuisses fuselées.

Elle était à lui.

Pas pour une semaine, un mois ou un an. Non, pour l'éternité. Pet était son joker. La carte qu'il gardait dans sa manche depuis toujours.

— Tu vas m'épouser, Pet.

Elle s'inclina sur lui, pressant la poitrine sur son torse. Ses cheveux tombèrent en cascade sur son visage, ne lui livrant que des parcelles de son visage. Le blanc de ses dents, le bleu de ses yeux, le rouge de sa bouche. Des bribes d'elle, alors qu'il la voulait toute. La griffure de ses ongles se mêla à la brûlure de son désir.

Rassemblant ses cheveux sur une épaule, il lui releva la tête et vit alors ce qu'il voulait. Son amour inconditionnel. Sa passion. Sa flamme combative. Et le bonheur d'être à lui.

— On ne sait même pas si je suis enceinte.

— Peu importe.

Elle ondula des hanches. Dieu, il la voulait tellement !

Il vit son sourire se teinter d'inquiétude.

— Tu promets de m'aimer même les jours où j'oublierai de te faire confiance ?

— Je t'aimerai toujours.

Des larmes lui embuèrent les yeux. Il ne supportait pas de la voir pleurer. Il l'attira à lui pour l'embrasser.

— Ça ne veut pas dire que je ne te donnerai pas la fessée si tu le mérites.

Joignant le geste à la parole, il lui donna une tape sur le postérieur. Puis, comme elle se cambrait et ronronnait de plaisir, il recommença, frissonnant, tandis que ses muscles internes se contractaient autour de lui.

— Pour que ce soit bien clair, énonça-t-il d'une voix rauque de plaisir, voilà ce qui va se passer... D'abord, on va faire l'amour, ensuite on ira sortir le juge de son lit, enfin...

Elle se tortilla sur lui, cherchant le bon angle pour qu'il puisse entrer plus profondément en elle. Il souleva les hanches. Elle poussa un cri étouffé, tandis qu'elle le prenait complètement en elle, enfonçant ses ongles dans son torse.

— Enfin ? haleta-t-elle.

— Enfin, tu vas faire de moi un honnête homme.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Avec un soupir de bonheur, elle scella leur destin.

* * *

Rien ne se déroula comme prévu. D'abord, le juge refusa catégoriquement de se lever au milieu de la nuit. Quand il daigna enfin ouvrir sa porte, le lendemain, un mécanisme infernal se mit en route, et Ace perdit complètement le contrôle de la situation. Préparatifs, essayages, réception, invitations... C'est à peine s'il put voir Petunia cinq minutes par jour dans le tourbillon de folie qui s'ensuivit. Il rêvait d'un mariage rapide, en petit comité, et se retrouva un mois plus tard devant l'autel d'une église pleine. Seule Pet manquait encore à l'appel.

Il tira sur sa veste de costume, croisa les bras, et changea aussitôt d'avis en sentant ses côtes douloureuses protester. A sa droite, Luke se mit à rire tout bas.

— Le père de Petunia n'a pas apprécié que tu aies mis sa fille enceinte ?

Franchement pas, non. Alors que lui, il était fou de joie. A un point qui le surprenait lui-même. Mais il aurait préféré que le père de Petunia ne soit pas un géant suédois têtu comme une mule, avec

des poings comme des marteaux de forgeron.

— Il est venu m'exposer quelques-uns de ses griefs.

— Combien ?

— Trois ou quatre, bien sentis.

Ce type l'avait cueilli. Respect. Il y avait très longtemps que ça ne lui était pas arrivé. Jarl Wayfield était quelqu'un — même si ça ne l'enchantait pas de le reconnaître.

— Tu lui as rendu coup pour coup, j'espère ?

Ace lui lança un regard noir.

— Pour qui tu me prends ? C'est mon futur beau-père. Et il a les cheveux gris.

— Et alors ? Ce type a des mains comme des battoirs !

Ace se toucha les côtes.

— A qui le dis-tu ! Cet enfoiré ne m'a pas loupé !

Le rêtre s'éclaircit la voix.

— Nous sommes dans la maison de Dieu, mon fils.

— Tu ne peux pas te fâcher avec Dieu maintenant, lança Tucker depuis le banc où il était installé à côté de sa femme, Sallie Mae.

Même assis, il dominait toute l'assistance.

— D'autant que tu es déjà en délicatesse avec lui, renchérit Caine.

Les quatre premières rangées étaient occupées par le Hell's Eight. Seuls Sam et sa femme, Bella, n'avaient pu faire le voyage. Au milieu du premier rang, Tia avait pris place à côté de son mari, Ed. Ils affichaient tous un sourire béat qui lui donnait envie de les faire passer par les vitraux flambant neufs de l'église.

— Je m'étonne que vous ne soyez pas venus en groupe me rappeler à mes devoirs, grommela-t-il.

— Figure-toi qu'on y a pensé, lâcha Tracker.

— Je suis même venu, confirma Shadow, son frère jumeau, de ce ton suave qui n'appartenait qu'à lui. J'avais prévu de te flanquer une trempe mémorable...

— Ah oui ? Et qu'est-ce qui t'a retenu de me parler ?

— Le père de Petunia. Il était déjà là quand je suis arrivé, occupé à t'expliquer son point de vue avec beaucoup de conviction.

Ace le fusilla du regard.

— Si tu avais tellement envie de te bagarrer, pourquoi n'es-tu pas intervenu ?

— Je n'ai pas voulu vous déranger. Tu connais ma discrétion...

— Merci beaucoup. Ton soutien me touche !

Shadow lui décocha un sourire angélique.

— Il n'y a pas de quoi.

Luke transforma son rire en quinte de toux.

— Bien fait pour lui ! lança Maddie assez fort pour que toute l'assemblée l'entende. Il devrait avoir honte d'avoir profité de la faiblesse de Petunia !

Son mariage tournait au règlement de compte familial !

— Mais je lui ai demandé de m'épouser ! C'est elle qui m'a envoyé sur les roses.

— Ça ne change rien.

— Eh bien, si, en fait, intervint le prêtre.

— Ça ne change rien ! répéta Maddie avec colère.

Son passé était trop douloureux, elle ne supportait pas qu'on touche à ceux qu'elle aimait.

Ace exhala un soupir.

— Je suis désolé, Maddie. Je sais que Pet est ton amie.

Caden prit la main de sa femme et la glissa sous son bras.

— Petunia épouse l'homme qu'elle aime, chérie. C'est la seule chose qui compte. Elle l'aime.

Ace frotta sa mâchoire douloureuse. Encore un cadeau de son futur beau-père. Avec un nom comme celui de Wayfield, il s'attendait à rencontrer un homme d'affaires maigrichon et binoclard. Pas un malabar. Même Tucker ne cognait pas aussi fort !

— Je m'en souviendrai longtemps, du cadeau de bienvenue du beau-père !

Le prêtre lui fit les gros yeux, mais Ace commençait à en avoir assez des leçons de morale.

— Le Seigneur a connu pire, non ?

Luke lui tapota l'épaule.

— Du calme, Ace.

— Arrête avec ce ton doucereux ! Je ne suis pas un cheval qu'on va seller pour la première fois.

— Non, bien sûr. Mais tu es quand même très nerveux.

Depuis sa confrontation avec son futur beau-père, la nuit précédente, Ace avait été saisi d'une impression étrange. Il ne l'avait identifiée que le matin même, à son réveil. C'était de la peur. Il avait peur que Petunia ne vienne pas. Jarl Wayfield l'avait averti qu'il avait assez d'argent et d'influence pour dissuader sa fille d'épouser un type comme lui, et étouffer le scandale de sa grossesse hors mariage. Et s'il était parvenu à ses fins ?

Une porte s'entrouvrit derrière l'autel, et le tabouret de l'harmonium grinça quand Hester se tourna pour l'interroger du regard, tout en remuant les doigts pour les assouplir.

— C'est l'heure. Si tu veux partir en courant, c'est maintenant ou jamais.

— Je suis exactement là où je veux être.

— Espérons que Petunia est dans le même état d'esprit, glissa Luke entre ses dents.

— La ferme !

Il n'avait pas besoin que quelqu'un exprime tout haut ses craintes.

Luke tapota la poche de sa veste.

— Ne t'inquiète pas. J'ai apporté une flasque de whisky, au cas où.

Ace l'aurait jeté dehors si, à cet instant précis, l'harmonium n'avait pas émis un long accord discordant.

— Oh ! désolée, s'excusa Hester. Il y a longtemps que je n'ai pas pratiqué.

Elle recommença. La musique s'éleva, fluide, solennelle. La porte de l'église s'ouvrit. L'espace d'un instant, personne n'apparut. Où était Petunia ? Il ferait un carnage si elle pensait lui échapper ! Il irait jusque dans le Massachusetts, il massacrerait tous ceux qui se mettraient en travers de sa route et il la ramènerait par la peau des fesses ! Son père n'aurait qu'à puiser dans ses millions pour étouffer le scandale.

Luke le rattrapa par le bras.

— Reste. La voilà.

Elle était venue. Elle avançait au côté de son père, tête haute, vêtue d'une robe bleu pâle au corsage ajusté et à la jupe ample, un voile blanc couvrant comme un nuage scintillant ses cheveux blonds. Elle portait son cadeau de mariage autour du cou. Pour tout le monde, ce n'était qu'un fin collier en or avec un fermoir complexe. Ils étaient les seuls à connaître la signification de ce bijou. Les seuls à avoir besoin de la connaître.

Luke lui donna un petit coup de coude.

— Souris avant qu'elle s'enfuit sous l'effet de la terreur.

Il n'avait pas envie de sourire. Il avait envie de... d'aller chercher sa femme. Ignorant le murmure de l'assistance, il s'avança à sa rencontre. Jarl Wayfield fronça les sourcils. Le sourire de Petunia s'élargit.

— Bonjour !

L'or du collier brillait à travers le voile.

— Hello, ma Pet.

— Je déteste ce petit nom, siffla Jarl, ses yeux bleus étincelant de colère.

Ace ne lui accorda pas un regard.

— Ce n'est pas à vous que je parle.

Jarl riposta quelque chose en suédois. Un banc grinça : Tucker se levait, l'air belliqueux. Sa femme le retint par le bras.

Ignorant la tension, Petunia se dressa sur la pointe des pieds et tira la manche de son père pour pouvoir l'embrasser sur la joue.

— Papa ?

— Quoi ?

Elle se tourna vers Ace. Ses doigts allèrent chercher le ras-de-cou sous le voile.

— Il est mon choix, dit-elle tout haut, assez fort pour que tout le monde entende.

Et l'amour éclaira son sourire.

Quatre mots qui anéantirent la peur en Ace et la remplacèrent par une joie intense. De l'index, il lui fit signe d'approcher. Elle vint vers lui, radieuse.

— Lève ton voile.

Elle obéit. Elle était incroyablement belle, les yeux brillants, le visage rayonnant. Sa femme. Sa partenaire. La mère de son enfant. Sa raison d'être.

— Maintenant, embrasse-moi.

— Tout de suite ?

Il hocha la tête.

— Oui, tout de suite. Devant Dieu, nos familles et nos amis. Fais vœu d'être à moi.

— Mais... la cérémonie n'a pas encore eu lieu ! protesta le prêtre.

— Je crois qu'ils ont décidé de faire à leur manière, observa Caine.

Nouant les mains sur sa nuque, Petunia attira son visage vers le sien et murmura contre sa bouche :

— Je me donne à toi, Ace Parker. Tout ce que je suis, tout ce que je serai, je le remets entre tes mains. Tu es mon choix. Dans cette vie et dans toutes les autres vies à venir, je suis à toi.

Il respira ces mots, les laissant inonder de lumière cette partie de lui qui n'avait connu que l'amertume et la solitude, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus en lui que des certitudes. Il lui souleva le menton, inclina son visage un peu plus et sentit son frisson de plaisir comme chaque fois qu'il prenait le contrôle. Il sourit. Il avait joué son joker et il avait gagné.

— Je t'aime Petunia Wayfield. Je t'aime et je t'aimerai toujours.

Il l'embrassa. Ardemment. Passionnément. Toute la force de son amour était dans ce baiser. Dans cinquante ans, il l'embrasserait de la même façon, et elle lui répondrait comme aujourd'hui, parce qu'elle était elle, qu'il était lui, et qu'entre eux, ce serait toujours chaud, magique, parfait. Des rires commencèrent à fuser autour d'eux, mêlées à des protestations et à des commentaires choqués. Il s'en moquait totalement ! Le monde pouvait s'arrêter de tourner, il avait sa Pet.

Il lut une question dans ses yeux, et chuchota à son tour le vœu qui le liait à elle. Un seul mot suffit. Il exprimait son amour, sa fidélité, sa loyauté, sa protection éternelle :

— Mienne.

L'interrogation disparut des yeux de Petunia.

Elle avait sa réponse.

* * *

Si vous avez aimé ce roman
découvrez sans attendre les précédents romans
de la série « Hell's Eight » :
Secrets Désirs, Sarah MCCARTY
Initiation, Sarah MCCARTY
Plaisirs interdits, Sarah MCCARTY
Troublante captive, Sarah MCCARTY
Noces intenses, Sarah MCCARTY
Vœux sensuels, Sarah MCCARTY
Disponibles dès à présent sur www.harlequin.fr

TITRE ORIGINAL : ACE'S WILD

Traduction française : EVELYNE JOUVE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

SEXY®

est une marque déposée par Harlequin

© 2015, Sarah McCarty.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © TREVILLION IMAGES / IRENE LAMPRAKOU

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5998-6

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.

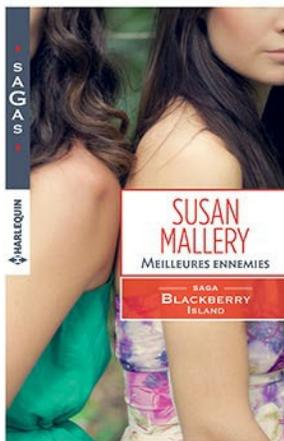


Les Historiques : Réveillez la lady qui est en vous !



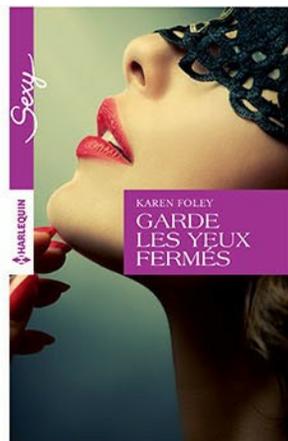
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



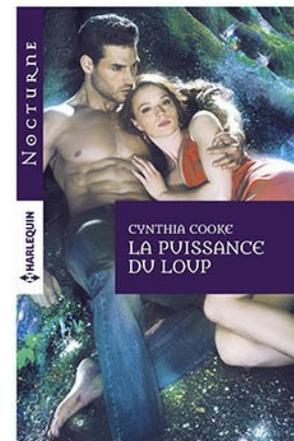
Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN

SARAH McCARTY

AFFOLANTE OBSESSION

Son démon tentateur. Voilà ce que représente Petunia Wayfield pour Ace Parker. C'est bien simple : depuis que cette femme a mis un pied à Simple, Texas, il est incapable de se la sortir de la tête. Pourtant, avec ses robes boutonnées jusqu'au menton, son petit air moralisateur et son tempérament frondeur, elle n'est pas une femme pour lui. Sa vie à lui, c'est la violence, les saloons et les filles faciles. Que ferait-il de cette petite institutrice bien proprette ? Mais quand il plonge son regard dans le sien, il y lit un défi, une provocation contre lesquels il est incapable de lutter. Cette lueur au fond de ses yeux, cette façon de redresser subtilement le menton lorsqu'il s'approche d'elle... Tout en elle lui crie qu'elle est celle qui acceptera la noirceur de son âme, qui lui offrira son corps pour y exorciser ses démons, celle dont il ne pourra jamais se lasser, et qu'il pourrait peut-être même aimer.

Les Hell's Eight. Huit hommes revenus de l'enfer, débordants d'une énergie sauvage, et prêts à tout pour défendre leurs valeurs...



HARLEQUIN

www.harlequin.fr